VOYAGES
DANS LES PARTIES INTERIEURES
DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES
DANS
LES PARTIES INTÉRIEURES
DE L'AMÉRIQUE,

PENDANT LE COURS DE LA DERNIERE GUERRE;

PAR UN OFFICIER de l'Armée Royale.

Traduit de l'Anglois.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 22.

1790.

VOYAGES
DANS LES PARTIES INTÉRIEURES DE L'AMÉRIQUE.

LETTRE XLII.

De Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre; le 17 Novembre 1777.

MON CHER AMI,

Dans les opérations militaires, le conquérant trouve toujours un plaisir infini à rendre hommage à la bonne conduite & à la bravoure du guerrier qu'il vient de vaincre. Il suit non-seulement les mouvemens de son propre cœur, qui le forcent à respecter le courage même dans son ennemi, mais encore son ambition a lieu d'être flattée lorsqu'il a pu vaincre celui qui s'étoit rendu formidable par sa bravoure & par sa bonne conduite. C'est sans doute par un semblable

motif que le général Gates, ſentant à quel degré le revers de fortune que nous venions d'éprouver devoit nous être ſenſible, & ne voulant point ajouter à notre douleur, ordonna à ſon armée de reſter ſous les tentes, tandis que nous ſerions occupés à entaſſer nos armes les unes ſur les autres, afin qu'elle ne fût pas témoin de cet humiliant ſpectacle. Notre ſituation, quoique malheureuſe, n'eſt pas ſans exemple, & notre armée n'eſt point la premiere qui ſe ſoit vu obligée de capituler. Nous en trouvons un dans la capitulation de Cloſterhauven, qui a été ſi indignement rompue; & ſi nous voulions remonter plus haut dans l'hiſtoire, nous trouverions que, dans le ſiecle paſſé, l'armée ſous le commandement du duc de Saxe-Eyſenach, qui avoit été conſidérablement affoiblie par les pertes & par les fatigues qu'elle avoit eu à eſſuyer pendant la campagne, ſe vit obligée de ſe rendre priſonniere au maréchal de Créqui, qui donna un paſſe-port au duc de Saxe-Eyſenach, conçu dans les termes les plus flatteurs. Il lui permit de paſſer, avec ſon armée, par une route particuliere; il défendit en

même-temps à tous les officiers & ſoldats françois d'inſulter, de quelque maniere que ce ſoit, le duc ni aucune perſonne de ſon armée, pendant leur retraite en Allemagne.

Le général Gates a imité en cela le généreux Créqui; car, lorſque nous eûmes entaſſé nos armes, nous traverſâmes l'armée américaine, & je n'obſervai pas le moindre regard; je n'entendis pas le moindre mot qui marquât l'intention de nous humilier : au contraire, la pitié & un étonnement ſilencieux paroiſſoient dans les traits de tous nos ennemis. Ce fut pour nous un ſujet de ſatisfaction, de voir que cette haine, dont on nous donnoit depuis ſi long-temps des marques, avoit diſparu, & qu'elle s'étoit convertie en un ſentiment de compaſſion. C'eſt à cela que nous dûmes ce traitement généreux, dont les maximes de la guerre & les principes de l'honneur font une ſorte de loi au vainqueur.

La privation d'une communication, immédiate & réguliere, avec l'armée campée au ſud, fut la cauſe de notre malheur. Le triſte événement de cette journée prouve combien

il eſt eſſentiel de laiſſer, dans le plan de bataille, une entière liberté au commandant en chef, qui peut alors tirer parti des différentes circonſtances, & changer à ſa volonté ſa route & le plan de la bataille même. Si les inſtructions de notre général euſſent été moins poſitives & moins limitées qu'elles ne l'étoient, puiſqu'on n'oſoit pas s'en écarter d'un ſeul point (il nous les avoit notifiées le matin de notre capitulation), il n'auroit pas été obligé de riſquer l'armée du roi dans une entrepriſe haſardeuſe; nous aurions repaſſé la riviere d'Hudſon, au lieu de livrer la bataille, & nous nous ſerions contentés de reſter ſur la défenſive.

On eſt preſque toujours diſpoſé à former ſes jugemens d'après ce que l'on préſume qui doit arriver, & à adopter des ſyſtêmes que les circonſtances ne rendent que trop ſouvent dangereux. Je ſuis ſûr qu'on aura cru en Angleterre, lorſqu'on a été informé de la conquête de Ticonderago, que, n'ayant que vingt-cinq milles de-là à Albany, lieu de notre deſtination, le chemin devoit être fait en un clin-d'œil. On n'aura pas ſongé aux retards, aux difficultés ſans nombre que

nous pouvions, que nous devions rencontrer, & dont nous n'avons que trop malheureuſement fait l'expérience. Vous devez, j'en ſuis ſûr, avoir été ſouvent dans le cas de reconnoître que cette promptitude à juger provient de notre facilité à nous livrer à de grandes eſpérances; c'eſt le caractere de notre nation.

Cette malheureuſe cataſtrophe apprendra, je l'eſpere, à ceux qui ſont revêtus d'un pouvoir ſupérieur, à ſe défier un peu plus de leurs propres lumieres, dans les ordres qu'ils donnent à un général. Le plan de cette expédition paroît fait par des gens, qui, aſſis dans leurs cabinets, & parcourant la carte des yeux, croient ridiculement que les mouvemens d'une armée peuvent égaler le cours rapide de leurs idées; non-ſeulement ils veulent diriger les grandes opérations, mais ils prétendent encore déterminer juſqu'aux plus petites marches, dans un pays entouré de déſerts, & éloigné de mille lieues de l'endroit où ils font leurs ſpéculations, ſans permettre au général qui a le commandement de l'armée de changer l'ordre de bataille, quelque ſoient les circonſtances où il ſe trouve.

L'opinion générale, parmi nous, étoit que notre expédition avoit pour but de réunir notre armée à celle du général Howe, & de nous rendre maîtres des provinces méridionales par le moyen de la riviere d'Hudſon, qui ſéparoit ces provinces de celles du ſeptentrion.

Vous concevez aiſément quelle fut notre ſurpriſe, lorſque nous apprîmes que l'armée du général Howe étoit allée à Philadelphie : elle augmenta encore, quand nous cherchâmes à deviner comment il étoit poſſible qu'une telle démarche pût faciliter ou effectuer une jonction. Il eſt naturel de ſuppoſer que, quand deux armées doivent ſe réunir, celle qui eſt au nord marchera vers le ſud, & celle qui eſt au ſud vers le nord, pour ſe rencontrer à-peu-près vers le centre. Elles partiront auſſi vers le même temps du lieu où elles étoient auparavant ſtationnées. Mais il paroît que ceux qui, en Angleterre, dirigent le mouvement des armées du continent, mépriſent la voie la plus ſimple & la plus courte pour effectuer une réunion, en envoyant l'armée de la Nouvelle-Yorck au ſud, & en faiſant marcher celle du Canada

dans la même direction, de ſorte qu'elles courent l'une après l'autre; c'eſt le vrai moyen de faire le tour du globe ſans ſe rencontrer. Je crains que ceux qui ſont à la tête des affaires, ne s'en rapportent trop légérement à ce qu'on leur dit, & qu'ils ne ſe laiſſent entraîner par les fauſſes informations de gens qui trouvent leur intérêt à les tromper, en tournant à leur profit les malheurs de l'Angleterre & de l'Amérique.

Le courage, la réſolution, la patience avec laquelle l'armée a enduré les fatigues de la campagne, & ſur-tout dans les derniers temps, eſt une réfutation ſuffiſante de l'accuſation des étrangers, & en particulier des François; ils prétendent que les Anglois ne ſont point faits aux fatigues de la guerre, & que, quoiqu'ils ſoient braves, & intrépides au moment du combat, on ne peut tirer d'eux aucun parti, dès qu'ils ſont privés des commodités de la vie.

Pendant toute la campagne, nos ſoldats n'ont pas eu un morceau de pain; ils pétriſſoient de la farine & de l'eau en forme de gâteaux, & les faiſoient cuire ſur une pierre devant le feu. Rarement ont-ils eu de

l'eau-de-vie ou quelqu'autre liqueur ſpiritueuſe pour ſe reſtaurer, après s'être excédés de laſſitude en travaillant, ſans relâche, à abattre du bois pour faire des campemens, à réparer des chemins, à conſtruire des ponts, & à faire mille autres corvées des plus pénibles. Ils n'ont eu que rarement des proviſions fraîches, & toute petite que fût la ration du ſoldat, le 3 octobre on fut obligé de la réduire à moitié. Après la bataille du 19 ſeptembre, ils furent obligés de dormir tout habillés; & après celle du 7, ils n'eurent plus de tentes pour ſe mettre à l'abri d'une pluie continuelle, qui dura juſqu'à la capitulation.

C'eſt dans ce temps où elles auroient été plus néceſſaires, que les liqueurs ſpiritueuſes manquerent tout-à-fait.

Après notre arrivée à Saratoga, nous fûmes privés de la choſe la plus eſſentielle à la ſanté & à la commodité des troupes; quoique nous fuſſions tout près d'une petite riviere, nous ne pouvions pas avoir d'eau. Pendant le jour, il étoit impoſſible d'en approcher, à cauſe de la grande quantité d'ennemis poſtés ſur les arbres pour tirer ſur

nos gens; & pendant la nuit, la crainte d'être faits prifonniers retenoit les foldats au camp. L'armée ne pouvoit donc fe procurer d'eau que celle qu'elle tiroit d'une fource bourbeufe, ou des trous formés par les pieds des chevaux. Par un rafinement de délicateffe, & pour donner à leur nourriture un goût plus agréable, nos gens, quand il pleuvoit fort, recueilloient la pluie dans les cornes de leurs chapeaux, & la mêloient avec leur farine.

Les officiers n'étoient guères plus à leur aife que les foldats. La plupart faifant leur premiere campagne, n'avoient point confervé avec affez d'économie leur boiffon; fe fiant fur un nouveau tranfport qui devoit fuivre bientôt. C'eft le feul temps de ma vie où j'ai vu que l'argent n'eft point, par lui-même, une chofe utile, & que ce font les hommes qui l'ont rendu tel par une fuite de leurs conventions. Dans quelle erreur ne fommes-nous pas, lorfque nous confidérons ce métal dangereux comme la bafe de notre bonheur! Je ne fuis pas le feul, qui, prefque gelé ou mouillé jufqu'aux os, auroit volontiers donné une guinée pour un verre de liqueur.

Un jour, je me crus le favori de la fortune, parce que mon domeſtique vint me dire, qu'il venoit de rencontrer une femme qui avoit une chopine de rum de la Nouvelle-Angleterre, dont elle demandoit une guinée : je lui donnai bien vîte la ſomme & le fis courir, en toute diligence, vers cet ange envoyé du ciel, dans la crainte qu'un autre ne vînt lui offrir davantage pour ſon baume ſalutaire; choſe qui ſeroit à coup ſûr arrivée, ſi on en eût été informé. J'aurois volontiers donné le triple pour la moitié de cette meſure. Je redoutois la fievre, parce que je portois depuis long-temps des habits mouillés, & que je m'étois trouvé jour & nuit expoſé aux intempéries de l'air. Vous ne m'accuſerez pas de groſſiéreté, j'en ſuis ſûr; mais, après avoir acheté le rum, la néceſſité me força, malgré moi, de le devenir, en n'en offrant à perſonne.

A notre arrivée à Saratoga, trois compagnies de notre régiment, parmi leſquelles étoit la mienne, furent poſtées dans une petite redoute près de la baie. Nous n'étions pas en état de faire une grande défenſe;

mais notre consigne étoit d'observer si l'ennemi traversoit, en forces, la Calanque. S'il l'essayoit, nous devions faire feu, abandonner ensuite notre poste, & rejoindre l'armée.

Ce poste étoit une petite redoute carrée, faite de bûches posées les unes sur les autres, à la hauteur de trois ou quatre pieds; & le seul abri que les soldats avoient, étoit les angles qui faisoient face à l'ennemi. Les autres étoient si bas, que nous eûmes plusieurs soldats tués par les hommes dont j'ai déja parlé, qui étoient en embuscade dans les arbres. Nous les voyions distinctement tous les matins, au point du jour, venir prendre leur poste sur les plus élevés; &, par ce moyen, ils commandoient quelques-unes des parties intérieures de la redoute. Notre situation étoit telle, que quiconque osoit, pendant le jour, regarder par-dessus le retranchement, couroit risque de la vie. Nous eûmes une preuve bien certaine de la justesse avec laquelle ces gens-là tiroient; les soldats, pour se divertir, fixerent un bonnet de grenadier au haut d'un bâton, de manière que l'ennemi pût croire que c'étoit un

des nôtres qui regardoit par-dessus le retranchement, & il étoit sûr qu'on tireroit aussitôt dessus : chaque coup ne manquoit gueres de faire son trou, & j'ai souvent vu de ces bonnets percés de trois balles en un instant. Nous aurions pu, à la vérité, nous défaire de voisins aussi incommodes, ou au moins les empêcher de prendre possession de leur embuscade ; mais nous avions des ordres précis de ne point tirer, de peur d'engager l'ennemi à nous harceler, & de le détourner du projet d'une attaque de plus grande importance, qu'il paroissoit méditer.

Nos gens étoient extrêmement fatigués, par la nécessité où ils étoient de rester tous couchés par terre, dans un espace fort étroit; trois jours avant la capitulation, ils se plaignirent au capitaine qui avoit le commandement du poste, de ce qu'on ne leur permettoit pas de tirer sur l'ennemi, ce qui leur procureroit de l'aisance ; & ils demanderent, en conséquence, qu'on les relevât. Le capitaine leur répondit que, le même soir, il en feroit son rapport au commandant en chef. Je fus chargé de cette commission; &, étant arrivé au quartier-général, je vis

que nous n'étions pas ſeuls expoſés à la fatigue. Les trois généraux venoient de ſe coucher ſur des matelas, n'ayant qu'une toile cirée pour leur ſervir d'abri ; les aides-de-camps étoient aſſis autour d'un grand feu. Je m'adreſſai à votre ancien ami, M. Noble, qui ſert dans le 47e régiment. J'étois déja connu de lui, je lui dis le ſujet de mon arrivée, qu'il alla tout de ſuite rapporter au général Phillips. Je n'oublierai jamais l'inquiétude qui ſe peignit ſur le viſage du général Burgoyne & ſa vivacité, lorſque, ſe réveillant en ſurſaut, en entendant parler M. Noble, il demanda de quoi il étoit queſtion : le général Phillips lui répondit que c'étoit peu de choſe, & qu'il ne s'agiſſoit que d'un poſte, qui demandoit à être relevé. Il ſe renveloppa alors dans ſes couvertures, le repos étant abſolument néceſſaire à ſon corps, entiérement épuiſé par un exercice continuelle. Après avoir reçu la réponſe que l'on releveroit le poſte, je retournai à la redoute. Nos gens en attendirent le moment avec impatience ; mais ils murmurerent beaucoup quand ils apperçurent le point du jour, ſachant bien qu'alors il n'y avoit plus de

ſecours à eſpérer, & qu'ils devoient paſſer une journée de plus expoſés à l'adreſſe des tireurs. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que les officiers vinrent à bout de les empêcher de tirer eux-mêmes. Il n'y eut que la promeſſe qu'ils en recevroient la permiſſion, en cas qu'on ne vînt pas les relever le ſoir, qui put les tenir en reſpect. Il faut convenir que ces ſoldats n'avoient pas tout-à-fait tort de ſe plaindre; car pluſieurs d'entre eux, forcés à cette attitude gênante, étoient ſi fortement incommodés par des crampes, qu'à peine ils étoient en état de ſe ſoutenir. Nous fûmes à la fin relevés.

Pendant que j'étois dans cette redoute, le lieutenant Smith, du corps de l'artillerie, vint un ſoir pour me voir; &, ayant appris que nous n'avions aucune eſpece de liqueurs, il me dit de lui envoyer mon domeſtique le lendemain, promettant de me faire tenir une bouteille de rum. Je crus encore, pour cette fois, que la fortune ſe plaiſoit à me combler de ſes faveurs, mais elle me donna la meilleure preuve poſſible de ſon inconſtance; car, ayant envoyé le lendemain, au lieu de m'apporter le carafon ſi

déſiré, on me remit un billet de M. Smith, qui m'apprenoit qu'un boulet de canon ayant atteint ce jour-là la caiſſe qui renfermoit ſa cantine, & fracaſſé tout ce qu'elle contenoit, il lui étoit impoſſible d'exécuter ſa promeſſe. La veille du jour où l'on ſigna la capitulation, je fus forcé de permettre une choſe qui m'affecta beaucoup; il fallut tuer le poulain que ma jument avoit mis bas peu de temps avant, mon valet m'ayant dit qu'il épuiſoit trop la mère, & que, « ſi » jamais nous quittons ce campement, elle » ne ſeroit pas en état de porter notre ba- » gage »; il ajouta que, « depuis notre arrivée » dans cet endroit, elle n'avoit rien eu à » manger que les feuilles ſeches qu'il avoit » pu lui ramaſſer ». Il en étoit de même des autres chevaux de l'armée. Quelques valets laiſſerent ſortir ceux qui leur avoient été confiés, des foſſés profonds où on les avoit placés pour les mettre à l'abri du canon; & dès qu'un de ces pauvres animaux, attiré par la vue irréſiſtible d'une herbe verte & fraîche, qui croiſſoit en abondance de l'autre côté, franchiſſoit le paſſage, il ne pouvoit échapper à la mort. Dans la plaine où nous

entaſſâmes nos armes, il y avoit une quantité de chevaux morts, dont l'odeur inſupportable, jointe à l'occupation humiliante qui nous y tenoit raſſemblés, nous fit faire diligence pour y reſter le moins de temps poſſible. Je ſuis, &c.

LETTRE XLIII.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre; le 19 Novembre 1777.

MONSIEUR,

Notre expédition. — Pardonnez-moi, mon ami, ſi j'en reviens ſi ſouvent à un objet qui m'occupe uniquement; notre expédition avoit ſûrement été entrepriſe avec les eſpérances de ſuccès les mieux fondées. Nous pouvions compter ſur l'intrépidité des troupes, & ſur l'habileté des généraux. Les difficultés que nous avons éprouvées, quoiqu'elles euſſent en quelque ſorte été prévues, ne nous avoient pas parues inſurmontables, comme la ſuite ne l'a que trop malheureuſement prouvé. Nous avions trop compté ſur les effets

effets de la perſévérance. Nos progrès, malgré une infinité d'obſtacles & de revers, étoient réellement ſurprenans ; & on ne doit pas tant s'étonner de notre défaite, que de la conſtance & du courage avec lequel nous avons tâché de renverſer tous les projets de notre ennemi.

Celui qui nous jugera ſans partialité, fera ſans doute une diſtinction entre défaut de bonheur & défaut de conduite. J'avoue que le but de notre expédition eſt manqué. L'honneur de la nation étoit trop cher au général Burgoyne, pour balancer un inſtant à riſquer une entrepriſe qui ne paroiſſoit que dangereuſe. Qui pourra le blâmer de n'avoir pu exécuter, à la tête d'une armée dont tous les individus qui la compoſoient étoient autant de héros, une choſe qui étoit impoſſible ?

Pendant toute la campagne, le général ne s'étoit pas ſeulement fait connoître pour un officier habile, mais pour un excellent ſoldat. Au milieu des dangers qu'il a fallu braver, des difficultés que l'on tentoit de ſurmonter, l'attachement que l'on avoit pour ſa perſonne ne s'eſt jamais démenti. Tandis

que nous étions écrasés sous le poids des travaux continuels, des revers & des malheurs, il ne s'est pas élevé une plainte : aucun individu n'a donné la moindre marque de mécontentement. Dans l'armée, le soldat lui étoit si entiérement dévoué, que, lorsqu'on voyoit que la patience ou le courage avoient été employés inutilement, & que toute espérance étoit perdue, il étoit toujours prêt à le suivre sur le champ de bataille, & à mourir les armes à la main. Personne ne pouvoit donner des preuves plus fortes de magnanimité, ni prendre des mesures plus hardies & plus décisives contre l'ennemi, quand il offroit des conditions humiliantes. Dans le cas où le sort auroit prononcé la destruction de sa petite armée, il étoit déterminé à périr noblement, & à transmettre son nom sans tache à la postérité. Je ne dois rien ajouter à cela. Je suis, &c.

LETTRE XLIV.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre, le 20 Novembre 1771.

MON CHER AMI,

Le général Burgoyne, en faiſant la guerre dans cette partie de l'Amérique, n'a pas eu le même avantage que le lord Amherſt & le général Braddock. Ceux-ci eurent le bonheur de voir les obſtacles, provenant de la force naturelle du pays, preſqu'entiérement applanis par les diſpoſitions bienveillantes des habitans, qui ſe prêtoient volontiers à faciliter les opérations de l'armée royale, & lui fourniſſoient en même-temps toutes les denrées néceſſaires. Je puis affirmer, ſans riſquer de me tromper, que ſi les généraux, pendant la derniere guerre, n'euſſent point été aſſiſtés par les naturels, ils n'auroient jamais pu faire les progrès rapides qui nous ont étonnés. Notre armée marchoit, au contraire, ſur la frontiere des provinces de la Nouvelle-Angleterre, dont les habitans ſont

connus pour être, en général, mal diſpoſés contre nous; & ils peuvent mettre ſur pied des-corps de milice ſi nombreux, qu'il eſt réellement ſurprenant que nous ayons pé-étré ſi avant, ſans le ſecours de l'armée du ſud.

Si le général Howe avoit ſes raiſons pour ne point s'avancer le long de la riviere du nord, & ne cherchoit qu'à répandre la terreur dans quelques provinces, je crois qu'il n'y en avoit point où il pût exécuter ce projet avec plus de fruit, que dans celles de la Nouvelle-Angleterre; car, en faiſant une diverſion ſur la côte de Maſſa-Chuſett, il en ſeroit certainement réſulté de grands avantages : les habitans de la Nouvelle-Angleterre auroient été obligés de reſter chez eux pour défendre leurs propres foyers, & ils n'auroient point pu faire de levées de troupes pour recruter l'armée continentale, puiſqu'ils ſe privoient par-là de tout ſecours. Notre armée, dès le commencement de la guerre, n'avoit été regardée que comme devant ſervir de renfort à celle du général Howe. La preuve en eſt dans les ordres donnés par le général Carleton, au commencement de la guerre.

Ils étoient conçus en ces termes : « Que sa
» majesté lui avoit ordonné de détacher le
» général Burgoyne, avec une partie des
» troupes, pour aller rejoindre, le plus promp-
» tement possible, l'armée du général Howe,
» & se mettre sous son commandement ;
» ajoutant que comme il étoit devenu abso-
» lument nécessaire de mettre fin à la révolte,
» rien ne pouvoit y contribuer plus efficace-
» ment qu'une prompte réunion des deux
» armées ».

Par cette réunion, nous aurions été en possession de la riviere du nord, depuis New-Yorck jusqu'à Albany, qui divise les provinces septentrionales des provinces méridionales. Le général Washington se seroit trouvé entiérement privé des troupes & des munitions qu'il tiroit des provinces de la Nouvelle-Angleterre ; & l'armée angloise auroit été en état de faire des excursions dans ces provinces, quand les occasions s'en seroient présentées. Une légere partie de l'armée auroit suffi pour tenir Washington en respect, tandis qu'avec quelques redoutes, & à l'aide de nos vaisseaux, nous aurions pu rester maîtres de la riviere. Les habitans

des provinces ſeptentrionales, voyant que le général Howe conduiſoit ſon armée ſi avant vers le ſud, furent confirmés dans l'idée qu'ils avoient, qu'après l'affaire de Bunker's-Hill, & l'évacuation de Boſton, aucune armée angloiſe n'oſeroit déſormais tenter une deſcente ſur leurs côtes. Cette idée leur inſpira une nouvelle confiance; elle anima leur courage, & contribua beaucoup à augmenter l'armée du général Gates, qui, à l'inſtant de la capitulation, ſe montoit à dix-huit mille combattans. Tout homme impartial, & ſans préjugé, conviendra que le courage que nous avons montré pendant la négociation du traité méritoit des éloges, lorſqu'il réfléchira que nous n'avions que trois mille cinq cents hommes à oppoſer à une armée auſſi conſidérable.

On répliquera peut-être, que le général Howe, en marchant vers le ſud, avoit intention d'éloigner Washington de notre armée. Il étoit alors à Quibble-Town, ville qui étoit à deux cents milles de nous, quand nous rencontrâmes l'ennemi à Still-Water; & les forces du général Howe étoient à New-Yorck, qui étoient de quarante milles

plus près, & en quelque façon entre notre armée & celle de Washington ; il ne pouvoit donc pas tomber ſur nous, ſans que le général Howe en fût informé. Il pouvoit encore moins ſe rendre à Albany par eau, n'ayant ni vaiſſeaux ni barques ; & le voyage auroit exigé quinze jours de marche, à travers des montagnes preſqu'inacceſſibles, n'y ayant aucune autre route. Si le général Washington avoit pu, par une marche auſſi prompte que ſecrete, parvenir à franchir ces précipices, avant que le général Howe ait pu ſe porter aux Jerſeys pour l'en empêcher, il auroit trouvé une flotte formidable de vaiſſeaux de guerre & autres, & ſuffiſante pour tranſporter, en une ſemaine, toute une armée à Albany. Une choſe qui me frappe, c'eſt que le général Howe, en faiſant faire à ſon armée le tour du cap Charles, qui eſt à trois cents cinquante milles plus loin d'Albany qu'il n'en étoit à New-Yorck, il ne reſtoit nul moyen d'effectuer une réunion. On ne peut, à coup ſûr, pas avancer que, mener Washington de Quibble-Town à Philadelphie, pût être une diverſion avantageuſe en faveur de notre armée.

Si l'intention du général Washington eût été de se rejoindre à quelqu'armée que ce fût, pour venir s'opposer aux efforts de la nôtre, je ne vois pas comment le général Howe, en se portant sur Chesapeak, qui est à six cents milles de l'endroit où nous étions, & en quittant Washington, qui étoit à deux cents milles plus près de nous, auroit pu l'en empêcher.

La seule chose qui, suivant moi, auroit pu détourner l'attention du général américain de dessus nous (car c'étoit certainement l'intention du général Howe), auroit été de conserver son poste entre lui & nous; ce qui l'auroit fortement déconcerté. Alors le détachement envoyé le long de la riviere du nord, n'auroit point rencontré les difficultés qu'il a été obligé de surmonter pendant sa marche, au fort de Montgommery & à d'autres forts. Supposons encore que l'armée du général Washington eût été d'une force supérieure à la sienne, elle n'en étoit pas pour cela plus à craindre; elle étoit composée de troupes nouvellement levées, mal disciplinées, commandées par des officiers sans expérience, & la plupart de ces

corps avoient été défaits dans les différentes actions auxquelles ils avoient eu part. Les bruits de victoire n'avoient jamais retentis à leurs oreilles, & leur courage étoit entiérement abattu. Celle du général Howe, au contraire, étoit parfaitement bien disciplinée, commandée par des officiers braves & expérimentés. Le soldat, animé par les victoires sans nombre qu'il venoit de remporter, ignoroit ce que c'est que la crainte; il ne songeoit point au danger d'une défaite : il ne voyoit que la certitude de cueillir des lauriers.

Je vais vous rapporter l'opinion du général Washington à ce sujet, telle qu'elle m'a été communiquée par le major Browne, dont j'ai fait la connoissance depuis mon arrivée dans cette place, & qui étoit alors à la suite de ce général.

Le général Washington, me dit-il, ne craignoit rien tant que de voir l'armée du général Howe longer la riviere du nord en la remontant. Il connoissoit les difficultés qu'il auroit à surmonter, s'il vouloit la suivre; & il savoit en même-temps avec quelle facilité & quelle vîtesse l'armée angloise pourroit

être transſportée par eau. La ſienne, au contraire, auroit été obligée de gravir des montagnes, de franchir dès ravins, de s'engager dans de longs défilés; & n'ayant d'autres proviſions que celles qui pouvoient lui venir des colonies méridionales, dont il étoit fort éloigné. Il ſavoit que cela abattroit le courage des habitans de la Nouvelle-Angleterre, & plus particuliérement encore celui de ſes ſoldats; puiſque cela devoit empêcher la réunion avec le général Gates, & par cette raiſon ſauver infailliblement notre armée. Cette crainte étant toujours préſente à ſon eſprit, lorſqu'il apprit que le général Howe étoit allé à Cheſapeack, il le crut auſſi peu que nous le crûmes nous-mêmes, lorſque la nouvelle en parvint à notre camp; avant que nous fuſſions forcés de nous rendre, il refuſa abſolument d'y ajouter foi, convaincu qu'une ſemblable démarche étoit trop abſurde pour être poſſible; & il agit conformément à l'idée qu'il avoit eue primitivement.

Lorſque la flotte du général Howe appareilla de Hook, & fit voile vers le ſud, il regarda le mouvement comme une feinte, & fit en conſéquence marcher ſon armée

de Quibbe-Town vers le nord, afin de pouvoir plus aiſément ſuivre l'armée angloiſe, en remontant la riviere du nord; il s'attendoit journellement à apprendre que le général Howe avoit rebrouſſé chemin, & faiſoit voile pour Albany. Ce ne fut que lorſqu'il apprit que la flotte angloiſe étoit à l'ancre par le travers de l'embouchure de la Delaware, que Washington fit marcher ſon armée au ſud. Quand il ſut que la flotte avoit de nouveau mis à la voile, il étoit ſi perſuadé que le général Howe n'agiroit point d'une maniere auſſi oppoſée à la ſaine politique, que d'aller de Cheſapeack à Philadelphie, mais que ſes intentions étoient toujours de regagner vers le nord, qu'il fit reprendre à ſon armée la route du nord, & il ne lui fit quitter cette route, pour ſe porter de nouveau au ſud, que lorſqu'il fut ſûr que la flotte angloiſe étoit proche de la ſource de la riviere Elk. Vous voyez que la conduite du général Washington étoit abſolument d'accord avec l'idée qu'il s'étoit formée.

Il eſt naturel de juger que l'on a commis une grande faute; mais eſt-ce par inadvertance, ou de deſſein prémédité? C'eſt ce

qu'il eſt preſqu'impoſſible de déterminer. Le temps, le délateur de tous les ſecrets des hommes, dévoilera ſans doute celui-ci. Il rendra tout ſon luſtre à l'honneur national, & réparera les maux qui ſont maintenant gémir notre patrie. Je ſuis, &c.

LETTRE XLV.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre, le 20 Novembre 1771.

MON CHER AMI,

Après que nous eûmes mis nos armes en monceaux, & que nous eûmes réglé notre marche, nous quittâmes le lieu où nous étions, nous allâmes paſſer la nuit dans l'endroit où nous avions établi auparavant nos hôpitaux, & dont je vous ai envoyé une vue.

Le lendemain, un officier & moi, nous allâmes viſiter le tombeau du général Fraſer. Lorſque nous y fûmes arrivés, un ſentiment d'horreur nous ſaiſit, à l'aſpect du ſpectacle affreux qui s'offrit à notre vue. Le corps avoit

été déterré par les Américains, & le cercueil étoit à peine recouvert de terre. Revenus de notre premier saisissement, nous appellâmes quelques soldats, qui, avec une pioche & des pêles qui se trouverent dans la redoute, entasserent de la terre sur le cercueil. Les Américains s'étoient assurément mal comportés, en pointant le canon sur le corps pendant qu'on le portoit en terre; mais le déterrer ensuite, étoit une action que l'on n'auroit point pardonnée à une horde de sauvages. La seule raison qu'ils en donnerent, fut l'idée où ils étoient que nous avions enterré un canon & non pas un corps; supposition très-invraisemblable. Je crois plutôt qu'ils s'imaginerent, & c'étoit la meilleure excuse qu'ils pussent nous donner, que c'étoit notre argent que nous avions enterré.

En traversant la riviere à Stull-Water, nous vîmes l'armée du général Gates qui marchoit vers Albany pour joindre Putenam. Le but de cette réunion, étoit de couper les chemins au général Clinton, qui remontoit le long de la riviere du nord; &, à notre grand chagrin, nous apprîmes que le général

Vaughan s'eſt avancé juſqu'à Aſopus, place qui n'eſt qu'à quelques milles d'Albany. Ceci eſt encore une nouvelle preuve de ce que j'ai dit dans ma derniere; que la réunion de l'armée du ſud avec la nôtre, étoit l'objet des premiers ordres qui avoient été donnés. Si nous euſſions eu, dans notre camp, la nouvelle certaine que le général Vaughan s'étoit avancé ſi loin, & qu'il étoit par conſéquent ſi près de nous; ſuivant toutes les apparences, nous ne nous ſerions pas rendus.

Notre armée étant entourée de tous les côtés par l'ennemi, nous ne pouvions pas recevoir de nouvelles ſûres; & les trois eſpions de confiance que le général avoit fait partir pour New-Yorck, après l'action du 19 ſeptembre, n'étoient pas encore revenus. Depuis la capitulation, nous avons appris que l'un n'avoit pas pu pénétrer plus loin qu'Albany, où il étoit reſté, caché dans la maiſon d'un royaliſte; que le ſecond avoit eu le malheur d'être arrêté; & que le troiſième, qui étoit le capitaine Scott, officier de notre régiment, étant arrivé heureuſement à New-Yorck, revenoit avec le détachement du général Vaughan, qu'il devoit quitter dès

que l'occaſion s'en feroit préſentée, pour rejoindre notre armée en traverſant les forêts. Je ſuis perſuadé que ſi notre expédition a échoué, ce n'eſt que faute d'avoir pu nous procurer des informations ſûres, & qu'on ne nous a accordé des conditions ſi honorables, que parce que le général Gates prévoyoit très-bien que, ſi nous avions été inſtruits de la proximité du détachement qui venoit à notre ſecours, nous nous ſerions défendus juſqu'à la derniere extrémité, quelque ſupérieures que fuſſent les forces que nous avions à combattre.

En paſſant la riviere, j'ai couru riſque de perdre mon bagage, & ceux qui étoient dans la barque ont manqué d'être noyés: au milieu de la riviere un des chevaux commença à ſe défendre, & il ſauta par-deſſus le bord; ſes pieds de derriere étant reſtés attachés à un des côtés de la barque, il l'auroit infailliblement fait chavirer, ſi on ne l'eût lâché promptement.

Après être arrivés à l'autre bord, nous achetâmes des habitans des liqueurs & des proviſions fraîches. Cette facilité d'acheter nous fit ſouvenir que l'on avoit une valeur

réelle & intrinſeque. Les Américains nous le rappellerent encore mieux en nous donnant, avec beaucoup de plaiſir, neuf de leurs dollars de papier pour une guinée. Je ne dois point oublier de vous dire que la valeur réelle d'une guinée n'étoit que de quatre dollars & deux tiers; ainſi, par cet échange, nous avions près du double : ce qui eſt une preuve combien la diſtinction qu'ils font entre l'or & le papier, eſt conſidérable, malgré leur enthouſiaſme pour l'indépendance & pour le congrès. Cette circonſtance nous fit voir que des choſes minutieuſes en apparence, deviennent ſouvent eſſentielles; ſi nous euſſions penſé à Ticonderago, que nous pouvions, par la ſuite, éprouver quelques revers de fortune, nous n'aurions ſûrement pas mépriſé, & employé à faire des enveloppes ou à d'autres uſages, les rames de dollars de papier, dont nous avions trouvé une immenſe quantité dans cette place. Moi, & pluſieurs autres jeunes officiers, nous eûmes à ſupporter les plaiſanteries de nos vieux compagnons, qui en avoient conſervé quelques rames, & qui ſe procuroient, à leur aide, toutes les commodités

modités

modités de la vie; tandis que nous étions obligés de les acheter bien cher, & avec nos guinées.

C'eſt avec peine que je me vois obligé de remarquer que l'eſtime réciproque qui avoit paru régner également dans tous les rangs, parmi les officiers, & que les ſecours qu'ils s'étoient prêtés mutuellement pendant notre ſéjour à Saratoga, parurent tout-à-coup bannis entr'eux. Quelques-uns s'oublierent au point de ſe diſputer pour de prétendues déférences dues à la ſupériorité de leur rang dans une ſituation malheureuſe, qui, ſi elle ne rend pas réellement les conditions parfaitement égales, devroit au moins engager le ſupérieur à être plus indulgent à l'égard du ſubalterne.

On doit éloigner tous ſujets de conteſtation, quand on ſe trouve réuni pour ſupporter un malheur commun. C'eſt alors que l'homme bien né ſe montre, & que, par des actes d'humanité, d'amitié, de condeſcendance, il s'occupe du bonheur de chaque individu, & travaille à celui de tous, en contribuant à entretenir une harmonie parfaite.

Comme vous aimez la franchiſe dans la converſation, je me ſuis permis cette courte réflexion ſur ceux qui veulent ſans ceſſe exiger; nous n'eûmes pas cependant le déſagrément d'avoir long-temps à nous plaindre á ce ſujet. Les officiers qui s'étoient rendus coupables, ne tarderent pas à reconnoître leur faute. Ils la répareṙent par la ſuite, en mettant dans leur conduite tant de décence & d'aménité, que l'on auroit manqué de générosité, en conſervant contr'eux le plus léger reſſentiment.

Un officier s'étoit éloigné, ſans être-apperçu, du corps de l'armée. Trop convaincu des caprices de cette déeſſe aveugle, à laquelle les hommes ont donné le nom de Fortune, il implora ſon ſecours, uniquement pour ſeconder une petite fraude. Elle voulut bien ſe montrer favorable à ſes vœux. Ayant marché en avant, & étant arrivé le premier à un petit village, où l'on devoit s'arrêter, il s'annonça comme étant le général Burgoyne, & cela avec un air de candeur & un ton d'importance ſi bien imités, qu'en dépit du caractere méfiant des Américains, ſur-tout des payſans

de la Nouvelle-Angleterre, il parvint à leur en impoſer. Il ſatisfit pleinement à toutes leurs queſtions ; &, après les avoir bien convaincus, ils aſſignerent au général de nouvelle fabrique le meilleur logement qu'il y avoit dans l'endroit. Lorſque nous y fûmes arrivés, après lui avoir fait notre compliment ſur la ruſe ingénieuſe, qui lui avoit valu les attentions de tout le village, il réſigna ſa nouvelle dignité de fort bonne grace, & nous admit, avec beaucoup d'hoſpitalité, à partager les avantages qu'il s'étoit procurés. Nous en avions beſoin, car notre marche avoit été des plus pénibles, & nous étions trempés juſqu'aux os.

Nous employâmes deux jours à traverſer les montagnes vertes, qui ſont partie de la chaîne de montagnes qui ſe prolonge dans toute la longueur du continent de l'Amérique, & ſont plus connues ſous le nom de monts Allégany. Les routes par leſquelles nous paſſâmes étoient preſqu'impraticables ; &, pour comble de malheur, nous avions à peine fait la moitié du chemin, que nous fûmes accueillis d'une neige conſidérable. Il m'eſt impoſſible de vous décrire

la confuſion qui s'enſuivit. Des chariots ſe briſoient; d'autres verſoient : les roues des autres s'engageoient dans la neige, de maniere qu'ils ne pouvoient plus avancer. Les chevaux tomboient avec leur charge ſur le dos; les hommes juroient; les femmes crioient; les enfans pleuroient. Je crois que j'étois deſtiné à éprouver, dans cette journée, tous les déſagrémens attachés aux fonctions de mon état; car j'avois juſtement le commandement du bagage. Couvert de neige, & courant à cheval de côté & d'autre, pour contenir les mécontens, pour les raſſembler, pour les obliger de s'entr'aider, mon attention fut attirée par un événement que je n'aurois jamais cru poſſible. Je n'attribuois pas tant de force à la nature humaine. Au milieu d'une forte neige, ſur un chariot de bagage, que rien ne mettoit à l'abri des intempéries de l'air, la femme d'un ſoldat accoucha heureuſement; elle ſe porte bien, ainſi que ſon enfant, & ils ſont maintenant tous deux dans cet endroit. On dira peut-être que les femmes qui ſuivent une armée, ſont d'une conſtitution plus robuſte que les autres, & qu'elles ſont capables d'endurer

les plus grandes fatigues ; mais, dans ce cas, c'étoit tout-à-fait le contraire : cette femme étoit petite, & paroiſſoit d'une ſanté fort délicate.

Après avoir paſſé les montagnes, nous arrivâmes à Williams-Town, où nous vîmes combien nous devions être prudens avec notre or ; vu que, plus nous avancions, plus la valeur en augmentoit. Les habitans nous demandoient, avec avidité, ſi nous avions beſoin d'argent en papier, & ils enchériſſoient les uns ſur les autres, pour obtenir la préférence ; au point que nous eûmes ici juſqu'à dix-huit & vingt dollars pour une guinée. Il me parut ſingulier de voir que, quoiqu'ils dépréciaſſent ſi fort le papier-monnoie du congrès, ils ne vouloient pas, d'un autre côté, prendre nos eſpeces en nature pour des denrées, lorſque nous voulions retenir la différence du change.

La nuit qui précéda notre arrivée dans cette ville, ayant eu mon logis marqué dans une petite cabane de bois, je fus convaincu de la façon innocente dont les Américains conſiderent cette coutume peu délicate, qu'ils

appellent *bundling* (1); quoiqu'ils aient de fort bons lits de plumes, & qu'ils tiennent toujours très-propres, j'avois jufqu'alors préféré de coucher fur mon matelas, quelque dur qu'il fût. Ce foir-là, les mauvais chemins & la foibleffe de mon cheval ayant été caufe que mon bagage n'étoit pas arrivé avant l'heure de fe coucher, ne voyant que deux lits dans la maifon, je demandai lequel m'étoit deftiné. Mon hôteffe, femme d'un certain âge, me répondit tout de fuite: « M. l'enfeigne » (je dois vous obferver que les habitans de la Nouvelle-Angleterre ne manquent jamais de s'informer du rang que vous tenez dans l'armée); « M. l'enfeigne, » Jonatham & moi, nous coucherons dans » celui-ci, & notre Jémina & vous dans » l'autre ». Je fus extrêmement furpris de cette propofition, & j'offris de refter debout toute la nuit; mais Jonatham reprit auffitôt: « Holà! M. l'enfeigne, vous n'êtes pas

---

(1) Le mot *to bundle*, qui fignifie empaqueter, eft employé par les peuples de l'Amérique, pour exprimer l'action de coucher deux ou plufieurs perfonnes, de différens fexes, dans un même lit, en confervant une partie de fes vêtemens.

» le premier homme qui aura *couché* avec » notre fille ; n'eſt-il pas vrai, Jémina ? Oui, mon pere ; mais c'eſt le premier *Britaner* (nom qu'ils donnent aux Anglois), répondit d'un air malin la petite Jémina ». Jémina, par parentheſe, étoit une jolie perſonne aux grands yeux noirs, de ſeize à dix-ſept ans. Que devois-je faire dans une pareille circonſtance ? L'invitation riante de la jolie Jémina, ſes yeux, ſa bouche; ciel ! où vais-je m'égarer ! .... Mais quelque ſoit mon égarement actuel, je ne voulus pas coucher avec elle dans la même chambre, où ſes honnêtes parens alloient tranquillement ſe repoſer. Dois-je m'expoſer, me dis-je à moi-même, à ſuccomber à des tentations. Tenir Jémina dans mes bras pour....! Et pourquoi faire ! me direz-vous ? Pour agir en philoſophe, pour ſuivre les préceptes de Platon. Mais ſi l'aimable Jémina alloit ſe montrer tendre ; ſi j'oubliois moi-même l'acception du mot *couché*, elle deviendroit le rebus de ſes ſemblables ; elle ſeroit traitée avec mépris, avec dériſion : la mort ſeule pourroit mettre fin à ſes peines. Non...., Jémina, j'aurois pu braver tous ces maux pour vous, s'ils euſſent

dû retomber ſur moi ſeul; mais le ſacrifice étoit trop grand, lorſque vous deviez en devenir la victime! Je vous laiſſe à préſent juge de ce que l'on doit penſer de la vertu ou de la froideur du tempérament des Américains, quand une auſſi ſinguliere pratique fait partie des loix de l'hoſpitalité, & eſt journellement miſe en uſage.

Nous regardons tous les matins, de nos baraques, vers l'entrée du port de Boſton, pour voir ſi nous n'appercevons point la flotte qui doit nous reconduire en Angleterre. Toutes mes penſées ſont maintenant tournées vers ma patrie, & j'eſpere jouir bientôt du plaiſir de vous renouveller, de vive voix, les aſſurances de ma ſincere amitié. Je ſuis, &c.

LETTRE XLVI.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 21 Novembre 1777.

MON CHER AMI,

Nous avons été à portée de voir, en venant ici, combien les provinces peuvent fournir de troupes. Sans compter celles qui ſont avec le général Gatès, & celles qui marchent vers le ſud, chaque ville où nous avons paſſé levoit deux ou trois compagnies, qui devoient joindre l'armée du général Washington.

L'indigence, & même la miſere des habitans eſt ſi grande, qu'elle s'étend juſqu'à être privés des néceſſités de la vie; & cependant vous ſeriez ſurpris de voir la gaîté avec laquelle ils les endurent & fléchiſſent le genou devant la déeſſe de l'*Indépendance*. Dans pluſieurs chétives cabanes où ils n'avoient que deux couvertures, ils en ont donné une pour les ſoldats; & quoique l'intérieur de ces pro-

vinces n'ait pas encore été le théâtre de la guerre, on pourroit ſe l'imaginer, à en juger par les apparences. Parmi pluſieurs autres inſtitutions militaires, ils en ont une de la plus ſinguliere eſpece; celle des *minute-men*, (hommes à la minute). Ils portent ce nom, parce qu'ils ſont toujours prêts à marcher, quand leurs officiers leur en donnent l'ordre. Ils peuvent être ſous les armes une minute après avoir été avertis. Ces corps ſont compoſés des ſoldats les plus actifs & les plus expérimentés. Pour les engager à ſe tenir toujours ainſi préparés, ils ont reçu la promeſſe de ne jamais ſortir de la province, & ne ſont tenus que de s'oppoſer aux ennemis qui pourroient paroître ſur leurs côtes ou ſur leurs frontieres.

Ces ſoldats peuvent, dans le courant de quelques jours, former une armée de pluſieurs milliers d'hommes. La maniere dont ils ſe ſont aſſemblés lors de l'affaire qui eut lieu près de Lexington & de Concord, où ils harcelerent les troupes royales qui revenoient à Boſton, prouve qu'ils ſont bien nommés.

Si les autres provinces déploient l'éten-

dard de la révolte avec autant de vigueur que la Nouvelle-Angleterre, j'ai peur que nous n'ayons bien de la peine à les subjuguer; outre tous les moyens qu'ont les rebelles, de se fournir de troupes & de provisions, ils ont eu l'art de faire en quelque sorte de leur cause, une affaire de religion. Le peuple est disposé à l'enthousiasme, & le clergé en profite habilement pour lui inspirer des inclinations guerrieres.

J'ai entendu un ministre assurer positivement, que le ciel préparoit des récompenses à ceux qui verseroient leur sang pour la patrie. Il tâchoit de persuader à son auditoire, que la querelle étoit devenue nécessaire pour assurer le libre exercice de leur religion. C'étoit-là, je l'avoue, un argument irrésistible pour entraîner à son parti les ignorans. Il chercha encore à insinuer, que l'on vouloit introduire la religion romaine dans la Nouvelle-Angleterre. Il en donnoit pour preuve le bill de Quebec. Il prétendit enfin, qu'il avoit été honoré de visions célestes, & que c'étoit au nom de l'Être suprême qu'il leur annonçoit que ceux-là seuls entreroient dans le royaume des cieux,

qui mourroient pour ſoutenir une cauſe auſſi juſte.

J'imagine que le clergé a fait à-peu-près de même par-tout. On emploie trop ſouvent le ſtratagême : on abuſe de la ſainteté de la religion, en la faiſant ſervir de prétexte, pour augmenter nos animoſités mutuelles ; des hommes foibles, amuſés par de ſemblables contes, animés par de telles prophéties, combattront ſûrement en déſeſpérés. Dans toutes les querelles religieuſes, nous trouvons une bravoure, ſans exemple, qu'aucun danger ne ſauroit arrêter, & une conſtance ferme, que nul obſtacle n'a le pouvoir d'ébranler.

Nous avons paſſé dans notre route par une petite ville appellée Worceſter, où, par haſard, je rencontrai un des membres du congrès, occupé à examiner un malheureux ſoldat, envoyé de notre armée au général Clinton, & qui avoit imprudemment avalé l'œuf d'argent qui contenoit le meſſage pour le général, en préſence de ceux qui l'avoient arrêté. Après l'avoir tourmenté, en lui donnant tous les émétiques & tous les purgatifs poſſibles, juſqu'à ce qu'il eût

évacué cet œuf, ils le firent pendre. On ouvrit l'œuf, dans lequel il y avoit un papier, sur lequel étoit écrit : « *Nous y voici, here we » are, nothing between us but Gates* (1) ». Les membres du comité se regarderent les uns les autres, ne voyant rien dans ce billet qui pût leur être de quelqu'utilité. L'un d'eux observa cependant que, *nous y voici*, qui étoit en françois, pouvoit signifier beaucoup. Il ne s'en trouvoit pas un d'entr'eux qui sût cette langue. Ils envoyerent chercher dans la prison un pauvre canadien, pour traduire *nous y voici.* Celui-ci les informa que ces mots ne pouvoient être rendus en anglois que par *here we are;* mais, comme ils étoient répétés dans la partie angloise de la phrase, ils ne voulurent point y ajouter foi. L'un d'eux fit enfin l'observation assez sage, que c'étoit certainement quelque marque particuliere convenue entre les deux généraux; & comme il ne s'en trouvoit aucun qui eût des connoissances bien étendues dans l'art militaire, on arrêta d'envoyer ce billet énigmatique au général Washington, qui pour-

(1) Nous y voici, rien entre nous que Gates.

roit ſans doute en mieux débrouiller le ſens.

En quittant cette ville, nous paſſâmes par un petit village où il y avoit un grand concours de gens aſſemblés pour nous voir marcher. Ils jettoient ſur nous des yeux attentifs : les uns levoient les mains vers le ciel, en lui adreſſant leurs prieres ; les autres contemploient les ſoldats avec admiration ; d'autres, enfin, nous regardoient d'un air étonné. Nous obſervâmes, parmi la foule, une vieille femme, qui paroiſſoit avoir près de cent ans ; votre ancien ami M. Mac-Neil, lieutenant au 9ᵉ régiment, crut pouvoir ſe permettre avec elle une ſaillie ; mais elle lui répondit d'une maniere à laquelle il ne s'attendoit pas. Comme le grand âge de cette femme attiroit ſur elle les regards de tout le monde, il lui dit en paſſant : « Comment, » ma bonne, à votre âge, vous êtes encore » aſſez curieuſe pour regarder paſſer les lions ! » Les lions », répliqua-t elle, d'un air ironique ; « les lions ! ſur mon honneur, vous avez » tous plutôt l'air d'une bande d'agneaux » !

La derniere claſſe des *Yanks* pouſſe la curioſité juſqu'à l'impertinence. Vous ne

ſerez peut-être pas fâché de trouver ici l'étymologie de cette dénomination. Le mot *Yanks* eſt dérivé du mot Chiroquois, *Cankke*, qui ſignifie poltron & eſclave. Ce nom fut donné, comme un ſobriquet, aux habitans de la Nouvelle-Angleterre, par ceux de la Virginie, parce qu'ils ne les avoient pas aidés dans une guerre contre les Chiroquois, & depuis ce temps, les Virginiens les ont toujours regardé d'un mauvais œil. On leur a donné plus ſouvent ce nom, depuis le commencement des hoſtilités; les ſoldats, à Boſton, s'en ſervoient comme une expreſſion de mépris : mais, après l'affaire de Bunker's-Hill, les Américains ſe glorifierent de le porter. *Yankey-doodle*, eſt à préſent, de toutes leurs chanſons, celles qu'ils aiment le mieux; ils la chantent au milieu de leur camp, & la trouvent auſſi guerriere que la marche des grenadiers : c'eſt l'*a b c* des amans, & la chanſonnette avec laquelle les nourrices endorment leurs nourriſſons. D'après nos ſuccès rapides, nous nous étions accoutumés à regarder les *Yanks* avec mépris; & il ne fut pas peu mortifiant pour nous de leur entendre jouer cet air, quand leur armée ſe

raſſembla pour être témoin de notre reddition.

Comme je l'ai déja dit, la baſſe claſſe du peuple, dans la Nouvelle-Angleterre, eſt très-curieuſe. Mylord Napier, ayant été mis en quartier avec pluſieurs autres officiers, dans la même maiſon, il y accourut auſſitôt une foule d'habitans pour voir mylord; ſuppoſant ſans doute que ce devoit être une créature extraordinaire & plus qu'un homme, ils étoient ſans ceſſe à regarder à travers les fenêtres ou la porte, pour tâcher de l'appercevoir, en témoignant le deſir qu'ils avoient de ſavoir ce que c'étoit qu'un lord. Enfin, quatre vieilles femmes, amies particulieres de l'hôte, entrerent juſques dans la chambre où il étoit; & l'une d'entr'elles dit, dans le mauvais accent du pays : « J'ai appris que » vous aviez un lord parmi vous, je vous » en prie, montrez-le moi »! Mylord qui, par parentheſe, étoit tout mouillé, la pluie n'ayant pas ceſſé de tomber pendant notre marche, & couvert de crote, ayant entendu cette demande, dit à votre ami Kemmis, du 9ᵉ régiment, dont l'humeur gaie vous eſt connue, de s'amuſer un peu aux dépens de ces

ces bonnes vieilles; il y consentit volontiers, s'approcha d'elles & leur montra le lord, en disant, d'une voix de héraut, « que c'étoit-là le très-honorable lord Francis Napier, &c. &c., citant tous les titres qu'il avoit, & y ajoutant même ceux qu'il n'avoit pas ». Après qu'il eut fini, les femmes regarderent mylord fort attentivement; &, tandis qu'il rioit avec les autres officiers, de la maniere emphatique dont avoit parlé Kemmis, les femmes se leverent, & l'une d'entr'elles, élevant les mains & les yeux au ciel, s'écria, d'un ton d'étonnement: « Quant à moi, si c'est-là un lord, je n'en veux plus voir d'autre que le lord Jehova », & aussi-tôt elle quitta la chambre fort tranquillement. Pendant notre marche, nous avions, pour nous escorter, la brigade du général Brickett; il fut extrêmement honnête, & alloit souvent à côté des officiers, pour s'entretenir avec eux. Un jour qu'il marchoit en causant avec notre ami *Sone*, celui-ci se plaignit d'être fort mal à son aise par le temps humide qu'il faisoit, & avec de si mauvais chemins, n'ayant point de bottes; les siennes, ainsi que son bagage,

avoient été pris dans une barque ; le général lui répondit qu'il lui vendroit volontiers les siennes. *Sone* fut extrêmement surpris d'une pareille offre faite par un brigadier-général, & lui demanda combien il vouloit de *dollards*. Le général répondit qu'il ne les vendroit que pour de l'or. *Sone* lui en offrit une guinée ; aussi-tôt le général descendit de cheval, & ayant tiré une paire de souliers de son porte-manteau, il se mit en devoir d'ôter ses bottes. Notre ami lui dit qu'il n'étoit pas si pressé, & qu'il seroit content s'il les avoit le soir, en arrivant au quartier. Le général répondit que la chose seroit bientôt faite, ayant une paire de guêtres à mettre à la place. *Sone* insista pour qu'il différât jusqu'à notre arrivée ; en conséquence, il remonta à cheval, & continua son chemin. Dès que nous fûmes arrivés, il courut de tous les côtés pour chercher *Sone*, terminer avec lui le marché & lui donner les bottes. Mais c'est assez parler d'un brigadier-général américain.

Quoiqu'ils soient mécontens de notre gouvernement, ils aiment beaucoup nos guinées, & font fort peu de cas de leur papier-monnoie.

Et quoique pour le préſent l'eſprit de la guerre les anime, ils conſervent toujours du goût pour le commerce. Le congrès doit être bien foible, puiſque ceux qui combattent pour ſa défenſe ſont les premiers à en mépriſer le crédit. Je ſuis ſûr que la majeure partie des Américains ignore encore la cauſe de la querelle actuelle ; & ce qui a été une ſuite de la cabale de quelques particuliers mal intentionnés, auxquels notre gouvernement déplaiſoit, eſt devenu le fondement de la haine & de l'animoſité nationale. S'il m'eſt permis d'ajouter ici mon opinion, je regarde comme certain que les véritables intérêts de l'Amérique, ſont de vivre en bonne intelligence avec la Grande-Bretagne, & tout le monde peut voir que les colonies en ont recueilli de grands avantages, tant que l'harmonie a ſubſiſté. Ils ont reſſenti, & reſſentent encore les ſuites fâcheuſes de cette déſunion.

J'imagine bien que vous ſouhaitez, auſſi ſincérement que moi, qu'ils ſoient bientôt ſubjugués, & qu'il ſe forme entre nos provinces une union ſolide, fondée ſur des baſes permanentes & inébranlables. Adieu, &c.

LETTRE XLVII.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 30 Novembre 1777.

MON CHER AMI,

La derniere ville où nous sommes passés avant d'arriver ici, étoit *Westown*, où nous avons trouvé la meilleure auberge que nous ayons encore rencontrée sur la route; elle est presqu'aussi bonne qu'en Angleterre. Les appartemens y sont commodes, la nourriture saine, & les domestiques actifs & intelligens. De plus, l'hôte est partisan zélé de notre gouvernement; &, par cette raison, il s'est trouvé en bute à de violentes persécutions. Il craignoit d'être mis en prison, pour avoir eu des égards pour les officiers qui avoient logé chez lui, quoique ce ne fût qu'une politesse commune à tous ceux qu'il recevoit dans sa maison. En un mot, il étoit regardé en Amérique comme un *Tory*, dans toute la force du terme.

L'esprit de parti entre les whigs & les

Torys, eſt auſſi prédominant en Amérique, qu'il l'étoit il y a quelques années en Angleterre ; peut-être n'avez-vous jamais recherché l'origine de ces deux mots : vous me permettrez donc de vous les expliquer. *Tory*, étoit le nom donné originairement aux ſcélérats irlandois qui favoriſerent le maſſacre des proteſtans d'Irlande, en 1641 ; on le donna enſuite à tous les zélés catholiques. *Whig*, étoit un nom burleſque donné d'abord aux aſſemblées religieuſes de certaines ſectes qui ſe tenoient au milieu des champs, & dont la boiſſon ordinaire étoit du petit lait. Il fut enſuite affecté à ceux qui étoient oppoſés aux intérêts de la cour, ſous les regnes de Charles II & de Jacques II ; & à ceux qui étoient du parti miniſtériel, ſous ceux du roi Guillaume & du roi Georges. L'application que les Américains font de ces noms, eſt toute oppoſée.

Notre marche de *Weſtown* ici, a été des plus déſagréables ; il pleuvoit continuellement, & nous n'arrivâmes aux caſernes ſur *Proſpect-Hill* que le ſoir, fort tard. Ces caſernes étoient malheureuſement en fort mauvais état pour loger des troupes ; elles n'avoient

pas été réparées depuis long-temps, & nous eûmes beaucoup à souffrir des intempéries de l'air. Ces casernes étoient absolument dénuées de tout. Il n'y avoit point de bois, & le charbon étoit en si petite quantité, que nous fûmes obligés de couper les solives de notre chambre pour nous sécher.

La maniere dont nous étions logés étoit extrêmement incommode; nous étions six officiers dans une chambre qui n'avoit pas douze pieds en carré. Nous ne pûmes obtenir la permission de prendre des chambres dans cette ville, que quand le général Burgoyne, étant arrivé, représenta notre affreuse situation au conseil de Boston, qui ne se prêta à nous accorder cette faveur qu'avec beaucoup de peine. Nous eûmes plusieurs embarras à surmonter; les provisions de toute espece étoient fort cheres, & encore, fort souvent, ne pouvoit-on pas s'en procurer pour de l'argent. Je ne crois pas qu'en Angleterre, vous regardiez le lait comme une superfluité; si nous voulions en avoir, nous étions obligés de faire un chemin de la longueur d'un mille, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, pour aller nous-mêmes

le chercher; nos valets n'ayant pas la permiſſion de paſſer les ſentinelles.

Nous avions compris, lors de la capitulation, que les ſoldats feroient ſtationés à *Proſpeet-Hill* & à *Winter-Hill*, & que les officiers ſeroient libres de prendre des logemens dans *Boſton* & dans les villes adjacentes. Dans cette idée, quelques-uns des officiers s'étoient permis d'avancer juſqu'à Boſton; mais il leur fut bientôt ordonné d'en ſortir. Notre armée eſt, pour le moment, ſituée de la maniere ſuivante : Les troupes angloiſes ſont à *Proſpeet-Hill*, les troupes allemandes à *Winter-Hill*, les officiers doivent réſider dans les villes de Cambridge, de Myſtic & de *Water-Town;* & ils peuvent, ſur leur parole, s'en éloigner juſqu'à la diſtance de dix milles. Cependant, pour maintenir l'ordre parmi les troupes, trois officiers de chaque régiment ſont obligés de réſider tour-à-tour dans les caſernes.

Je ſuis bien fâché de ne pas pouvoir aller à Boſton; car c'eſt la ſeconde ville de l'Amérique, & le ſiége de la rébellion : mais notre parole a été exigée, & l'entrée nous en eſt défendue. Ce qu'il y a de plus mortifiant

encore, c'eſt que nous pouvons aller juſqu'au bac, près de Charles-Town, ſans entrer dans la ville.

Un officier qui a joint notre armée, & qui arrive d'Albung, m'a informé que lady Henriette Akland, après avoir quitté notre armée, avoit éprouvé de grandes difficultés avant de pouvoir entrer dans cette ville ; la nuit étoit ſurvenue avant qu'elle ait pu atteindre, avec ſa barque, le poſte avancé de l'ennemi : la ſentinelle ne voulut point la laiſſer paſſer, ni même lui permettre de mettre pied à terre, quoique le chapelain qui l'accompagnoit lui préſentât le drapeau de trêve, & lui fit des repréſentations ſur l'état dans lequel cette dame ſe trouvoit. La ſentinelle, de peur de ſurpriſe, & extrêmement exacte dans l'exécution de ſa conſigne, menaça de faire feu ſur la barque, ſi elle quittoit la place avant le jour. Quelles doivent avoir été les craintes & les ſouffrances de cette dame, obligée de reſter pendant ſept à huit heures, ſans pouvoir ſe mettre a l'abri du froid. Inquiette de la ſituation de ſon époux ; aſſurément les réflexions qu'elle fit pendant cette nuit déſa-

gréable, ne durent point lui faire naître des espérances flatteuses. A en juger par le premier échantillon, elle ne devoit pas s'attendre à une réception favorable. A la pointe du jour, on lui permit de mettre pied à terre; elle fut menée au général Gates, qui la reçut avec cette aménité, qu'on lui attribue à si juste titre, & on la traita avec tout le respect & toute l'attention que son rang & son mérite lui donnoient droit d'espérer.

Si vous la suivez dans les circonstances douloureuses & embarrassantes où elle s'est trouvée, depuis son arrivée en Amérique, vous la trouverez faite pour servir de modele à son sexe. C'est un exemple de patience & de fermeté. On examine en elle, avec un plaisir mêlé d'admiration, cet esprit capable d'entreprendre les choses les plus difficiles, de vaincre tous les obstacles. Elle réalise ces portraits séduisans que nous trouvons tracés dans les romans, & dont on croit que les originaux n'existent que dans l'esprit de leurs auteurs, quand on ne connoît pas lady Akland. C'est son attachement à ses devoirs, c'est la pureté de ses principes, c'est sa tendresse pour son époux, qui dirigent toutes ses actions.

La conſtitution d'une femme ne lui permet pas de ſupporter bien des fatigues auxquelles les hommes eux-mêmes ſuccombent ſouvent, & lady Akland eſt une des plus délicates de ſon ſexe ; mais elle s'eſt ſenti aſſez de courage pour mépriſer les dangers & les peines. La foibleſſe de ſon ſexe a diſparu devant l'amour conjugal.

Nous avons eu pluſieurs diſputes avec les membres du comité, par rapport à ce que nous voyagions le dimanche, pendant le temps de l'office divin : pluſieurs officiers ont été arrêtés, & le général a été obligé d'interpoſer ſon autorité. Nous avons maintenant la permiſſion de nous aſſembler dans les caſernes, pour aſſiſter au ſervice divin. Ces meſſieurs auroient volontiers uſé envers nous de la même rigueur qu'ils emploient envers leurs citoyens, qu'ils forcent, quand ils les trouvent dans la rue pendant le temps de l'office, de ſe rendre dans quelqu'égliſe. Quiconque eſt rencontré à cette heure, portant un paquet, eſt mis en priſon, & l'eſprit de puritaniſme eſt auſſi dominant aujourd'hui dans les provinces, qu'il l'étoit lors de leur fondation.

La religion établie ici, comme dans toute les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, eſt celle des *congrégationaliſtes*, religion qui ne differe que peu de celle des presbytériens. Il y avoit encore pluſieurs autres ſectes, & principalement celle des proteſtans de l'égliſe anglicane; on a bâti même ici une égliſe, vis-à-vis le collége de *Havard*, qui ſert de ſéminaire aux *congrégationaliſtes*; ils s'en offenſerent vivement, regardant cela comme une profanation de leur religion. Par cette raiſon, avant le commencement des hoſtilités, ils en perſécuterent le miniſtre, qui étoit le docteur Apthorpe, aujourd'hui recteur à Croydon, & l'obligerent à réſigner ſa cure & à quitter la colonie. Depuis le commencement de la guerre, non-ſeulement cette égliſe, mais toutes les autres de la province, ont été fermées. Les habitans ne voulant point ſouffrir chez eux d'autre religion que celle des *congrégationaliſtes*, ils furent fort contens d'avoir un prétexte plauſible de s'emparer de l'égliſe anglicane, qui commençoit à s'étendre conſidérablement; le prétexte fut qu'on y prioit pour le roi & pour la famille royale. Quelques miniſtres

offrirent de retrancher cette priere; mais l'eſprit de tolérance eſt banni de leur profeſſion de foi, & ils ſe trouverent heureux d'avoir une occaſion de pouvoir détruire ces égliſes. Avant le commencement de la guerre, les arts & les ſciences commençoient à faire des progrès conſidérables dans les provinces. Il y a dans cette ville une univerſité, la premiere qui ait jamais été établie en Amérique; le bâtiment eſt vaſte, & bâti en pierre; il contient trois ſalles pour des inſtrumens d'aſtronomie & de mathématique, & une gallerie, dans laquelle étoit jadis une fort belle bibliotheque : mais lorſque le général Washington établit ici ſon quartier, les livres & les inſtrumens furent tranſportés dans un autre endroit. Il y en eut beaucoup de perdus, & la plus grande partie fut très-endommagée : ce qui reſte de cette magnifique collection eſt très-peu de choſe. Il y a près du collége une fort jolie chapelle.

Le préſident de cette univerſité ſe nomme *Willard;* il n'y a à préſent qu'un très-petit nombre d'étudians (environ une vingtaine), la jeuneſſe américaine préférant l'étude de la

tactique à celle des ſciences les plus élevées. Il y a environ cent ans que cette univerſité a été fondée ; &, quoiqu'elle ne ſoit pas établie ſur un plan parfait, elle a produit beaucoup de gens de génie : dans ſon enfance, elle a été encouragée par maintes perſonnes en Angleterre, & en particulier par un certain M. *Hollis*, qui fonda la place de profeſſeur de mathématique & d'hiſtoire naturelle : les bienfaits de pluſieurs autres particuliers ſe monterent à près de 5000 livres ſterling. Ni les profeſſeurs, ni les étudians, ne demeurent dans le collége : les premiers ont leurs maiſons, & les derniers ſont en penſion chez différens particuliers de la ville.

Cambridge eſt à la diſtance d'environ ſix milles de Boſton ; c'étoit jadis le lieu où la nobleſſe avoit des maiſons de campagne. Il y en a beaucoup de jolies qui commencent aujourd'hui à dépérir, appartenant preſque toutes à des loyaliſtes. La ville doit avoir été fort agréable ; mais elle a beaucoup perdu de ſa beauté, n'étant plus qu'un arſenal. Vous ſentez qu'il n'eſt pas flatteur pour nous de voir, à chaque pas que nous

faiſons, l'artillerie & les chariots de tranſport qu'on nous a pris; cela nous rappelle trop fortement notre ſituation déſagréable.

Le caractere des habitans de cette province mérite des éloges. Ils ont beaucoup gagné, ſi nous nous en rapportons à ce que nous a dit notre oncle B..., de l'état dans lequel il les avoit laiſſés il y a trente ans; mais, malgré cela, le puritaniſme & l'eſprit d'intolérance n'en ſont pas encore entiérement bannis. La nobleſſe des deux ſexes eſt polie, & exerce l'hoſpitalité d'une maniere très-agréable, quoique fort cérémonieuſe. Quoique les femmes y aient reçu de la nature un air aiſé, elles paroiſſent cependant toujours contraintes & réſervées : leurs traits ſont agréables; elles ont une belle taille, & ſur-tout un teint ſuperbe. Les hommes ſont grands, maigres, & en ont en général le viſage long. Les deux ſexes ſont mal partagés du côté des dents, & cela même a donné lieu à un proverbe; je crois que la raiſon en eſt facile à trouver, & qu'on doit l'attribuer à l'uſage qu'ils font, dans tous leurs repas, de l'écume du ſucre ou mélaſſe.

M'entretenant un jour avec un officier

de la Virginie, fur la curiofité des habitans de la Nouvelle-Angleterre, il me dit que, lorfqu'il voyageoit dans ce pays, ne pouvant jamais fe rien procurer pour lui ou pour fon cheval, qu'il n'ait d'abord répondu à toutes les queftions de fes hôtes, & qu'ils n'euffent fait tous leurs commentaires, il avoit adopté la maniere fuivante : quand il alloit à Bofton, & s'arrêtoit à un *ordinairy* (nom donné aux auberges en Amérique), lorfqu'il voyoit le maître, la maîtreffe, & tous les gens de la maifon accourir à la porte, il commençoit par leur dire : « Mes » amis, je fuis M.... de Virginie; ma pro» feffion eft de faire valoir une plantation » de tabac. J'ai quelques amis à Bofton, & » je vais les voir. Je ne m'y arrêterai que » fort peu de temps, & je retournerai pour » veiller à mes affaires, comme c'eft le devoir » d'un homme prudent. Voilà tout ce que je » fais de moi-même, & tout ce que je puis » vous dire. Je ne m'informe point des nou» velles qui fe débitent; &, à préfent que » je vous ai tout dit, ayez compaffion de » moi & de mon cheval, & donnez-nous » ce qui nous eft néceffaire à tous deux ».

On vient de nous dire que des vaiſſeaux ſe faiſoient voir à l'embouchure du port de Boſton ; je cours à *Proſpeet-Hill*, pour ſavoir ſi ce ſont ceux qui doivent me tranſporter auprès de mon ami : je le ſouhaite ardemment ; car c'eſt le ſeul deſir que puiſſe former votre ſincere & affectionné, &c.

LETTRE XLVIII.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre
le 9 décembre 1777.

MON CHER AMI,

Quoique privé de la liberté d'aller à Boſton, je crois pouvoir vous donner une idée de ſa ſituation, d'après la vue que nous en avons de Proſpeet-Hill. Relativement à ſa police intérieure, à ſon gouvernement, &c. je vous renvoie aux auteurs qui en ont fait la deſcription.

Boſton eſt ſitué ſur une péninſule d'environ quatre milles de longueur, au fond de la baie de Maſſachuſett, qui s'étend à environ huit ou dix milles dans les terres.

L'embouchure

L'embouchure de la baie paroît défendue contre l'impétuosité des vagues, par une quantité de rochers qui s'élevent au-dessus de l'eau, & par plusieurs petites isles, dont la plupart sont habitées. Elles sont situées de maniere qu'il n'y a que trois ou quatre vaisseaux qui puissent entrer à-la-fois.

La nature paroît avoir pourvu à la sûreté de cette ville; car, dans ce passage étroit, il y a une isle qui, quand elle est fortifiée, défend l'entrée à toute espece de vaisseau. Ce poste important avoit été absolument négligé jusqu'à la fin du dernier siecle: on y a élevé une citadelle, appellée le fort *William*, qui est défendue par cent canons du plus fort calibre, & qui sont très-avantageusement placés. Lorsque nos troupes évacuerent Boston, elles en démolirent les fortifications; & par-là, la ville se trouvoit exposée à une attaque par mer. Le premier objet des habitans de la Nouvelle-Angleterre fut, en conséquence, de mettre Boston & cette isle dans un tel état de défense, qu'il ne fût plus possible qu'elle retombât en notre possession; ils en sentoient tellement la nécessité, que tous les habitans en état de

travailler, consacroient à cet ouvrage deux jours par semaine, pour accélérer les opérations, craignant que quand la flotte & l'armée seroient renforcées, elles ne revinssent faire une nouvelle attaque. Ce qui les confirmoit dans cette idée, c'étoit la démolition du fort. A environ une lieue de cette isle, auprès de l'embouchure du port, il y a un phare fort élevé, dont on peut appercevoir les signaux à Boston. On y allume des feux, aussi-bien que sur toutes les éminences qui se trouvent le long de la côte, pour répandre l'allarme dans les provinces voisines, lors de l'approche de l'ennemi : de cette maniere, à moins qu'un brouillard très-épais ne permette à quelque vaisseau de se glisser entre les isles, la ville a toujours six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi ; &, dans l'espace de vingt-quatre heures, elle peut rassembler plusieurs milliers de soldats. Si jamais une de nos flottes parvenoit à passer par le fort *William*, elle se verroit bientôt arrêtée par les batteries formidables que les Américains ont élevées au nord & au sud de la ville, & qui commandent entiérement la baie. Le port paroît

être aſſez large pour contenir commodément ſix à ſept cents vaiſſeaux à l'ancre. On m'a dit que, du côté de la ville qui fait face au port, il y a un ſuperbe quai, qui s'étend aſſez avant dans la mer pour permettre aux vaiſſeaux de décharger leurs marchandiſes, ſans avoir beſoin de barques. On tranſporte enſuite les marchandiſes dans de beaux magaſins, qui ſont tout le long de ce quai.

Vis-à-vis de la partie ſeptentrionale de la péninſule, ſur laquelle Boiton eſt ſitué, ſont les reſtes de *Charles-Town*, qui communiquoient à Boſton comme *South-Wark* communique à Londres. La riviere qui ſépare les deux villes n'eſt gueres plus large que la Tamiſe, & il paroît ſingulier que les habitans n'aient jamais ſongé à y conſtruire un pont; il en ſeroit réſulté un grand avantage pour les deux villes. *Charles-Town* étant l'unique paſſage du pays, à moins de paſſer le bac, on a un détour de pluſieurs milles à faire, au milieu de marais & de terres fangeuſes; tandis qu'en ligne droite, la diſtance entre les deux villes n'eſt que de deux milles. Selon toutes les apparences, les Américains, qui ont appris à faire des ponts ſur

des rivieres plus larges que celle-ci, en construiront un dès que les troubles actuels seront appaisés. Tout ce qui leur paroissoit autrefois impossible, soit par une suite de leur indolence, soit par d'autres raisons, ou tout ce qu'ils croyoient dangereux d'entreprendre, sera désormais pour eux la chose la plus facile à accomplir.

Près des ruines de *Charles-Town*, se trouve la fameuse place où il y a eu tant de sang répandu, & où tant de braves soldats ont été massacrés. Je parle de Bunkers-Hill. C'est une leçon assez terrible donnée aux chefs des armées angloises, pour qu'ils se gardent, à l'avenir, d'attaquer des fortifications avec tant de témérité, & sans être suffisamment instruits de la maniere dont elles sont construites. Elle doit encore les avertir de ne pas trop mépriser leurs ennemis; (dans le cas dont je parle, la chose étoit presqu'inévitable) car, si les Américains eussent suffisamment gardé ce poste, Boston auroit été imprenable, Bunkers-Hill étant un bastion qui commande toute la ville. L'erreur qui paroît avoir été commise, c'est, qu'en premier lieu, on n'avoit pas eu l'attention de les attaquer

de flanc (ce qui auroit été le moyen de les éloigner de leurs fortifications), au lieu de les attaquer en front. Le ſeul motif qui peut excuſer la méthode d'attaque qu'on a adoptée, eſt la ſuppoſition que, dans un eſpace de temps auſſi court, il étoit impoſſible d'élever des fortifications qui fuſſent à l'épreuve de l'artillerie & d'un aſſaut. Nos troupes étoient fort incommodées par les Américains, retranchés dans *Charles-Town;* & ſi le général n'avoit pas ſenti de la répugnance à renverſer cette ville de fond en comble, les ennemis en auroient été très-facilement chaſſés, ils auroient alors mis leur flanc à découvert, & il n'y auroit pas eu tant de braves gens victimes de cette attaque. Il eſt impoſſible de concevoir avec quelle induſtrie, quelle diligence & quel ſecret ils avoient élevé des ouvrages, qui ne conſiſtoient que dans une ſimple redoute & un retranchement aſſez fort, qui s'étendoient à près d'un demi-mille le long de la riviere Myſtic : je ne puis aſſez m'étonner, de ce que l'importance de ce poſte ait échappé à la vigilance de nos généraux, vu que la ſûreté de Boſton dépendoit abſolument de la poſſeſſion

de cette éminence, & qu'il étoit indiſpenſable de nous en rendre maîtres.

Les détails les plus authentiques que je puis vous donner de cette affaire, ſont ceux que je tiens du capitaine Drew, que j'ai rencontré à Cork; il avoit reçu pluſieurs bleſſures dans cette action, dont il étoit rétabli, & il alloit rejoindre ſon régiment. Il m'avoua qu'il ne s'étoit jamais trouvé au milieu d'un ſemblable carnage. Outre le ronflement continuel du canon & de la mouſqueterie, & les gémiſſemens des bleſſés, il y avoit de fortes exploſions provenant de la ville, qui étoit la proie des flammes, & dont une colonne de fumée noire & épaiſſe s'élevoit juſqu'aux cieux; c'étoit une ſcène difficile à décrire, & il eſt impoſſible que ceux qui n'en ont point été les témoins oculaires, puiſſent s'en former une juſte idée.

Que devoient être les angoiſſes des officiers & des ſoldats renfermés dans Boſton, qui étoient ſpectateurs de ce terrible carnage, ſans pouvoir y prendre parti! La conduite de nos troupes répondit parfaitement à l'idée que toutes les nations étrangeres ont de la bravoure & de l'intrépidité des

Anglois ; la maniere dont elles furent repouſſées devant le retranchement & le carnage terrible qui s'enſuivit, auroient été ſuffiſans pour décourager les meilleures troupes. Pendant plus d'une demi-heure, le feu tomboit ſur eux comme un torrent, & plus d'un vieux ſoldat a déclaré, que c'étoit le combat le plus vif & le plus ſanglant dans lequel il ſe ſoit jamais trouvé.

Nous attendons avec impatience les vaiſſeaux ; car notre ſituation, tant pour les officiers que pour les ſoldats, eſt non-ſeulement déſagréable, mais encore dangereuſe. Les ſoldats ſont toujours en querelle avec les gardes américaines, qui ſont compoſées d'une milice fort mal diſciplinée ; non-ſeulement elles excedent les ordres qu'elles ont reçus, & que peut-être elles ne comprennent pas, mais elles ſe ſervent de leur autorité comme elles le jugent à propos. Il leur eſt ordonné de ne laiſſer paſſer aucun officier ſans épée : pluſieurs d'entre nous ayant laiſſé leur bagage au Canada, d'autres l'ayant perdu pendant la campagne, ils s'obſtinent à ne vouloir laiſſer paſſer perſonne ſans épée, criant : « Je jure que vous ne paſſerez pas,

» parce que vous n'avez point d'épée » ; quoiqu'ils puiſſent voir, par nos habits & par nos bayonettes, que nous ſommes des officiers. Il s'en eſt ſuivi beaucoup d'altercations, qu'on a voulu prévenir en donnant aux officiers des paſſe-ports, ſignés du général *Heath;* mais cela n'a pas ſervi de grand'choſe, la plupart des ſoldats ne ſachant pas lire. A la fin, on preſcrivit à chaque officier qui vouloit paſſer les ſentinelles, de ſe rendre au corps-de-garde américain, de montrer ſon paſſe-port à l'officier de ſervice, & celui-ci devoit envoyer un ſoldat avec lui, pour conduire à la ſentinelle : cela ne remédia pas encore tout-à-fait à cet inconvénient, la plupart des officiers n'étant pas en état de lire les paſſe-ports ; vous ceſſerez de vous étonner de tant d'embarras, quand je vous aurai fait une deſcription des troupes. Lorſqu'elles marchent pour relever la garde, vous voyez aller enſemble un vieillard de ſoixante ans & un jeune homme de ſeize, un negre & un blanc, &c., la plupart d'entr'eux portant de grandes perruques ; en un mot, ce ſont des objets dignes du pinceau d'*Hogart;* ils ſont cependant aſſez prompts à préſenter

le bout du fusil; & si un soldat s'approche un peu trop d'eux, ils le mettent en joue sur-le-champ, en criant : « Je jure que si » vous osez avancer, je vous passe la bayo- » nette au travers du corps ».

Les femmes de soldats ont la liberté de passer les sentinelles. Il est arrivé à ce sujet, ces jours derniers, un événement fort plaisant, causé par l'obstination d'un bon vieux homme qui étoit en sentinelle. Il ne voulut pas permettre à une femme de passer, qui étoit réellement l'épouse d'un soldat. Son refus fut suivi d'une vive altercation; & la nymphe éloquente fit briller, dans cette occasion, toute l'étendue de ses connoissances dans le langage sublime des halles. Le bon vieillard se mit sérieusement en colere, & lui présenta le bout du fusil. Furieuse d'un pareil procédé, elle courut à lui, lui arracha son arme, le jetta par terre; &, se plaçant sur le héros d'un air de triomphe, l'arrosa copieusement, non de ce nectar que la jeune Hébé versoit dans la coupe des dieux, mais.... Il n'est pas, je crois, nécessaire de m'expliquer plus clairement.

Elle ne quitta son poste qu'à l'aspect de

quelques ſoldats qui vinrent au ſecours de leur camarade, & le délivrerent des mains de cette amazone. Le chevalier de la triſte figure reprit alors ſon air fier, & continua à ſe promener fiérement, le mouſquet ſur l'épaule.

L'hiver eſt commencé, & comme les vaiſſeaux de tranſports ne peuvent côtoyer qu'avec danger les côtes de la Nouvelle-Yorck, pour venir à Boſton, à cauſe des vents qui ſoufflent avec violence ſur ces côtes, le général Burgoyne a demandé au congrès la permiſſion de faire marcher les troupes vers *Providence*, afin qu'elles puiſſent s'embarquer à *Rhode-Iſland*. Nous attendons cette réponſe avec impatience; mais perſonne, je crois, ne la deſire plus ardemment que votre ami.

LETTRE XLIX.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 19 Janvier 1778.

MON CHER AMI,

Il m'eſt impoſſible de vous dire avec quel découragement je prends la plume pour vous écrire. Non-ſeulement l'eſpérance de revoir bientôt mon ami eſt évanouie, mais peut-être pluſieurs années s'écouleront-elles avant que nous voyions la fin de cette malheureuſe querelle.

La propoſition qui avoit été faite pour le bien de nos troupes, de les embarquer à *Rhode-Iſland*, eſt devenue la ſource d'un événement très-fâcheux.

Le congrès a non-ſeulement refuſé cette demande, mais il a défendu tout embarquement quelconque, juſqu'à ce que le traité ait été ratifié en Angleterre, par le roi & par le parlement; choſe qui ne ſera jamais, vu que ce ſeroit reconnoître l'autorité du congrès & l'indépendance des

Américains. Ce qui rend notre ſituation plus malheureuſe encore, c'eſt que, ſi les vaiſſeaux avoient pu venir à Boſton, on auroit conſenti à notre embarquement.

La demande que le général a faite au congrès, a donné lieu à des ſoupçons : car (par parentheſe) il n'y a point de peuple plus méfiant que les Américains ; ils craignent que cette demande n'ait été faite pour avoir occaſion de nous réunir à l'armée du général *Hoves ;* qu'à leur exemple, nous ne ſoyons aſſez bas pour violer les articles de la capitulation, & que nous n'attaquions alors le général *Washington.* Pour colorer leurs ſoupçons, & leur donner au moins un air de juſtice, ils prétendent que les vaiſſeaux envoyés à *Rhode-Iſland*, étoient en trop petit nombre pour pouvoir tranſporter l'armée en Europe, & qu'il étoit impoſſible de fournir les proviſions néceſſaires pour une flotte & pour une armée auſſi conſidérable, en ſi peu de temps. Cette idée doit ſon origine à l'indéciſion qui regne dans tous les départemens américains.

Le général Burgoyne ayant fait des plaintes ſur la maniere dont étoient traités les officiers,

& ayant repréſenté que l'on ne rempliſſoit pas les conventions du traité, le congrès a regardé cela comme une déclaration directe; qu'ayant rompu, de ſon côté, les articles du traité, en n'en rempliſſant pas exactement les conditions, nous nous conſidérions, par-là, comme dégagés de nos conventions: qu'en conſéquence, dès que nous ſerions hors de leur pouvoir, & en liberté, nous ne balancerions pas un inſtant à agir comme des gens qui n'ont point fait de traité.

Le congrès a encore ajouté quelques objections auſſi captieuſes. Il prétend que les ſoldats n'ont pas fidellement délivré tous leurs accoutremens, c'eſt-à-dire les baudriers & les boîtes à cartouches. Quiconque a la moindre notion des uſages militaires, doit aiſément ſe rappeller que ce ne ſont point des effets appartenant au corps de l'armée ni à la nation, mais qu'ils ſont fournis par le colonel de chaque régiment. En un mot, on a vu que le congrès étoit charmé de trouver des prétextes, & qu'il en cherchoit par-tout pour autoriſer ſes procédés, & pour leur donner une apparence d'équité aux yeux du public. S'ils s'étoient adreſſé au général

Gates, ils auroient vu combien ils étoient peu fondés dans leurs prétentions. Ce général, voyant marcher les troupes avec tout leur fourniment, demanda au colonel *Kingſton*, qui avoit conclu la capitulation, « ſi ce » n'étoit pas la coutume, en temps de guerre, » que les armes & le fourniment fuſſent » rendus enſemble? Le colonel *Kingſton* lui » répondit qu'il n'en avoit pas été fait men- » tion dans la capitulation, & qu'il n'avoit » droit qu'à ce qui étoit ſtipulé ». Le général Gates lui répondit qu'il avoit raiſon; &, ſe tournant vers quelques officiers américains, il leur dit : « Si nous avions voulu » les avoir, nous aurions dû en faire men- » tion dans le traité ».

Il eſt clair, par ce que je viens de dire, que le congrès ne cherchoit que des prétextes, quelque foibles qu'ils fuſſent, pour éluder les termes de la capitulation, ſans ſe mettre dans le cas d'être accuſé d'une infraction directe faite au traité.

Les repréſentations du général Burgoyne, ſur le contenu de ſa lettre, furent abſolument miſes au néant; elle ne contenoit, ſelon eux, que des plaintes mal fondées, &

elles étoient les ſuites d'une mauvaiſe interprétation des articles de la capitulation. Pour lever tous les obſtacles qui pourroient à l'avenir s'élever, le général & les officiers ſignerent une promeſſe, & offrirent de ſigner tel engagement que l'on exigeroit pour ratifier plus complettement le traité de capitulation. Le congrès demeura inexorable, & il étoit évident qu'il n'abandonneroit pas aiſément des meſures qu'il avoit une fois adoptées; nulle promeſſe, nulle ſûreté ne furent capables de produire l'effet déſiré, & de l'ébranler dans ſa réſolution. La conduite du congrès, dans cette occaſion, eſt facile à expliquer. Il étoit perſuadé que ſi notre armée retournoit en Europe, elle ſeroit aiſément remplacée au printemps. L'armée du général Howe étant en poſſeſſion de Philadelphie, de Jerſey, de la Nouvelle-Yorck, & d'autres places importantes; & le général *Washington* abſolument enfermé dans *Valley-Forge*, l'arrivée des nouvelles troupes devoit néceſſairement faire pencher la balance de notre côté, & faire de la campagne prochaine l'époque de leur aſſerviſſement. Ils préferent de ſacrifier à leurs

intérêts, leur honneur & leur réputation ufurpés; & ils fe comporterent, dans cette occafion, d'une maniere impardonnable: cette tache ne s'effacera jamais; elle démontrera à toutes les puiffances étrangeres, combien peu on doit compter fur la foi des traités faits avec les Américains.

Jugez, mon cher ami, de ce que chacun d'entre nous doit fentir, & à quel défefpoir un pareil traitement doit nous réduire. Il ne nous refte plus d'autre efpérance, que celle de voir faire un échange de prifonniers; &, fi l'on confidere la quantité de nos compagnons d'infortune, il n'aura pas lieu d'ici à long-temps. Notre pofition devient de jour en jour plus fâcheufe; car, outre les infultes que nous avons journellement à effuyer de la foldatefque américaine, les officiers, apparemment encouragés par la décifion du congrès, ont pris un ton d'ironie infupportable. Le colonel *Henley*, qui a le commandement des troupes, s'eft rendu coupable de plufieurs cruautés à l'égard des foldats.

Pour vous faire connoître le caractere féroce de cet homme, & avec quel fang-froid il

il ſe rend coupable des barbaries les plus abominables, je vais vous en citer quelques traits.

Le 19 du mois dernier, il vint aux caſernes américaines, pour mettre quelques ſoldats en liberté; après les avoir appellés par leurs noms, il s'adreſſa à un bas-officier du 9e régiment, nommé *Reeves*, & lui dit qu'il avoit été renfermé pour avoir inſulté un officier de milice américaine. Reeves répondit « qu'il en étoit fâché, qu'il avoit bu, & » n'en auroit pas agi ainſi, s'il avoit ſu que » c'étoit un officier, ajoutant qu'il étoit prêt » à lui en demander pardon. Le colonel lui » répliqua : — Si vous m'euſſiez traité ainſi, » monſieur, je vous aurois paſſé mon épée » au travers du corps, & je vous crois un » grand coquin. Je ne ſuis point un coquin, » mais un bon ſoldat, répondit Reeves; mes » officiers le ſavent ». Le colonel lui impoſa ſilence : mais Reeves répéta les mêmes paroles, ajoutant « qu'il eſpéroit porter bientôt » les armes ſous le général Howe, & com- » battre pour ſon roi & pour ſa patrie. Mau- » dits ſoient votre roi & votre patrie; lorſque » vous portiez les armes, vous avez été aſſez

» prompt à les mettre bas ». — Il lui défendit alors de nouveau de répliquer. Reeves répéta encore à-peu-près les mêmes paroles; le colonel, furieux, ordonna à un des gardes de le poignarder; & voyant qu'on ne lui obéissoit pas, il descendit de cheval, arracha le fusil d'un des gardes, au bout duquel étoit la bayonnette, & en porta un coup dans le sein gauche de Reeves, en lui jurant en même-temps que, s'il ajoutoit un seul mot, il le perceroit de part en part. — Reeves lui répondit que cela lui étoit indifférent, & qu'il resteroit fidele à son roi & à son pays jusqu'au dernier soupir. Le colonel tenta de lui porter un second coup; mais deux des autres prisonniers détournerent l'arme, & la bayonnette passa par-dessus l'épaule du caporal. Au même instant, un des gardes représenta au colonel, « que cet homme » étant son prisonnier, il ne devoit pas le » tuer, ayant la liberté de le punir comme » tous les autres qui dépendoient de lui ». Le colonel *Henley* rendit alors le fusil, fit ramener le bas-officier au corps-de-garde, & renvoya les autres prisonniers.

Le 8 de ce mois, quelques-uns de nos

ſoldats étoient à regarder manœuvrer un parti américain, que commandoit le colonel *Henley ;* il leur ordonna de ſe retirer ſur-le-champ. Les ſoldats s'en retournerent, marchant auſſi vîte qu'ils purent à travers de la foule & dans les boues. Le colonel ſe retourna, & leur cria : « Attendez, je vais » vous apprendre à marcher ». Il courut en même-temps ſur le caporal Hadley ; il lui porta ſon épée avec une telle violence dans le côté, qu'elle ſe ploya. Il retourna enſuite ſe mettre à la droite de ſes troupes, tâchant, chemin faiſant, de redreſſer ſon épée : n'eſt-ce pas-là un bel exemple donné par un officier en chef, à ceux qui ſont ſous ſes ordres !

Ne vous étonnez point d'après cela, ſi vous entendez parler d'un maſſacre général des troupes angloiſes ! Ce qui caractériſe le mieux cet homme ſanguinaire, & ce qui eſt une nouvelle preuve de ſa férocité, eſt une expreſſion inexplicable, dont il ſe ſervit envers quelques ſoldats, ſans aucune raiſon.

Nos paſſe-ports doivent être renouvellés tous les mois ; &, dans cette intention, les maréchaux-des-logis des différens régimens

ſe rendent au bureau de l'adjudant-général de l'armée américaine. Le 16 du mois dernier, lorſqu'ils allerent à ce bureau pour demander leurs paſſe-ports, un ſergent du 47e régiment, nommé *Fleming*, qui ne connoiſſoit pas le colonel *Henley*, le prit pour le colonel *Keith*, adjudant-général des députés. Il lui fit une ſalutation le chapeau à la main, & alloit lui adreſſer la parole, lorſque celui-ci le menaça, en lui montrant le poing & en lui diſant : « Coquins que vous êtes, je vous » enverrai bientôt à tous les diables ; je ferai » moi-même quelque nuit la ronde, & ſi » j'entends, dans vos caſernes, la moindre » parole, le bruit le plus léger, je ferai feu » ſur vous. L'enfer vomira des flammes pour » vous engloutir & mettre vos caſernes en » cendre » ; & il ajouta que, s'il étoit ſentinelle, & qu'un ſoldat anglois s'aviſât de le regarder de travers, il lui brûleroit auſſitôt la cervelle.

Une conduite auſſi coupable n'a pas pu échapper à l'attention du général Burgoyne ; il s'eſt adreſſé au général *Heath*, pour en empêcher la continuation, lequel a nommé une cour d'information, pour examiner les

plaintes; déclarant que ce feroit autant pour l'honneur du colonel *Henley*, que pour donner satisfaction à toutes les parties qui se croyoient offensées, s'il convoquoit un conseil de guerre pour examiner la conduite du colonel pendant qu'il commandoit à Cambridge : le conseil se tiendra demain.

Le temps a été des plus rigoureux depuis quelques semaines, nous avons eu beaucoup de neige; il commence cependant à s'éclaircir, le ciel est plus serein; les vents du nord soufflent avec violence, nous avons ici deux ou trois pieds de neige; & les habitans, au lieu de se servir de carioles, comme ceux du Canada, ont de grands traîneaux qui contiennent dix ou douze personnes, & qui sont tirés par deux & quelquefois par quatre chevaux. La plus grande partie des jeunes gens s'en servent pour faire des parties de plaisir. Je vous en donnerai une idée, l'usage étant assez singulier pour mériter d'être remarqué.

Quand la lune brille, des compagnies de jeunes gens des deux sexes, au nombre de trente ou quarante, partent le soir à sept heures, dans des traîneaux, pour aller re-

joindre d'autres compagnies ſemblables, à dix-huit ou vingt milles de diſtance. Ils danſent & ſe divertiſſent toute la nuit; &, au point du jour, ils reviennent chez eux & reprennent leurs occupations journalieres, comme s'ils avoient dormi toute la nuit. Il eſt fort ordinaire d'être éveillé à la pointe du jour, par le bruit qu'ils font, & par le carillon des ſonnettes dont les chevaux ſont chargés dans ces occaſions. La différence de la ſituation & des mœurs produit ſouvent de ſingulieres coutumes. En Angleterre, on regarderoit ces parties de plaiſir comme une choſe fort imprudente & même indécente; mais, après ce que j'ai dit de l'uſage de *bundling*, je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'ajouter, qu'ils ſe permettent de ſemblables plaiſirs avec la même innocence. J'ai oublié de vous rapporter quelque choſe qui a de la reſſemblance avec cette derniere coutume. Le fréquent commerce que les peuples qui habitent le long des côtes ont avec les Européens, a été cauſe que cet uſage y eſt en quelque maniere aboli : mais ils en conſervent un autre qui eſt du même genre, & qu'ils appellent *tarrying* (jouer).

Lorſqu'un jeune homme eſt amoureux d'une jeune perſonne, & qu'il veut l'épouſer, il en fait la demande à ſes parens, ſans le conſentement deſquels on ne peut ici contracter aucun mariage; ſi ceux-ci l'accordent, il eſt permis au ſoupirant de *tarry* avec ſa maîtreſſe pendant une nuit, pour lui faire ſa cour. Les parens vont ſe coucher à l'heure ordinaire, & laiſſent les jeunes gens maîtres d'arranger les choſes comme il leur plaît. Quand les accordés ſont reſtés debout auſſi long-temps qu'ils le jugent à propos, ils vont ſe coucher, en conſervant cependant une partie de leurs habillemens: s'ils ſe conviennent, tout eſt bien; les bancs ſont publiés, & on les marie ſans délai: s'ils ne ſe conviennent pas, ils ſe quittent, & vraiſemblablement pour ne jamais ſe revoir, à moins que la belle abandonnée ne ſoit enceinte, ce qui eſt extrêmement rare; dans ce cas, ſi le galant téméraire ne prend pas la fuite, on le force de l'épouſer, ſous peine d'excommunication.

L'ignorance des officiers américains & de leurs ſoldats, jointe à l'exactitude ſcrupuleuſe à exécuter les ordres qu'on leur donne,

& que la moitié d'entr'eux n'a pas assez de bon sens pour comprendre, doit, comme vous le jugerez aisément, occasionner bien souvent des embarras & de la confusion. J'avois jusqu'ici soigneusement évité toute altercation avec eux ; mais il y a quelques jours, j'ai eu le plaisir d'être mis au corps-de-garde : j'étois en bonne compagnie ; &, entr'autres, avec le lord Ballaras, M. Master, major de votre régiment, & M. England, major du 47e régiment.

Nous revenions, à neuf heures du soir, de Prospeet-Hill dans nos différentes demeures à Cambridge ; étant environ à un mille des casernes, nous fûmes arrêtés par une patrouille qui, quoique nous lui montrassions nos passe-ports & nos épées, ne voulut pas nous laisser aller plus loin, disant qu'elle avoit ordre d'arrêter tous les officiers ou soldats anglois qu'elle rencontreroit après le soleil couché. Mylord lui répondit qu'il étoit sûr que l'on n'avoit pas donné des ordres semblables ; mais le bas-officier répliqua qu'il avoit reçu les ordres de son capitaine, & qu'il falloit absolument qu'il nous conduisît au corps-de-garde. Nous fûmes

donc obligés de nous laiſſer conduire aux caſernes, au milieu d'une nuit t ès-froide & très-déſagréable. Arrivés au corps-de-garde, mylord repréſenta au capitaine, qu'il étoit étonné de cette conduite; celui-ci lui répondit « qu'il croyoit avoir en effet reçu » ces ordres dans ſa conſigne, mais qu'il » n'en étoit pas certain; que, cependant, » comme nous avions été annoncés priſon- » niers, il falloit que nous reſtaſſions au » corps-de-garde juſqu'au lendemain matin».

Mylord le pria d'envoyer à Cambridge, pour demander des ordres au colonel *Gerrishe;* l'officier s'y refuſa. Après une longue querelle, & quelques bonnes raiſons, plutôt que de paſſer la nuit dans leur corps-de-garde, à geler de froid, nous obtînmes qu'il nous renvoyât chez nous, après avoir ſigné une promeſſe de nous repréſenter le lendemain à huit heures du matin.

Lorſque nous ncus y rendîmes, en conſéquence de notre promeſſe, ils nous entourerent pour voir mylord, à-peu-près de la même maniere que l'on avoit fait quelque temps avant pour mylord Napier.

Nous reſtâmes au corps-de-garde juſque

après la parade; le capitaine qui releva la garde ne voulut pas se charger de nous, & l'autre ne vouloit point nous mettre en liberté.

Après que l'ancienne garde eut cédé son poste à la nouvelle, mylord demanda au capitaine, de qui nous étions prisonniers? Il répondit : « Vous n'êtes pas les miens, » & vous ferez fort bien de vous en retourner » chez vous ». Nous lui obéîmes.

Le général Philippe ayant porté des plaintes sur cet événement au commandant de ces troupes, il se contenta de faire répondre, que c'étoit sans doute quelque capitaine ignorant qui avoit fait une erreur.

Vous voyez que, de cette maniere, nous sommes exposés à être souvent victimes de pareilles erreurs. Quelle misérable discipline regne parmi les troupes des Etats-Unis! Je n'aurois pas pu vous communiquer mes sentimens avec autant de liberté, si je n'avois occasion d'envoyer cette lettre par un officier qui part pour *New-Yorck*, & s'embarque de-là pour retourner en Europe; il vous la remettra lui-même, & vous dira qu'il a laissé votre ami en bonne santé; mais bien ennuyé de sa position. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE L.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 28 Février 1778.

MON CHER AMI,

Toute notre attention eſt fixée, depuis quelques jours, ſur le procès du colonel *Henley*. Il ſeroit trop ennuyeux de vous détailler tout ce qui s'eſt paſſé; je me contenterai de vous donner le précis de la maniere dont le général Burgoyne a intenté ſon accuſation, les repliques de l'accuſé, celles des juges & des avocats, & enfin l'opinion ſinguliere du conſeil de guerre; après que les crimes les plus énormes ont été prouvés, même par ſerment; après que la conduite infâme, la cruauté & les crimes dont s'eſt rendu coupable le plus injuſte des hommes, ont été affirmés par des témoins reſpectables, tels que le colonel *Anſtriether*, le colonel *Lind*, le major *Forſter*, le lieutenant *Vallancy*, le lieutenant *Bibby*, & d'autres officiers. Cependant, en réfléchiſſant que vous per-

driez toute la beauté du diſcours du général, ſi je ne vous mettois ſous les yeux que les principaux points de ce diſcours, je vous le répéterai mot-à-mot, & tel qu'il a été écrit par l'écrivain *Short-Hand* (1). Dès que le conſeil fut aſſemblé, le général Burgoyne fit obſerver qu'il y avoit une différence entre la maniere dont l'accuſation avoit été faite dans ſa lettre, & l'ordre du général Heath. Dans la lettre, le précis des diſcours & de la conduite du colonel *Henky*, par leſquels il encourageoit ſes inférieurs & ſembloit vouloir les exciter à verſer le ſang, n'étoit préſenté que comme un ſoupçon. Partant de ce principe, il y avoit plus de ſincérité à ſuppoſer un inſtigateur de pareils déſordres, qu'une intention mauvaiſe & préméditée dans toutes les troupes américaines; ainſi, l'accuſation directe que le général aſſuroit pouvoir ſoutenir dans toutes les formes, & ſuivant que ſon devoir l'exigeoit, étoit dirigée

(1) *Short-Hand* (*main courte*), eſt le nom que l'on donne aux gens qui écrivent auſſi vite que l'on parle. Les Anglois ont pouſſé cet art à ſa perfection, & il n'y a point de tribunaux britanniques qui n'emploient de ces écrivains.

contre. « Une conduite criminelle de la part » d'un officier, & indigne d'un homme » d'honneur ; indécente, abusive, marquée » au coin de la férocité, envers des gens » qui n'étoient point armés ; enfin, contre » un meurtrier de dessein prémédité ».

Le général Burgoyne fit cette observation, pour se précautionner contre le reproche d'inconséquence, en ne s'étendant pas sur des points qui, au fond, ne signifioient que peu, quand on venoit à examiner le langage & la conduite du colonel Henley. Il déclara qu'il borneroit son discours à prouver ce qui s'étoit passé le 19 décembre & le 8 janvier, excepté dans les cas où la conduite antérieure du colonel pouvoit servir à éclaircir les principes & les vues, d'après lesquels il avoit agi ces deux jours-là en particulier. Après avoir fait cette observation, relative à la maniere dont il se proposoit d'intenter l'accusation, il commença ainsi :

M. le Président, & MM. qui composez le Conseil,

« Je suis venu ici pour poursuivre, devant » vous, le colonel Henley, que j'accuse des

» crimes les plus atroces ; avant que j'entre
» en matiere, & que je produiſe les témoins
» qui affirmeront la vérité de mes aſſertions,
» je crois de mon devoir & de la juſtice envers
» cette cour, de déclarer les principes d'après
» leſquels j'agirai.

» Si les rapports que j'ai en main, & dont
» la vérité va être atteſtée par ſerment, ne me
» trompent point, la foi publique a été violée;
» on s'eſt permis des cruautés indécentes, &
» les troupes confiées à mes ſoins ont été
» menacées d'un maſſacre général. Des points
» de cette importance, dans leſquels non-
» ſeulement les droits d'une nation en par-
» ticulier, mais encore ceux de l'humanité
» entiere, ſont intéreſſés, & la pourſuite
» du criminel (quelque déſagréable que ſoit
» cette tache, quelque difficile & peu adaptée
» qu'elle ſoit aux talens de celui ſur qui elle
» retombe) doit être entrepriſe par celui qui
» doit prétendre au plus grand degré de con-
» fiance.

» La ſeconde raiſon qui m'engage à pa-
» roître devant vous, Meſſieurs, tire ſa ſource
» d'un point d'honneur particulier.

» J'ai entrepris d'attaquer le colonel *Henley*

» dans ſon honneur ; c'eſt une choſe qui doit » être plus précieuſe pour le guerrier, que » la vie elle-même. Rien n'eſt plus juſte que » je me préſente en perſonne pour ſoutenir » mon accuſation, &, en cas qu'elle ne ſoit » point ſuffiſamment prouvée, pour lui don- » ner telle réparation qu'il ſera en mon » pouvoir.

» J'avoue qu'il eſt un troiſième motif qui » m'a engagé à paroître devant vous, & » auquel je ne pouvois réſiſter. C'eſt la re- » connoiſſance, l'eſtime, l'affection que j'ai » pour cette digne & reſpectable partie de » ma patrie, pour le brave & honnête ſoldat » anglois ; — pour cet homme incapable de » ſe défendre, parce qu'il eſt ſans armes, » qui ignore vos loix, qui n'eſt pas en état » de défendre ſa cauſe avec aſſez de chaleur » devant un tribunal, & qui ne peut s'adreſſer » à ſes propres officiers pour obtenir juſtice » de l'injure qu'il a reçue.

» Je l'avoue franchement, Meſſieurs, je » ſuis trop égoïſte, pour céder à un autre » le plaiſir & l'honneur d'être le premier » à défendre des hommes, les fideles com- » pagnons de notre gloire & de nos infor-

» tunes; des hommes qui ont combattu ſous » mes ordres avec intrépidité, qui ont verſé » leur ſang en ma préſence, & qui ſe voient » en butte à la tyrannie & à la perſécution, » parce que l'on viole un traité que j'ai ſigné » de ma main.

» Voilà ce que j'ai cru devoir dire avant » tout.

» J'ai jugé convenable de vous prévenir » ſur cet objet, de peur que quelqu'un ne » me ſuppoſât guidé par le coupable déſir » de me venger perſonnellement d'un homme » qui, avant les crimes dont je l'accuſe, ne » m'avoit donné aucun ſujet de me plaindre, » & ſur le compte duquel, je le déclare » poſitivement, j'aurois été diſpoſé à conce- » voir des préjugés favorables, plutôt qu'à » le mal juger.

» Entretenir un reſſentiment perſonnel? Non, Meſſieurs. C'eſt ſur une baſe plus ferme » & plus étendue que je me fonde; c'eſt » ſur les droits de la nature, ſur la protec- » tion qui eſt due à chaque individu; c'eſt, » en un mot, ſur la foi publique: j'en appelle » aux grands principes, ſans leſquels les ſo- » ciétés humaines ne peuvent exiſter; j'eſſaierai » de

» de tracer les limites que l'on ne doit pas » se permettre de passer. Ces principes & les » limites au milieu du tumulte des camps, » ainsi que dans le sein de la paix, ne peuvent » varier ; ils doivent être les mêmes par-tout » où il se rencontre des hommes civilisés.

» Ceci me conduit à faire une réflexion » momentanée, sur l'ordre d'après lequel » vous siégez, provenant du rapport de la » cour des enquêtes ».

*Il établit que la cour, après une mûre délibération, & en conséquence des preuves offertes par le général Burgoyne, contre le colonel Henley, est d'avis qu'il sera plus avantageux pour l'*HONNEUR *du colonel Henley, & pour a satisfaction de toutes les parties intéressées, que l'on demande le jugement du conseil sur la conduite du colonel, pendant le temps qu'il a commandé à Cambridge. Le général, ayant approuvé l'opinion de la cour, ordonne, &c. &c.*

« Je m'étois flatté que le général Heath » se joindroit au demandeur, & convoque» roit le conseil de guerre d'après un prin» cipe plus solide & plus important que » l'honneur d'un individu, quelque respec» table qu'il soit, ou la satisfaction des plai-

» gnans ; mon but eſt rempli. — Le conſeil
» de guerre a été aſſemblé ; les membres ont
» prêté le ſerment requis, & ils ſont par
» conſéquent obligés de prononcer un juge-
» ment.

» Je ſuis perſuadé que vous ſentirez comme
» moi, Meſſieurs, la différence qu'il y a entre
» ce tribunal & les cours ordinaires de juſ-
» tice. Ce qui, dans celles-là, ſuffiroit pour
» votre conviction intime ; ne ſera pas re-
» gardé ici comme d'un poids aſſez conſi-
» dérable pour faire prononcer une con-
» damnation. Vous ſentez bien que tout ce
» qui va ſe faire dans cette aſſemblée ſera
» publié, traduit, commenté & examiné par
» toutes les nations du monde ; il ne s'agit
» donc pas ſeulement de procéder ſuivant
» les loix de la juſtice la plus exacte ; il faut
» que les principes d'après leſquels on agira,
» ſoient expoſés avec autant de clarté que
» de préciſion. Vous êtes les garans de l'hon-
» neur d'un état encore dans ſon enfance ;
» c'eſt pourquoi les ſubterfuges & les ruſes
» que l'on emploie trop ſouvent dans le laby-
» rinthe de la juriſprudence (le général fait
» alluſion à l'avocat Tudor de Boſton), ſi

» quelqu'un étoit aſſez hardi pour s'en pré-
» valoir devant votre tribunal, ne ſeroient
» que d'un très-foible uſage. Quand même il
» ſeroit poſſible qu'un d'entre vous, Meſſieurs,
» ſe fût laiſſé ſéduire ſans intention, ſoit par
» des raiſons de bienveillance perſonnelle,
» ſoit par les préjugés d'une guerre civile
» (les gens ſenſibles peuvent être aveuglés
» quelquefois par de ſemblables raiſons),
» un moment de réflexion ſur ce qu'il doit
» à la réputation de ſon pays, le rappel-
» leroit bien vîte à la raiſon, & feroit diſ-
» paroître en un moment toutes les idées
» erronées qu'il avoit adoptées ».

» Plein de confiance dans l'équité de la cour, je continuerai à fournir mes preuves, & à recueillir la dépoſition des témoins : je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de renforcer les faits par un récit préliminaire ; qu'ils frappent eux-mêmes mes auditeurs, par les horreurs qu'ils préſentent. On frémira, & les yeux ſe détourneront d'un ſpectacle fait pour exciter l'indignation.

» Une quantité de témoins dépoſerent alors de la vérité des accuſations dont je vous ai fait part dans ma derniere lettre, & de

plusieurs autres dont vous verrez que le général fait mention dans le résumé des chefs d'accusation ».

Après avoir examiné les témoins qui déposoient contre l'accusé, l'avocat-général parut desirer d'empêcher que le général ne fît de nouvelles observations sur ces témoignages, observant que si cela pouvoit être permis, l'indulgence, plutôt encore que le droit, devoit être consultée dans la poursuite de ce procès, après quelques légers débats entre l'avocat-général & le général Burgoyne. La cour acquiesça à ce que le dernier continuât à parler ; ce qu'il fit de la manière suivante :

Monsieur le Président, & Messieurs de la Cour.

« Puisqu'il m'est permis, en résumant les preuves, d'ajouter les choses qui me paroîtront convenir au soutien de mon accusation, en me réservant le droit de répliquer à la défense.

» J'entreprendrai cette tâche pénible, mais qui n'offre que très-peu de difficultés. Je dis qu'elle est pénible, parce que je ne puis poursuivre l'offenseur, sans le présenter sous

un jour qui ſera frémir tout auditeur ſenſible. Elle eſt aiſée, parce que je puis affirmer que quand toutes les dépoſitions ſeront recueillies, quand elles ſeront miſes dans un ordre convenable, elles fourniront un aſſemblage de preuves ſi convaincantes, que rien ne pourra les détruire ; elles m'autoriſeront, elles me forceront à demander une juſtice publique. Qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, de me féliciter & non de me faire des reproches ; ſi les preuves ne vous ont pas été d'abord ſoumiſes dans un ordre régulier, la raiſon en eſt que, quoique certain, d'après les rapports qui m'avoient été faits, que les dépoſitions ſuffiroient pour fournir une entière conviction, j'ignorois comment les témoins particuliers préſenteroient ces dépoſitions, n'ayant eu avec eux aucun entretien à ce ſujet. Je déclare ſolemnellement que je n'ai point eu de communication, ſoit directement, ſoit indirectement, avec aucun officier non commiſſionné, & avec aucun ſoldat de ceux qui ont paru devant le conſeil, un ſeul excepté, le ſergent Fleming du quarante-ſeptième régiment, qui a dépoſé du ſalut qui lui avoit été fait,

& à ses camarades, par le colonel Henley, au bureau de l'adjudant-général. Le fait me parut si invraisemblable que je ne me contentai pas d'envoyer chercher le sergent, pour lui remontrer combien un serment étoit une chose sacrée, & quel crime il commettroit, si, guidé par un zèle déplacé, il osoit porter un faux témoignage ; mais je crus de mon devoir de faire prendre sur ses mœurs les renseignemens les plus exacts. Je trouvai cet homme ferme, & conséquent dans sa maniere de rapporter les faits ; & tous ses officiers me rendirent de lui des témoignages qui ne me permirent plus de douter de sa véracité.

» Dans tous les autres cas je me suis religieusement abstenu, d'après la résolution que j'en avois prise, d'avoir aucun entretien avec les témoins, pour n'être point soupçonné de menées sourdes. Je craignois encore de me laisser entraîner à des jugemens précipités dans une cause publique, où il s'agissoit de décider du sort d'un gentilhomme, d'un homme distingué par le rang qu'il occupe dans les armées, d'un homme enfin, qui, selon les apparences du moment, jouit de l'estime du peuple.

Ainſi dénué de tous préjugés, je me préſente devant la cour. Je dédaignerai de rappeller ce qui a été compris dans les chefs d'accuſation, tel que les mal-honnêtetés envers les officiers, des tons d'impertinence, de hauteur, & de mépris. Je ne tente point de prouver que cela ſoit, &, ſi on le fait, je deſire que l'on ne regarde cette conduite que comme due à des défauts de caractère ou de politeſſe. L'homme, par la nature de ſon éducation, ou par les habitudes qu'il contracte dans le cours de ſa vie, peut être ſujet à ſes défauts. Je me bornerai aux témoignages offerts, & aux faits qui y ont rapport.

» Pour ne point m'écarter de ce principe, il ſera néceſſaire de réſumer d'une manière conciſe l'état des choſes, avant l'inſtant où l'accuſé s'eſt rendu coupable. Nous ſommes arrivés à Cambridge, comme voyageurs dans votre pays, & ſur la religion d'une trève. En quelque qualité que nous nous ſoyons trouvés dans un état étranger, & comme vous le prétendez, indépendant, nous avions droit de compter ſur une protection perſonnelle, & que les loix de la raiſon & de

l'uſage rendroient ſacrées. Si, aux loix reconnues par les nations civiliſées, nous ajoutons les principes qui, à la vérité, ne ſont point écrits, mais qui doivent être gravés dans tous les cœurs chez un peuple généreux, l'honneur, les égards que l'on doit aux braves gens, la ſollicitude qui, communément, preſſe les ames ſenſibles de venir au ſecours de l'étranger infortuné qui ſe trouve ſans défenſe & en votre pouvoir; combien n'avons-nous pas de prétentions à réclamer en notre faveur ? Peut-être exiſte-t-il encore des motifs plus puiſſans pour établir nos droits à votre bienveillance ? Pluſieurs d'entre nous oſent croire que, malgré les raiſons qui nous ſéparent, malgré nos devoirs reſpectifs, les préjugés du zèle politique & l'animoſité qui accompagne toujours une guerre civile; toute diſcuſſion à part, nous ne devons pas oublier que nous avons été frères, & que, d'après la convention de Saragota, nous regardions comme impoſſible de nous trouver jamais les armes à la main contre l'Amérique.

» Nous fumes entretenus dans cet eſpoir trompeur par le traitement honorable que nous fit le général Gates, par celui que nous

reçumes de vous, M. le Préſident, (c'étoit le brigadier-général Gloves) pendant la marche, & enfin par celui qui nous fut accordé par ledit membre du conſeil qui vous aſſiſte en ce moment, (le colonel Lée) qui étoit en poſſeſſion du commandement, dans ce diſtrict, à notre arrivée, & qui, fort heureuſement pour nous, y commande encore aujourd'hui. La premiere marque que nous obſervâmes d'un complot formé contre nous, fut l'uſage établi pour rectifier les erreurs, & prévenir les troubles que pourroient cauſer les troupes de l'armée combinée, que les ſoldats fuſſent empriſonnés & punis par les troupes américaines, ſans en référer en premier à leurs officiers.

» Je ſais très-bien que mon ſentiment à cet égard fut tourné en ridicule; mais je perſiſte encore à ſoutenir qu'après qu'un ſoldat des troupes de notre armée avoit été arrêté pour faute, il étoit dans les principes du *decorum*, & de la bonne police, de s'adreſſer à ſes officiers pour le faire punir; & que, dans le cas où la partialité, la connivence, ou qu'une indulgence déplacée auroit été prouvée, il étoit alors du devoir du

général Héath de tenir la main à ce que juſtice fût faite.

La maxime contraire ayant été établie, examinons, dans ce moment-ci, l'excès de brutalité où s'eſt porté le colonel Henley, envers les bas-officiers, au bureau de l'adjudant-général ; ce n'eſt pas ſans difficulté que ma bouche ſe prête à répéter ces mots infâmes qui ont été affirmés ſous ſerment par le capitaine Fleming : *Coquins que vous êtes, je vous enverrai bientôt à tous les diables. Je ferai moi-même, quelque nuit, la ronde ; & ſi j'entends dans vos caſernes la moindre parole, le bruit le plus léger, je ferai ſeu ſur vous. L'enfer vomira des flâmes pour vous engloutir, & mettre vos caſernes en cendres.*

» La cour voudra bien ſe rappeller que, lorſqu'on fit le rapport de ces excès, le premier mouvement qu'il excita fut plutôt celui d'en rire, comme de la ſaillie d'un extravagant, que d'en être indigné, & de le traiter ſérieuſement ; aujourd'hui je m'apperçois qu'il fait une impreſſion différente ſur les eſprits. On ne peut s'empêcher de juger, ainſi que moi, que des expreſſions ſi déplacées, ſi groſſières, en un mot ſi peu faites pour ſortir

de la bouche d'un homme bien né, & d'un officier, n'annonçoient autre chose, sinon que les plus dangereuses dispositions fermentoient dans son sein, & que de pareils mots n'étoient dictés que par une rage intérieure, qui, ne pouvant plus être retenue, s'exhaloit en imprécations. J'ose défier qui que ce soit d'en avoir une opinion différente, & cette opinion ne peut servir qu'à jetter un jour funeste sur toute sa conduite, & à conclure qu'il n'étoit capable de s'arrêter qu'à des résolutions féroces & sanguinaires.

» Il est très-essentiel d'observer que cette scène, où le colonel Henley joua un rôle si odieux, eut lieu vers le 16 de décembre, & qu'il ne remit qu'au 19 suivant, à confirmer par un acte ouvert & public, les principes qu'il avoit si énergiquement annoncés, en portant une main meurtriere sur le caporal Reeves, ainsi qu'il est prouvé par les dépositions du caporal Buchanan, d'Alexandre Thomson, & de Robert Steel.

» Je puis citer indistinctement le rapport de ces témoins, parce que, quoique l'un se souvienne de quelques mots qu'un autre n'a pas entendus, ou a oubliés, il n'y a pas

dans leur récit l'ombre d'une contradiction, & je crois que jamais peut-être cause n'a été portée devant un tribunal avec des témoignages qui se rapportent plus uniformément pour prouver l'évidence.

» Il a été affirmé « que, le 19 décembre, au matin, le colonel Henley se transporta aux casernes de Prospect Hill, pour rendre la liberté à quelques soldats anglais qui y étoient prisonniers ; qu'après les avoir fait mettre sur un rang, il leur fit lecture des chefs d'accusation portés contr'eux ; & quand il fut auprès de Reeves, il lui dit qu'il avoit été emprisonné pour avoir insulté un officier provincial. Reeves répondit qu'il en étoit fâché, qu'il avoit bu, & qu'il n'auroit point agi de cette maniere s'il eût été en état de reconnoître qu'il avoit affaire à un officier. Ici, j'ose en appeller au conseil lui-même, & lui demander s'il étoit possible de s'excuser d'une maniere plus décente & plus faite pour satisfaire le colonel. Quelle fut sa réplique ? *Si vous aviez eu affaire à moi, coquin, je vous aurois passé mon épée au-travers du corps.* Le caporal dit à voix basse : *Je ne suis pas un coquin, mais un bon soldat ; &*

mes officiers me connoiſſent pour tel. J'eſpere rejoindre bientôt mes drapeaux , & le général Howe ; alors je combattrai de nouveau pour mon roi & ma patrie. Cette douceur n'attira du colonel que *: Dieu da . . ne ton roi & ta patrie*, & l'ordre aux ſoldats qui l'accompagnoient de *lui crever le ventre à coups de bayonnette.* Perſonne n'ayant bougé, parce que des ſoldats ne ſont pas des bourreaux, le colonel furieux d'une déſobéiſſance auſſi légitime ſaute à bas de ſon cheval, ſaiſit un fuſil armé de ſa bayonnette, & en frappe le caporal au côté gauche. Je m'en rapporte à l'avocat ici préſent, pour informer le conſeil de ce que prononce la loi ſur un acte auſſi atroce. Je veux bien admettre pour un moment, qu'un homme violent qui auroit été vivement provoqué, & ſe feroit trouvé ſaiſi d'une arme, en eût frappé à l'inſtant l'offenſeur, ce ſeroit toujours un MEURTRE ; mais excuſable peut-être dans l'opinion, ſi un meurtre peut l'être. Le tems qu'il faut pour deſcendre d'un cheval, & ſe ſaiſir d'un fuſil, étant ſuffiſant pour la réflexion, quelle couleur donner à ce crime, pour le rendre moins exécrable ? Et quel autre nom lui

attribuer, que celui D'ASSASSINAT PRÉMÉDITÉ, ſi l'homme fût mort de ſa bleſſure? Conſidérons maintenant, Meſſieurs, quelle fut la ſuite de cette ſcene, & de quelle maniere ſe conduiſit l'honnête caporal; quoiqu'il ne put ſe diſſimuler que le moindre mot alloit lui coûter la vie, il dit froidement: *Rien ne ſauroit m'effrayer, je ſerai fidele à mon roi & à ma patrie, juſqu'à mon dernier ſoupir.* Une telle généroſité dans un homme d'une claſſe où on ne ſuppoſe peut-être pas autant d'héroïſme qu'il s'en trouve en effet, auroit déſarmé l'ennemi le plus farouche, pour peu que la voix de l'honneur eût pu encore ſe faire entendre au fond de ſon ame. Quel effet produiſit-elle ſur le colonel? Un ſecond coup de bayonnette qui fut heureuſement détourné par un ſoldat, qui ſe trouva près de lui.

» Quand j'ai avancé, Meſſieurs, que la fermeté de ce caporal étoit faite pour être admirée, je ne prétends pas étaler des ſentimens outrés ou romaneſques, & je n'ai parlé que d'après mon cœur. Lorſque je conſidere les actions d'un Washington; quand je rencontre, ſur le champ de bataille, un Gates,

un Arnold, un général Glover, que je les vois affronter intrépidement la mort pour ſoutenir leur cauſe ; quoique je ſois toujours prêt à verſer juſqu'à la derniere goutte de mon ſang pour le parti contraire, je ne puis m'empêcher d'accorder à l'ennemi l'eſtime que je ne puis refuſer au brave ſoldat ; &, le combat fini, ma colere s'évanouit pour faire place à l'admiration due au vrai courage.

» Dans la ſuite des examens qui ont été faits ſur l'affaire que je viens plaider devant vous, Meſſieurs, j'avoue que j'ai été frappé de quelques queſtions qui ont été faites, ſoit par le priſonnier, ſoit par l'avocat-général, ou par le conſeil lui-même, eu égard au caractère diſtinctif du colonel : *N'étoit-il pas d'un tempérament froid, d'une humeur douce ?* Commettre un meurtre froidement! le commettre avec douceur ! Ce ſont là des phraſes, dont le ſens ne ſera jamais clair juſqu'à ce que les hommes puiſſent ſe déterminer à conſidérer ce crime ſous un autre aſpect. Nous avons, à la vérité, une eſpece de proverbe, fait pour donner l'idée du dernier degré de noirceur, où puiſſe ſe porter la

ſcélérateſſe humaine, & qui ſuppoſe un homme qui vous ſourit en vous coupant la gorge. Je n'imagine pas que de pareils ſourires ſoient aſſez efficaces pour avoir jamais excuſé ou fait abſoudre les monſtres qui les ont employés. Je crois donc que ces queſtions n'ont été faites que pour laiſſer entrevoir que la fureur du colonel Henley n'avoit été excitée que par une provocation des plus immédiates ; mais établiſſons que cet argument ſoit fondé ſur la vérité, je conſens à abandonner, pour un inſtant, toutes les preuves que j'ai de la décence, de la douceur, & de l'honnêteté du caporal Reeves. Je veux que la provocation ſuppoſée ait eu lieu, que même (ce que le colonel ne prétend pas) une bruſque attaque de cet homme l'ait forcé à ſe mettre en défenſe. Suppoſons enfin que des mots on ſe ſoit porté reſpectivement & graduellement juſqu'à licence du geſte, &, d'après toutes ces ſuppoſitions, je demanderai à mon tour au conſeil, ſi le colonel Henley, en poſſeſſion du plein pouvoir de faire jeter cet homme dans un cachot, & de le faire punir par un jugement légal, décent & régulier, peut

produire

produire l'ombre d'une justification en sa faveur, pour s'être rendu au même moment, & dans sa propre cause, partie, juge & bourreau?

J'attendrai à la premiere occasion favorable, pour vous faire parvenir la suite de cette affaire. Adieu, je suis, &c.

LETTRE LI.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre, le 6 Mars 1778.

MON CHER AMI,

Sans m'arrêter à aucun discours préliminaire, je vais vous donner de suite la fin du plaidoyer de notre général. « Du 19 de décembre jusqu'au 5 janvier le Colonel Henley » n'a entretenu que des idées sanguinaires, » & il paroît par la procédure que cet odieux » exemple n'a été que trop suivi. Pour en » donner une preuve au conseil, je le prie » de se souvenir de ce qu'a déposé le colonel » Ling concernant le poste de la sentinelle,

» qui étoit placée de maniere à ne pouvoir
» tirer ſans bleſſer les paſſans, que le haſard
» faiſoit rencontrer sur le grand chemin ;
» & en même temps lorſqu'elle ſe portoit à
» cette extrémité, c'étoit avec un deſſein ſi
» marqué de faire ſeulement du mal, que
» les femmes n'étoient pas exemptes de cette
» indignité. On ne leur donnoit pas même
» le tems de ſe retirer, & l'excuſe étoit,
» *qu'on en avoit reçu l'ordre.* Lorſque le colonel
» Ling demanda à la ſentinelle s'il étoit poſ-
» ſible qu'un officier eût pu donner une pa-
» reille conſigne, il fut répondu que c'étoit
» *par ordre.* Or ne ſe préſente-t-il pas natu-
» rellement au bon ſens, qu'une pareille
» conduite ne tendoit qu'à répandre des ſe-
» mences de diſcorde & d'animoſité, dans
» le deſſein de produire une révolution gé-
» nérale ? » Peut-être, dira-t-on, les troupes
continentales ne recevoient-elles pas leurs
ordres du colonel Henley, mais d'un ſupé-
rieur ? Faut-il conclure de-là, que le poſte
des ſentinelles, qui, d'un coup de fuſil, pou-
voit tuer ou bleſſer trois ou quatre paſſans,
l'action d'avoir fait feu ſur des femmes, la
maniere indécente de répondre au colonel

Ling ? Faudroit-il, dis-je, attribuer toutes ces circonſtances à des ordres émanés d'un officier ſupérieur. Si c'eſt là la ſeule raiſon qu'on ait à nous donner, elle ne peut ſervir qu'à augmenter nos allarmes. Ce n'eſt pas ici l'inſtant de prendre en conſidération un objet qui me meneroit trop loin, je remarquerai ſeulement qu'une telle excuſe juſtifieroit bien peu le colonel Henley, qui, dans ce cas, ſeroit toujours conſidéré comme le cruel agent d'un... (je ne veux point employer une expreſſion trop forte) Je dirai ſeulement l'agent cruel de principes mal combinés.

Le colonel Henley a demandé s'il y avoit eu des plaintes faites des violences où l'on s'eſt porté le 22. Je ne le crois pas, & je penſe qu'il s'en rappellera la raiſon. D'autres griefs de la nature la plus atroce, des inſultes faites à des officiers, leurs vies attaquées & miſes en danger, étoient les matieres que l'on ſe préparoit à ſoumettre au jugement du général Heath. Ces griefs étoient nombreux, & avoient été trop ſouvent répétés, pour remplir un eſpace de tems plus conſidérable que du 19 décembre au 8 janvier;

ils n'ont point été mentionnés devant ce conſeil, parce que l'intention du général Heath eſt, dit-on, qu'il en ſoit ſéparément informé; ce qui eſt ſous vos yeux, Meſſieurs, eſt ſuffiſant pour vous montrer à quel point le ſyſtême de perſécution a été fidélement ſuivi, & je paſſe à la ſcene du 8 janvier.

Je ne ſaïs par où je dois commencer, pour fixer votre attention ſur les événemens de cette fatale journée. Le tableau eſt vaſte, les ſcenes variées, mais évidemment ſoumiſes à un deſſein uniforme. Ici, c'eſt un détachement qui, dans ſa marche, frappe à coups de croſſes ou de bayonnettes les innocens ſpectateurs; là, ce ſont des ſoldats qui, ſous prétexte de la fuite d'un priſonnier, font couler le ſang des malheureux, non coupables d'une prétendue faute dont on les accuſe d'être les complices. Plus loin enfin c'eſt le colonel Henley, en perſonne, (les officiers anglois n'étoient point admis aux exercices, comme il eſt prouvé par le témoignage du lieutenant Bebby) qui frappe indiſtinctement de ſon épée les ſoldats anglois qui ſe trouvent ſur ſon paſſage.

« Voici dans la plus grande exactitude les

» détails de toutes ces horreurs. La premiere
» fut une attaque à coups de bayonnettes
» d'abord, & à coups de crosses ensuite.
» Je vais lire les preuves données, & sans
» les commenter. C'est le témoignage du
» major Forster du vingt-unieme régiment,
» & du lieutenant Smith de l'artillerie »,
qui déposent que, n'étant qu'à environ cinquante pas du lieu où se passoit la scene, ils n'avoient vu ni entendu aucune espece de provocation ou d'insulte ; mais que quand la garde eut défilé, & que les dernieres files furent près du corps-de-garde anglois, ils apperçurent du tumulte ; que lorsqu'elle fut entierement passée, on trouva Trudget qui avoit été blessé & le sang qui lui couloit le long du visage ; qu'alors ils ordonnerent aux soldats anglois qui se trouverent là de se retirer, ce qu'ils firent aussi-tôt, & toute querelle fut terminée. Je me contenterai dans ce moment-ci d'observer, en faveur des troupes continentales, qu'il n'est pas probable qu'un traitement si inhumain puisse provenir d'une disposition générale au crime. Aucune société, aucun peuple civilisé ne se porte à de tels excès que quand il y est au-

torisé par des ordres, ou même encouragé par de dangereux exemples; & c'est le moment de prier le jurisconsule, ici présent, d'interpréter au conseil l'esprit de la loi à cet égard, & de lui expliquer si elle ne prononce pas positivement au sujet *des participans* ou complices, que quand un homme, soit par ordre, conseil, exemple, ou telle autre sorte *d'instigation* quelconque, en porte un autre à commettre un crime; il n'est pas *particeps criminis* à cent milles de distance, comme s'il en étoit le témoin.

Le coup de bayonnette qu'a reçu Wilson suit l'ordre des dépositions, (il avoit été blessé au côté par un soldat provincial, pendant qu'il paroit le coup qu'un autre lui portoit) & il paroît aussi peu nécéssaire de s'étendre sur ce fait que sur le premier. Nous remarquerons seulement que, dans celui-ci, le colonel Henley ne peut, par aucun moyen, se disculper de l'imputation d'en avoir été complice, non d'après aucune supposition ou présomption, mais sur une preuve positive. Il a été juré & affirmé que cette action s'étoit passée sous ses yeux, sans qu'il ait fait la moindre démarche pour la

prévenir ; & quoiqu'il puiſſe être allégué qu'il étoit à une trop grande diſtance pour s'y oppoſer, on ne peut ſe diſſimuler cependant que, le coupable n'ayant reçu de lui ni punition ni reprimande, ce ne fût une maniere claire & directe d'encourager le crime & d'y applaudir ouvertement.

Le dernier procédé du colonel, & qui ſembleroit indiquer ſa férocité & la ſoif du ſang, eſt le coup d'épée donné de ſa propre main au caporal Hadley, & les menaces faites à Wincks d'être traité de la même maniere. Il ſeroit ſuperflu de raſſembler toute la force des preuves ſur la nature de cette action. Les dépoſitions ſe rapportent toutes à dire qu'elle n'avoit été excitée par aucune provocation, & que la barbarie ſeule pouvoit l'avoir fait commettre. La probabilité d'un doute, à ce ſujet, eſt ſi loin de mon opinion que je ne m'appeſantirois pas un ſeul moment ſur ce fait, ſi je ne voulois parler de la très-grave obſervation qui fut faite au conſeil, par l'autorité la plus reſpectable, pour qu'il eût à prendre en conſidération la nature des bleſſures, comme une matiere de la plus grande

importance. Les queſtions les plus ſcrupuleuſes furent en conſéquence faites au chirurgien qui les viſitoit, pour ſavoir ſi elles étoient dangereuſes. Eſt-il poſſible d'imaginer qu'il y ait un ſeul homme capable de mettre en proportion la noirceur du crime avec la profondeur de la bleſſure, & d'admettre qu'il exiſtât jamais un cas où l'on pût percer le ſein de ſon ſemblable avec impunité, pourvu qu'on ait ſoin de ne pas toucher un endroit mortel. Si cette doctrine trouve du crédit, il ſeroit bon d'établir des écoles d'anatomie pour l'éducation des jeunes officiers; la ſcience de la diſſection, jointe à celle de l'eſcrime, bien approfondies, pourroient donner aux éleves une telle dextérité qu'ils parviendroient à faire paſſer un coup d'épée à l'épaiſſeur d'un cheveu entre la vie & la mort.

En vérité, meſſieurs, je ſuis loin de vouloir faire des plaiſanteries hors de ſaiſon, dans la circonſtance préſente; mais vous conviendrez qu'il eſt impoſſible de traiter avec gravité ce dernier argument : je demande à M. l'avocat qui doit connoître la loi, ſi, quand un homme ſe détermine à

en poignarder un autre, celui qui le perce de part en part eſt jugé plus coupable que celui qui n'a fait que lui effleurer la peau, & ſi l'énormité du crime ne gît pas entiérement dans l'intention?... Une autre choſe non moins extraordinaire a encore été avancée par les différentes queſtions qui ont été faites aux témoins. Il a été inſinué que ce qui avoit, en quelque ſorte, donné lieu à ces violens procédés, étoit la crainte que les troupes armées ne fuſſent entourées & faites priſonnieres à leur tour. Les troupes elles-mêmes doivent un remercîment à ceux de leurs amis qui ont fait une réflexion auſſi lumineuſe. Quoi! l'on a pu ſuppoſer que la milice américaine, qui, animée de ſa propre cauſe, s'eſt aguerrie & diſciplinée elle-même; qu'un corps, où chaque ſoldat ſe regarde comme un membre eſſentiel de l'état, pourroit appercevoir la moindre apparence de danger, dans un nombre de gens déſarmés & de moitié inférieur au ſien, un tas de mercenaires & d'eſclaves miniſtériels, car c'eſt ainſi qu'on nous qualifie. Non, meſſieurs, je rejette avec vous une ſuppoſition auſſi injurieuſe, j'ai toute

la foi imaginable à l'énergie & à la force de votre milice, j'y crois férieufement & d'après l'expérience, & c'eft fur cette opinion que j'établis ma propofition; qu'il eft impoffible que les officiers ni les foldats fe foient portés à aucun acte de violence, d'après quelqu'appréhenfion de réfiftance. « Il s'enfuit donc de ces fuppofitions, ou que » la fomme de noirceur & de malignité » diftribuée parmi les hommes, excede tout » ce qui en a été connu jufqu'ici, ou que le » tout ne provient que d'inftigations, d'ordres, » & d'un plan fyftématique.

» Je vois plus loin, & je crois néceffaire » de jetter quelque lumiere fur plufieurs » expreffions dont je me fuis fervi dans l'ac- » cufation. Dans un pays où les principes » de la liberté font fi profondément étudiés, » on ne peut mettre en queftion que toute » la conduite du colonel Henley, comme » officier, étoit auffi criminelle qu'elle étoit » atroce. Une armée ne doit être entretenue » & ne fervir dans un état libre qu'à prévenir » au-dehors les tentatives de l'ennemi, & à » être au-dedans le foutien & la protection des » loix. L'officier qui ofe fe rendre l'arbitre

» de ces mêmes loix devient en même temps » coupable de la plus honteuse perversion » du devoir moral, & son impunité ne peut » donner un augure favorable sur la durée » des privileges du pays où il existe.

» J'ai dit encore que, comme homme, » la conduite du colonel Henley avoit été » *mal-séante.* Je ne veux point employer un » temps précieux à entretenir le conseil de » l'acception que je donne à cette expression, » je suis loin aussi de chercher à choquer » les oreilles des officiers qui m'entendent, » ni même de la personne du prisonnier, » en me servant du mot populaire dont on » qualifie communément celui qui attaque » une femme, un prêtre ou un homme dé- » sarmé, ce qui est absolument la même » chose. L'épée, tirée dans de telles occasions, » n'est plus la marque distinctive d'un gentil- » homme; elle est dégradée & avilie comme » les armes d'un assassin, ou les instrumens » d'un bourreau, & reçoit une tache que » rien ne peut jamais faire disparoître ».

Je ne puis m'empêcher de vous faire la remarque que j'étois ce jour-là dans la chambre du conseil, & qu'à ces dernieres

paroles, le colonel changea de couleur, & parut enflâmé de colere; mais je reviens à mon récit.

Meſſieurs, continua le général, maintenant que je vous ai expoſé les principaux faits qui ont donné lieu au préſent procès, ſoit que ces actes révoltans doivent leur ſource au reſſentiment, à l'animoſité ou à quelque deſſein plus profond & plus combiné, ou, ſi l'on veut, à tous ces motifs réunis, auroit-il été étonnant qu'un maſſacre général en eût été la ſuite; mais la patience du ſoldat anglois, & la bonne diſcipline à laquelle il eſt aſſujetti, ont été cauſe que ces horreurs n'ont point eu lieu: cependant, s'il eſt heureux pour nous qu'une telle cataſtrophe ait été évitée, vous devez vous en féliciter cent fois davantage. Nous le pouvions peut-être, car eſt-il rien d'impoſſible aux derniers efforts du déſeſpoir; mais peut-être auſſi aurions-nous été ſacrifiés juſqu'au dernier homme: alors chacun de nous n'auroit payé que la dette d'un ſoldat, ce que nous avons ſi ſouvent riſqué; notre perte auroit été vengée, notre mémoire regrettée & honorée.....: mais, pour l'Amé-

rique, elle auroit été souillée à jamais d'une tache ineffaçable, & qui auroit toujours frappé les yeux sur la premiere page de sa nouvelle histoire, & dans tous les siecles. « Ni la sagesse de son gouvernement, ni » la fidélité à ses engagemens, ni la pureté » de ses mœurs, ni enfin toutes les vertus » publiques & morales, n'auroient pu la » faire rentrer en grace dans l'opinion du » genre humain ».

Ici le conseil parut frappé de la force & de l'énergie dont notre général sait animer ses tableaux : mais revenons à son discours.

Maintenant, messieurs, considérez quel est le but qui vous rassemble ici. Voyez si c'est l'honneur du colonel Henley, ou celui de l'Amérique, qui doit se présenter le premier, quand vous vous préparez à prononcer un jugement sur cette affaire. Je conclus, avec cette considération, en vous priant d'y faire une sérieuse attention. « Je suis d'ailleurs persuadé que la justice, » l'honneur & le devoir sont les principes » qui vous animent ; je ne puis donc avoir » aucun doute sur l'issue de la cause que je » suis venu défendre ».

Après que le général eut fini de parler, les témoins pour le prisonnier furent admis; ils confirmerent en substance les dépositions qui avoient été faites en faveur des plaignans, ajoutant seulement que Reeves & les autres avoient été insolens... Après qu'on eut fini, le colonel Henley lut un papier qu'il avoit signé, attesté du juge-avocat, & qu'il annonça ne rien contenir pour sa défense.

M. le Président & MM. les Juges du Conseil :

« J'ai des raisons particulieres, & que » je crois très-suffisantes pour ne pas vouloir » répondre un seul mot à la maniere outra- » geante dont je suis traité, & au déshon- » neur *palpable* fait à mon pays, par le général » Burgoyne, dans ce conseil. C'est, M. le » président, une chose inouie dans toutes ses » circonstances, & qui, je crois, n'a jamais eu » d'exemple. Le juge-avocat rassemblera les » dépositions avec autant d'intégrité que d'im- » partialité, ma conscience ne me reproche » rien dans toute cette affaire, où je n'ai agi » que d'après ce que l'honneur & la sûreté » de mon pays exigeoient. Au surplus, je » m'en repose entierement sur votre décision,

» étant d'ailleurs très-perſuadé que le public
» impartial, devant qui je comparois, ſe
» joindra à vous pour m'abſoudre de toutes
» les charges calomnieuſes & injurieuſes que
» le général Burgoyne m'a intentées, & m'ac-
» cordera cette humanité qui caractériſe un
» officier américain, & dont les officiers &
» ſoldats de l'armée du général Burgoyne ont
» ſenti les effets quand j'étois honoré du
» commandement des gardes ».

A cette pauvre défenſe, que le colonel & le juge-avocat avoient été pluſieurs jours à rédiger, fut jointe une revue des dépoſitions en faveur du priſonnier. Le général fit une réponſe immédiate que je ſuis obligé de remettre à ma premiere; en attendant, je ſuis, &c.

LETTRE LII.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 12 Mars 1778.

MON CHER AMI,

Je ne doute pas que vous n'attendiez impatiemment ma lettre, & que vous ne soyez curieux d'apprendre quelle fut la réponse du général à la défense plus qu'amere du colonel; c'est pourquoi je me hâte de prendre la plume, & je désirerois qu'il fallût moins de temps pour traverser l'atlantique, afin que votre curiosité fût plutôt satisfaite.

M. le Président & MM. les Juges du Conseil,

« Le jour de votre dernier ajournement, le juge-avocat m'a notifié que le conseil trouvoit bon que je répliquasse à la défense du colonel Henley; mais qu'il avoit décidé que cette réplique fût faite immédiatement après que le colonel auroit cessé de parler: il ajouta que toute partie intéressée ne doit

se

ſe préſenter que bien préparée à défendre ſa cauſe ».

Je n'ai point jugé, d'après la maniere honnête dont le conſeil m'a traité juſqu'ici, que, dans aucune circonſtance, il eût intention de changer de conduite à mon égard. Ainſi je ſuppoſe que, d'après l'évidence qui s'eſt montrée à leurs yeux dans un jour ſi éclatant, aucun argument, aucun détour ne pouvoient obſcurcir la vérité ; je la laiſſe donc plaider elle-même, & je crois n'avoir rien à ajouter à ce que j'ai dit. Si je voulois m'affermir encore davantage dans cette opinion, la conduite du priſonnier m'en fourniroit les moyens, par l'obligation où il vient de ſe trouver de ſubſtituer les invectives aux raiſons qui lui manquoient, & de mettre la récrimination à la place d'une défenſe impoſſible. Sous la ſanction du conſeil, & par un abus des circonſtances, il a haſardé des expreſſions auxquelles mon oreille n'a point encore été accoutumée ; mais il a manqué ſon but s'il a jugé que cette conduite me feroit ſortir de la modération que je me ſuis impoſée. Au contraire, je lui ai obligation, comme ſon

accuſateur, puiſqu'il m'a fourni par-tout les articles de ce qu'il appelle ſa défenſe, le moyen d'appuyer les faits allégués contre lui, & que même il m'a procuré un nouveau témoin, le moins récuſable, ſans doute, qui puiſſe jamais comparoître devant un tribunal, en donnant lui-même la preuve de la chaleur de ſon caractere, ce qui eſt la partie la plus eſſentielle de l'accuſation. Cette remarque eſt la ſeule que j'aie deſſein de faire au priſonnier, quant aux termes dont il s'eſt ſervi; mais je ne puis abandonner entiérement ce ſujet ſans prier le conſeil de ſe rappeller ſi, dans tout ce que j'ai été obligé de dire, je n'ai point commencé par proteſter, dans les termes les plus poſitifs, que je n'étois animé par aucun reſſentiment perſonnel; ſi la force des expreſſions dont mon devoir, comme accuſateur, me preſcrivoit l'uſage, a jamais ceſſé de tirer ſa ſource des faits; enfin ſi je ne les ai pas toujours dirigées ſur l'offenſé bien plus que ſur l'offenſeur. J'en appelle encore au même tribunal contre l'accuſation d'*avoir fait un déshonneur palpable au pays dans ce conſeil:* eſt-ce donc *un déshonneur*

palpable fait à un pays que d'en réclamer la juſtice? Je me fatigue en vain l'eſprit pour concevoir ce que veut dire cette phraſe ; mais, à la vérité, je n'ai beſoin d'autres éclairciſſemens que de votre ſilence, pour être convaincu que je n'ai, dans aucun cas, abuſé de la liberté qui m'a été accordée dans ce conſeil; car vous, M. le préſident, ou quelqu'autre membre, auriez-vous permis qu'un accuſateur eût abuſé de la circonſtance pour inſulter un priſonnier qui attend ſon jugement? Auriez-vous ſouffert qu'on eût injurié votre pays en votre préſence? Ce ſeroit plutôt le colonel Henley qui auroit manqué au conſeil, en ſuppoſant des charges qui, ſi elles étoient fondées, attireroient le blâme ſur votre conduite.

L'on s'attendoit, j'imagine, que le colonel Henley produiroit une défenſe auſſi adroite qu'inſidieuſe, & je penſois, ainſi que les autres, qu'il n'abandonneroit pas ſa cauſe ſans la bien diſcuter, quoique je fus toujours très-perſuadé que ni la vérité, ni les ſophiſmes, ni les talens du meilleur avocat ne ſeroient aſſez puiſſans pour le tirer de la grande queſtion ſur laquelle

je m'établis moi-même comme ſur un roc inébranlable ; ſavoir, que les preuves relatives à la pourſuite, non-ſeulement ne ſont point contrariées, mais qu'elles ſont augmentées & fortifiées conſidérablement par les dépoſitions faites pour la défenſe ; & quelques obſervations, Meſſieurs, ſuffiront pour juſtifier cette aſſertion.

La premiere défenſe que le priſonnier préſente à la charge portée contre lui, concernant le caporal Reeves, le dix-neuf décembre, & le premier témoin, c'eſt le major Sweaſey, officier de diſtinction, & jouiſſant de l'eſtime de l'armée, mettant d'ailleurs beaucoup de chaleur dans la préſente diſcuſſion, & naturellement porté d'inclination pour ſon compatriote, ſon camarade & ſon ami. Cependant avec ces raiſons de lui être favorable (tant la vérité & l'honneur ont de droits puiſſans ſur l'ame d'un gentilhomme & d'un militaire), ſa dépoſition prouve de la maniere la plus forte en faveur de l'accuſation. Cet officier commence par faire une relation qui confirme mot à mot toutes les circonſtances que les autres témoins ont rapportées. Sa

premiere dépoſition eſt : Que, quand lui major traita Reeves de coquin, le caporal lui répondit (à lui & non au colonel) qu'il en étoit un autre; ſur quoi il leva ſon fouet, & le menaça de l'en frapper, s'il proféroit une autre impertinence. On ne peut s'empêcher d'obſerver à ce ſujet que le pauvre caporal avoit furieuſement à faire pour répondre à ces deux aggreſſeurs; le mot de coquin & les menaces qui le ſuivirent, le frapperent à-la-fois. Une autre circonſtance qui mérite également d'être remarquée, & qui fait honneur au major Sweaſey, c'eſt que ſon reſſentiment eût pu le pouſſer très-loin; il ſut le réprimer & ſe contenta de lui donner un coup de fouet qu'il tenoit à la main : il eût été heureux, pour le priſonnier, de ſuivre un tel exemple de modération.

Ce que le major dépoſe à l'égard du colonel, deſcendant de cheval, ſaiſiſſant un fuſil & frappant Reeves d'un coup de bayonnette, ſe trouve conforme aux dépoſitions pour la partie plaignante, excepté que la circonſtance de l'ordre donné par le colonel à l'un de ſes ſoldats, de percer

Reeves de sa bayonnette, a été omise; & lorsqu'il lui fut demandé s'il se la rappelloit, il répliqua qu'il ne l'avoit pas entendu; (mais, par une suite de candeur & de respect pour son serment, dont il ne s'est jamais éloigné) il ajoute qu'il pourroit avoir donné cet ordre, mais je ne l'ai pas entendu : à cet égard, la déposition pour la partie plaïgnante n'a donc essuyé aucune contradiction; mais elle a, au contraire, été augmentée par une nouvelle : savoir, qu'après le premier coup porté à Reeves, celui-ci répondant encore, le colonel Henley sauta deux pas en arriere, & fit le mouvement d'armer le fusil qu'il tenoit, en disant qu'il alloit lui brûler la cervelle, ou quelqu'autres mots équivalens; ce fut alors qu'un soldat anglois saisit l'arme & la détourna. Je supplie le conseil de remarquer que le major Sweasey, qu'aucune question n'avoit forcé de rapporter cette circonstance, se rappelle que cette action du soldat avoit sauvé Reeves d'un second coup de bayonnette, peut-être même d'avoir été fusillé. On ne peut mettre en doute que ce ne fut l'intention du colonel Henley, & je pense que c'étoit l'opinion

du major Sweafey. Elle eft prouvée dans fa dépofition : « *Alors*, dit-il, *je defcendis de cheval* (conduite digne de fon caractere, & qui fait l'éloge de fon humanité), *& priai le colonel Henley d'envoyer Reeves au corps-de-garde.* Les autres perfonnes préfentes s'étant jointes à lui, tant de prieres fauverent la vie au pauvre caporal.

On pourroit peut-être objecter que le major Sweafey ayant été interrogé s'il penfoit que le colonel Henley eût frappé le caporal dans l'intention de le bleffer, ou *feulement de l'obliger au filence*, il avoit répondu, *fans doute, pour l'obliger au filence, car s'il eût pouffé plus vivement fon arme, il l'eût percé de part en part.* Et, dans un autre endroit, il emploie ces mots : *Pour empêcher de faire aucun mouvement.*

Je fuis loin de chercher à infinuer que le major, dans fes réponfes, ait defcendu à la petite recherche de mettre de l'équivoque dans les mots, ni de l'ambiguité dans le choix de fes expreffions ; je fuis bien perfuadé que, lorfqu'il s'eft fervi de celles, *l'obliger au filence*, ou *l'empêcher de faire aucun mouvement*, il entendoit infpirer affez de

terreur pour l'obliger à ſe taire; mais, qu'il me ſoit permis d'obſerver qu'il eſt très-poſſible que l'opinion du major fût tout-à-fait différente au moment où l'action s'eſt commiſe, de celui où ſon ſentiment lui fut demandé par le conſeil. Sa converſation avec le colonel Henley, la perſuaſion de ſes autres amis, & enfin ſa propre candeur, peuvent l'avoir porté à croire les intentions du colonel innocentes: cependant ſon entremiſe & ſon interceſſion marquoient aſſez ſes doutes, au moins lors de l'action. Et ſi le conſeil ne vouloit pas s'en rapporter à ſa propre opinion formée ſur la combinaiſon & la comparaiſon des circonſtances, il ne s'en rapporteroit ſûrement pas davantage à l'opinion d'un autre individu qui ne peut faire preuve; il doit auſſi ſe rappeller que cette opinion n'étoit ſeulement formée que ſur ce que le premier coup de bayonnette n'avoit point été fourni avec violence, il n'y a pas d'apparence que le major en pût former aucune ſur le degré de force qu'auroit eu le coup porté par un homme dont la colere étoit au comble, s'il n'eût été prévenu par celui qui ſe ſaiſit de ſon arme,

& ne ſe fût rendu aux prieres qui lui furent faites.

Il n'eſt pas néceſſaire de tenir plus long-temps le conſeil ſur un fait dont l'évidence eſt déjà auſſi claire, ni de faire la revue de tout ce qui pourroit encore y ajouter, ce qui ſeroit trop long...; il ſuffit que les réponſes aux différentes queſtions qui ont été faites ſe rapportent toutes aux premieres dépoſitions, & les confirme avec une addition toutefois, qui aggrave la conduite du colonel; c'eſt que le major penſe que les propos de Reeves étoient plutôt adreſſés à lui qu'au colonel, jusqu'au moment où ce dernier l'a frappé.

Le témoin ſuivant eſt le capitaine de Milice, Wild, qui confirme l'excuſe que Reeves a faite, & toutes les autres circonſtances qui ont accompagné le commencement de l'affaire, conformément à la dépoſition des autres témoins & du major Sweaſey, excepté la légère différence, que le colonel Henley, & non le major, s'étoit le premier ſervi du mot *coquin.* Il fait enſuite mention d'une autre circonſtance, que le témoin précédent avoit oubliée; ſavoir,

que Reeves ſe tournant vers Buchanan, lui dit en jurant : *Pourquoi ne tenez-vous pas pour votre roi & pour votre pays ?* Buchanan *lui dit de ſe tenir tranquille. Reeves reprit, Dieu les damne tous, & je tiendrai pour mon roi & ma patrie, tant que j'aurai un ſouffle de vie. Si j'avois mes armes, j'irois rejoindre le général Howe, & je ſerois vengé.* Il raconte enſuite, d'une manière très-circonſtanciée, que lorſque Reeves reçut le coup de bayonnette, il recula un pas, mais qu'il fut piqué par l'arme ; & que ce fut lors du ſecond coup qui lui fut porté, que Buchanan s'y oppoſa en le détournant.

Aux différentes queſtions qui furent encore faites à ce témoin, il fit les mêmes réponſes que le major Sweaſey, & jugea, ainſi que lui, l'intention du colonel Henley ; il dit n'avoir point entendu non plus l'ordre donné par le colonel à un ſoldat, avant de mettre pied à terre, de percer Reeves de ſa bayonnette. En s'adreſſant au colonel, la maniere dont s'exprime cet officier, eſt à remarquer. *Je crois que vous n'aviez intention que de lui impoſer ſilence, car vous parliez avec douceur, juſqu'au moment où Reeves dit,*

Dieu les damne tous ; ce qui prouve cependant clairement que le capitaine Wild ſavoit très-bien que le colonel étoit entré dans un accés de colere ; c'eſt ſa réponſe à la queſtion. *Si c'étoit l'uſage dans le ſervice continental d'impoſer ſilence au ſoldat à coups de bayonnette ou d'épée : non, dit-il ; mais quand la colere poſſede un homme, il n'agit pas de même qu'il feroit dans un autre moment.*

Je ne puis abandonner ces différentes dépoſitions, ſans rendre toute la juſtice due au témoignage du major Sweaſey pour la vérité & la candeur qui le caractériſent. Il a, en même-temps, parfaitement circonſtancié tous les faits ; rien n'eſt omis, excepté l'ordre au ſoldat, & le conſeil verra bientôt pour quelle raiſon je ſollicite une attention particuliere ſur ces remarques.

Les témoins qui viennent enſuite, ſont d'une eſpece tout-à-fait différente. Le conſeil doit ſe ſouvenir que la dépoſition du premier (le caporal Dean) parut d'abord aſſez ſuivie ; il la chargea d'un incident nouveau & remarquable ; c'étoit une provocation non citée juſqu'ici, du caporal Reeves, qui, a-t-il affirmé poſitivement, dit au colonel

Henley: *Si je ſuis un coquin, vous étes un d—né coquin;* mais après cette premiere dépoſition aſſez conſéquente, du caporal Dean, ni queſtion, ni encouragement, ni patience, ne purent tirer de lui une réponſe, à laquelle qui que ce ſoit put rien comprendre, & le conſeil voudra bien ſe rappeller ſon ſilence, quand il fut preſſé de déclarer ſon ſentiment ſous l'obligation d'un ſerment. Je ne veux point faire de ſuppoſition ſur la cauſe à laquelle on doit attribuer la confuſion de cet homme; on ne dira pas, ſans doute, qu'il a été intimidé par la préſence des juges; ſi on ſuppoſe que ce fut un effet de la foibleſſe de ſon eſprit, il eſt naturel de croire qu'il a pu être ſéduit facilement; & s'il n'a pas été volontairement parjure, au moins on lui a fait croire plus de choſes qu'il n'en a vu & entendu.

A l'appui de ſon témoignage, vient celui des jeunes gens les mieux endoctrinés qu'il ſoit poſſible de trouver, pour raconter en public une hiſtoire fabuleuſe; tels ſont Elyah, Horton, Silas Moſſ, James Brazer, Weds Morth, Horton & John Beny; pluſieurs d'entre eux n'ont pas plus de ſeize ans.

Je n'ai pas besoin de rappeller à la cour l'exactitude des rapports, ni la maniere dont ils ont été faits par ces jeunes gens; on y reconnoissoit le ton d'un écolier qui débite une fable, apprise par cœur; & la mémoire les a si bien servis, qu'il n'y a pas eu la moindre différence dans l'arrangement de leurs phrases, ni même à peine dans celui des mots; mais ce n'est pas seulement cette similitude frappante dans leurs dépositions qui peut paroître extraordinaire; la mémoire leur a manqué à tous, dans la même circonstance. Après avoir répété mot pour mot une longue histoire du caporal Reeves, & cité l'épithete de *d—né coquin*, qu'ils l'accusent d'avoir donné au colonel Henley; aucun mot de cette espece ne fut entendu par le major Sweasey & le capitaine Wild, officiers dignes de foi, ni par les autres Anglois qui furent témoins de l'affaire. Les cinq jeunes gens s'accorderent à dire qu'ils ne se rappellent pas d'avoir entendu le colonel *envoyer au diable le roi & la patrie de Reeves*, ni de l'avoir vu prêt *à faire feu sur lui une seconde fois, si Buchanan ne l'en eût empêché;* cependant tous les autres témoins attestent la

vérité de cette circonſtance. D'après ces obſervations, je conclus que le témoignage de pluſieurs perſonnes qui ſe contrediroient, équivaudroit à celui de cinq perſonnes, dont les dépoſitions ſont, ſous tous les rapports, auſſi exactement les mêmes; de cinq témoins qui ſe rappellent la même hiſtoire, & qui s'accordent également à oublier des circonſtances, qui n'auroient pas dû, ſans doute, leur échapper, puiſque tous les autres témoins en dépoſent.

Je dois m'excuſer en préſence de la cour, pour m'être arrêté trop long-temps à prouver combien peu ces témoins méritent de confiance, la mal-adreſſe de leurs inſtructions ſurpaſſe la malignité qui les a dictées. D'ailleurs, il ſeroit à peu près indifférent qu'on ajoutât foi, ou non, à leur témoignage, puiſqu'il n'y a point dans le code de la légiſlature une maxime plus certaine que celle-ci : « *Aucune parole inſultante, aucun geſte menaçant, quel qu'il ſoit, n'eſt point une raiſon ſuffiſante pour excuſer ou atténuer un acte de violence, qui met la vie d'un autre en danger.* »

Le ſecond délit dont ils prétendent diſ-

culper le colonel, ſont les coups portés à Trudgette le 8 janvier. Leur témoignage, à cet égard, loin de prouver ſon innocence, ne ſert qu'à mettre le crime ſous un plus grand degré d'évidence. Le ſergent Kettle, en particulier, a dit poſitivement qu'il croyoit que les ſoldats *méritoient la mort* pour n'avoir pas voulu ſe retirer, &, dans un autre endroit, que les ris & les plaiſanteries qu'ils ſe permirent dans cet inſtant (ce qu'il avoua avoir été la ſeule provocation) ſuffiſoient pour juſtifier ce châtiment.

J'épargnerai à la cour le détail des prétendues raiſons de fuite, au moyen deſquelles on cherche à prouver la *provocation*. Vous n'avez pu entendre, ſérieuſement, Meſſieurs, le récit de la fuite de Buchanan.... Mais que penſer de la réponſe de *Eſell. Pierce*, jeune homme de ſeize ans, au juge-avocat qui lui demanda s'il étoit sûr d'avoir paſſé ſon épée au-travers du corps du ſoldat anglois; je crois l'avoir fait, dit-il, d'un air triomphant; *j'ai pouſſé de toutes mes forces*; & il *s'écria: God damn you*. Ce trait-là, choiſi parmi une foule d'autres qui lui reſſemblent, peut ſervir à montrer quelle haine on avoit inſ-

pirée aux Américains contre nos ſoldats ; des enfans à peine ſortis du berceau contractoient des inclinations ſanguinaires, au milieu de ceux qui leur donnoient l'exemple. Le colonel croit qu'un homme mérite la mort, s'il oſe paroître ferme; le ſergent le condamne à la même peine, s'il s'aviſe de ſourire. A quoi tient donc la vie d'un Anglois, ſi de pareils motifs ſuffiſent pour la ſacrifier ?

J'ai déjà exprimé précédemment le deſir que j'avois que l'avocat général interprétât devant la cour la loi relative aux perſonnes abſentes, & qui les conſtitue complices du délit auxquels elles ont, en quelque ſorte, donné lieu. L'affaire de Trudgette eſt un motif de plus pour prendre cette loi en conſidération. Je ſuis perſuadé que le ſavant juriſconſulte ne contredira pas quelques principes que j'ajouterai à ceux dont j'ai déjà fait mention. 1°. *Tout homme qui conſeille, excite ou autoriſe un autre à faire une mauvaiſe action, ſe rend, par-là ſeul, coupable de la faute qu'il fait commettre.* 2°. *Quoique la faute ſoit commiſe par des moyens différens de ceux qui ont été concertés entre celui qui conſeille & celui*

qui

qui agit, le premier n'en eſt pas moins coupable; Pierre perſuade à Paul d'empoiſonner Louis, Paul fait mourir Louis d'une autre maniere; Pierre eſt également coupable. 3°. Si l'agent va au-delà de ce qu'il a été ſollicité de faire, & ſi l'événement étoit une conſéquence probable des ordres ou des avis qu'il a reçus. La perſonne qui a donné ces ordres ou des avis, eſt complice du mal dont il eſt la cauſe indirecte.

Faiſons l'application de ces principes.— Le colonel Henley autoriſe ſes ſoldats à terraſſer tout Anglois qui paroîtra les regarder de mauvais œil (vous lui avez ſouvent entendu dire qu'un regard équivoque méritoit une punition plus rigoureuſe encore; mais ſuppoſons qu'il leur ait ordonné ſeulement de terraſſer, de frapper; le ſoldat fait feu ſur l'un, enfonce ſa bayonnette dans la poitrine de l'autre, briſe la cervelle d'un troiſieme, avec la croſſe de ſon fuſil; le colonel Henley eſt complice du délit, quel qu'il ſoit, d'après le principe que nous avons établi. « *L'ordre ou l'avis que donne Pierre eſt criminel. L'événement qui a ſurpaſſé ſes intentions, eſt, ſelon l'ordre ordinaire des choſes, la conſéquence probable de ce qu'a fait Paul par*

ces conseils, &, *à l'instigation de Pierre, Pierre est donc responsable de la faute que Paul a commise.* »

Il est de même des atrocités, exercées par les ordres, & à l'exemple du colonel Henley, pendant son absence. Il est inutile que je réfute les dépositions des témoins dont le colonel s'est assuré à force d'argent, puisqu'elles confirment de la manière la plus évidente l'accusation relative à l'affaire de Willson, & au meurtre de Hadley, dont le colonel s'est rendu personnellement coupable.— Je ne citerai qu'un fait, remarquable d'après le second examen d'un respectable officier, le major Sweasey. Après la fuite de Buchanan, le colonel Henley (qui avoit ordonné à ses soldats de charger, & s'étoit mis à la tête du détachement) demanda au major Sweasey quel étoit le moyen qu'il jugeoit le plus convenable d'employer, pour s'assurer de Buchanan; le major lui répondit: « que *le meilleur, selon lui, étoit d'en donner avis à l'officier anglois qui commande sur la montagne*; & qu'il ne *doutoit pas qu'on ne rendît sur-le-champ le fugitif.* » Le major, envoyé par le colonel Henley, alla trouver

le major Fofter, qui donna des ordres pour que l'on cherchât Buchanan, & qu'on s'affurât de fa perfonne; je ne cite ce trait que pour indiquer, non-feulement quel étoit le véritable moyen d'éviter des querelles & d'épargner le fang des foldats; mais pour montrer auffi que c'étoit un parti fage, au jugement de ceux de fes officiers qui confultoient la prudence, & aimoient la modération. Le major ajoute que le colonel Henley parut fatisfait de la réponfe du major Fofter qu'il lui rapporta. Mais il eft à remarquer que le colonel donna un coup de fon épée à Hadley dans l'intervalle du départ du major Sweafey pour fe rendre auprès du major Fofter & de fon retour.

Tous les moyens de défenfe qu'il peut fournir, fe réduifent à un feul; favoir, à prouver la *provocation*. J'ai admis qu'une fentinelle a été terraffée, & je fuis prêt à admettre encore tous les fujets frivoles de provocation, auxquels on cherche à donner une importance qu'ils ne peuvent avoir en effet. Je n'ajouterai rien aux conclufions que j'ai tirées d'après une loi inconteftable; je la regarde comme telle, Meffieurs, parce que

je sais que les codes civil & criminel de la Grande Bretagne, aussi bien que la plupart des loix parlementaires, sont encore, malgré notre division, en force & en pratique parmi vous, & que vos statuts militaires sont rédigés d'après les nôtres.

Les maximes qui ont servi de base à mes raisonnemens, sont donc admissibles & incontestables.

Il ne me reste plus qu'à affirmer que l'accusation est prouvée de la maniere la plus évidente par les témoins même qui ont déposé en faveur du prisonnier; il ne m'appartient pas de suggérer une opinion sur la nature du châtiment qu'il mérite. Je ne suis point d'un caractère à me réjouir de la rigueur de la sentence prononcée contre le coupable; & un pardon absolu ne m'affligeroit, qu'autanr qu'une pareille indulgence pourroit avoir des suites dangereuses. Une justice impartiale & inflexible, & une discipline rigide sont les bases inébranlables, sur lesquelles reposent la sûreté d'une république & la gloire de tous les états. Si la cour, d'après de mûres délibérations, entrevoit que ces principes puissent s'accorder

avec l'indulgence, dans le cas dont il s'agit aujourd'hui; le public, fût-il d'une opinion contraire, cette cauſe aura eu l'iſſue qu'elle doit avoir.

Quant à la diſgrace que cette affaire peut attirer ſur ma tête, j'ai lieu de craindre, dans la poſition où ſont les choſes, qu'elle ne ſoit inévitable. Je me trouve, en ce moment, au milieu des ennemis déclarés de la Grande Bretagne, regardé comme un homme peu populaire, peut-être même comme un coupable; mais cette ſituation, quelque déſagréable qu'elle ſoit, ne peut me priver de ma tranquillité. Je m'enveloppe, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans l'intégrité de mes intentions, & puis encore ſourire aux objets qui m'entourent. Une haine implacable couve dans très-peu de cœurs, & l'humanité, ce ſentiment ſi naturel & ſi doux, l'empêche de germer dans celui de la plupart des hommes: Quant à la multitude qui ne me regarde que avec une indignation paſſagere, occaſionnée par les opinions politiques & les affaires du moment, je ne conſerve aucun reſſentiment contre elle, parce que je ſais qu'il viendra un jour où cette fermeté de principe,

vertu ſi précieuſe aux yeux des Américains, ſera ma plus sûre recommandation auprès de mes plus grands ennemis. Ils ſont chrétiens, & j'eſpere qu'ils me pardonneront; je ſuis sûr, au moins, qu'en dépit d'eux-mêmes, ils ne pourront me refuſer leur eſtime.

Mais ſi je devois étendre plus loin mes craintes, & ſuppoſer qu'il fût poſſible que, par de fauſſes interprétations ou des rapports calomnieux, on excitât les légiſlateurs ſuprêmes de ce pays à me traiter avec ſévérité, je me crois encore aſſez courageux pour ſupporter ce comble de diſgraces, ſi, après une guerre longue & fatigante, où j'aurai altéré ma ſanté & ma fortune, ma réputation & ma vie étoient encore compromiſes; s'il falloit enfin livrer ma tête, je la livrerois, avec l'idée conſolante d'avoir fait mon devoir envers ma patrie, & les troupes que j'avois ſous mes ordres, & moi-même. Je goûterai ſur-tout la douce conſolation de penſer que, malgré la malignité de mes calomniateurs, j'ai agi dans toutes les circonſtances, & dans celle-ci ſur-tout, ſans avoir à me reprocher la moindre in-

tention de nuire à un individu quelconque. J'ai fait cette déclaration, en commençant mon discours ; je la répete encore, en le terminant. Il ne me reste plus qu'à remercier le conseil de la patience avec laquelle il m'a écouté, & de l'attention qu'il a donnée à ce que je suis venu soumettre à sa décision.

Les loix de la nature, celles de la justice civile & militaite, n'ont jamais été expliquées d'une maniere plus lumineuse que dans cette harangue éloquente, où la force de la vérité, & l'amour de l'humanité, paroissoient dans tout leur jour. Des préjugés enracinés, & l'enthousiasme de la haine, pouvoient seuls chercher à y résister. La conviction se lisoit dans tous les yeux, & l'on voyoit (ce que peut-être on ne verra plus) les remords de la conscience porter la rougeur sur des visages américains. Quelque vicieux, quelque criminels que soient les Américains, ils sont rarement trahis par une émotion extérieure...... Tels sont mes sentimens. Tout esprit de parti à part, & je désire sincérement avoir

par la ſuite des raiſons aſſez puiſſantes pour être forcé d'y renoncer.

Je ſuis, &c.

LETTRE LIII.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre, le 20 Mars 1778.

MON CHER AMI,

Comme vous vous intéreſſez vivement à l'iſſue de ce procès, je m'empreſſe de vous donner la réplique du juge-avocat, & la ſentence du conſeil. Dès que le général eut ceſſé de parler, M. Tudor, le juge-avocat, prenant le ton léger & ſuffiſant, qui lui eſt naturel, s'adreſſa au conſeil, en ces termes :

M. le Préſident & Meſſieurs les Juges,

« Je me trouve enfin dans l'obligation de récapituler les procédés qui, par des incidens & d'autres cauſes inévitables, ont eu lieu juſqu'à ce jour. Ils ont fixé l'attention, & intéreſſé la curioſité publique. Mais

ils doivent leur importance, moins à leur mérite réel, qu'aux talens de celui qui les a fait valoir.

On a fait de grands efforts ; on a mis en uſage toutes les reſſources de l'éloquence, pour déterminer la cour à examiner quelle pouvoit être l'opinion populaire dans d'autres pays. Mais, quoiqu'il fût néceſſaire, pour *l'honneur public*, que le colonel Henley fût ſuſpendu de ſes fonctions, qu'il fût aſſemblé une chambre d'enquête, pour prendre des informations, & qu'on tînt enſuite un conſeil de guerre, vous conſidérerez le mérite de l'officier dont vous êtes aujourd'hui les juges, & le bien du ſervice des états-unis.

L'honneur & la ſincérité ſont les premiers titres du militaire. Ces motifs, & votre équité, feront ſans doute les guides de votre jugement ; & la ſentence que vous prononcerez démentira d'avance tout homme qui oſeroit vous accuſer de partialité.

Il eſt à préſent de mon devoir de préſenter les faits ſous leur véritable jour, & de les dépouiller des acceſſoires qu'on y a

ajoutés avec une adreſſe ſi éloquente. Mon intention n'eſt pas de ſéduire les juges par des expreſſions brillantes & des tournures recherchées. Je ſuis convaincu de mon inſuffiſance...... Je ſuis Américain ; j'épouſe avec ardeur la cauſe de ma patrie ; je ſuis l'ami déclaré du priſonnier..... Mais quoique ces conſidérations puiſſent m'expoſer à la cenſure de quelques eſprits malveillans, je tiendrai, autant qu'il me ſera poſſible, une conduite impartiale. Je ſuis réſolu d'agir dans cette cauſe, comme ſi je n'étois d'aucun parti.

On a inſinué l'idée d'un maſſacre général, avec toute la pompe d'une brillante élocution, & il n'y manquoit que la vérité pour qu'elle fît l'effet qu'on cherchoit à produire. Je ne m'arrêterai pas plus long-temps ſur cette circonſtance. Je me ſuis efforcé de rédiger les autres chefs d'accuſation, & de les claſſer en cinq faits, dans leſquels le colonel Henley eſt regardé, ou comme acteur principal, ou ſeulement comme acceſſoire.

Dans le premier, il eſt acteur principal; ſavoir, lorſqu'il a poignardé, bleſſé, percé

(car on s'eſt ſervi de chacun de ces termes) le nommé Reeves, caporal au neuvieme régiment.

Il s'agit de prouver, en ſecond lieu, qu'un ſergent provincial a poignardé Thomas Trudgett, ſoldat au vingt-quatrieme régiment. Le colonel Henley ne paroît ici que comme cauſe occaſionnelle.

Le troiſieme fait eſt un coup de bayonnette donné à Wilſon, dans lequel il eſt également regardé comme acceſſoire.

Le quatrieme eſt relatif au coup d'épée reçu par le caporal Hadley, dont le colonel eſt perſonnellement l'auteur.

Par le dernier, non-ſeulement on attribue à tous les officiers américains des ſentimens de haine contre les ſoldats anglois, avec le deſir de ſe baigner dans leur ſang, mais encore on accuſe le colonel Henley de fomenter & d'encourager des principes auſſi cruels.

Il eſt néceſſaire, Meſſieurs, de lire les preuves alléguées de part & d'autre. Je commencerai donc par la lecture de celles qui viennent à l'appui de l'accuſation; &

ensuite je lirai celles qui les réfutent, m'assujettissant à procéder fait par fait.

Le premier fait est relatif à l'assassinat de Reeves, par le colonel Henley; (il lut les preuves données de part & d'autre) il ne sera pas inutile d'en rapporter quelques circonstances.

Il paroît, par la déposition du major Sweasey, que le colonel Henley se rendit au quartier des soldats, dans l'intention de se livrer à des actes de bienveillance.

Les prisonniers reçurent ordre de sortir; on les mit sur un rang, & le colonel leur parla avec douceur.

C'est à la cour à juger de la validité des témoignages. Il peut y avoir des témoins d'un caractere si suspect que, quoiqu'on ne puisse pas absolument leur reprocher un parjure, on ait des raisons assez fortes pour ne pouvoir pas non plus ajouter la foi la plus religieuse à la totalité de leurs dépositions.

La cour aura la bonté de se rappeller que c'est d'après le seul témoignage de Buchanan qu'on spécifie les circonstances de la

blessure que reçut Hadley, & c'est à elle à juger s'il est prudent de compter sur la sincérité d'un pareil témoin. Au total, il paroît que Reeves s'est comporté avec beaucoup d'insolence. Ses regards & ses gestes ont été vraisemblablement encore plus audacieux que ses paroles ; néanmoins, malgré toutes ces provocations, on n'a point de raisons de supposer que le colonel ait eu d'autres intentions que celle de le forcer au silence en l'effrayant. Les circonstances mêmes du fait viennent à l'appui de ce que j'avance ; la bayonnette ayant été seulement posée sur sa poitrine. Cette assertion est prouvée par la déposition de plusieurs témoins ; & tous les argumens que l'on fourniroit pour détruire ou affoiblir quelques-uns de ces témoignages, ne peuvent être d'aucun poids, puisque les dépositions sont absolument uniformes. Je prie la cour de se rappeller l'air de candeur, & en même-temps la précision, avec lesquels un des jeunes gens, sur-tout, a donné ses preuves. Ses expressions simples & ingénues n'ont pas manqué, sans doute, de faire impression sur l'esprit des juges. La voici :

Quand le général m'a fait venir devant lui, il m'a demandé si, quand le colonel Henley a descendu de son cheval, & s'est saisi d'un fusil, je pensois que ce fût avec un mauvais dessein ? Je ne le crois pas ; l'acte qui en fut la suite, ne paroît pas avoir été produit par aucune intention criminelle.

Il s'agit ensuite du traitement fait à Trudgett. (*Il lut ici les preuves alléguées de part & d'autre.*)

Le général a discuté la doctrine, relative aux complices des délits, d'une maniere qui auroit fait honneur aux plus experts jurisconsultes. Mais l'application de cette doctrine ne peut point avoir lieu dans la conjoncture actuelle, parce qu'on n'a aucune raison de supposer que le colonel ait donné des ordres à ses soldats, ou qu'il les ait autorisés à commettre des actes de violence. Les ordres qu'il a donnés par écrit prouvent directement le contraire ; & si un officier supérieur est responsable de tout ce que font ceux auxquels il commande, il faut donc regarder le général comme complice du meurtre de miss Macrea, (je vous ai parlé, dans une de mes lettres, de la

cruelle cataſtrophe qui a coûté la vie à cette jeune dame) puiſque les Indiens, qui commirent ce meurtre, étoient ſous les ordres du général. Il n'eſt perſonne cependant qui ſe ſoit jamais aviſé de le lui imputer.

J'imagine que vous ſerez de mon avis, relativement à cette comparaiſon, que je ne crois nullement juſte. L'un de ces meurtres fut commis dans un temps d'hoſtilités, où deux partis étoient engagés l'un contre l'autre. L'autre ſe fit lorſqu'une troupe d'hommes, priſonniers & ſans défenſe, étoit dans une contrée paiſible, & qu'on pouvoit les livrer à la rigueur des loix, s'ils s'étoient rendus coupables de quelques crimes. Le blâme d'une pareille cruauté tomboit donc ſur le général.

Quant à l'aſſaſſinat de Wilſon, vous verrez, Meſſieurs, que cet acte tient eſſentiellement à la fuite de Buchanan. C'eſt à la cour à juger ſi cette fuite eſt réelle ou non. Si elle l'eſt, je ſoutiens que le colonel Henley, conſidéré uniquement comme juge particulier, & abſtraction faite du pouvoir que lui donnoit ſon grade militaire, étoit autoriſé par la loi & par l'uſage à con-

damner à mort toute perſonne qui cherchoit à faire évader un priſonnier. Ce fait nous mene à la conſidération de l'accuſation principale, & je dois enfin parler de l'événement le plus extraordinaire, des bleſſures qu'Hadley a reçues. (*Il lut les raiſons pour & contre.*)

Je ne diſſimulerai pas que le colonel Henley ne ſe ſoit comporté dans cette affaire avec un degré de vivacité que ſes meilleurs amis ne peuvent juſtifier. C'eſt à la cour à examiner les différentes circonſtances de la ſituation où il étoit alors, & à conſidérer à quel point il a été provoqué. S'il eſt poſſible, Meſſieurs, que vous croyiez un homme capable d'ôter la vie à une perſonne innocente, de propos délibéré & de gaieté de cœur ; l'honneur & vos ſermens vous obligent à prononcer contre le colonel une ſentence rigoureuſe. Si, au contraire, vous arrêtez votre attention ſur les inſultes réitérées qu'eurent à eſſuyer, tous les jours, & preſqu'à chaque inſtant, les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, vous croirez devoir excuſer la vivacité trop grande, ſans doute, d'un brave officier, plein d'un zele ardent
pour

pour la gloire de ſa patrie, & qui n'a pû ſouffrir qu'on lui fît un affront. Quant à la ſuppoſition que le colonel Henley propageoit, & encourageoit par ſa conduite des principes ſanguinaires, elle eſt réfutée par le défaut de preuves, capables de lui donner de la conſiſtance, & par le caractere connu du colonel. Mon ami eſt vif; il eſt bouillant; ſon impétuoſité l'a ſans doute entraîné trop loin. Mais il n'exiſte nulle part un homme plus généreux, plus eſtimable & plus ſenſible.

Les ſoldats anglois, en général, malgré la ſituation critique où ils étoient, traitoient les nôtres, dans toutes les occaſions, avec orgueil & mépris. Je pourrois en citer pluſieurs exemples, dans leſquels nos officiers ont été ſouvent obligés d'ordonner, ſur-le-champ, une punition exemplaire. Ce qui s'eſt paſſé avec le colonel Lind, & d'autres circonſtances prouvent aſſez qu'on auroit inutilement eu recours aux officiers anglois pour obtenir juſtice.

Pour vous empêcher de tomber dans l'erreur, en croyant les officiers anglois coupables, je citerai une partie de la dépo-

ſition du colonel Lind, pour mettre en évidence la fauſſe aſſertion de l'avocat du colonel Henley.

Après avoir vu la ſentinelle faire feu ſur une femme, & être parvenu aſſez difficilement à obtenir accès auprès de l'officier américain, commandant de ce poſte, dit le colonel Lind, je l'informai de ce qui s'étoit paſſé entre cette femme & la ſentinelle, le priant de l'envoyer en priſon, pour prendre enſuite ſur l'affaire des informations plus étendues. Il me répondit *qu'il ne le pouvoit pas*, (ce ſont les propres termes dont s'eſt ſervi l'officier américain, & dont l'avocat du colonel Henley fit une fauſſe application) & que les ſentinelles avoient des ordres exprès de faire feu ſur toutes les femmes, auſſi bien que ſur tous les ſoldats qui voudroient paſſer les limites dont elles ont la garde. J'obſervai alors à l'officier américain que cet ordre me paroiſſoit très-extraordinaire, que le général Heath n'avoit ſûrement pas intention que l'on fît feu ſur des femmes, & que vraiſemblablement on avoit mal interprété ſes ordres. Il répliqua que cela ne le regardoit

point, que la ſentinelle étoit obligée de ſe conformer aux ordres qu'elle avoit reçus, & que je devois m'adreſſer à d'autres pour obtenir juſtice. La converſation finit, & nous nous ſéparâmes. — Telle eſt la dépoſition du colonel Lind ; je vous laiſſe à juger s'il y a la moindre analogie entre cette affaire, & ce que veut inſinuer l'avocat du colonel Henley, en diſant *qu'on auroit vainement recours aux officiers anglois*, pour recevoir réparation des inſultes de leurs ſoldats ; mais hâtons-nous de venir à la concluſion de ſon diſcours :

« Je n'abuſerai pas plus long-temps de la patience de la cour. Il m'eſt peut-être arrivé de parler en faveur du colonel un peu plus que je ne me l'étois propoſé en commençant. J'avoue qu'il eſt mon ami ; c'eſt un homme que j'eſtime, tant à cauſe de la bonté de ſon cœur, que de ſa bravoure & de ſon attachement pour ſa patrie ; & ſi je ſuis répréhenſible d'avoir, comme juriſe conſulte, pris un parti dans cette affaire, je l'ai fait, parce que j'ai cru qu'une cauſe, qui avoit, d'un côté, un avocat auſſi habile que le général Burgoyne, devoit être ſou-

tenue de l'autre par tous les moyens de défenſe qu'il étoit poſſible d'employer. »

Le juge-avocat n'a nullement fait mention, dans ſon plaidoyer, du diſcours du colonel au ſergent Fleming, qui, dans mon opinion, donne l'idée la plus juſte & la plus diſtincte de ſon caractere; il n'a pas réfuté non plus le témoignage de ceux qui ont dépoſé contre le colonel. Il veut que la cour croie que le colonel Henley eſt un homme irréprochable; qu'elle le croie, parce qu'il le dit, & après avoir répété qu'il eſt ſon ami intime.

La déciſion de ce procès, qui commença le 20 janvier, & qui, par pluſieurs ajournemens, a été prolongé juſqu'au 10 de février, étoit, comme il eſt aiſé de le croire, l'objet des plus vives inquiétudes. Le jugement prononcé par la cour fut d'abord communiqué au général Heath; mais il ne fut rendu public que le 27 de février; & je m'empreſſe de vous en faire part.

Du quartier-général, à Boſton, le 27 Février.

Extrait des ordres du Général.

Le colonel David Henley, derniérement officier-commandant à Cambridge, accuſé

par le lieutenant-général Burgoyne, devant le conſeil de guerre général tenu à cet effet, & dont le brigadier-général Glover étoit le préſident, d'une conduite indigne d'un officier & d'un gentilhomme, de la ſévérité la plus cruelle & la plus injuſte contre des ſoldats déſarmés, & d'un aſſaſſinat commis de deſſein prémédité.

La cour, après de mûres délibérations, prononce que ce dont on accuſe le colonel n'étant point prouvé, il eſt déclaré libre.

Le général acquieſce au jugement de la cour, la remercie de la vigilance avec laquelle elle a cherché à découvrir la vérité, & ordonne au colonel Henley de reprendre immédiatement la place qu'il occupoit à Cambridge.

Le général croit qu'il eſt de ſon devoir d'obſerver que, quoique la conduite du lieutenant-général Burgoyne, (qui s'eſt porté comme accuſateur contre le colonel Henley) dans le cours de cette affaire, & dans les différens diſcours qu'il a prononcés, relativement à la même cauſe, puiſſe être autoriſée par des exemples précédens, tirés des conſeils de guerre, tenus par des offi-

ciers de l'armée angloiſe. Néanmoins comme la maniere dont il a procédé eſt entiérement étrangere aux formes uſitées dans les conſeils de guerre généraux de l'armée des états-unis de l'Amérique, dont les ſtatuts militaires impoſent au juge-avocat-général l'obligation de ne pourſuivre une affaire qu'au nom des états-unis; & comme toute pratique différente tend à rendre les conſeils de guerre diſpendieux, & à prolonger leur durée, je proteſte ſolemnellement contre cette conduite, de peur qu'on ne cherche, dans la ſuite, à s'en prévaloir, & qu'on ne veuille la citer comme un exemple à imiter.

Signé, J. KEITH. D. A. G.

En conſéquence du jugement de la cour martiale, le colonel Henley reprit le lendemain ſes fonctions; mais ce ne fut que pour la forme; car, la ſemaine ſuivante, le colonel Lée prit le commandement dont il étoit chargé lors de notre arrivée. Tout eſt à préſent rentré dans l'ordre; il regne une parfaite intelligence entre nos troupes & celle des Américains. Le colonel Lée a prévenu un grand mal, auquel je ne puis m'empêcher de

croire que le colonel Henley avoit quelque intérêt. On obligeoit nos ſoldats d'acheter toutes leurs proviſions dans deux magaſins, qui étoient dans les caſernes même, & il leur étoit défendu d'envoyer au marché de Cambridge, où tout étoit à beaucoup meilleur marché. On a accordé un paſſe-port, pour qu'un ſergent & un nombre déterminé de ſoldats puſſent aller faire ailleurs leurs proviſions; par ce moyen, les marchands des caſernes ont remis leurs denrées au prix du marché, ce qui eſt d'un grand avantage pour nos troupes. Après vous avoir entretenu ſi long-temps d'affaires publiques, je penſe que vous lirez avec plaiſir le détail de mes propres affaires.

La réſolution priſe par le congrès de s'oppoſer à notre embarquement, nous a d'abord cauſé beaucoup de chagrin, mais à préſent nous commençons à nous conformer à notre ſort; & l'eſpérance, ce bienfait du ciel qui ſoutient l'homme au milieu de ſes afflictions, ne nous abandonne pas, nous attendons avec impatience la fin de la campagne prochaine.

Il eſt probable que nous ſerons échangés;

quant à moi, j'ai pris mon parti ; & comme je trouve que tout est exceſſivement cher à Cambridge, à cauſe du grand nombre d'officiers qui y demeurent, je vais me retirer dans une ferme près de la ville de Miſtic, où je ne ſerai pas obligé à tant de dépenſes. Depuis que nous ſommes ici, nous n'avons reçu notre paye qu'en papier monnoyé, & il baiſſe ſi promptement que, ſi l'on ne faiſoit pas tout de ſuite l'acquiſition de tout ce dont on prévoit à avoir beſoin, on riſqueroit de perdre les deux tiers & plus de ſes fonds ; l'on donne actuellement 40 ou 50 dallers en papier-monnoie pour une guinée en eſpèces, tandis qu'il y a peu de mois, lorſque nous fûmes faits priſonniers, nous avions beaucoup de peine à en trouver neuf. Cette révolution vous cauſera ſans doute quelque ſurpriſe. Les dépenſes inévitables que je ſuis forcé de faire, & la perte que je ſupporte ſur le papier-monnoie, m'ayant un peu mis à court d'argent, j'ai tiré ſur vous 50 livres ſterlings que je vous prie de payer & de paſſer au compte de votre, &c.

LETTRE LIV.

De Miſtic, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 10 Mai 1778.

MON CHER AMI,

C'EST une maxime reconnue dans tous les temps, & trop malheureuſement fondée ſur l'expérience, que l'évènement répond rarement aux eſpérances que l'on conçoit. Quelle mortification n'éprouve-t-on pas, lorſqu'après s'être flatté de voir les choſes réuſſir au gré de ſes ſouhaits, on eſt cruellement trompé ; telle eſt notre ſituation préſente. Le général Bourgoyne ayant entrepris, une ſeconde fois, de ſolliciter notre congé auprès du congrès, nous avons long-temps attendu, tantôt animés par l'eſpoir, tantôt agités par la crainte. Il a reçu un refus des plus poſitifs.

Cependant, par égard pour la mauvaiſe ſanté du général Bourgoyne, le congrès lui a accordé, le 3 mars dernier, la liberté de

s'embarquer pour l'Angleterre, & il est parti peu de jours après. Ce dernier arrêté du congrès rend notre position présente des plus fâcheuses; cependant, comme il faut céder à la force, nous tâchons de prendre patience.

Les conversations que j'ai eues avec plusieurs Américains des plus distingués par leur rang & leur fortune, mais qui n'étoient pas aussi violentes dans leurs résolutions qu'Hancok & Adam m'ont parfaitement convaincu, qu'à l'époque des premieres hostilités aucun des rebelles ne songeoit à se rendre indépendans; mais à présent ils se sont communiqués ces sentimens de haine qu'un grand nombre d'entre eux ont toujours portés à la constitution britannique, & qu'ils transmettront à leur postérité. Ils se répandent sans cesse en propos injurieux contre notre église & contre notre gouvernement; ils les taxent de tyrannie, de persécution & de cruauté, indépendamment des vexations qu'ils font journellement subir aux loyalistes, & des emprisonnemens continuels; je crois que la façon dont ils ont jugé la cause du colonel Henley prouve assez quel est leur caractere.

Le printemps eſt fort avancé, & la campagne qui nous entoure eſt charmante. Tous les jours il ſe préſente quelque nouveauté qui mérite notre attention ; mais actuellement elle eſt fixée en particulier ſur les oiſeaux qui, en ces lieux, ſont remarquables par la beauté de leur plumage, ſur-tout l'oiſeau de feu (fire bird), l'oiſeau pendant (hanging bird), l'oiſeau bleu & l'oiſeau bourdon.

L'oiſeau de feu eſt un peu plus gros que le moineau franc ; ſon plumage eſt d'un beau jaune-foncé, & preſque couleur de feu, & c'eſt ce qui lui a fait donner ce nom.

L'oiſeau pendant eſt à-peu-près de la même groſſeur. Il eſt d'une belle couleur orangée, & ſes aîles ſont garnies de quelques plumes noires, ce qui fait un contraſte agréable. On croiroit que cet oiſeau ſait qu'il a autant à craindre pour ſes petits de la part de l'homme, que de celles des autres animaux ; il fait ſon nid à l'extrémité d'une groſſe branche, non pas comme les autres oiſeaux, mais il le ſuſpend à une diſtance aſſez grande au-deſſous de la branche, &

ce nid reſſemble à celui d'un *hornet ;* d'un côté on voit un trou qui lui ſert d'entrée, &, ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que ce nid, qui ne paroît que mal aſſujetti, & ſeulement par ſix petites ficelles que cet oiſeau ingénieux forme avec le chanvre qu'il ramaſſe dans les champs, n'eſt jamais emporté par les grands vents. Je vis un jour prendre un de ces nids, & ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'on parvint à le dégager de la branche ſans le mettre en pieces. Il n'y a pas d'oiſeau plus facile à apprivoiſer, & avec le temps & la patience on peut lui apprendre tout ce que l'on veut.

Un officier, grand amateur d'oiſeaux, étant malade & obligé de garder la chambre, reçut une nichée de ces oiſeaux, dont on lui fit préſent. Il s'amuſa à les apprivoiſer, & les nourriſſoit de mouches. Quand ils le voyoient chercher à en attraper, ils le ſuivoient tout autour de la chambre pour en avoir. En peu de temps, il les inſtruiſit ſi bien, qu'au moindre ſignal ils ſe retiroient dans leur nid, & en ſortoient un, deux ou trois, ſuivant les ordres qu'ils rece-

voient de leur maître ; il y en avoit un entr'autres qui étoit ſi familier qu'il le menoit dans le jardin, le laiſſoit voler ſur un arbre ; & lorſqu'il le rappelloit, l'oiſeau revenoit à l'inſtant, & ſe perchoit ſur ſon épaule.

L'oiſeau bleu eſt de la groſſeur du moineau franc, & preſqu'auſſi commun ; il n'a rien de remarquable que la beauté de ſon plumage qui eſt bleu d'azur, dont les rayons du ſoleil relevent encore l'éclat.

L'oiſeau bourdon eſt ici fort commun, mais pas, à beaucoup près, autant que dans les parties méridionales de l'Amérique ; non-ſeulement il eſt remarquable par ſa beauté, mais il a pluſieurs particularités qui lui ſont propres ; c'eſt le plus petit de tous les oiſeaux connus. Il n'eſt pas plus gros qu'une forte abeille. J'imagine que vous ne ne ſerez pas fâché d'en trouver ici la deſcription.

Il n'eſt rien de ſi admirable que la beauté de ſon plumage, dont les couleurs varient à l'infini ; quand vous le regardez ſous un jour, il eſt d'un vert luiſant, ſous un autre il eſt d'un bleu magnifique, ſous un troi-

ſieme ſon plumage paroît d'or ; enfin il eſt impoſſible de déterminer la multitude de couleurs qu'il réfléchit. Cette petite créature ne ſe nourrit que du ſuc des fleurs qu'il aſpire avec ſon bec qui eſt très-long, & il n'y a rien de ſi amuſant que de le voir occupé autour de chaque fleur. Auſſi-tôt qu'il en a épuiſé une, il paſſe à une autre; & pendant qu'il prend ſon repas, il voltige toujours, & ſans ſe repoſer, ainſi que les abeilles. Le mouvement de ſes aîles eſt ſi rapide, qu'il eſt preſqu'impoſſible de les appercevoir, & il fait, en volant, un bruit ſemblable à celui du bourdon. Cet oiſeau n'eſt pas très-farouche ; mais quand on approche pour s'en ſaiſir, il part comme un éclair. Il eſt difficile de concevoir combien ces petites créatures ſont jalouſes les unes des autres ; s'il s'en rencontre pluſieurs ſur un même tapis de fleurs, ils s'attaquent avec une telle impétuoſité, qu'on ſeroit tenté de croire qu'ils vont ſe tuer à coups de bec ; quelquefois, dans la chaleur du combat, ils ſe pourſuivent & entrent juſques dans les appartemens s'ils trouvent des fenêtres ouvertes ; & après s'être battus quelques

inſtans, ils reſortent. La jalouſie n'eſt pas leur unique paſſion ; car, quand ils ne trouvent plus de ſuc dans les fleurs, ils ſe mettent dans une telle colere, qu'ils arrachent les feuilles & les jettent par terre. J'ai ſouvent vu, dans des jardins où il y avoit des platebandes, toute la terre couverte des fleurs qu'ils avoient effeuillées dans un accès de rage.

L'oiſeau bourdon étant ſi petit, ſi difficile à attrapper, je ne ſavois comment m'en procurer un, pour le joindre à la petite collection que je vous deſtine ; je ſentois que ſi je le tirois d'un coup de fuſil, il ſeroit réduit à rien ; ne ſachant comment m'y prendre, je conſultai les habitans de l'endroit, qui m'aſſurerent que je ne pourrois jamais en prendre, à moins qu'il n'en entrât dans une chambre dont la fenêtre ſeroit ouverte. Je reſtai dans mon appartement pendant une ſemaine & plus dans l'eſpoir d'en voir venir. Impatient de ne pas réuſſir, je me mis l'eſprit à la torture pour trouver quelque expédient qui valût mieux, & j'imaginai de charger un piſtolet avec du ſable bien fin, penſant que je pourrois en

étourdir un par l'explosion, ou le terrasser par les grains de sable. Le succès fut tel que je l'avois espéré; ayant fait feu sur un de ces oiseaux, il tomba avec une fleur qu'il tenoit dans son bec; il n'étoit pas tué, mais seulement étourdi par le coup; les grains de sable n'avoient pas même endommagé son plumage, je m'en suis procuré plusieurs autres en ne mettant que de la poudre dans mon pistolet, je me suis assuré que le bruit suffisoit pour les faire tomber.

Il est rare de trouver les nids de ces petits oiseaux, le hasard seul peut en faire rencontrer, car ils ne le font que dans les lieux marécageux, où il croît des arbres qui fournissent un feuillage épais. M'étant procuré l'oiseau, je pensois que le nid ne devoit pas être moins curieux, & je conçus un vif desir de m'en procurer un, mais je sentois bien que le chercher moi-même c'eût été prendre une peine inutile. J'en chargeai plusieurs negres qui coupoient du bois dans un marais, & je promis un dollard à celui qui en trouveroit un, qui m'en donneroit avis & me le montreroit. L'un d'eux vint me dire un matin qu'il avoit trouvé

trouvé un de ces nids. Je me rendis avec lui dans l'endroit où il avoit fait cette découverte, & il me dit : Monſieur, monſieur, voilà le nid. Ne pouvant pas le diſtinguer, il prit une longue perche pour mieux m'indiquer l'endroit où il étoit, je ne vis que de la mouſſe. Mettant alors promptement ſa perche par terre, il me dit : Ne détournez pas les yeux de l'endroit que je vous ai marqué, & vous ne tarderez pas à voir le mâle ou la femelle. En effet, je vis l'inſtant d'après l'un des deux ſe repoſer ſur le nid qui étoit entre deux petites branches : je grimpai ſur l'arbre; mais ſi le negre ne me l'eût pas montré, je ne ſerois jamais parvenu à le trouver ; l'oiſeau étant encore deſſus, il s'enfuit à mon approche, & ſe mit à voler & à bourdonner au-deſſus de ma tête. Il y avoit deux œufs dans le nid, je coupai la branche ſur laquelle il étoit placé, & la mis entre mes dents ; mais en deſcendant j'eus le malheur d'en laiſſer tomber un, & le negre paſſa plus d'une heure à le chercher avec moi, ſans qu'il nous fût poſſible de le trouver ; je fus extrêmement fâché de cette perte, car ces œufs ſont très-

curieux ; heureuſement il m'en reſte un, ſans cela j'aurois de la peine à vous perſuader que cet oiſeau ponde des œufs preſque auſſi gros que ceux du roitelet.

Après avoir examiné le nid, je ne fus pas ſurpris de la difficulté que j'avois eue à le diſtinguer, parmi la mouſſe qui couvroit l'arbre ; il eſt revêtu en-dehors de la même mouſſe, qui reſſemble beaucoup à celle qui croît ſur les vieilles murailles, ou à l'entour des vieux troncs d'arbres, il n'y a pas de nid d'oiſeau auſſi petit. Celui que j'ai pris eſt rond & garni d'un duvet brun, extrêmement doux au toucher que cette petite créature ramaſſe ſur les branches du *ſumach*, arbuſte fort commun dans cet endroit. L'intérieur de ce nid a tout-au-plus un pouce de diamêtre, & ſa profondeur eſt à peine de ſix lignes ; j'en ai le plus grand ſoin, ainſi que de celui de l'oiſeau *pendant*. Je vous les enverrois tous les deux par la premiere occaſion, & je ſuis perſuadé que vous ne pourrez, en les voyant, vous empêcher d'admirer la Providence divine, qui a donné à ces petites créatures tant d'inſtinct pour ſe mettre à l'abri de la pourſuite de

l'homme & de tous ſes autres ennemis ; mais quelle eſt l'eſpece d'animal ou malfaiſant, ou innocent, qui puiſſe être aſſuré de ne pas devenir victime de l'inſatiable cupidité de l'homme !

Il y a peu de jours qu'étant à me promener avec quelques officiers, nous nous arrêtâmes pour acheter des légumes ; pendant que mes compagnons faiſoient leur marché avec la maîtreſſe du logis, j'obſervai une vieille femme aſſiſe au coin du feu, qui avoit continuellement les yeux attachés ſur nous, & laiſſoit par fois couler quelques larmes. Lorſqu'elle vit que nous nous préparions à ſortir, elle ſe leva, &, fondant en pleurs, elle nous dit : Permettez, meſſieurs, qu'une femme pauvre & malheureuſe vous diſe un mot avant que vous quittiez cette maiſon. Vous devez vous imaginer quelle fut notre ſurpriſe. Après l'avoir prié de nous dire de quoi il s'agiſſoit, elle nous demanda d'une voix entrecoupée de ſanglots, & comme ſi elle alloit ſuccomber ſous le poids de ſa douleur, ſi quelqu'un de nous avoit connu ſon fils, tué à la bataille de Huberton, &

que l'on nommoit le colonel Francis. Plusieurs de nous lui répondirent qu'ils l'avoient vu après sa mort.

Elle demanda alors si l'on avoit trouvé son porte-feuille ; si ses papiers, parmi lesquels il y avoit des titres, étoient en sûreté, & si quelqu'un des soldats avoit sa montre ; si elle pouvoit seulement, ajouta-t-elle, obtenir ce bijou, & le garder pour l'amour de son cher fils, elle se trouveroit heureuse. Le capitaine Ferguson, de notre régiment, qui étoit présent, lui dit qu'il craignoit que les papiers & le porte-feuille du colonel ne fussent égarés, ou peut-être même entiérement perdus ; mais, ma bonne femme, ajouta-t-il, en tirant une montre de son gousset, si ceci peut contribuer à votre bonheur, je vous le donne du meilleur de mon cœur. Nous fumes tous étonnés, ne sachant nullement que cette montre eût appartenu au colonel : le capitaine Ferguson l'avoit achetée d'un tambour. Il est impossible de vous décrire les symptômes de joie & de douleur qui se peignoient alternativement dans les traits de cette pauvre mere ; je n'ai de ma vie vu ces deux passions si

fortement exprimées ; elle baiſoit la montre ; elle regardoit enſuite le capitaine avec des yeux où la reconnoiſſance étoit peinte, puis elle baiſoit la montre de nouveau ; elle ne pouvoit trouver de mots pour exprimer les différentes ſenſations qui agitoient ſon ame. Elle auroit déſiré rendre bienfait pour bienfait ; mais toutes ſes facultés ne lui permettoient d'offrir que des remercimens entrecoupés de ſanglots. Notre émotion étoit auſſi vive que la ſienne ; nous promîmes de faire chercher les papiers, & je crois que, dans ce moment, j'aurois même expoſé ma vie pour lui procurer cette ſatisfaction.

Vous ſavez que je n'ai jamais aimé le thé ; le croyant nuiſible à l'eſtomac, j'ai toujours fait uſage de quelqu'autre boiſſon qui pût m'en tenir lieu ; je viens d'en adopter une dont ſe ſervent les habitans, depuis qu'ils ſe ſont fait violence pour renoncer au thé, lorſqu'on a voulu mettre en vigueur le bill du port de Boſton : cette boiſſon eſt une infuſion de la fleur de ſaſſafras. L'utilité de la racine de cet arbre étant bien connue pour toutes les maladies ſcorbutiques, je crois que la vertu des fleurs doit

être encore plus efficace, lorſqu'elles ſont infuſées dans l'eau : c'eſt une boiſſon délicieuſe, & dont le goût reſſemble à celui de la pêche. On trouve ici des ſaſſafras en abondance ; ils bordent les bois, & croiſſent ſur-tout près des buiſſons & des enclos. Ce ſont ordinairement les premiers arbres qui viennent dans les terres incultes ; les vaches en aiment beaucoup les rejettons, & les recherchent par-tout où elles peuvent en trouver. Si c'eſt dans un enclos, elles abattent ſouvent les barrieres qui les défendent. Les femmes ſe ſervent de l'écorce de cet arbre pour teindre la laine, & elles en obtiennent une belle couleur orange, qui réſiſte à l'ardeur des rayons du ſoleil.

Je vous ai dit, au commencement de cette lettre, que le général Bourgoyne étoit parti pour l'Angleterre ; ſans doute, à ſon arrivée, ſes ennemis ſe feront un plaiſir de l'attaquer dans tous ſes retranchemens ; mais gardez-vous de ſuivre l'opinion d'une multitude aveugle, & ne prenez pas parti dans une faction injuſte. Le général, dans toutes les difficultés, & dans tous les dangers, a toujours mérité la confiance de l'armée,

même dans cette affaire récente du colonel Henley. Nous avons été auſſi ſurpris que ſatisfaits de tous les efforts qu'il a faits, pour nous procurer la juſtice qui nous étoit due. Beaucoup de perſonnes mal-intentionnées aſſureront qu'il n'a cherché que ſa propre ſatisfaction & ſa commodité, en abandonnant ſon armée ; je puis, à cet égard, proteſter, avec ſincérité, que ni officiers, ni ſoldats, n'ont témoigné le moindre mécontentement de ſon départ pour l'Angleterre, & qu'au contraire c'étoit leur déſir unanime qu'il allât en Europe pour juſtifier ſa conduite & la leur. Il a, dans tous les temps, partagé les dangers & les peines du dernier des ſoldats ; ils le regardent tous comme leur ami, & ce ſera un plaiſir bien vif pour nous de le recevoir, ou au moins d'apprendre de ſes nouvelles. Je finis, en eſpérant que vous voudrez bien fermer l'oreille aux propos des calomniateurs, & me croire, &c. &c.

LETTRE LV.

De Miſtic, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 20 Mai 1778.

MON CHER AMI,

ON ne peut pas douter que les motifs qui engagent le congrès à nous retenir priſonniers, ne ſoient pour avoir des ôtages, en cas qu'il éprouve quelques revers, dans la partie du ſud, dans le cours de la campagne prochaine; ou pour empêcher que nos ſoldats ne ſoient remis en liberté, ou ne prennent la fuite, s'il nous arrivoit de faire quelque diverſion près Boſton, ou ſi nous venions à débarquer une armée. Le conſeil de Boſton, ſous prétexte que les troupes s'en trouveroient mieux, a changé la premiere brigade des Anglois, composée de l'artillerie du corps avancé, & du neuvieme régiment, le 15 du mois dernier, & l'a envoyée de Proſpect-Hill à Rutland, qui eſt à quarante-cinq milles plus avant

dans les terres. Ils doivent y reſter juſqu'à ce que le congrès donne de nouveaux ordres ; les autres troupes angloiſes iront les y joindre ſous peu. Quant aux Allemands, les Américains les trouvent ſi doux, ſi ſoumis, qu'ils reſteront à leur ancien quartier à Winterhill.

Nous venons d'apprendre, par un officier qui vient de Rutland, que la premiere brigade y arriva le 17 ſur les deux heures ; que les ſoldats furent envoyés dans des caſernes conſtruites avec des piquets de vingt pieds de haut, & qu'ils étoient traités avec beaucoup de ſévérité ; que leurs proviſions étoient très-minces, & qu'il ne leur étoit pas permis de ſortir, pour ſe procurer la moindre choſe parmi les habitans. Les officiers ont obtenu, avec beaucoup de difficulté, d'être logés dans des maiſons voiſines, mais à une grande diſtance des uns des autres. Il eſt fort heureux pour les troupes qu'un vaiſſeau neutre ſoit arrivé avec quelques vivres à bord, au moment où ils alloient ſe mettre en marche, ſans quoi les ſoldats ſe feroient trouvés dans une ſituation bien miſérable.

Nous ne trouvons plus la même facilité à nous procurer les choses qui nous sont nécessaires, n'ayant que de l'argent du congrès, c'est-à-dire, du papier à donner en retour, & les gens du pays ne paroissent pas en faire grand cas. Je suis tenté de croire que les politesses & les offres de services qu'ils nous faisoient d'abord, ne provenoient que du motif qu'ils recevoient de l'argent monnoyé pour prix de leurs marchandises.

Les arbres sont maintenant en fleurs ; & chaque maison ayant son verger, le pays offre dans son ensemble un coup-d'œil charmant. D'après les informations que je me suis procurées, je vois que la plupart des fruits d'Europe ont dégénéré dans la Nouvelle-Angleterre, excepté le pommier, qui, s'il n'y produit pas de meilleur fruit, a du moins multiplié considérablement. Je suis d'autant plus porté à croire ce rapport vrai, que le cidre y est plus commun que dans aucune autre partie du monde. La plupart de nos racines & de nos légumes y ont parfaitement réussi ; quant aux grains, soit par défaut de soin, ou par la maniere de

le conſerver, ils ne réuſſiſſent pas également. Le bled germe, l'orge ſe ſeche, & l'avoine rend plus de paille que de grain. Pour y ſuppléer, le maïs, ou bled d'Inde, croît ici en perfection, & eſt la denrée tant pour le peuple que pour les troupeaux. Je ne m'arrêterai pas à vous donner une deſcription de cette ſemence, le bled d'Inde étant fort connu en Angleterre. Son grain eſt, ſans contredit, la nourriture la plus ſubſtantielle & la plus nutritive pour les troupeaux & pour la volaille; il leur rend la chair ferme & d'un goût exquis, mais il ne convient nullement aux chevaux. J'ai été témoin, il y a quelques jours, des effets pernicieux qu'il produit ſur ces animaux. Un homme ivre étant entré dans une auberge, après avoir fatigué ſon cheval par une courſe forcée, voulut abſolument qu'on lui donnât à manger. Le pauvre animal prit ſon repas avec grand appétit; mais au bout de deux heures, il fut privé de l'uſage de ſes membres; il étoit étendu par terre, & paroiſſoit ſouffrir beaucoup. Le ſeul remede que l'on crut capable de le ſoulager, fut de le déferrer, & de le traîner dans

une marre ; il fut quatre jours ſans pouvoir ſe tenir ſur ſes jambes ;& même au bout de ce temps, il ne marchoit encore qu'en boitant ; ce qui me fit d'autant plus de peine, que c'étoit un cheval excellent que ſon maître avoit fait venir de la Virginie. Les chevaux de ce pays ſont infiniment plus eſtimés que ceux de la Nouvelle-Angleterre ; de toutes les races connues de ce noble animal, cette derniere eſt, ſans contredit, la plus difficile à bien dreſſer. Ces chevaux ont en général la tête & l'encolure aſſez bien ; mais leur arriere-main n'y répond nullement : ils ont tous, ſans exception, ce que les maquignons appellent la croupe de mulet, & le jarret de chat. A leur allure naturelle, qui eſt fort déſagréable, ils peuvent faire huit à dix milles par heure. Cette allure n'eſt pas l'amble auquel on accoutume les chevaux deſtinés aux dames en Angleterre, mais une ſorte de traquenard dont vous n'avez pas d'idée, & qui eſt capable de fatiguer davantage un cavalier qui n'y eſt pas accoutumé, pendant une courſe de deux milles, que ne le feroit une chaſſe au renard dans l'eſpace

de toute une journée. Pour être persuadé de cette vérité, il faut avoir monté une de ces rossinantes de la Nouvelle-Angleterre ; c'est un nom qu'ils méritent avec justice, car je vous assure qu'ils ressemblent beaucoup au coursier de don Quichotte ; & si vous rencontriez un de ces habitans à cheval dans les bois, avec *son fer flamboyant* (c'est ainsi qu'ils nomment un fusil ou un mousquet), vous le prendriez pour le chevalier de la triste figure en original. Ces chevaux ont la charpente très-mince, & peu chargée de graisse, la queue très-longue, & une criniere qui descend jusqu'aux genoux ; on ne leur coupe jamais ni l'un ni l'autre. Représentez-vous sur un cheval de cette espece un homme étendant de longues jambes, pour toucher du bout du pied un étrier qu'il peut à peine atteindre ; figurez-vous sa position perpendiculaire, sa figure allongée, maigre & décharnée, un vieux bonnet gris sur la tête, surmonté d'un énorme chapeau rabattu, les poches de la selle derriere lui, par-devant ses sacs à provisions, son *fer flamboyant* qu'il porte sur son épaule ; représentez-

vous, dis-je, un ſemblable perſonnage, & gardez votre ſérieux ſi vous le pouvez.

Outre le bled d'Inde, les habitans cultivent une grande quantité de *ſqushes*, eſpece de potiron ou melon. La ſemence en a été apportée d'Europe par les premiers colons; & depuis ce temps, il a toujours été cultivé avec le plus grand ſoin : il y réuſſit même mieux aujourd'hui qu'en Europe. Ce fruit a un goût fort agréable, lorſqu'il eſt cuit dans l'eau, & ſe ſert comme légume.

Le Sol de la Nouvelle-Angleterre n'eſt pas par-tout le même; j'ai remarqué qu'il produiſoit davantage vers le ſud, où l'on trouve des marais dans les terreins bas, & preſque par-tout des pâturages excellens. Les meilleurs de ces marais produiſent ordinairement une tonne de foin par *acre*, & quelques-uns en produiſent juſqu'à deux; mais ce n'eſt qu'un foin aigre & de mauvaiſe qualité. Le pays, comme je vous l'ai déjà dit, n'eſt favorable que pour le bled d'Inde. Les bêtes à cornes ſe trouvent en grand nombre dans la Nouvelle-Angleterre, & il y en a même de très-groſſes; les porcs y

ſont auſſi en très-grande quantité, & excellens lorſqu'ils ſont engraiſſés avec le bled d'Inde, quelques-uns peſent juſqu'à cinq cents livres.

Nous nous ſommes amuſés à pêcher des *ell-wives* ou *all-wives*, poiſſon qui reſſemble beaucoup au hareng par le goût & par la forme, màis plus petit ; ils viennent, dans cette ſaiſon, dans les bayes & dans les plus plus petits détroits pour y frayer. La marée montante les amene en grande quantité ; & quand elle baiſſe, ils remontent auſſi loin qu'ils peuvent pour trouver de l'eau douce. Lorſque la marée eſt tout-à-fait baſſe, ils reprennent le chemin de la haute mer, & c'eſt alors qu'il eſt facile de le pêcher. On ſe ſert pour cela d'un filet attaché à un cerceau, & fixé au bout d'une longue perche ; ces filets ſont très-amples, & d'un ſeul coup, on peut en prendre deux ou trois douzaines. C'eſt un objet de commerce des habitans, qui les ſalent & les mettent dans des tonneaux, pour les envoyer aux Indes occidentales.

Il eſt inutile de vous dire que nous autres anglois qui aimons naturellement à

nous occuper, nous en cherchons ſans ceſſe les moyens. Maintenant, privés de livres & de gazettes, il eſt tout ſimple que nous cherchions à nous procurer des amuſemens conformes à nos goûts reſpectifs. Quelques officiers, venus de l'orient de l'Angleterre, avoient formé le projet de faire combattre des cocqs, vous ſavez que j'ai toujours regardé cet uſage barbare comme une atrocité, & que la nation qui ſouffre des cruautés ſemblables ſe dégrade. Je vous avoue que jai reſſenti un plaiſir bien vif en entendant la leçon donnée par une vieille femme à quelques officiers qui vouloient lui acheter un couple de beaux cocqs qui étoient dans ſa baſſe-cour. Elle leur demanda d'abord ſi c'étoit pour les faire combattre, ou pour les tuer & les manger ? Lorſqu'ils lui eurent fait connoître leur intention, elle s'écria avec indignation : » Je » vous jure que vous ne les aurez ni l'un » ni l'autre, je ne crois pas qu'il y ait des créa- » tures plus altérées de ſang que vous au- » tres anglois ; lorſque vous ne pouvez pas » vous égorger les uns les autres, vous voulez » exciter deux innocentes créatures à s'en- » tretuer.

» tretuer. Sortez, ſortez de mon habitation, » vos cruautés n'ont pas encore été oubliées » à Waterdown (c'étoit un endroit où il » y avoit eu de ſi grands combats de cocqs), » où vous avez fait ſouffrir mille atrocités » à vos pauvres victimes; allez, allez, ſortez » à l'inſtant, vous dis-je. » Je ne puis vous dire combien je me ſuis diverti en les voyant décamper au plus vîte, car cette bonne femme étoit entrée dans une colere ſi violente, qu'elle les auroit battus; & ſa béquille qu'elle tenoit levée, & dans une direction menaçante, ajoutoit beaucoup à l'énergie de ſa harangue. Voilà le ſeul exemple que je puiſſe me rappeller de l'humanité des Américains.

La Nouvelle-Angleterre produit une grande abondance de bois de conſtruction, les bois & les marais étant pleins de chênes, d'ormes, de frênes, de cyprès, de pins, de châtaigniers, de noyers, de cedres, d'érables, de ſapins, de ſaſſafras, & de ſumachs, ainſi que de toutes les autres eſpèces d'arbres qui croiſſent en Angleterre. Les ſapins y ſont d'une hauteur prodigieuſe, & très-propres à faire des mats, des vergues &

des planches. On ſe ſert du ſumach pour teindre & pour tanner ; le cedre produit des gommes odoriférantes, & leur ſert en outre à faire des lattes pour couvrir leurs maiſons, ce bois étant plus durable & plus capable que les autres de réſiſter au mauvais temps ; mais l'honneur de leur forêt eſt le chêne, le ſpruce & le ſapin, qui y croiſſent avec une telle abondance que la marine angloiſe pourroit y acheter ſes bois de conſtruction à meilleur compte que dans la Ruſſie. C'eſt pour cette raiſon qu'il ſe conſtruit plus de vaiſſeaux dans cette province, que dans toutes les autres parties de l'Amérique ; ils ont la réputation d'être bien faits & ſolides, mais c'eſt à cette même ſolidité que l'on impute le défaut qu'ils ont généralement d'être mauvais voiliers.

Les Européens s'accoutument difficilement au bruit que font les grenouilles, qui ſont ici en très-grand nombre, & infiniment variées dans leurs eſpeces. On ne ſait d'abord d'où vient cet horrible vacarme dont on peut à peine s'empêcher d'être effrayé lorſqu'il frappe les oreilles pour la

premiere fois. Leurs croassemens sont modulés à l'infini, & quelques-uns ressemblent au mugissement d'un bœuf. Pour vous faire concevoir en quel nombre elles sont sur ce continent, & quel bruit elles sont cacables de faire, je vais vous raconter un trait, dont on m'a fait part & dont on m'a garanti la vérité.

Pendant une nuit du mois de juillet 1788, la ville de Windham, située sur la riviere de Weimomantie dans le Connecticut, reçut une vive alarme, occasionnée seulement par ces animaux. Toutes les grenouilles d'un étang voisin, qui avoit près de trois milles en quarré, & que les grandes chaleurs avoient mis à sec, s'étoient formées en corps, & marchoient pour gagner la riviere de Weimomantie, qui en est à cinq milles de distance, elles n'avoient pas d'autres chemins pour s'y rendre que de traverser la ville; & à minuit, elles y firent leur entrée. Les *grenouilles taureaux*, comme pour être les plus puissantes, ouvroient la marche, & les autres venoient ensuite. Elles étoient en si grand nombre, qu'elles mirent plusieurs heures à défiler; & comme elles avoient beaucoup souffert du défaut d'eau, leurs

croassemens ressembloient à des gémissemens ou plutôt à des cris affreux. Les habitans effrayés croyant que c'étoient les François & les Indiens, se jetterent à bas de leurs lits à moitié nuds & s'en fuirent à près d'un demi mille, sans regarder derriere eux; les plus courageux voyant cependant qu'ils n'étoient pas poursuivis, prirent la généreuse résolution de retourner sur leurs pas. Lorsqu'ils furent près de la ville, ils crurent entendre distinctement les mots, *Wight helderkin, dies tété*(1), sons qui ont quelque rapport avec le bruit que font ces animaux; nos gens, dans leur frayeur, s'imaginerent que le dernier mot étoit *traitez*, & trois des plus résolus s'avancerent en chemise pour traiter, en effet, avec le général; mais leur harangue n'ayant point obtenu de réponse, & ne pouvant rien distinguer dans les ténebres qui étoient très-épaisses, leur terreur fut portée au comble. Ils étoient fort inquiets sur le sort qui les attendoit, quand heureusement les premiers rayons du jour

---

(1) Tels sont à-peu-près ces sons écrits à la maniere françoise, *ouêt*, *hilderkaene*, *daïer tété*.

mirent fin à leur perplexité, en leur montrant que ces terribles ennemis n'étoient qu'une armée de grenouilles mourant de ſoif, & allant chercher de l'eau à la riviere.

Depuis ce temps les habitans de la Nouvelle-Angleterre font toujours des plaiſanteries à ceux de Windham ſur leur timidité; mais je penſe que, dans une occaſion ſemblable, ces *Yanckees* auroient pu ne pas montrer plus de courage.

Toutes les nuits, pendant cette ſaiſon, nous ſommes environnés d'une muſique qui n'eſt pas, à la vérité, très-harmonieuſe, exécutée par les grenouilles, les grenouilles-taureaux, les hoopingows (ſorte de chat-huant), & le *whipper will*, oiſeau qu'on a ainſi nommé à cauſe de ſon chant nocturne, qui ſemble articuler *whipper will;* il eſt auſſi connu ſous le nom de *pope*, parce qu'il prononce quelque choſe de ſemblable de ce mot, lorſqu'il s'abat ſur une branche ou ſur une barriere. J'ai pluſieurs fois eſſayé d'en tirer quelques-uns; mais, comme ils ſont d'une couleur rembrunie & qu'ils ont le vol extrêmement rapide, je n'ai jamais pu parvenir à en tuer un ſeul. D'après la deſ-

cription que les habitans m'ont faite de cet oiſeau, il eſt de la groſſeur d'un coucou, ſon bec eſt court & très-large, ſa tête fort groſſe, & ſes aîles longues & étroites. Il porte au-deſſous de la gorge une eſpece de membrane qu'il peut gonfler & emplir d'air à volonté, & c'eſt, dit-on, ce qui occaſionne le bruit de pope lorſqu'il ſe perche. Malgré ſa conformation, cet oiſeau n'eſt pas carnaſſier; je crois, d'après ce détail, que ce pourroit bien être le faucon de Muſquito, dont nous appercevons ici une grande quantité pendant le jour. Pour m'en aſſurer davantage, j'en ai tué un que j'ai trouvé abſolument ſemblable à la deſcription que l'on m'a faite de l'autre, ſi ce n'eſt que je ne lui ai point trouvé de membrane ſous la gorge. Peut-être cette circonſtance eſt-elle imaginaire, & je ſerois très-diſpoſé à prononcer que le faucon de Muſquito & le *whipper will* ſont un même oiſeau.

Je ſuis fâché de vous apprendre que les Américains ne réuſſiſſent que trop dans les efforts qu'ils font auprès de nos ſoldats, pour les engager à paſſer à leur ſervice;

il y a quelques jours que toute la musique du soixante-deuxieme régiment (excepté le maître) a déserté. Elle est aujourd'hui incorporée dans un régiment américain qui est à Boston. Il est vrai que la tentation est bien forte, & il faut être un caporal Reeves & avoir sa fermeté pour résister. Jugez combien il est flatteur pour un soldat de savoir que, par sa désertion, il devient libre, qu'il est protégé, qu'il acquiert la permission de faire le commerce ou le métier qu'il veut; & que, s'il s'engage dans leur armée, il obtient bientôt une commission d'officier. Ils ont à présent un major Brown, qui a, en outre, un emploi dans les vivres, qui déserta du quarante-septieme régiment pendant la bataille de *Lexington* & de *Concorde* Ce malheureux conserve tant de honte de sa bassesse, que quand il rencontre un de ces anciens officiers, il fait tout ce qu'il peut pour l'éviter. Vous conviendrez avez moi que ceux qui se trouvent subordonnés à un homme de cette espece, méritent bien d'exciter la compassion. Mais vous serez charmé de la conduite noble & de l'énergie qu'a montrée un enfant de dix

ans, tambour dans notre régiment. Son pere, qui y étoit ſoldat, avoit déſerté il y a quelque temps & étoit dans Boſton; il ſe riſquoit quelquefois, pendant la nuit, à rôder autour de nos caſernes pour tâcher de trouver ſon fils, & de l'emmener avec lui, par force, s'il en étoit beſoin. Voyant que ſes tentatives étoient vaines, il envoya un Américain pour négocier cette affaire, mais l'enfant lui répondit fierement: « Non, » dites à mon pere que, s'il a pu s'oublier » au point de déſerter, & d'être infidele à » ſon roi & à ſa patrie, ſon fils ne l'imi» tera pas; c'eſt d'eux que je reçois le pain » que je mange, & je veux vivre & mourir » à leur ſervice. Je ſuis, &c.

LETTRE LVI.

De Miſtic, dans la Nouvelle-Angleterre, le 10 Septembre 1781.

MON CHER AMI,

NE ſoyez point ſurpris ſi je vous entretiens de maſſacres. La conduite que l'on tient ici ſemble annoncer des projets ſan-

guinaires. Depuis la lettre que je vous ai écrite, trois hommes ont reçu des coups de fusils; l'un d'eux a été blessé, mais la catastrophe la plus malheureuse est la mort du lieutenant Brown du vingt-unieme régiment, qui a été tué dans une chaise, en ramenant deux femmes des casernes. La sentinelle qui a fait le coup est un enfant à peine âgé de quatorze ans; il lui cria d'arrêter, mais les chevaux n'obéissant point & étant emportés, M. Brown s'avança hors de la chaise & voulut parler. Le petit scélérat saisit cet instant pour le mettre en joue, & lui passa une balle dans la tête. Sans la présence de quelques officiers qui heureusement se trouverent là, & la grande discipline qui regne parmi nos soldats, le petit misérable auroit été mis en pieces, & on eut toutes les peines du monde à les empêcher d'aller l'enlever dans le corps-de-garde américain. Nous avons perdu par cet accident fatal un jeune homme de la plus belle espérance qui s'étoit signalé pendant la campagne, & qui, s'il eût vécu, auroit pu parvenir à tout.

Lorsque cet événement fut rapporté au

général Philipps, il écrivit ſur-le-champ la lettre ſuivante au général Heath.

« Les meurtres & les aſſaſſinats ont ceſſé » d'être regardés comme un crime, il ſeroit » inutile de réclamer une juſtice dont l'ombre » même eſt depuis long-temps bannie de ces » provinces ; je borne ma demande à prier » qu'il ſoit permis à un officier de ſe rendre » au quartier du général Washington, pour » lui ſoumettre cette affaire. »

Le général Philipps ne reçut point de réponſe, mais l'officier commandant les troupes américaines eut ordre de le mettre aux arrêts chez lui ; & en conſéquence, il y a des ſentinelles poſées aux environs de ſa maiſon & de ſon jardin.

Quelques jours après la mort de M. Brown, on obtint la permiſſion de l'enterrer dans l'égliſe de Cambridge. Tous les officiers qui étoient dans la ville, & ceux des environs, aſſiſterent au convoi. Vous pouvez vous imaginer combien cette cérémonie étoit lugubre ; chacun de nous déploroit la perte d'un jeune homme univerſellement eſtimé & chéri de ſes camarades, & réfléchiſſoit que le même ſort nous menaçoit peut-être

en vivant au milieu d'un tas de ſcélérats ; qui paroiſſoient faire ſi peu de cas de notre exiſtence.

Je ne puis paſſer ſous ſilence la petiteſſe avec laquelle les Américains témoignerent leur reſſentiment, pendant le temps que l'on faiſoit un ſervice ſur le corps de notre camarade. Ils entrerent dans l'égliſe qui avoit été fermée depuis le commencement des hoſtilités, détruiſirent tout ce qui ſe rencontra ſous leurs mains ; la chaire, le pupitre, la table de communion, & finirent par monter dans de ſuperbes orgues, dont ils briſerent les ſoufflets & les tuyaux ; quand ils n'apperçurent plus rien à ſacrifier à leur brutalité, ils ſe retirerent.

Quoique (comme le général Philipps le dit dans ſa lettre, ce que je crois en effet très-réel) tous principes d'équité paroiſſent être bannis de ces provinces, les Américains n'en ſont cependant point encore venus au point de ne prendre aucune connoiſſance d'un crime atroce, &, ne fût- ce que pour en impoſer à la populace, ils veulent au moins avoir l'apparence d'en appeller à une juſtice qui ne prononce que ce qu'ils

ſui dictent. Il fut donc ordonné qu'on aſſembleroit un conſeil de guerre, pour juger le jeune ſoldat qui avoit tué le lieutenant Brown; la déciſion du conſeil fut envoyée, par le général Héath, au général Philipps, pour être communiquée aux troupes angloiſes, & portoit que « le conſeil de guerre » qui s'étoit aſſemblé, pour examiner la » conduite d'une ſentinelle américaine, qui » avoit tué d'un coup de fuſil le lieutenant » Brown du vingt-unieme régiment, décla» roit que le ſoldat avoit agi en brave & » fidele ſerviteur, & en conſéquence l'ac» quittoit de toute pourſuite. »

Ce n'eſt pas ſeulement aux officiers & aux ſoldats qui ſont à Cambridge, que l'on s'attache à faire des inſultes; ceux qui ſont à Rutland ſont encore, s'il eſt poſſible, plus maltraités. Vous en jugerez par le fait ſuivant. M. Bowen, chirurgien du neuvieme régiment; le lieutenant Toriano du vingtieme régiment, & le lieutenant Houghton du cinquante-troiſieme régiment, étant à la promenade une après-midi, furent rencontrés par un habitant, qui, en ſa qualité de *Select man*, (ce ſont des eſpeces d'inſ-

pecteurs, qui reglent les affaires des paroiſſes, & citent les perſonnes qui n'aſſiſtent pas au ſervice divin, obligeant ceux qui ſont dans les rues le dimanche à cette heure, & même les voyageurs, à entrer dans l'égliſe. Ce ſont d'ailleurs des gens fort importans.) cet homme, dis-je, prétendoit à une autorité très-étendue, & s'étoit diſtingué dans différentes occaſions par ſon inſolence, & par les perſécutions qu'il exerçoit ſur les priſonniers de guerre, ainſi que ſur lés infortunés loyaliſtes reſtés dans ce canton. Ce perſonnage accuſa ces Meſſieurs d'avoir paſſé ſur ſon terrein; & avant qu'ils aient pu lui expliquer qu'ils n'avoient point cru s'être promenés ailleurs que ſur la grande route, il les traita de la maniere la plus outrageante, & leva même ſur eux un fouet qu'il tenoit à la main. M. Bowen, qui ſe trouvoit le plus près de lui dans ce moment, repouſſa l'inſulte par un coup de poing, & il s'en ſuivit un combat où l'américain eut le deſſous. M. Bowen n'en reçut pas moins quelques fortes contuſions, car ſon adverſaire étoit vigoureux, & ne mettoit pas moins de confiance dans ſa force que dans ſa prétendue autorité.

Quoique cette insulte ait été faite publiquement, & en présence de plusieurs personnes qui se trouvoient alors sur sa route, & qui déposerent que M. Bowen avoit été frappé le premier, ces trois Messieurs, par l'influence du *Select man*, ne furent pas plutôt de retour chez eux, qu'un détachement de soldats vint les chercher pour les conduire au corps-de-garde, où ils passerent la nuit dans la chambre commune. Les soldats occupant les lits de camp, les prisonniers furent obligés de se coucher sur le plancher crotté, où ils eurent à souffrir toutes sortes d'indignités de la garde, qui, non contente de tenir les propos les plus indécens, crachoit sur eux pendant qu'ils étoient à terre. Le lendemain matin, ils furent conduits dans une chambre attenant le corps-de-garde, où ils n'étoient pas beaucoup plus commodément; enfin, après sept ou huit jours de prison, on leur donna à entendre qu'ils alloient être livrés à la justice civile.

L'humanité du sieur Carter, major d'artillerie, (qui se trouvoit le doyen des officiers des troupes confédérées, en garnison à Rutland,, considérant d'ailleurs qu'il étoit

de ſon devoir d'intervenir dans cette circonſtance) le porta, dès le premier moment de l'empriſonnement de ces Meſſieurs, à s'intéreſſer vivement en leur faveur. Il avoit repréſenté à l'officier commandant la garde la cruauté & l'injuſtice de la conduite qu'on tenoit envers eux ; mais voyant qu'il ne pouvoit obtenir aucune ſatisfaction, il demanda un paſſe-port pour envoyer un officier à Cambridge, enfin que l'affaire fût expoſée par le canal du général Philipps à l'officier général commandant à Boſton. Le major Carter informa alors les priſonniers des démarches qu'il avoit faites, & leur dit qu'il croyoit néceſſaire, pour le bien de la choſe, de traiter leur cauſe comme une affaire qui intéreſſoit toutes les troupes angloiſes, & qu'il leur ordonnoit, en conſéquence, d'attendre le réſultat de l'intervention du général Philipps vis-à-vis du général américain, & de ne faire aucune démarche par eux-mêmes.

Avant le retour de l'officier qui avoit été détaché au général Philipps, les priſonniers furent cités pour comparoître devant un juge qui réſidoit à quelque diſtance de Rut-

land, & ils y furent conduits avec toutes les précautions que l'on emploieroit pour des criminels qui vont recevoir leur ſentence. Ce magiſtrat étoit un apothicaire, qui, à quelques grands mots qu'il ſavoit par cœur, joignoit l'air empeſé d'un prédicateur *Quaker.* Peut-être étoit-ce en faveur de ſes qualités que le gouvernement l'avoit choiſi, comme le ſeul homme capable de ſupporter tout le poids de la dignité d'un juge de village. Il étoit environné d'une nombreuſe ſuite d'officiers de police, tels que *Commitre & Selectmen*, qui, joints à la multitude des ſpectateurs, que la curioſité avoit attirés à ce *jugement*, formoient une aſſemblée très-impoſante.

Les priſonniers ne furent pas plutôt introduits devant ce tribunal auguſte, que le docteur *Frienck*, (c'eſt le nom du magiſtrat) qui étoit dans un fauteuil, placé à l'endroit le plus avantageux de la chambre, ſans attendre qu'aucune accuſation fût portée contre eux, commença ſon interrogatoire, & leur demanda, avec toute la ſolemnité que requerroit l'importance de ſa charge, s'ils s'avouoient *coupables* des crimes dont on les chargeoit ? A une queſtion auſſi ſinguliere, je

je penſe qu'il ſeroit difficile à la perſonne la plus douée de ſang-froid de commander à ſon ſérieux. Les accuſés, eux-mêmes, ont aſſuré que ce n'avoit pas été ſans de grands efforts qu'ils avoient retenu un ſourire prêt à éclater; ils conſerverent cependant toute la gravité que la décence exigéoit, & l'un d'eux répondit qu'ayant ſouffert pluſieurs jours de priſon ſous une garde militaire, traitement qu'ils croyoient très-injuſte, leur officier commandant avoit regardé cette affaire comme devant être une cauſe commune à toutes les troupes angloiſes; qu'ils s'en étoient, en conſéquence, rapportés à leur général pour en avoir ſatisfaction; qu'il ne leur reſtoit plus qu'à attendre qu'il eût manifeſté ſes intentions, & que c'étoit toute la réponſe qu'ils pouvoient lui faire.

Le juge outré d'une réponſe, qui, ſelon lui, étoit une inſulte faite à ſon carectere, les fit, ſans héſiter, reconduire en priſon, en les accuſant *de mépris pour la cour;* & le lendemain, ils furent conduits, par des officiers de juſtice armés, à Worceſter, qui étoit à dix milles de diſtance. On les renferma dans la priſon de la province,

avec deux prétendus ennemis des *états*, dans une chambre très-étroite, qu'avoit occupée, quelque temps auparavant, une femme convaincue d'avoir aſſaſſiné ſon époux, & qui n'en étoit ſortie que pour aller au ſupplice.

A leur entrée dans ce ſombre ſéjour, ils ne purent s'empêcher d'être ſaiſis d'horreur; & leurs compagnons d'infortune s'appercevant de leur émotion, l'un d'eux, qui étoit un marin, entreprit de les conſoler, & leur dit, à ſa maniere, qu'il ne pouvoit comparer leur ſituation qu'à celle de tant d'autres *petits ours*, dont les malheurs étoient encore à naître. La chaleur exceſſive de la ſaiſon, jointe à l'odeur fétide de la priſon, dont on ne leur permettoit jamais de ſortir ſous aucun prétexte que ce fût, & qui étoit tellement étroite que leurs matelas, quand ils les avoient étendus ſur le plancher, en couvroient toute la largeur, auroient rendu leur exiſtence inſupportable, & peut-être même les en auroit privés, s'ils n'euſſent pas trouvé le moyen d'exciter la pitié d'une femme mulâtre, qui leur apportoit leurs proviſions à travers un trou, & qui, à

force d'argent & de belles promeſſes, conſentit à entr'ouvrir quelquefois la porte de leur chambre pour renouveller l'air.

Les officiers du corps dans lequel ils ſervoient, n'oublierent rien pour adoucir la rigueur de leur ſituation, & leur faiſoient eſpérer une prompte délivrance par la médiation du général ; mais trois jours après leur empriſonnement, ils reçurent la viſite d'un officier dépêché vers eux par le major Carter de Rutland, & qui leur dit de ſa part, qu'il étoit très-fâché d'avoir été, ſous quelque rapport, la cauſe occaſionnelle de la diſgrace qui leur étoit arrivée ; qu'il lui en coûtoit infiniment de leur apprendre que les répréſentations qu'il avoit faites, relativement au traitement cruel & injuſte qu'ils avoient eſſuyé, n'avoient produit d'autre effet qu'une lettre du général Philipps dont il leur envoyoit une copie, & dans laquelle il blâmoit leur imprudence en termes très-forts, paroiſſant offenſé de l'inſolence des Américains, dont il ne falloit pas faire plus de cas des inſultes, ajoutoit le général, « que » du jappement des petits chiens. » Il terminoit ſa lettre en diſant que, d'ailleurs, il

ne pouvoit point se méler d'affaires qui s'étoient terminées à coups de poing. Je ne puis m'empêcher de blâmer, dans cette circonstance, la conduite du général Philipps; car s'il avoit ses raisons pour ne pas s'adresser au général Heath, il n'auroit pas dû au moins faire une sortie aussi amere sur les jeunes officiers, sur-tout si l'on observe que deux d'entre eux étoient innocens de la faute, dont on les rendoit tous également coupables. Le général devoit encore se rappeller, dans ce moment, qu'il étoit lui-même aux arrêts dans sa propre maison, pour n'avoir pu maîtriser son caractere bouillant.

En conséquence de cette désolante nouvelle, ces malheureux jeunes gens (dont deux, comme je l'ai déja dit, n'étoient nullement coupables), qui avoient trouvé jusqu'à ce jour quelques motifs de consolation dans l'idée qu'ils souffroient conformément aux volontés de leur officier supérieur, & comme on le leur avoit donné à entendre *pour le bien* public, qui s'étoient d'ailleurs flattés que par la médiation & le zele *de leur général* ils obtiendroient bientôt justice,

& seroient mis en liberté, se virent réduits à la nécessité de ne chercher de ressources que dans eux-mêmes.

Ayant consulté un avocat (agent nécessaire dans tous les pays du monde), ce savant interprête des loix examina leur affaire, prit les informations qu'il desiroit relativement à l'état de leurs finances, leur donna à entendre qu'il seroit capable de prouver la nullité du délit contre les *états*, puisqu'il étoit évident que ce dont on les accusoit ne pouvoit *affecter* que l'état de *Massachusets* (où ils étoient alors); mais il ajouta que, pour amener leur cause à la considération de la cour pendant les sessions actuelles, les frais seroient très-considérables. Les officiers acquiescerent aux conditions qu'il fit quelqu'exorbitantes qu'elles fussent, & parvinrent par ce moyen à sortir de leur horrible cachot, ils eurent sujet de dire en recouvrant leur liberté, qu'ils n'avoient pas plus à se louer de l'humanité de leur propre général, que de la justice des Américains.

Je vous ai souvent communiqué plusieurs de mes réflexions sur les réglemens de leur discipline militaire, & je crois que l'affaire

dont je viens de parler vous mettra à même de juger ſur quelles baſes leurs loix civiles ſont ſondées, en ſuppoſant même qu'ils parviennent à aſſurer leur indépendance. L'anarchie & la confuſion en ſeront la ſuite, parce qu'ils manqueront de ſages légiſlateurs pour les ſoumettre à des loix équitables; le voile dont ſont couverts les yeux des Américains ſe déchirera bientôt, ils verront quelle a été leur erreur en renonçant à la vie tranquille & heureuſe, & aux privileges ſans nombre dont ils jouiſſoient ſous notre gouvernement. Peuples abuſés, vous la reconnoîtrez cette erreur, & vous la reconnoîtrez quand il ſera trop tard! Je ne m'égare point ici en vaines déclamations; je ſuis certain qu'il n'en eſt pas un ſeul, quelqu'enthouſiaſte que ſoit ſon zele pour l'indépendance, qui puiſſe interroger ſon cœur, & dire qu'il éprouve la même aiſance & la même félicité qu'autrefois. S'il jette les yeux ſur l'avenir, ſes réflexions ne doivent pas être plus conſolantes; il y en a pluſieurs, j'en ſuis ſûr, dont les yeux ſont deſſillés, & qui ſe rétracteroient volontiers s'ils ne s'étoient pas engagés trop avant, ou s'ils

croyoient pouvoir le faire ſans honte. Ils ſacrifient leurs vies & leurs fortunes plutôt que d'abandonner un ſyſtême qu'ils ont légérement adopté. La différence d'opinions diviſera toujours les hommes ; mais le comble de la folie eſt de ne vouloir pas ouvrir les yeux à l'évidence. Eſpérons qu'ils avoueront bientôt hautement leur erreur, & qu'une union ſolide & permanente ſe formera de nouveau entre la mere-patrie & ſes colonies.

Je ſuis, &c.

LETTRE LVII.

De Miſtic, dans la Nouvelle-Angleterre, le 6 Novembre 1778.

MON CHER AMI,

JE ne dois pas craindre, ſans doute, que vous m'oublyiez, quoique je n'aie pas reçu de lettre de vous depuis un ſiecle. Votre amitié pour moi eſt ſi ſincere, que vous avez indubitablement répondu à toutes les miennes, ſelon les conventions faites entre nous avant d'établir notre correſpondance; mais elles ſeront reſtées à New-Yorck où

je ne connois perſonne qui puiſſe me les envoyer. Pluſieurs de mes camarades ont reçu des nouvelles de leur famille, & j'ai appris par notre ami le capitaine B.... auquel vous avez écrit que vous jouiſſiez d'une parfaite ſanté, & que vous aviez fixé votre réſidence dans le vieux château de vos ancêtres, dans le comté de Norfolk. Je ne vous ſomme point de répondre à la préſente, attendez que vous ayez reçu celle qui lui ſuccédera; je ſerai, j'eſpere, alors en état de vous mander où vous pourrez adreſſer vos lettres pour qu'elles me parviennent. Le congrès a réſolu de faire ſortir notre armée de l'état de Maſſachuſets pour l'envoyer à Charlottes-Ville, dans la province de la Virginie, où l'on a conſtruit des caſernes, & où il ſera plus facile de nous approviſionner.

Quand nous fûmes informés de cette réſolution, nous fûmes d'abord frappés d'étonnement; mais, après quelques réflexions, il nous a paru évident que le congrès, en ordonnant une marche de huit cents milles, au milieu de l'hiver, n'a en vue que de décider nos ſoldats à déſerter, plutôt que d'endurer d'auſſi grandes fatigues. Le gé-

néral Washington a eu l'humanité de donner ordre que l'on préparât des chariots pour les femmes & pour les enfans. Ce qui ajoute à la détresse de nos soldats est le misérable état de leurs uniformes, ils n'ont sur eux que les vestes qui ont été faites avec leurs habits d'hiver lorsqu'ils étoient dans le Canada. Ce qui rend encore cette situation moins supportable, c'est qu'il est arrivé de New-York, il y a deux jours, un navire chargé de draps pour habiller les troupes. Néanmoins on fournira aux soldats des souliers, des bas & des chemises, le reste sera envoyé dans la Virginie par la riviere *James*. Le général Philipps ne voudra sûrement demander aucune faveur au général Heath, qui cependant ne seroit pas assez inhumain pour refuser de retarder le départ d'une seule semaine. Ce temps suffiroit pour habiller nos soldats ; tout est en mouvement & en confusion : la premiere division doit se mettre en marche le 10 du courant, l'armée suivra en différentes colonnes, & dans le même ordre qu'elle a observé en se rendant de Saratoga à Cambridge.

Ce qui ajoute à nos peines, c'est que nous

manquons d'argent pour faire cette route. Il n'en eſt point arrivé de New-York, & le commandant en chef vient d'écrire au général Philipps, que le gouvernement anglois avoit décidé que l'on n'enverroit plus d'argent comptant aux troupes conventuelles. Cet ordre a eu lieu, ſans doute, pour empêcher que le grand nombre d'eſpeces monnoyées, néceſſaires pour ſoudoyer les troupes, ne circulât parmi les Américains, & ne les engageât à nous retenir plus long-temps. Le motif eſt aſſurément très-bon; mais que deviendront nos pauvres ſubalternes à qui leur paye ſuffit à peine pour ſubſiſter? N'importe, me direz-vous, l'intérêt particulier doit être ſacrifié au bien général; il nous faudra donc avoir recours à la ſeule reſſource que nous ayons pour ne pas mourir de faim, c'eſt-à-dire, tirer des lettres-de-change ſur le caiſſier de l'armée. Mais vous prévoyez, ſans doute, les triſtes effets qui en ſeront la ſuite. La ruine de la moitié des officiers eſt preſqu'inévitable, ce n'eſt qu'avec les plus grandes difficultés que l'on parvient à faire eſcompter une lettre-de-change pour laquelle on ne reçoit que

du papier-monnoie qui baiſſe ſi rapidement, qu'il perd, en peu de temps, un tiers de ſa valeur. Cette valeur eſt tellement diminuée depuis que nous ſommes ici, que l'on nous donne pour une guinée ſoixante à ſoixante-dix dollars, &, en faiſant eſcompter une lettre-de-change, à peine pouvons-nous en recevoir quarante, ce qui, avec l'eſcompte & les autres défalcations, fait une perte conſidérable ſur chaque billet. La politique exige peut-être qu'on ſuſpende le paiement des troupes ; mais la fortune d'un grand nombre d'individus en ſouffrira beaucoup. Il eſt de fait que, ſur un billet de dix livres ſterlings, on ne reçoit réellement que ſix guinées & demie, jugez du reſte en proportion.

Les habitans de Maſſachuſets ſoutiendroient le crédit de l'argent du congrès & en augmenteroient un peu la valeur, ſi ceux du ſud de la Caroline & de la Virginie qui, dans les trafics conſidérables qu'ils font, ſont obligés de prendre le papier-monnoie en paiement, ne s'empreſſoient de le réaliſer, convaincus de l'incertitude de ſa valeur. Ils ſe rendent en conſéquence à

Boſton, comptant pour rien les fatigues d'un ſi long voyage, &, comme ils n'ignorent pas les dangers auxquels ils s'expoſent, ils prennent les plus grandes précautions. Comme les habitans du midi ſont, en général, plus lians & plus ouverts que ceux du nord, & qu'ils connoiſſent les principes généreux des officiers anglois, ils nous abordent ſouvent quand ils nous rencontrent à la promenade; ils entrent en converſation avec nous, & nous demandent franchement ſi nous avons beſoin de papier-monnoie? Ils ont moins de confiance dans les Allemands, depuis que deux officiers allemands, qui n'avoient pas pu s'accorder avec l'un d'entre eux, porterent contre lui des plaintes, & le firent empriſonner à Boſton. Ces marchands de papier-monnoie ne ſe trouvent pas tous les jours; quelquefois même on n'en rencontre pas. Dans d'autres momens, on en voit une ou deux douzaines enſemble. Alors nous nous acoſtons les uns les autres, & nous parlons d'affaires. Un jour, une guinée monta de 25 ou 26 dollars juſqu'à 36; & il eſt à remarquer que, quand leur valeur hauſſe, elle ne baiſſe plus.

Il y eut, il y a quelques jours, une assemblée des officiers supérieurs des différens corps chez le général Philipps, pour conférer sur les moyens de trouver de l'argent. On proposa plusieurs mesures opposées les unes aux autres, & le trésorier-général de l'armée angloise fut consulté. Mais on ne put s'accorder sur le choix du parti que l'on avoit à prendre. Un officier-commandant observa au général Philipps qu'il regardoit impossible que les troupes se missent en marche sans argent, & qu'il étoit sûr que les officiers de son régiment n'avoient pas entr'eux tous vingt dollards en papier-monnoie. « Morbleu, monsieur, répondit » le général avec vivacité, est-ce ma faute » à moi ? Je ne puis pas faire de l'argent. » Si, en me coupant la tête en piece, vous » pouviez faire de moi des billets au porteur, » je me sacrifierois volontiers pour l'avan- » tage de l'armée. » Enfin, il fut resolu que le trésorier-général de l'armée prendroit le parti que sa prudence lui suggéreroit, & il se procura, dès le lendemain, une somme considérable qui fut aussi-tôt distribuée aux différens régimens. Cette somme suffira aux

troupes pour ſe mettre en marche, & le tréſorier doit ſe rendre à New-York dans l'eſpoir d'engager le commandant en chef à leur faire quelqu'argent.

Un officier, qui eſt en quartier avec moi, fut choiſi pour être porteur de la ſomme qui devoit être diſtribuée parmi les différens régimens cantonnés à Rutland, — vous n'auriez pu vous empêcher de rire de ſon embarras, ſi vous aviez vu avec quel ſoin inquiet il cherchoit à cacher ſon papier-monnoie. Le jour commençoit à tomber, & il craignoit de s'égàrer dans la route. A peine avoit-il deux cents livres ſterlings; mais cette ſomme toute en papiers de la valeur d'un dollard paroiſſoit plus conſidérable qu'elle ne l'étoit réellement. Enfin il crut que le moyen de ne rien perdre étoit de les coudre dans ſon habit, il ordonna à ſon domeſtique de mettre la main à l'œuvre, & ſe rendit ainſi chargé à Rutland où vous ne doutez pas qu'il n'ait été bien reçu. Si ce ſecours néceſſaire n'étoit pas arrivé, la confuſion fût devenue dangereuſe : pluſieurs officiers, plutôt que de partir ſans argent, s'étoient déja fait arrêter, & alloient ſe rendre en priſon.

Si je ne reſſentois pas vivement la détreſſe des ſoldats, je vous avoue que je trouverois beaucoup de plaiſir dans cette marche. Elle me fournira l'occaſion de voir la partie méridionale de l'Amérique, dont on m'a tant vanté la ſupériorité ſur les provinces que nous allons quitter, ce dont j'ai le plus vif deſir de juger par moi-même. Ce ſera pour nous tous une ſatisfaction de quitter un pays où, depuis notre arrivée, nos troupes ont eſſuyé les traitemens les plus cruels, & où les habitans ont toujours montré ſi peu d'égards & de politeſſe envers les étrangers, même dans le temps de leur proſpérité.

Ne trouvez pas mauvais que je vous écrive une ſi courte épître; je ſuis obligé de faire des préparatifs pour cette longue marche, mais je vous promets que je ſaiſirai avec empreſſement toutes les occaſions qui ſe préſenteront, pour vous aſſurer que je ſerai toujours votre, &c. &c.

LETTRE LVIII.

Sherwood-Ferry ſur les bords de la Ware,
ce 10 Décembre 1778.

MON CHER AMI,

APRÈS avoir quitté la Nouvelle-Angleterre, je rejoignis le régiment à l'inſtant où il venoit de traverſer la riviere de Connecticut à Endfield ; mais peu s'en eſt fallu que je ne me ſois fait mettre en priſon dans ma route avec un autre officier qui m'accompagnoit ; nous avions pris, par inadvertance, un chemin contraire à celui qui nous étoit marqué, & nous entrâmes dans la ville de Springfield, qui étoit préciſément un endroit que l'on nous avoit proſcrit, comme étant le grand arſenal des états de Maſſachuſets ; par le haſard le plus heureux, notre hôte étoit un royaliſte zélé, & il eut la bonté de nous tenir cachés juſqu'à la pointe du jour, où nous ne nous fîmes pas prier pour décamper. Il nous eût été très-aiſé de prouver que nous n'étions entrés dans cette ville que par accident ; mais

mais les Américains ne veulent pas toujours ſe rendre à de bonnes raiſons, & il eſt très-probable qu'ils auroient trouvé quelques gens aſſez honnêtes pour jurer que nous étions des eſpions, & que cette erreur ſuppoſée n'étoit que pour mettre le feu à leurs arſenaux.

Dans la petite ville de Sharon, par où nous ſommes paſſés pour nous rendre à Connecticut, nous vîmes un moulin d'une ſtructure fort curieuſe, qui a été inventé par Joël Honwey, & pour lequel il a reçu une récompenſe de vingt livres ſterlings de la ſociété des arts & des ſciences. Au moyen d'une ſeule roue, toute la méchanique eſt miſe en mouvement. Il y a une machine pour battre le bled, une pour le vanner, deux pour le moudre, & deux autres pour le bluter. Il s'en trouve encore une où le chanvre ou le lin ſont écraſés; & une autre où on acheve de les préparer; ce qui ajoute au mérite de cette invention, c'eſt que l'on peut diſcontinuer une de ces opérations ſans nuire aux autres.

La plupart des lieux par où l'on paſſe pour ſe rendre à Connecticut ſont nommés

Jurisdictions (tels que la jurisdiction d'Endfreld, de Suffield), ce ne sont pas des villes régulieres comme en Angleterre, mais un certain nombre de maisons, dispersées çà & là, dans un espace de terrain assez considérable, & qui ne font qu'une même corporation, ayant le droit d'envoyer des membres à l'assemblée des états-généraux. Vers le centre de ces jurisdictions se trouve ordinairement l'église ou le *Meeting* (1), elle est souvent environnée de quelques maisons. Une chose infiniment désagréable pour le voyageur harassé de fatigue, c'est lorsqu'il demande à quelle distance il se trouve de telle ville, & qu'on lui répond qu'il est dans cette même ville où il desiroit si ardemment d'arriver; la satisfaction qu'il éprouve est de courte durée. Comme il est tout simple, après une longue marche, d'avoir besoin de repos, la question naturelle qui suit l'information que l'on vient de recevoir a pour objet de se faire indiquer la taverne où l'on

(1) *Meeting*, on donne ce nom en Angleterre aux chapelles de toutes les sectes qui ne sont point de la religion dominante, ce mot signifie *lieu d'assemblée*.

doit descendre. On vous répond alors le plus poliment du monde, que, lorsque vous aurez encore marché sept à huit milles, vous trouverez la taverne en question, & même une église si vous le desirez.

J'ai observé que presque toutes les maisons sont bâties sur un même plan ; & ce qui paroîtra singulier, c'est que la plupart de ces maisons ne sont qu'à moitié construites ; celles qui ne sont pas achevées ne peuvent présenter qu'un coup-d'œil très-désagréable, puisqu'on voit toute la charpente qui soutient le bâtiment. M'étant informé quelle pouvoit en être la raison, j'ai appris que, lorsqu'un homme faisoit bâtir une maison, il n'en faisoit construire que la carcasse, & la moitié du dedans pour en faire sa demeure, laissant à son fils le soin de rendre l'autre moitié habitable lorsqu'il se mariera. Par ce moyen le pere & le fils demeurent séparément, quoique sous le même toît. Quand vous voyez ces maisons à l'extérieur, vous ne vous appercevez pas qu'elles sont imparfaites, les portes & les fenêtres étant en bon ordre ; mais lorsque vous y entrez, & que vous voyez une mai-

ſon à moitié finie, ſi vous en ignorez la cauſe, vous ne pouvez vous empêcher de plaindre le propriétaire d'avoir manqué de moyens pour achever ſon habitation.

Avant de traverſer la riviere du côté du nord, nous allâmes à Fishkill, qui ne contient pas plus de cinquante maiſons dans un eſpace de trois milles. Cette place a été le principal point de réunion de l'armée des Washington, & il s'y trouve des magaſins, des hôpitaux qui ſeuls forment un groupe aſſez conſidérable pour donner l'idée d'une ville. Ces bâtimens ſont conſtruits près d'un bois & au pied d'une montagne, où il y a une grande quantité de cabannes, qui ont ſervi de quartier d'hiver à l'armée américaine, & dans leſquelles ils doivent retourner l'hiver prochain. Ces cabanes me paroiſſoient être de foibles abris contre le mauvais temps & le froid rigoureux qui ſe faiſoient ſentir dans ce pays. Je crois auſſi que ces chaumieres doivent être très-malſaines, car les murailles en ſont faites de petites pierres inégales, dont les intervalles ſont remplis de paille & de terre, le tout couvert de quelques planches qui en forment le toît. La

cheminée eſt placée à l'une des extrémités de cette cahute, & la porte ſe trouve ſur le côté. On a élevé de bonnes caſernes près des magaſins, & une priſon environnée de paliſſades très-hautes. Cette priſon a été remplie par beaucoup d'infortunés trop attachés au gouvernement, qui furent enlevés de leurs plantations pour n'avoir pas voulu prêter le ſerment de fidélité aux Etats-Unis, & qui ont été renfermés dans cet endroit juſqu'à ce qu'une chaloupe pût les conduire à New-York. Les Américains aiment tellement à opprimer, qu'ils ne veulent pas même que l'on reſte neutre; ils forcent par cette raiſon tous les habitans à prêter le ſerment exigé ou à quitter le pays.

En traverſant la riviere, nous vîmes deux grandes chaloupes remplies des exilés que l'on conduiſoit à New-Yorck. Nos batteliers nous dirent que pluſieurs d'entr'eux avoient mieux aimé quitter des maiſons charmantes & des plantations conſidérables & bien cultivées, plutôt que d'abandonner la cauſe royale.

Le général Washington craignoit que ſir Henry Clinton ne fît quelques efforts pour

nous délivrer, ſoit en tentant une expédition ſur la riviere du nord, ſoit pendant notre marche à travers les Jerſeys. Il prit en conſéquence toutes les précautions poſſibles pour faire avorter les meſures que l'on auroit pu prendre à cet effet; &, à l'arrivée de notre armée à Fishkill, le général Washington fit marcher la ſienne dans le centre des Jerſeys, & détacha un corps conſidérable de troupes pour nous eſcorter. Il redoutoit tellement cette délivrance que chacune de nos brigades étoit gardée par une des ſiennes, qui faiſoit marcher nos ſoldats ſur une colonne fort ſerrée. Les officiers ne furent pas gardés de ſi près, l'on n'épia même pas nos démarches avec une grande attention, parce qu'on avoit eu la précaution de nous faire ſigner des conventions avant notre départ de la Nouvelle-Angleterre. Maintenant que nous avons paſſé la Ware, la milice de Penſylvanie doit nous garder; & les brigades qui nous ont eſcorté à travers de New-York, & les Jerſeys doivent retourner à l'armée de Washington.

Dans une lettre précédente, je vous ai

donné mon opinion relativement à la posſeſſion de la riviere du nord, je la vis pleinement confirmée, en traverſant cette riviere. Car les Américains jugeant que notre plan, pour la campagne de 1777, étoit de nous en rendre maîtres, & de ſéparer par ce moyen les états de l'orient de ceux de l'occident, après nous être emparés des forts de Montgommery & de Clinton ; & voyant en outre que nos troupes s'étant avancées jusqu'à Æſopus, retournoient à New-York, ils commencerent à fortifier *Weſt-Point :* cette forteresſe n'eſt pas encore achevée, mais elle ſera imprenable lorſque la derniere main aura été miſe à cet ouvrage, & elle pourra s'oppoſer au paſſage de toutes les flottes. Elle eſt bâtie ſur une pointe de terre qui s'avance dans la riviere à l'endroit où elle fait un coude, en ſe rétréciſſant, & peut-être par ce moyen couper le paſſage aux navires qui veulent la remonter ou la deſcendre. Les Américains, ſans doute, ont fait choix de ce poſte, comme étant le plus important à fortifier ; ils ont encore reçonnu que *Fish-Hall* étoit l'endroit le plus

convenable pour ſervir d'entrepôt à toutes les eſpeces de proviſions : étant ſituée ſur la grande route de Connecticut & près de la riviere du nord, elle ouvre une communication entre les provinces du nord & celles du ſud ; je crois pouvoir affirmer, & ce n'eſt pas d'après ma ſeule opinion, puiſque les Américains en conviennent eux-mêmes, que ſi nous euſſions ſu conſerver la poſſeſſion de la riviere du nord, la guerre ſeroit maintenant preſque terminée en faveur de la Grande-Bretagne.

En traverſant les Jerſeys, j'ai été enchanté des chûtes d'eau que l'on trouve ſur la riviere Paſſac, elles ſont différentes de celle de Montmorency, & de toutes les cataractes que j'ai vues juſqu'à préſent. Cette riviere a près de cent vingt pieds de largeur, &, quoique ſon cours ſoit fort rapide, ſa ſurface eſt très-unie, juſqu'à ce qu'arrivant à un abîme qui traverſe le canal, elle y tombe perpendiculairement, & forme une nape de la hauteur de près de ſoixante-dix pieds ; une des extrémités de l'ouverture du rocher eſt fermée, & c'eſt par l'autre que l'eau tombe avec une vîteſſe incroyable,

en formant un angle : après avoir ſerpenté au-travers de pluſieurs rochers, elle finit par ſe jetter dans un canal très-large. La caſcade, lorſque je la vis, offroit le ſpectacle d'un arc-en-ciel, dont les couleurs nuancées à l'infini étoient des plus vives. L'imagination ne peut rien ajouter à la beauté de ce ſpectacle ; cette irrégularité de la nature, auſſi extraordinaire qu'elle eſt magnifique, a ſans doute été cauſée par un tremblement de terre. Les habitans, qui demeurent près de cette riviere, conſervent le ſouvenir de deux Indiens qui s'étant haſardés d'approcher, dans leur pirogue, trop près de cette chûte d'eau, tomberent dans le précipice, & furent mis en pieces.

Cette chûte n'eſt pas la ſeule beauté que préſente la riviere. Il ſe trouve une autre caſcade à la diſtance d'une centaine de pieds de la grande, où l'eau paſſant à différentes repriſes ſur les bords des rochers coule doucement, & tombe ſeulement de la hauteur de deux ou trois pieds.

La riviere du nord m'a frappé par le ſpectacle impoſant qu'elle préſente; d'un côté, c'eſt une chaîne majeſtueuſe de montagnes qui

borne une de ſes rives ; de l'autre , elle offre aux yeux des prairies agréables , des terres bien cultivées , & des fermes éparſes dans tous ſes environs.

La largeur de cette riviere , qui a près d'un mille & demi, ajoute encore à la beauté du point de vue ; mais, quoique charmé de tout ce qui frappoit mes yeux , je ne pouvois m'empêcher de me porter en imagination à New-York , où chacun de nous deſiroit ſi ardemment d'arriver, & qui n'étoit plus qu'à quelques milles de diſtance. La riviere eſt navigable pour de groſſes corvettes depuis New-York juſqu'à Albany ; on pourroit de-là pénétrer par la Mohawk , & par d'autres rivieres (excepté dans quelques lieux qui ſont trop diſtans) juſques dans les parties les plus intérieures de l'Amérique , & même s'avancer , en traverſant le pays des ſix nations juſqu'au lac Ontario : en ſuivant enſuite la riviere d'Hudſon ou du nord , on s'ouvre une communication avec le fleuve Saint - Laurent par les lacs George & Champlain & la riviere Sovel ; cette riviere mérite ſur-tout la plus grande attention. Si la guerre actuelle n'eût pas eu

lieu, on avoit formé le projet de la rendre navigable pour des bâtimens de moyenne grandeur en élargiſſant ſon canal dans quelques endroits, & en conſtruiſant des écluſes. Sans doute le ſiecle prochain verra s'ouvrir, pour les bâtimens de tranſport, un canal de navigation non interrompu, entre Quebec & New-York, ce qui ſera du plus grand avantage pour le commerce de l'Amérique, & deviendra pour ſes habitans une ſource inépuiſable de richeſſes.

Le peu que nous avons pu voir de New-York nous paroît très-bien cultivé, le ſol produit des grains de toutes les eſpeces; les bêtes à cornes, les porcs & la volaille s'y trouvent en abondance; quant aux Jerſeys, il m'eſt impoſſible de vous en faire une deſcription; nos gardes nous firent prendre une route détournée, & ſi éloignée des habitations, que je n'ai pas eu le plaiſir de voir un pays qui, avant la guerre, étoit nommé le jardin de l'Amérique.

Avant de traverſer la riviere du nord, nous paſſâmes par une petite ville, nommée Stopel, qui n'eſt preſque habitée que par

des Hollandois. Les maîtres de la maiſon où nous fûmes logés, pouſſerent l'honnêteté au point de vouloir à peine nous laiſſer payer une partie de notre dépenſe, nous en conclumes d'abord qu'ils étoient partiſans de la cauſe royale; en conſéquence, quelques officiers parlerent fort librement du congrès & du général Washington, obſervant qu'il étoit honteux pour le congrès de nous laiſſer payer nos dépenſes, tandis que nous devrions être défrayés de tout. Le maître de la maiſon ſortit de la chambre à l'inſtant même; & lorſque nous nous diſpoſions à monter à cheval, il nous préſenta un mémoire très-long, dont tous les articles étoient portés à un prix exhorbitant, & dont il exigea le paiement. Nous fûmes très-étonnés d'une pareille demande, d'autant que, l'inſtant d'auparavant, nous venions de lui payer ce qu'il nous avoit demandé. Sur la repréſentation que nous lui en fîmes : « Oui, meſ» ſieurs, nous dit-il, il eſt très-vrai que vous » venez de me donner de l'argent, je m'en » ſuis contenté, je croyois que le congrès » vous défrayoit; vous venez de me dire » que le congrès ne vous rembourſeroit pas

» vos dépenſes, alors il ne m'eſt plus poſſible
» de retrancher la moindre choſe de mon
» mémoire. » Nous fûmes obligés de payer.
Ce fut un avis pour nous, de ne plus nous permettre à l'avenir ni plaintes ni plaiſanteries ſur le compte du congrès devant des gens que nous ne connoîtrions point.

Le tréſorier nous rejoignit, comme nous nous y attendions dans les Jerſeys, ce qui nous donna la facilité de continuer notre marche. Il nous informa que ſir Henry Clinton ſe propoſoit de faire cet hiver un échange de priſonniers. Il y en a déja eu un, dans laquelle la juſtice n'a pas été exactement conſultée. Pluſieurs de nos officiers ont déja obtenu leur liberté de préférence à d'autres, ce qui a vivement offenſé ceux qui ſont reſtés, l'uſage étant, en pareil cas, de faire tirer au ſort ceux qui doivent être changés.

Juſqu'à préſent le temps a été tempéré & très-beau, circonſtance heureuſe pour nos ſoldats qui ont preſque toujours couché dans les bois & en plein air. Depuis notre arrivée dans un pays plus peuplé, ils logent

dans des granges. Quand nous avons quitté la Nouvelle-Angleterre, le froid étoit très-rigoureux ; mais à mesure que nous nous sommes avancés vers le sud, nous avons éprouvé une température plus douce. Nous nous étions remis en marche un matin par le plus beau temps possible ; quelques officiers en témoignoient leur satisfaction lorsqu'une vieille femme, mêlée parmi la foule des curieux que le desir de nous voir passer avoit attirée, s'écria dans un excès de rage : « Il faut, sur mon ame, que le bon Dieu » soit devenu *Tory* pour donner un si beau » temps à ces Anglois pendant leur route. »

Je couchai aux Jerseys chez un royaliste. Il avoit abandonné une superbe plantation qu'il avoit près de Trenton pour se retirer dans ce lieu, & y attendre la fin de la guerre ; il se plaignoit amérement des déprédations commises par les troupes, tant ennemies qu'Américaines ; & nous dit avoir remarqué que les Anglois se contentoient de détruire la basse-cour, mais que les Allemands entroient dans les maisons, brisoient les armoires & emportoient l'argenterie, les habillemens & tous les effets de quelque

valeur qui ſe trouvoient ſous leurs mains. Pour me donner une idée de ces excès auxquels ils ſe portoient, il me raconta qu'il vit un jour pluſieurs Heſſois entrer dans une maiſon abandonnée par le propriétaire, & où il avoit laiſſé une horloge, quelques tables & des chaiſes ; que peu de momens après un de ces ſoldats en ſortit, emportant avec lui l'horloge, la boîte & tous les poids ; il avoit vingt milles de chemin à faire avec cette charge énorme, outre ſon fourniment, avant de gagner New-York où il ſe propoſoit de la vendre, & dont il aura eu aſſez de peine à trouver trois ou quatre dollards.

Le même particulier me dit enſuite que la façon dont nous avions traité les habitans des Jerſeys (parmi leſquels nous avions des ennemis, mais dont pluſieurs n'avoient point pris parti dans la querelle, & un grand nombre étoient partiſans zélés de notre gouvernement), avoit fait un tort ſi conſidérable à notre cauſe que ceux qui étoient pour nous, s'étoient détachés de notre parti ; les perſonnes qui avoient juſqu'alors obſervé une neutralité parfaite s'étoient rangées du

côté des Américains, & l'animoſité de ces derniers en avoit acquis une nouvelle force; il ajouta que, dans les papiers-nouvelles, on avoit exagéré les excès commis par nos troupes; qu'on avoit gravé des eſtampes, où tous les faits étoient outrés, & qu'on étoit parvenu par ce moyen à déterminer ceux qui balançoient ſur le parti qu'ils devoient adopter, en aigriſſant tous les habitans des colonies contre la mere-patrie; il finit en nous diſant, les larmes aux yeux, qu'il ne nous reſtoit que peu ou point du tout de partiſans dans cette province, depuis que nous avions pillé la ville de Jerſey.

Les habitans de New-York & ceux de Jerſey deſcendent des Hollandois qui vinrent les premiers s'établir dans ces provinces, ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres pour l'induſtrie, la frugalité & l'économie bien entendue. Avant la guerre, ils jouiſſoient des douceurs de l'abondance, & le fermier ſur-tout n'avoit rien à deſirer; mais à préſent ils ſement & plantent ſans ſavoir qui recueillera les fruits de leurs travaux. On s'empare de leurs grains, de leurs fruits, de leurs beſtiaux pour approviſionner l'armée

du

du continent, & on leur donne des mandats pour en recevoir la valeur au tréſor de Philadelphie ; ceux que l'on ſoupçonne d'être attachés à la cauſe royale ſont quelquefois traités avec ſi peu de ménagement, qu'on leur laiſſe à peine de quoi nourrir leur famille, & enſemencer leurs terres. Infortunés, quelle erreur eſt la vôtre ! vous triompherez ! vous ſerez indépendans ! mais que vous en reviendra-t-il ? les chaînes dont vous croyez vous affranchir, n'en deviendront que plus peſantes.

Je vis dernierement un oiſeau que l'on ne trouve qu'en Amérique, on l'appelle *Mocking-bird* (l'oiſeau imitateur), à cauſe de la perfection avec laquelle il imite le chant & les cris des autres oiſeaux. Son plumage n'a rien de remarquable ; il eſt très-difficile à élever, on ne le voit que dans l'été ; ſon goſier eſt ſi flexible, & ſon ramage ſi mélodieux qu'il ſurpaſſeroit, je crois, le rouge-gorge, ſi on l'inſtruiſoit. Celui que je vis imitoit ſi bien le chant du coq, que je crus, en l'entendant, qu'il y en avoit réellement un dans la

chambre. Il eſt extrêmement timide, & fait ſon nid dans les brouſſailles. On aſſure que ſi quelqu'un découvre le nid & va regarder ſes œufs, cet oiſeau les abandonne pour jamais. Si l'on prend une nichée de petits nouvellement éclos & qu'on les mette en cage, il faut avoir grand ſoin de la mettre dans un endroit où la mere ne puiſſe pas atteindre. Elle iroit alors leur porter la béquée pendant trois ou quatre jours; & lorſqu'elle verroit qu'elle ne peut pas leur procurer la liberté, elle les abandonneroit; les petits ne tarderoient pas à mourir, car étant accoutumés à ne recevoir leur nourriture que de leur mere, ils ceſſeroient de manger quand ils ne la verroient plus. Les habitans prétendent que la femelle, pour affranchir ſes petits de la captivité, lorſqu'elle voit qu'il ne lui reſte plus d'autres moyens, cherche du poiſon qu'elle leur porte la derniere fois qu'elle leur donne à manger. — Si ce n'eſt pas un conte fait à plaiſir, cela montre combien toutes les créatures ont l'eſclavage en horreur, & de quels efforts elles ſont capables pour ſe procurer la liberté. Cette

réflexion me rappelle ma disgrace présente, & je ne m'appesantirai pas plus long-temps sur un semblable sujet. Je suis votre, &c.

LETTRE LIX.

Lancastre dans la Pensylvanie,
le 16 Décembre 1778.

MON CHER AMI,

NOUS resterons ici deux jours, & peut-être davantage; je ne puis employer cet instant de loisir plus agréablement qu'en vous donnant les détails de notre marche depuis la riviere de Delaware jusqu'ici. Nous traversâmes cette riviere dans des *scolwls*, qui sont des especes de bacs ou bateaux plats, assez grands pour contenir un chariot attelé; on s'en sert ordinairement dans ce pays pour traverser les rivieres, & il n'y a pas le moindre risque à courir. Ces bacs vont ordinairement à la rame, mais dans l'anse de Conestoga, qui est à trois milles de cette ville, on les conduit à l'aide de cordes qui sont fixées sur les deux bords.

Quand on a traversé la Delaware, il semble que l'on soit transporté dans un autre pays, tant le sol est fertile & bien cultivé. La population y est considérable; on voit, dans les campagnes, un grand nombre de fermes, les unes près des chemins, les autres un peu plus éloignées. Entre ces habitations & les grands chemins sont de belles plaines & d'excellens pâturages. Plusieurs de ces fermes sont bâties en pierres, ont deux étages, & sont couvertes de bardeaux de cedre; mais le plus grand nombre sont construites en charpente, dont les intervalles sont remplis d'argille. Les fours sont ordinairement un peu éloignés des maisons, & ont un toit pour les garantir des injures du temps.

Les fermiers, dans la Pensylvanie & dans la province des Jerseys, sont plus curieux d'avoir de belles granges que de belles maisons. Ces granges sont assez ordinairement de la grandeur de nos églises de campagne. Le toit, qui est fort élevé, s'incline en pente douce de chaque côté, & est couvert de bardeaux. Les murailles ont environ trente pieds de haut; l'aire est dans le milieu, au-

deſſus ſe trouve un grenier, fait pour ſerrer les gerbes qui n'ont pas encore été battues; d'un côté, il y a une écurie; de l'autre, une étable pour les vaches; & les autres habitans de la baſſe-cour y ont auſſi leur logement particulier. Il ſe trouve une porte à chaque extrémité de ce bâtiment, de ſorte qu'une charrette attelée d'un cheval peut, au beſoin, traverſer d'un bout à l'autre, & que l'aire, l'écurie, l'étable, les remiſes, les greniers, &c. ſont tous ſous le même toit.

Les habitans de la Penſylvanie ſont induſtrieux & endurcis au travail; la plupart jouiſſent d'une aiſance honnête, mais on ne les regarde pas comme riches. Il eſt rare, en effet, de trouver dans l'intérieur des terres des perſonnes fort opulentes: ils ſont cependant logés commodément, bien nourris; leurs habillemens ſont propres, & leur coûtent peu, car la claſſe inférieure fabrique elle-même les étoffes de laine, & les toiles dont elle a beſoin; ce qui contribue à entretenir l'induſtrie parmi les braves gens, c'eſt qu'il n'y a que peu de negres dans le pays. Ils emploient un moyen aſſez ſingulier

pour empêcher les oies de pénétrer dans leurs enclos par les trous qui s'y trouvent, ils leur attachent au col quatre petits bâtons en croix, de la longueur d'un pied, vous ne fauriez croire combien ces animaux ont l'air gauche avec cette parure. Pour empêcher les chevaux de fauter par-deffus les enclos, ils leur attachent au col un morceau de bois, à l'extrémité duquel pend un crochet qui les arrête à l'inftant où ils s'élevent pour franchir les barrieres ; ces barrieres, dans la Penfylvanie, font formées avec des planches, de même qu'en Angleterre. Il y a des fermiers qui emploient un autre moyen ; ils attachent le pied de devant du cheval avec celui de derriere, ce qui le force à marcher doucement & l'empêche de s'élever ; mais ces deux méthodes font également dangereufes pour les chevaux qui fe bleffent fort fouvent.

Il y a très-peu d'abeilles dans la Nouvelle-Angleterre, mais dans la Penfylvanie chaque fermier entretient fept ou huit ruches; il eft affez furprenant qu'il y ait ici un auffi grand nombre de mouches, car toutes les abeilles que l'on trouve fur ce continent

ont été originairement apportées d'Angleterre à Boſton, il y a environ cent ans. Cet inſecte précieux ne paroît pas indigene en Amérique, & les premiers planteurs n'en ont jamais vu en abattant les forêts immenſes qui couvroient une grande partie du nouveau Monde pour les mettre en valeur. Une autre preuve non moins convaincante de cette vérité, c'eſt que les Indiens, qui ont dans leurs langues des mots pour déſigner toutes les eſpeces d'animaux & d'inſectes connues dans leur pays, n'en ont pas pour l'abeille, & la nomment *la mouche des Anglois.* Sur la route, depuis cette ville juſqu'à Philadelphie, on trouve des bornes ſur leſquelles les diſtances ſont marquées, ce ſont les premieres que j'ai vues dans le pays. Ce fut un grand chagrin pour nous de ne pas pouvoir obtenir la permiſſion d'aller à Philadelphie, qui eſt l'une des plus belles villes de l'Amérique. Pluſieurs d'entre nous la demanderent à l'officier commandant, qui nous eſcortoit; nous n'en étions éloignés que de douze milles, & nous engagions notre parole d'honneur que nous rejoindrions les troupes avant la nuit. Cet officier, qui eſt

fort obligeant, alloit nous accorder notre demande, lorſqu'il nous dit, après un moment de réflexion, qu'il ne pouvoit abſolument céder à nos deſirs, parce que le congrès le trouveroit très-mauvais : nous tâchâmes de nous en conſoler, eſpérant avoir le moyen de ſatisfaire notre curioſité, lorſque nous ſerions échangés.

Dans le cours de notre route, nous vîmes pluſieurs endroits où l'on faiſoit du cidre; preſque toutes les fermes ont leur preſſoir; dans les unes, on ſe ſert de roues faites de bois de chêne très-dur, & qui tournent ſur leur axe, auſſi de bois, à l'aide d'un cheval. On en voit quelques-unes en pierres, mais les premieres ſont les plus en uſage.

En voyageant dans la Penſylvanie, on trouve des perſonnes de toutes les ſectes qui exiſtent. Pour ne pas trop m'étendre ſur cet objet, je me bornerai à dire qu'ici la diverſité des religions, des nations, & des langues eſt prodigieuſe; l'harmonie la plus douce regne cependant parmi tous les habitans, quoique chaque individu de toutes les ſectes deſire de faire des proſélytes, qu'il ſe fâche lorſque les autres

s'accroiſſent, & qu'il emploie les moyens les plus ſéduiſans pour faire prévaloir ſes ſentimens ; il faut convenir que l'union parfaite dans laquelle vivent les habitans de la Penſylvanie, malgré la différence de leurs opinions en matiere religieuſe, fait l'éloge du caractere de ce peuple ; ils s'accordent au moins ſur le point principal, celui de coopérer tous au bonheur de la ſociété. Il y a, dans cette province, des gens qui ſuivent les rites de la religion anglicane, des Quakers, des Calviniſtes, des Luthériens, des Catholiques, des Méthodiſtes, des Méniſtes, des Moraves, des Indépendans, Anabaptiſtes & des *Dumplers ;* vous n'avez peut-être jamais entendu parler de cette derniere ſecte, ſon inſtituteur étoit un Allemand ; fatigué du monde, il ſe retira dans un lieu ſolitaire, à environ cinquante milles de Philadelphie, pour ſe livrer tout entier à la contemplation ; pluſieurs de ſes compatriotes vinrent le voir dans ſa retraite ; ſa piété, ſon air modeſte & affable engagerent quelques-uns à ſe fixer auprès de lui, &, bientôt adoptant ſa maniere de vivre, ils formerent une petite colonie, qu'ils nom-

merent l'*Euphrate*, par allusion au fleuve, sur les rives duquel les Juifs s'assembloient pour chanter les louanges du Créateur.

Leur petite ville est bâtie en triangle & entourée de mûriers & de pommiers. Au centre de la ville se trouve un verger très-étendu ; les maisons sont construites en bois, ont trois étages, & sont mêlées parmi les vergers & les allées d'arbres. C'est-là que chaque *Dumpler* peut, sans craindre d'être troublé, se livrer à la méditation. Ces hommes contemplatifs ne forment au total qu'une société d'environ cinq cents personnes, leur domaine a près de trois cents acres d'étendue ; il est borné d'un côté par une riviere, d'un autre par un marais, & des deux autres, par des montagnes couvertes d'arbres. Ils ont des femmes, mais elles vivent séparées des hommes. Les habitans de cette colonie ne se voient que rarement, & presque jamais ailleurs que dans les lieux destinés au culte divin. Ils se réunissent seulement quand il est question de traiter des choses relatives aux affaires publiques. Leur temps est partagé entre la priere, le travail & le sommeil ; deux fois le jour & deux

fois la nuit, ils ſortent de leurs cellules pour ſe rendre au temple. Leur religion reſſemble beaucoup à celle des Quakers, car chaque individu qui ſe croit inſpiré a le droit de prêcher. — L'humilité, la tempérance, la charité & toutes les autres vertus chrétiennes ſont ordinairement les ſujets de leurs ſermons. Ils obſervent le Dimanche avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, & admettent un paradis & un enfer; mais ils nient l'éternité des punitions, ils regardent la doctrine du péché originel & tous les dogmes ſéveres comme autant de blaſphêmes, comme des opinions qui ſont injure à la Divinité, n'attribuant de mérite qu'aux actes volontaires. Ils ne baptiſent que les adultes, & croient néanmoins le Baptême ſi néceſſaire au ſalut, qu'ils s'imaginent que les ames des Chrétiens, dans l'autre monde, ſont employées à convertir ceux qui ſont morts ſans avoir connu l'Evangile, & à les régénérer dans l'eau ſainte.

La religion fait ſur les *Dumplers* le même effet que la philoſophie ſur les Stoïciens; elle les rend inſenſibles à toutes ſortes d'injures. Ils ſont plus patiens & plus déſinté-

reſſés que les Quakers, & ils ſe laiſſeroient tromper, voler, maltraiter, non-ſeulement ſans concevoir la moindre idée de vengeance, mais même ſans ſe plaindre.

Leur habillement eſt très-ſimple, il conſiſte en une chemiſe de groſſe toile, une longue robe blanche à laquelle eſt attaché un capuchon qui leur ſert de chapeau, une paire de culottes fort larges, à-peu-près ſemblables à celles des Turcs, & de gros ſouliers. Les hommes portent la barbe fort longue, j'en ai vu pluſieurs à qui elle deſcendoit juſqu'à la ceinture. Je ne pouvois m'empêcher de les comparer à nos anciens Druides, tant ils ont l'air vénérable. Les femmes ſont habillées à-peu-près comme les hommes, excepté qu'elles ne portent pas de culottes.

Ils obſervent une abſtinence continuelle, & ne mangent pas de viande : ce n'eſt pas qu'ils la regardent comme un aliment défendu, mais ils penſent que s'en abſtenir eſt une œuvre méritoire, & un uſage plus conforme à l'eſprit du Chriſtianiſme qui défend les actes de cruauté ; ils ne ſe nourriſſent en conſéquence que de légumes ou autres productions de la terre.

Ils ſe livrent avec courage aux travaux de leurs différentes profeſſions. Dans quelques-uns de ces travaux, chaque individu donne une partie de ſon temps & de ſes peines, & le produit eſt mis en maſſe qui appartient à la ſociété ; elle ſert à ſubvenir aux beſoins de chacun d'eux, &, par cette union d'induſtrie, ils ſont non-ſeulement parvenus à mettre leurs terres & leurs manufactures en état de leur fournir tout ce qui eſt néceſſaire à cette petite république, mais ils ſe procurent des marchandiſes d'Europe qui leur ſont néceſſaires, en donnant en échange la ſurabondance de ce que produit leur territoire.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément, ils ne renoncent point au mariage. Ceux qui ont envie de prendre une femme quittent la ville, & vont s'établir dans un canton dont les Dumplers ont fait l'acquiſition à cet effet ; le nouveau couple y eſt entretenu aux dépens de toute la ſociété, envers qui il s'acquitte en abandonnant une partie du produit de ſon travail ; les enfans ſont envoyés en Allemagne pour recevoir leur éducation : ſans cette ſage police, les *Dumplers* ne ſeroient

qu'une congrégation de moines, & par ſuite de temps s'éteindroient.

Quoiqu'il y ait tant de ſectes différentes dans la Penſylvanie, les habitans ſe regardent tous comme les enfans d'un même pere, & vivent comme freres, parce qu'ils ont la liberté de penſer comme des hommes. C'eſt particulierement à cette union admirable que l'on doit attribuer la proſpérité rapide de cette contrée, qui l'emporte, à cet égard, ſur toutes les autres provinces de l'Amérique.

Je ſuis, &c.

LETTRE LX.

De Lancaſtre en Penſylvanie,
le 17 Décembre 1778.

MON CHER AMI,

EN nous rendant dans cette ville, nous avons traverſé la riviere de Skuylkill, ſur le pont bâti par l'armée du général Washington, lorſqu'elle étoit campée à Valley-Forge. Je ſuis tenté de croire que l'intention des Américains, en conſtruiſant cet édifice, étoit

d'élever un monument à leur gloire ; car au milieu de chaque arche on lit les noms de leurs généraux les plus diſtingués, & celle du centre porte le nom du général Washington & l'année où le pont a été conſtruit. Son objet a été d'ouvrir une communication facile avec leur camp, & de s'aſſurer une retraite en cas qu'ils euſſent été forcés de l'abandonner.

Nos troupes coucherent à Walley-Forge, dans des huttes qui avoient été faites par les Américains ; &, comme le lendemain avant de nous remettre en marche, nous attendîmes aſſez long-temps après nos proviſions, j'eus le loiſir de viſiter tout le camp. Il eſt bien retranché à l'eſt & au ſud ; il eſt entouré d'un foſſé de ſix pieds de large ſur trois de profondeur ; la contreſcarpe, qui a à peine quatre pieds d'élévation, eſt fort étroite, & ne feroit pas en état de réſiſter au canon. Je vis auſſi deux redoutes, mais elles n'étoient que commencées.

La riviere de Skuylkill & le pont dont je vous ai déja parlé, ſont à la gauche de ce camp, dont l'arriere eſt en partie défendu par un précipice affreux. Je ne vois d'autre

endroit pour y pénétrer qu'un paſſage étroit près la riviere. Ce camp n'eſt pas cependant d'un accès difficile, la droite en eſt très-foible, & une partie du front tout-à-fait à découvert. C'eſt la premiere fois que j'ai vu des ouvrages américains ſi peu ſolides, des canons de ſix livres de balles ſuffiroient pour en détruire les retranchemens.

Un royaliſte, chez qui j'étois logé à Walley-Forge, & qui y demeuroit du temps que l'armée de Washington occupoit ce camp, me dit que quand le général eut choiſi cet endroit pour ſon quartier d'hiver, les ſoldats furent obligés de ſe conſtruire des cabanes avec des troncs d'arbres, dont ils remplirent les intervalles avec de l'argile; malgré cette précaution, ils n'y étoient pas encore très-bien à l'abri, les toits n'étant couverts qu'avec un peu de paille & de la boue.

Ces ſoldats étoient preſque nuds; le plus grand nombre n'avoit ni bas ni ſouliers, &, excepté ceux qui appartenoient aux régimens de la Virginie, il y en avoit trés-peu qui fuſſent paſſablement vêtus. Ils eurent tellement à ſouffrir des rigueurs de la ſaiſon qu'un

qu'une maladie épidémique se manifesta dans le camp, & y fit tant de ravages, qu'on voyoit l'armée diminuer à vue d'œil. Onze hôpitaux étoient pleins de malades, & on y manquoit des drogues nécessaires pour les soulager. La désertion fit encore perdre un grand nombre d'hommes au général Washington ; on en voyoit partir dix — vingt dans un jour, & jusqu'à cinquante hommes abandonnoient leurs drapeaux au même moment. Tant de maux réunis réduisirent son armée à quatre mille hommes, y compris les malades. Les chevaux, étant jour & nuit exposés aux injures de l'air, souffrirent tant, qu'il en mourut un grand nombre, & ceux qui résisterent aux rigueurs de la saison étoient dans un si pitoyable état, qu'ils n'étoient pas capables de servir. Si l'on fût venu attaquer les Américains dans cette circonstance, & qu'ils eussent été forcés d'abandonner leur camp, leur artillerie seroit nécessairement tombée au pouvoir de l'ennemi, faute de chevaux pour l'emmener.

Outre tant de désavantages, Washington n'a jamais eu assez de provisions à-la-fois pour nourrir ses troupes & ses chevaux pen-

dant une semaine entiere, & souvent il s'est trouvé totalement au dépourvu.

Les royalistes ont beaucoup blâmé le général Howe, d'avoir laissé Washington dans cette situation critique, depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai, sans chercher à en tirer avantage. Ils ne conçoivent pas quels ont pu être les motifs qui l'ont empêché d'enfermer l'armée entiere & de l'inquiéter, après que les plus grands froids furent passés; ils avoient été fermement persuadés que le général Howe attaqueroit le camp, ou l'assiégeroit dans le cours du mois de mars, d'avril ou de mai; sa position offroit certainement de grands avantages aux Anglois; il avoit à sa gauche la riviere, que les Américains ne pouvoient passer que sur le pont; à l'arriere le précipice & le passage étroit, dont je vous ai parlé: la droite & le front étoient d'un accès très-facile; en postant deux mille hommes sur une éminence qui se trouve près du pont au nord, on auroit rendu de ce côté la retraite impraticable à l'ennemi. Deux autres mille hommes placés sur une hauteur qui commande le passage étroit du côté

du précipice l'euſſent empêché de fuir par l'arriere, & cinq ou ſix mille hommes poſtés, tant à la droite qu'en face du camp, auroit ſuffi pour achever de lui couper tous les paſſages. Les poſitions étoient telles, que ſi l'un des corps eût été attaqué, il eût été à portée d'être ſecouru dans l'inſtant. Avec tant d'avantages réunis, on ne pouvoit guères douter du ſuccès. Il paroît que le général Howe s'eſt trouvé dans le même cas que le général Burgoyne ; il n'a pas été inſtruit de la ſituation de l'ennemi, ou n'a pas oſé ſe fier aux rapports qu'on lui en faiſoit. Les Américains ont de ce côté tout l'avantage ſur nous dans cette guerre ; nos poſtes, nos ſituations, nos marches, même les plus ſecretes & juſqu'à nos deſſeins, tout eſt connu du général Washington. Il a une multitude d'eſpions, d'ennemis ſecrets qui ſe rendent à nos camps & s'introduiſent juſques dans nos lignes, en ſe faiſant paſſer pour zélés partiſans de la cauſe royale, & ſe plaignant des perſécutions qu'ils eſſuient à ce titre. Ces gens vont enſuite lui rapporter tout ce qui ſe paſſe parmi nous.

Il n'a pas à redouter ces trahiſons, car chaque individu qui entre dans ſon camp, eſt connu d'une perſonne ou d'une autre, ſes troupes étant compoſées des habitans des différentes provinces.

La plupart des royaliſtes accuſent le géral Howe d'ingratitude, ils lui reprochent d'avoir abandonné Philadelphie, malgré tous les ſecours qu'ils lui ont offerts ; ils lui en veulent ſur-tout pour n'avoir point profité, pendant l'hiver, de l'occaſion qu'il avoit de faire déloger le général Washington de Valley-Forge ; de ce qu'il ſouffre que de fideles ſujets qui ont leurs habitations à l'entour de ſon camp, ſoient haraſſés, perſécutés par un ennemi qui détruit leurs moulins, s'empare de leurs grains, de leurs chevaux & de leur bétail ; de ce qu'il ne protege pas un peuple malheureux, qui s'expoſe aux empriſonnemens, au fouet, à la marque, & même à la mort par ſon dévouement à ſon ſouverain ; de fideles ſujets qui bravent chaque jour les dangers les plus éminens pour procurer des proviſions à la marine & à l'armée, & qui portent juſques dans les lignes tous les objets de néceſſité

& d'agrément que produit cette province.

Les royaliſtes [illegible]e [illegible]e[illegible]ſylvanie ſont, en effet, fort à plaindre, car, depuis que nos troupes ont éva[illegible]ué cette place, ils ont été ſingulierement perſécutés. Leur zele eſt infiniment ralenti depuis qu'ils ſe regardent comme ſacrifiés par la conduite du général Howe; ils ſont ſi courroucés contre lui, qu'ils diſent ouvertement, qu'il s'embarraſſoit peu de la gloire des armes de la Grande-Bretagne lorſqu'il vivoit à Philadelphie dans le luxe & l'abondance; qu'il ne rempliſſoit pas ſes devoirs envers le roi & la patrie; qu'il négligeoit les intérêts d'un pays qu'il étoit chargé de protéger; & qu'enfin l'avarice & l'ambition étoient les ſeuls mobiles de ſa conduite. Je ne vous ferai part de mes ſentimens réels à cet égard, que quand j'aurai le plaiſir de vous voir.

Dans une pauvre ferme où je logeai, la nuit d'avant mon arrivée en cette ville, je fus très-ſurpris de voir la maîtreſſe du logis m'apporter, le ſoir, deux bougies vertes; je les crus d'abord ſemblables aux nôtres, mais elles étoient faites d'une ſorte de cire ou ſuif que l'on tire du fruit d'un arbuſte,

appellé *tallow shrub* (l'arbre à ſuif) ; ce même arbriſſeau croît en Angleterre, où il eſt connu ſous le nom de *candleberry-tree* (arbre à chandelles) ; on cueille ce fruit à la fin de l'automne : pour en extraire le ſuif, on le jette dans l'eau bouillante ; cette graiſſe, que l'action du feu force à ſortir du fruit, ſe porte ſur la ſurface de l'eau, & on l'enleve à meſure, avec une écumoire, juſqu'à ce que le tout ſoit exprimé ; quand elle eſt figée, ſa couleur eſt d'un vert ſale ; mais quand enſuite on l'a clarifiée, elle devient parfaitement tranſparente ; c'eſt avec cette matiere qu'on fait ici les chandelles, l'uſage de cette eſpece de bougie étoit autrefois fort commun ; mais, comme avant la guerre, on ſe procuroit le ſuif à très-bon compte, on ſe ſervoit de préférence des chandelles comme les nôtres. La maniere de préparer les bougies vertes exige beaucoup de temps ; & l'avantage que l'on en retiroit, eu égard au bas prix de la chandelle de ſuif, ne valoit preſque pas la peine qu'on ſe donnoit. Aujourd'hui les pauvres habitans ſont obligés d'y avoir recours, parce qu'on n'importe plus de ſuif dans le pays,

& que les beſtiaux ont été preſque tous enlevés pour approviſionner l'armée. Les bougies faites avec ce fruit ont pluſieurs qualités particulieres: elles ne ſont pas ſujettes à ſe caſſer, ou à ſe fondre pendant les chaleurs de l'été, comme celles de ſuif; elles donnent plus de clarté, brûlent plus lentement; & quand on les éteint, au lieu de jetter une mauvaiſe odeur, elles répandent un parfum agréable.

Lancaſtre eſt la plus grande ville de l'Amérique, & contient au moins dix mille habitans, dont la plupart ſont originaires d'Allemagne ou d'Irlande; il y a quelques maiſons bien bâties, mais en général elles ne ſont ni bien ni mal. Ses marchés ſont abondamment pourvus de toutes ſortes de denrées; le cidre y eſt excellent, & eſt celui de l'Amérique qui approche le plus du nôtre pour le goût.

Devant les portes de preſque toutes les maiſons il y a un perron par où l'on monte de la rue dans le bâtiment; il eſt orné de rampes, & forme un balcon garni de bancs des deux côtés, ſur leſquels les habitans s'aſ-

ſeient pour prendre l'air, & regarder les paſſans.

Ici on fait uſage de poëles ſemblables à ceux des Canadiens.

Avant la guerre actuelle, Lancaſtre faiſoit un commerce conſidérable avec Philadelphie & les colonies frontieres : aujourd'hui elle peut à peine ſubvenir aux beſoins de ſes habitans & de quelques fermes voiſines. Cette ville, autrefois ſi floriſſante, & dont le peuple nombreux étoit un modele d'activité & d'induſtrie, eſt maintenant réduite à un état total d'inaction ; on ne peut s'empêcher d'être touché d'un tel changement. Les marchands, appuyés ſur leurs portes, paſſent leur journée à fumer ; les boutiques, qui étoient remplies de marchandiſes, ne ſont guère mieux fournies que celles de l'apothicaire de Shakeſpear, on y apperçoit çà & là quelques miſérables caiſſes à moitié ou entierement vuides ; les ſeuls magaſins où l'on remarque encore quelqu'apparence de commerce ſont ceux des fripiers qui ont des habillemens françois que les habitans ne veulent pas acheter, & les atteliers des ſelliers & des armuriers qui travaillent pour

l'armée continentale. Cette guerre malheureuse a mis les Américains dans une si fâcheuse situation qu'ils seront plus d'un siecle avant de pouvoir se relever entierement.

Il n'y a, dans la ville de Lancastre, aucun édifice remarquable, si ce n'est l'église des Luthériens; elle n'offre en-dehors que l'apparence d'un bâtiment en brique; mais l'intérieur en est magnifique: les deux galeries qui forment les bas côtés, ainsi que l'orgue, sont supportées par des colonnes d'ordre corinthien, & la voûte porte sur une rangée de colonnes de l'ordre ionique; l'autel est orné avec goût; l'église, ainsi que l'orgue peinte en blanc, avec les sculptures dorées, ont un air de propreté, qui m'a rappellé la chapelle de l'hôpital de Greenwich. On regarde cette orgue comme la plus grande & la meilleure qui existe en Amérique. C'est l'ouvrage d'un Allemand qui demeure à quatorze milles de Lancastre, & qui a mis, pour le faire à lui seul, sept années d'un travail assidu: cet orgue est non-seulement aussi complet que tout autre, mais il a, de plus, pour les basses, des tuyaux d'une grosseur surprenante. Les

touches en font fixées fur un clavier pofé au-deffous de l'orgue, & c'eft avec le pied que l'organifte en tire des fons. Je ne me fouviens pas d'avoir vu d'orgues auffi belles autre part qu'à la chapelle de la Savoie & à Saint-Paul. Dans cette derniere églife, les gros tuyaux ont été bouchés, vu que les fons qu'ils rendoient étoient trop forts, & que l'on craignoit qu'ils n'ébranlaffent le dôme. Il n'y avoit à cet orgue que quatre pédales, tandis qu'à celui de Lancaftre il y en a une douzaine; celui qui me fit voir ce fuperbe buffet fit agir fes pédales, & les fons qu'il tira étoient fi forts qu'il me fembloit que la terre trembloit fous mes pieds. Cet orgue a coûté 2500 livres fterlings, &, à le voir, on ne croiroit pas que la vie d'un homme ait pu fuffire à l'exécuter. Adieu, & pour toujours votre, &c. &c.

LETTRE LXI.

Frederick Town Maryland,
le 25 Décembre 1789.

MON CHER AMI,

APRÈS avoir quitté Lancaſtre, nous traverſâmes le Suſquehannah. Cette riviere eſt large & belle, mais ſa rapidité, & la quantité prodigieuſe de petits rochers à fleur d'eau qui s'y rencontrent y rend la navigation fort dangereuſe, ce n'eſt pas ſans crainte que nous la traverſâmes, car un bateau plat, appartenant à la ſeconde brigade, & dans lequel étoit le lord Torphinchin, & un grand nombre d'officiers & de ſoldats du vingt-unieme régiment, fut ſur le point d'être briſé en donnant contre un de ces rochers : cette riviere porte ſes eaux dans le Cheaſapeak, l'un des plus larges & des plus beaux fleuves de l'Amérique, mais en même-temps celui qui offre le moins d'avantages, les bâtimens un peu gros ne pouvant remonter à plus de douze

à quinze milles de ſon embouchure ; plus haut, il eſt à peine navigable pour les canots. Il ſeroit d'une grande reſſource, ſi les plus légeres barques pouvoient le remonter, vu que le bras oriental de ce fleuve prend ſa ſource dans le Mohawk, & parcourt une eſpace de ſept cents milles avant d'arriver à la Baye de Cheaſapeak.

Après avoir paſſé le Suſquehannah, nous arrivâmes à Yorktown, qui a, pendant quelque temps, été le ſiege du congrès ; cette place eſt reconnue pour la ſeconde ville de l'intérieur de l'Amérique ; elle n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi grande que Lancaſtre, mais elle eſt plus agréablement ſituée, & bâtie ſur Codorow-Creek, jolie petite riviere qui ſe jette dans le Sequehannah. Les habitans en ſont pour la plupart Irlandois ; il y a parmi eux quelques Allemands. Le commerce de cette ville étoit autrefois plus floriſſant même que celui de Lancaſtre, &, malgré les troubles, on apperçoit encore des reſtes de ſon ancienne proſpérité. Etant arrivés dans cette ville à quatre heures de l'après-midi, & en étant repartis le lendemain matin, vous pouvez vous imaginer

que je n'ai guère eu le temps de la viſiter ; mais, en me promenant, je vis l'hôtel-de-ville & quelques égliſes qui ſont bâties en briques, & ont aſſez d'apparence ; je remarquai que les maiſons étoient mieux conſtruites, & ſur un plan plus régulier que celles de Lancaſtre : ſi j'avois à choiſir entre ces deux villes pour y fixer mon ſéjour, je préférerois Yorktown, quoiqu'elle ſoit beaucoup plus petite que l'autre.

Comme je vous ai fait obſerver dans une de mes précédentes lettres, que c'étoit pour favoriſer la déſertion de nos ſoldats, que le congrès nous faiſoit marcher dans une ſaiſon ſi rigoureuſe, j'ajouterai qu'il y en a eu un grand nombre qui ont profité de l'occaſion ; les Allemands ſur-tout, témoins de l'état d'aiſance dans lequel vivoient leurs compatriotes, déſerterent en grand nombre & ſe rendirent à New-York, aux Jerſeys & dans la Penſylvanie ; mon domeſtique en fit autant, peu après que nous eûmes quitté Lancaſtre : il s'échappa avec mon cheval, mon porte-manteau, & tout ce qu'il put de mon bagage ; je ne m'apperçus de ſa fuite que le ſoir, le croyant

jusqu'alors avec les chariots d'équipage. J'obtins le lendemain matin une permission de l'officier qui nous escortoit, pour aller à sa poursuite; & comme j'avois lieu de supposer qu'il avoit repris la route de la Nouvelle-Angleterre, je retournai sur mes pas, & je rencontrai, dans l'après-midi, au-delà de Lancastre, la premiere brigade des Allemands qui arrivoit dans cette ville. Le colonel Minges, qui la commandoit, m'ayant reconnu, me demanda si je lui apportois quelques ordres, &, l'ayant instruit de ce qui me faisoit suivre ce chemin, il me dit qu'il avoit rencontré mon domestique au moment où sa brigade alloit se mettre en marche, qu'il lui avoit demandé de mes nouvelles, & où il alloit; celui-ci lui avoit répondu que j'étois en bonne santé, que je l'avois chargé de lui faire mes complimens, en cas où il le rencontreroit; qu'ayant oublié une valise à la derniere couchée, il alloit la chercher. Craignant de perdre mon temps en poursuites inutiles, je jugeai à propos de rejoindre mon régiment, & je l'atteignis à l'instant où il entroit dans Fredericktown.

Nous nous ſommes trouvés dans un grand embarras pendant le cours de notre route; la valeur de l'argent change à tout moment, chaque province a ſa monnoie particuliere, & celle qui a cours dans un endroit eſt refuſée dans l'autre.

La monnoie du congrès a cours dans toutes les provinces, il y en a qu'on lui préfere pour ſa valeur réelle; mais quiconque refuſeroit de la recevoir, ſe rendroit coupable du crime de haute trahiſon.

Juſqu'au moment de notre arrivée dans cette ville, nous avons eu le plus beau temps que l'on puiſſe deſirer; mais hier, tout le long de la journée, il a tombé de la neige en ſi grande quantité que je n'en jamais vu autant, même en Canada; la terre en eſt couverte à la hauteur du genou, ce qui a rendu le paſſage du Potowonack ſi dangereux, que nous ſommes obligés de reſter ici juſqu'à ce qu'elle ſoit écoulée, ou que la riviere ſoit priſe. La premiere brigade eſt plus heureuſe que nous, elle eſt actuellement arrivée à Charlotteſville.

Fredericktown eſt une grande ville, elle contient très-peu de maiſons en bois, le

plus grand nombre étant bâti en briques ou en pierres, ce qui lui donne une magnifique apparence; elle contient près de deux milles habitans, la plupart Allemands d'origine. Cette place eſt fort éloignée de la mer; le port, qui en eſt le plus voiſin, étant celui de Georgetown à cinquante milles de diſtance, & le Potownack, qui eſt la riviere la plus proche, en eſt éloignée de huit milles.

A quatre milles en-deçà de Frederick-town, on paſſe la crique de Monoccacy. Un étranger qui oſeroit traverſer le gué ſans avoir de guide, ſeroit inévitablement entraîné par le courant; ce gué eſt en croiſſant, & les pierres dont il eſt formé ſont ſi mal placées que l'on riſque à chaque inſtant de voir ſon cheval s'abattre. L'eau s'éleve ordinairement juſqu'à la ſelle, & pour peu qu'il ait plu on eſt obligé d'attendre pluſieurs heures avant de pouvoir paſſer. Il y a, à la vérité, un bac, mais ſouvent l'on ne trouve perſonne pour le conduire, & il eſt d'ailleurs en ſi mauvais état qu'il ſeroit imprudent de s'en ſervir.

Je

Je ſuis logé avec pluſieurs de mes camarades chez M. Murdo, commiſſaire des vivres de cette ville. Quoique fortement attaché au parti des Américains, il eſt vraiment philanthrope; les égards & la politeſſe avec laquelle il nous traite annoncent l'homme bien né, & familier avec l'uſage du monde. Aujourd'hui (jour de Noël) qui eſt ici une auſſi grande fête qu'en Angleterre, & dans laquelle on ſe viſite de même les uns les autres, M. Murdo qui étoit depuis long-temps engagé à paſſer cette journée avec ſes parens & ſes amis, a voulu abſolument reſter chez lui: il nous a donné un excellent dîner à l'angloiſe, & il y avoit juſqu'à un plumb-pudding. Si les Américains avoient tous une façon de penſer auſſi noble que la ſienne, ils ne commettroient pas toutes les cruautés, & n'exerceroient pas toutes les perſécutions qui ont rendu leur nom ſi odieux, que le temps même, & la conduite qu'ils pourront tenir par la ſuite, n'effacera jamais l'opprobre dont ils ſe ſont couverts.

Je vois à préſent que l'on avoit raiſon

de me dire qu'à mesure que j'avancerois vers le sud, je trouverois les habitans plus francs, plus généreux & plus hospitaliers.

Je suis, &c.

LETTRE LXII.

Jones-Plantations, près de Charlottes-Ville en Virginie, le 20 Janvier 1779.

MON CHER AMI,

QUAND nous eûmes quitté Frederick-town, nous traversâmes le Potowmack : le courant étoit extrêment rapide, & charioit de gros glaçons, quoique la riviere n'ait qu'un demi-mille de largeur : je me suis vu plusieurs fois sur le point de périr; dans un moment entr'autres, notre bateau s'est trouvé absolument engagé dans les glaces, mais, par l'adresse des bateliers, nous sommes arrivés à l'autre bord à un mille au-dessous du bac.

La difficulté que nous eûmes à passer cette riviere n'étoit que l'avant-coureur des peines & des fatigues que nous allions avoir

à essuyer avant d'entrer dans la Virginie.

Dans notre route, pour gagner cette province, nos troupes ont eu à surmonter des difficultés infinies. Les chemins étoient impratiquables par la grande quantité de neiges dont ils étoient couverts ; la surface en étoit gelée, mais elle ne s'étoit pas assez consolidée pour porter un homme ; de façon qu'à chaque instant nous enfoncions jusqu'aux genoux, & nous nous déchirions les jambes : nos soldats en outre, après une marche de seize à dix-huit milles, dans un chemin aussi détestable, furent souvent obligés de coucher dans les bois, & les officiers d'aller à cinq ou six milles plus loin pour trouver une cabane où pouvoir passer la nuit.

Je ne puis vous décrire les embarras & la confusion que l'arrivée de notre armée causa dans Charlottes-Ville ; les officiers de la premiere & de la seconde division étoient avant nous dans cette place, & notre présence ajouta encore à leur détresse. Cette ville que l'on nous avoit tant vantée, consistoit en une cour de justice, une taverne & une douzaine de maisons, qui étoient si

remplies d'officiers, que nous fûmes obligés de nous répandre dans la campagne des environs, & d'aller demander un aſyle aux payſans.

La ſituation de nos ſoldats étoit vraiment des plus malheureuſes, après les fatigues incroyables qu'ils avoient eſſuyées pendant la route : au lieu de trouver des caſernes commodes, ou au moins paſſables, on les conduiſit dans les bois, où il y avoit quelques huttes nouvellement bâties, & dont la plupart n'étoient pas encore couvertes. Comme elles étoient pleines de neiges, nos ſoldats furent obligés de les nétoyer, & de les couvrir à la hâte pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air : en deux ou trois jours de travail, ils les rendirent habitables, mais on ne peut pas dire commodes.

La diſette de vivres ajoutoit encore à la fâcheuſe poſition de nos troupes ; les proviſions n'étoient pas arrivées, & pendant ſix jours nos ſoldats ne ſubſiſtèrent que de petits gâteaux qu'ils faiſoient avec de la farine de maïs. Le munitionnaire nous aſſura que l'on ne nous attendoit pas avant le printems.

Jamais on n'a vu un pays auſſi dépourvu

de tout ; il ne devoit arriver aucune provifion avant dix jours. Les officiers n'avoient pour nourriture que des gâteaux, & du porc falé, & ils ne pouvoient fe procurer de liqueurs fortes. La première & la feconde brigade ayant déjà confommé ce qui s'en trouvoit dans la place lorfque nous y arrivâmes, plufieurs officiers fe firent une liqueur cordiale avec du poivre rouge infufé dans de l'eau.

Le brigadier général Hamilton repréfenta notre fâcheufe fituation au colonel Bland, qui commandoit l'armée américaine, & cet officier promit d'employer tout fon crédit pour adoucir au plutôt le fort de nos foldats : quant aux officiers, on fe contenta de s'affurer de leur parole d'honneur, & on leur donna la liberté de fe retirer à Richmond & dans les villes adjacentes, à cent milles à la ronde. Mais on les fit tirer au fort, pour que trois d'entr'eux reftaffent dans les quartiers avec les foldats, où à Charlottes-Ville ; les autres fe retirerent pour la plupart à Richmond, & il y en a qui font allés jufqu'à vingt & trente mille pour y chercher un afyle chez les

habitans. Je ſuis venu dans cette plantation avec notre premier major, & quatre autres officiers, & nous ſommes à vingt milles de nos quartiers. Notre hôte eſt allé demeurer chez l'inſpecteur de la plantation, & nous a abandonné entierement la maiſon pour deux guinées par ſemaine.

A notre arrivée à Charlottes-Ville, les officiers, excédés de fatigues & gelés de froid, ſe mirent à boire ſans diſcrétion d'une liqueur déteſtable, que l'on appelle eau-de-vie de péche; l'excès de cette liqueur fait perdre abſolument la raiſon: & il y en eut pluſieurs, qui, dans leur ivreſſe, commirent des fautes impardonnables. Les habitans ont dû nous regarder comme des inſenſés, où des furibonds, car, dans l'eſpace de trois ou quatre jours, il n'y eut pas moins de dix ſept duels.

Le colonel Bland, qui commande les troupes américaines, exerçoit autrefois la médecine à un endroit appelé Péterburg, ſur la riviere James, mais au commencement de cette guerre, il ſe ſentit enflammé du deſir d'acquérir de la gloire, en liſant un traité de tactique compoſé par Bland, dont il eſt

parent. Il abandonna dès-lors ſa profeſſion, & leva à ſes dépens un régiment de cavalerie légere. Je ne puis rien vous dire des troupes de ſa légion qui ſont à l'armée du général Washington, mais quant aux deux détachemens qui l'accompagnent ici, ce ſont les plus étranges figures que j'aie jamais vues. L'équipement du ſoldat eſt ſur-tout une choſe plaiſante, les uns n'ont qu'une botte, les autres moins heureux n'en ont pas du tout; il y en a qui n'ont pas de bas, & dont les ſouliers ſont ſi mauvais, que leurs pieds paſſent à travers; quelques uns ont de longs habits, & le plus grand nombre eſt en veſte : mais en récompenſe ils ont tous de beaux bonnets à la dragonne & de longues épées dont la plupart n'ont pas de fourreaux : leurs piſtolets ſont auſſi dans le plus mauvais état, mais ils ſont aſſez bien montés. Le colonel ne manque jamais de paſſer tous les matins ſes dragons en revue, & quand il ſort, deux marchent devant lui & deux derriere, le ſabre à la main : on ne peut s'empêcher de rire en voyant cet officier à la tête de ce régiment en guenilles, qui a l'air d'avoir

S 4

été recruté dans les priſons ; & malgré ſes talens militaires qui ſont réellement diſtingués, il conſerve un air ſi grave, que l'on diroit, lorſqu'il ſort ainſi accompagné, qu'il va faire une conſultation armé en guerre.

La maiſon où nous ſommes logés, eſt ſur une éminence d'où la vue ſe porte à trente milles à la ronde : on n'apperçoit qu'une immenſe forêt, au milieu de laquelle ſe trouvent des plantations éparſes çà & là, à la diſtance de quatre ou cinq milles l'une de l'autre. La demeure des propriétaires eſt au centre de ces plantations ; elle eſt compoſée d'une cuiſine, d'une chambre pour fumer, & les autres bâtimens en ſont détachés. À quelque diſtance, ſont des vergers de pommiers & de pêchers, & les huttes des negres y ſont diſperſées de côtés & d'autres, ainſi que les magaſins à tabac, qui ſont de vaſtes bâtimens conſtruits en bois, de ſorte que chacune de ſes plantations à l'air d'autant de petits villages.

La plupart des maiſons & même leurs couvertures ſont en bois ; il n'y a que

celles des riches planteurs qui ſoient plafonnées en dedans, & peintes en dehors. Les cheminées ſont de brique, mais on en voit un grand nombre faites de bois, & dont le dedans eſt revêtu d'argille : la plupart des fenêtres ne ſont fermées que par des volets, & il y en a très-peu qui ſoient vitrées.

Les enclos ne ſont pas ici comme dans les autres provinces, ceux des pays du nord ſont en pierre, ou en treillage fait de pieces de bois poſées à la diſtance d'un pied les unes des autres. Ici ils ſont faits de ce qu'on appelle barriere de clôture; ce ſont des morceaux de bois taillés ou ſciés à longueur de douze pieds, & fendus en lattes de quatre à ſix pouces de largeur.

Quand ils forment ces enclos, ils placent les lattes les plus minces en ſens contraire, les unes au-deſſus des autres, & il s'en trouve ainſi dix ou onze fixées ſur des poteaux fichés en terre de diſtance en diſtance, & qui ſe croiſent l'un ſur l'autre : le bois qu'ils emploient dans les angles eſt beaucoup plus fort que le reſte, & donne à tout l'ouvrage une ſolidité convenable.

Ces barrieres ſont ordinairement de ſept à huit pieds de hauteur, & ſont commodes en ce que l'on peut les tranſporter d'un lieu à un autre en cas de beſoin. Les lattes qui forment ces enclos étant placées en zig-zag, quand les habitans de la nouvelle Angleterre voient un homme ivre, ils diſent qu'il fait des enclos de Virginie.

Lorſque les habitans défrichent une terre, ils font un cercle à l'entour des arbres, & en enlevent l'écorce avant que la ſeve ſoit montée, ce qui les fait mourir. Ils détruiſent enſuite le ſous-bois, labourent la terre, & laiſſent les arbres pourrir ſur pied, ce qui arrive en peu d'années. L'écorce qu'on a enlevée empêche qu'ils ne donnent des feuilles, & rien n'eſt ſi affreux que de voir un champ, au milieu de la belle ſaiſon, couvert d'arbres ainſi dépouillés. Il eſt quelque fois dangereux de ſe promener dans ces champs, car on voit quelquefois des branches d'une groſſeur énorme ſe détacher du tronc, & elles pourroient vous écraſer par leur chute : les arbres eux-mêmes, quand ils ſont parvenus à un certain degré de dépériſſement, s'affaiſſent & tombent

avec un fracas horrible, augmenté encore par le bruit d'un nombre infini d'échos.

Nous nous adressâmes au commissaire des vivres du canton, chez lequel nous étions logés, & il nous donna un ordre sur le colonel Cole, qui demeure à environ quatre milles de distance. Nous allâmes lui détailler nos besoins; & comme il est chargé par le congrès d'approvisionner les troupes de ce district, il nous envoya de la farine & du porc salé en suffisante quantité pour nous nourrir & nos domestiques pendant un mois.

Lorsque le chariot qui apportoit cette provision traversa la plantation, je fus fort surpris de voir les bœufs, les chevaux, les moutons & les pourceaux se mettre à sa poursuite le charretier ne put parvenir à les chasser que quand il fut arrivé à la maison, & je m'apperçus alors qu'ils n'avoient suivis la voiture que pour lécher les barils qui contenoient la viande salée.

Les Américains dont les habitations sont éloignées de la mer, ou des rivieres d'eau salée, donnent du sel une ou deux fois la semaine à leurs bêtes à cornes & à leurs

chevaux, & cela leur ſuffit. Ici ils aiment tellement le ſel, qu'ils lechent la place où l'on a poſé les pots dans leſquels on a fait bouillir les viandes ſalées pour en tirer les parties ſalines ; & ſi un cheval fatigué d'une longue courſe revient en ſueur & eſt mis avec les autres chevaux, ils commencent auſſitôt à le lécher.

Il ſemble que la nature ait indiqué à ces animaux que ces particules ſalines ſont abſolument néceſſaires pour corriger l'âcreté des ſucs végétaux. Les habitans de ce pays donnent du ſel à leurs beſtiaux, non-ſeulement parce qu'il leur eſt ſalutaire & les engraiſſe, mais encore cela les rend doux, familiers, & les attire dans les plantations. Sans ce ſoin, comme ils ne manquent jamais de nourriture, même dans l'hiver, ils deviendroient ſauvages, & s'enfonceroient ſi avant dans les forêts, que les propriétaires ne pourroient plus les rattraper. Malgré ces précautions, on trouve beaucoup de ces beſtiaux qui, s'étant échappés, ſont devenus ſauvages, & ont peuplé dans les bois. Celui qui attrape de ces animaux ſur ſon terrein peut en diſpoſer à ſa volonté.

Les particuliers qui ont des plantations considérables, ont ce qu'ils appellent un droit de forêt qui leur assure, dans une étendue de terrein donné, la propriété du bétail sauvage qu'ils y prennent, ils peuvent en disposer comme de tout autre bien, & ont coutume de les marquer avec un fer chaud, ou de toute autre façon. Chacun a sa marque particuliere qui est connue des magistrats du district, & il y a un acte, dans l'assemblée générale, qui déclare voleur tout homme qui altere ou efface ces signes de propriété.

La plupart des planteurs ont un inspecteur auquel ils confient le soin de leur plantation & de leurs negres. Notre hôte en a un, quoique l'étendue de sa plantation ne le comporte guères : Mais une fois qu'ils se voient propriétaires de quelques negres, ils craignent de compromettre leur dignité, s'ils veillent de trop près à leurs affaires ; ils sont d'ailleurs extrêmement paresseux. Je vais vous tracer le plan des occupations de celui chez qui je demeure.

Il se leve sur les huit heures ; il boit ce qu'il appelle son juleps, qui est un grand

verre de rum dans lequel il met un gros morceau de ſucre, il monte enſuite à cheval, va faire le tour de ſa plantation, viſite ſes moiſſons, ſes magaſins, & revient enſuite pour déjeûner avec un morceau de viande froide ou du jambon, du pain grillé & du cidre. Il prend rarement du thé, & il n'y a guères que les femmes qui en faſſent uſage; après le déjeûné il fait un tour dans la maiſon; quelquefois il s'amuſe avec les petits negres qui jouent à ſa porte, où il ſe met à racler du violon: vers midi il boit un verre de liqueur pour ſe diſpoſer au dîner: à deux heures il ſe met à table, & il va enſuite ſe jetter ſur ſon lit juſqu'à cinq heures; alors il boit une taſſe de thé avec ſa femme, & plus ſouvent du *toddy*, ce qu'il répete juſqu'à ce qu'il aille ſe coucher. Je ne l'ai cependant jamais vu ivre, mais il eſt dans un état continuel de diſtraction. Tel eſt ſon genre de vie, auquel il ne déroge jamais, ſinon pour aller quelquefois à la cour de juſtice, à des courſes de chevaux ou à des combats de coqs; mais alors il boit tant, que ſa femme eſt obligée d'envoyer un couple de negres pour le rapporter au logis.

Il laiſſe à ſon inſpecteur le ſoin de faire valoir ſa plantation ; & pour exciter ſon zèle, il lui abandonne une partie de ſa récolte. Comme les negres appartiennent au maître, il n'a pas d'intérêt à les ménager, & il les fait marcher à coups de fouet, & les accable de travail au point qu'ils meurent quelquefois ſous le poids de la fatigue. Leur perte lui eſt indifférente, ils ne lui coûtent rien ; il ſait que ſon maître les remplacera, & ſon intérêt étant l'unique baſe de ſes actions, plus il en tire de travail, plus ſon bénéfice eſt conſidérable.

Les malheureux negres ſont employés aux travaux publics les plus rudes ; on ne peut s'imaginer quelles ſont les fatigues qu'ils éprouvent, elles ſont au-deſſus des forces humaines, & il faut, pour être capable de réſiſter aux peines & à tous les mauvais traitemens dont on les accable, qu'ils different de nous par la force & par la conſtitution autant que par la couleur.

On les fait lever à la pointe du jour, on leur donne rarement le tems de prendre un peu de nourriture, & on les conduit tout de ſuite dans les champs, où ils travaillent

ſans rélâche juſqu'à midi : à cette heure on leur donne la liberté d'aller dîner & de ſe repoſer, mais on ne leur accorde preſque jamais qu'une heure à cet effet, le repas conſiſte en homming & en ſel, & quand le maître pouſſe l'humanité au dernier degré, il ajoute deux fois par ſemaine, à cette chétive portion, un peu de lait écrêmé, du lard rance, ou des harengs ſalés.

Le maître de la plantation où nous ſommes, accorde à ſes negres, au lieu de ça, un acre de terre qu'ils ont la liberté de cultiver à leur compte les ſamedis aprés midi, & dans lequel ils élevent de la volaille. Après leur dîner ils retournent aux champs, & y reſtent juſqu'à la nuit. Il ſeroit aſſez naturel de juger que les travaux de ces malheureux finiſſent avec la journée, mais on ſait en tirer un meilleur parti ; on les envoie alors dans les magaſins à tabac, où on les fait écoſſer du maïs, & s'ils ne finiſſent pas la tâche qu'on leur a impoſée, qui ſouvent eſt celle de pluſieurs heures, le lendemain matin l'inſpecteur, à qui le maître accorde une autorité ſans bornes, les fait lier & déchirer impitoyablement à

coup

coup de fouet. Souvent il eſt très-tard quand cette tâche eſt achevée : ils vont alors prendre leur ſecond repas, de ſorte qu'il leur reſte à peine le tems de dormir. Ces pauvres créatures, ſur les vingt-quatre heures qui compoſent le cercle du jour, n'en ont jamais plus de huit de relâche pour reparer leurs forces par le ſommeil, ou prendre leurs repas.

Pour ſe délaſſer de tant de fatigues, l'eſclave negre va ſe coucher ſur la terre, ou ſur un banc, il s'y enveloppe dans une méchante couverture qui lui tient lieu d'un lit. Il n'a pour tout vêtement qu'une chemiſe, un pantalon de groſſe toile de chanvre pour l'été, auquel on ajoute une groſſe jaquette de laine pour l'hiver. Pour comble d'infortune, depuis la guerre, leurs maîtres ne pouvant plus ſe procurer ces ſortes d'étoffes, les laiſſent aller couverts de lambeaux, & il y en a beaucoup qui ſont abſolument nuds.

Les négreſſes partagent les travaux des negres, & ne ſont pas mieux traitées qu'eux, ſi ce n'eſt celles qui ſont employées comme ſervantes dans l'intérieur de la maiſon.

Les noirs des deux ſexes ſont expoſés à toutes les eſpèces d'injures & d'inſultes, & ſont obligés de les ſouffrir avec la plus grande ſoumiſſion. Lorſqu'un blanc les attaque, quoique ne lui ayant donné aucun ſujet de plaintes, ils n'oſent pas réſiſter, encore moins ſe défendre ; car la loi les condamne à avoir le bras coupé, s'ils le levent ſur la perſonne d'un blanc, fût-ce pour ſe dérober à ſa lubricité ou ſe ſouſtraire à ſa barbarie.

Malgré cet état d'aviliſſement, & les traitemens rigoureux auxquels les malheureux noirs ſont expoſés, ils ſont ſans inquiétude, & paroiſſent tranquilles & ſatiſfaits de leur ſort. Il eſt heureux qu'ils puiſſent ſe ſoumettre auſſi facilement au joug ; autrement ils ne pourroient réſiſter à tant de maux réunis. Une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt qu'ils ont toujours du feu près de l'endroit où ils travaillent, quelqu'exceſſive que ſoit la chaleur.

Comme je vous ai parlé pluſieurs fois de *homming* & de *hoe-cake*, il eſt à propos que je vous explique quel eſt ce mets : le *homming* eſt fait avec du bled d'Inde à moitié

moulu, & bouilli avec une petite quantité de haricots jusqu'à ce que le tout soit réduit à une purée fort épaisse. Le *hoe-cake*, (gâteau de houe) est un petit pain de farine de bled d'Inde cuit devant le feu ; auquel on donne ce nom parce que pour le faire cuire les negres le posent sur la houe avec laquelle ils labourent. Les habitans de ce pays ne mangent guères d'autre pain ; on ne peut pas dire qu'il soit bon, je crois au contraire que s'il étoit fait de sciure de bois il n'auroient pas plus mauvais goût ; mais malgré cela il n'en est pas moins sain, & fournit une nourriture très-solide.

Je vous ai dit tout ce que je savois sur les habitans de cette partie de la Virginie ; dans ma prochaine lettre j'aurai occasion de vous donner des détails sur les peuples qui habitent l'autre partie de cette province, devant aller sous peu de jours à Richmond, pour y faire emplette de liqueurs fortes & d'autres choses nécessaires pour rendre notre situation plus supportable dans cette triste contrée.

Je suis &c. &c. &c.

LETTRE LXIII.

Richmond en Virginie,
le 12 Février 1779.

MON CHER AMI,

PEU de jours après vous avoir envoyé ma derniere lettre, je partis pour Richmond avec Monſieur Johnſon, un de mes amis & officier de mon régiment : nous eûmes un tems affreux, & il ne ceſſa de neiger & de pleuvoir juſqu'à notre arrivée dans cette ville. Ces chutes de neige rendent les chemins très-dangereux ; le pays eſt tout couvert de bois, & il faut marcher un tems conſidérable avant de rencontrer la moindre habitation. La premiere que nous vîmes, étoit à dix-huit milles de diſtance de Charlottes-Ville : il faut avoir voyagé dans l'intérieur de l'Amérique pour concevoir la peine que l'on a à diriger ſa marche ; quand un chemin eſt mauvais, les planteurs en ouvrent un autre qui a une direction tout-à-fait différente, & ils ne conſultent en cela

que leur propre commodité. Si vous rencontrez un de ces habitans, & que vous lui demandiez votre route, il vous donne des renſeignemens plus inintelligibles, s'il eſt poſſible, que les routes ne ſont elles-mêmes embrouillées. Ils vous diſent : Allez à droite, vous trouverez un vieux champ que vous traverſerez ; de-là vous gagnerez l'enclos de telle habitation ; au bout de cet enclos vous verrez un chemin à trois fourches, vous prendrez celui de la droite, & vous marcherez un demi-mille, vous trouverez enſuite un terrein, vous prendrez à gauche, & vous appercevrez un magaſin à tabac ; quand vous l'aurez dépaſſé, vous trouverez une autre fourche ; vous tournerez à gauche, & vous vous rendrez à l'auberge de M..... qui vous mettra dans votre chemin.

Nous avons eu recours à un expédient ſingulier qui nous a réuſſi. Un jour, après avoir ſuivi un chemin droit ſans rencontrer perſonne dans un eſpace au moins de quinze milles, à juger d'après nos montres, nous nous trouvâmes dans le plus grand embarras, craignant de nous être trompés

de route, & pour ſurcroît d'incertitude nous arrivâmes à une ſourche. Ne connoiſſant pas le pays, & ne ſachant où étoit ſituée la ville vers laquelle nous dirigions nos pas, nous fûmes pendant quelque temps à nous conſulter pour ſavoir quelle route nous devions prendre ; à la fin mon camarade de voyage me propoſa de jetter en l'air un dollard, & nous convînmes que *tête* ſeroit pour la droite & *croix* pour la gauche. Le ſort ayant décidé pour la droite, nous fîmes encore quatre milles, & nous arrivâmes à une auberge où nous mangeâmes un morceau. Notre hôte nous dit alors, que ſi nous euſſions pris l'autre chemin, nous aurions été obligés de faire encore quinze milles avant de rencontrer une maiſon.

Je tâcherai de vous donner une idée des auberges, tavernes & autres lieux publics que l'on trouve hors des villes, dans la Virginie, & que l'on comprend tous ſous le nom *d'ordinaires*. Ce ſont de petites maiſons ſituées au milieu des bois, & qui ſervent à marquer les diſtances ; on y fait fort mauvaiſe chere, car on n'y trouve guères que quelques œufs, du lard & des *hoe-cakes* ;

encore y manque-t-on ſouvent de ces proviſions : mais, malgré que l'on y meure preſque de faim, les hôtes ne vous en demandent pas moins un prix exorbitant. Je ne ſuis pas ſurpris au reſte que les voyageurs ſoient ſi maltraités dans ces auberges ; car, avant la guerre, on exerçoit ſi noblement l'hoſpitalité dans ce pays, que quand un voyageur avoit beſoin de ſe rafraîchir lui & ſes chevaux, il s'arrêtoit à la premiere plantation, où on le recevoit avec la plus grande politeſſe, & on lui fourniſſoit tout ce dont il avoit beſoin, ſans qu'il lui fût permis de rien payer ; & lorſqu'un planteur apprenoit qu'il y avoit quelqu'un dans *l'ordinaire* voiſin, il envoyoit auſſi-tôt un negre pour l'inviter à venir prendre un logement dans la maiſon.

Nous rencontrâmes dans notre route une grande quantité de dindons ſauvages, & deux épagneuls que nous avions avec nous ſe mirent à leur pourſuite. Ces oiſeaux courent avec une vîteſſe incroyable, & il ne nous fut pas poſſible de les atteindre, quoique nous euſſions mis nos chevaux au grand galop. Après avoir ainſi parcouru l'eſpace

d'un demi-mille, ils prirent enfin leur volée. Ils nous parurent infiniment plus gros que les nôtres, & l'on m'a dit qu'ils pesoient ordinairement trente à quarante livres.

Un peu avant d'arriver à Goochland-Courthouse, nous eûmes occasion de voir de quelle maniere les habitans s'y prennent pour attraper ces dindons : les gens du pays font, avec de gros pieux, une espece de baraque, au centre de laquelle ils creusent une fosse, qui communique au-dehors & qui sert d'entrée : le dessus est couvert avec de lourdes pieces de bois, en observant de ne pas les mettre trop près l'une de l'autre, afin que l'intérieur & le passage puissent recevoir du jour ; ensuite on jette dans cette cabane une quantité de bled-d'Inde pour leur servir d'appât ; les dindons voyant à travers les pieux le bled-d'Inde qui est dans la cabane, tournent à l'entour jusqu'à ce qu'ils trouvent le passage où l'on a pareillement semé du grain ; ils le mangent en s'avançant à mesure, & finissent par se trouver au milieu de la cabane. Lorsqu'ils veulent en sortir, ces imbécilles animaux, au lieu de prendre le même chemin par où ils sont

entrés, ne ſongent à s'échapper que par la couverture ; & ils s'élevent avec tant de force, que ſouvent ils ſe tuent en ſe heurtant contre les morceaux de bois qui ſont placés à cet effet ſur le toit. On en attrape très-fréquemment par ce moyen une douzaine à-la-fois.

A Weſtham, ſitué à environ ſept milles au-deſſous de Richmond, commencent les caſcades de la riviere James, qui ſe prolongent à un demi-mille au-deſſous de cette ville ; la marée remonte juſqu'à cet endroit. Le principal commerce de cette province eſt le tabac que l'on tranſporte des habitations les plus reculées juſqu'à Wertham, dans des barques attachées l'une ſur l'autre. Quand elles y ſont arrivées, on charge le tabac ſur des voitures pour le tranſporter à Richmond. Les caſcades que forment la riviere, interrompent toute communication par eau pendant un eſpace de ſept milles ; dans cet intervalle l'eau ſe précipite avec impétuoſité de rochers en rochers, avec un bruit horrible que l'on entend à pluſieurs milles à la ronde.

Ici la ſcene change tout-à-coup, l'on ne

voit plus que des rochers fort élevés & couverts d'arbres ; il s'en trouve plusieurs dont les sommets, se courbant sur les cascades, semblent menacer de leur chute, & forment des points de vue vraiment *romantiques.*

Un peu au-dessous de Richmond, la marée remonte jusqu'aux rochers, sur lesquels tombent les eaux de la riviere, qui a, dans cet endroit, un mille de largeur ; on y trouve un bac destiné à transporter les voitures & les chevaux sur l'autre rive.

A l'endroit où se terminent les cascades, il y a trois villes, Richmond, Shoekoes, situées sur la rive septentrionale de la riviere, & séparées par une petite anse, & Chesterfield sur la rive méridionale. Par rapport à sa situation, ondonne plus ordinairement à cette derniere le nom de Rocksbridge. Les petites barques peuvent remonter jusqu'à cet endroit, & les gros vaisseaux s'arrêtent à deux milles au-dessous pour recevoir leur cargaison.

On m'a dit qu'après de grandes pluies la riviere grossissoit considérablement, & que les cascades inondoient les campagnes

moins élevées dans une étendue de plusieurs milles, à l'endroit de la premiere cataracte où les eaux ſe trouvent tout-à-coup reſſerrées par les montagnes qui s'élevent de chaque côté : le torrent redouble d'impétuoſité, & s'échappant avec un bruit affreux, offre un ſpectacle auſſi majestueux qu'il eſt impoſant.

Pluſieurs particuliers des environs de Richmond, quoique fortement attachés au parti des Américains, ſe conduiſent avec toute la douceur & toute l'honnêteté imaginables à l'égard des officiers qui ſe trouvent ici ; & dans les campagnes voiſines on apperçoit encore chez eux des traces de cette hoſpitalité qui faiſoit le caractere diſtinctif des habitans de cette contrée avant la guerre. Parmi ces perſonnes que l'on a du plaiſir à citer, on nomme ſur-tout le colonel *Randolph* de *Tuckahoe*, le colonel *Good* de *Cheſterfield*, le colonel *Gary* de *Warwick*, &c. Les gens de la baſſe claſſe du peuple, qui ſont bien éloignés d'avoir la même façon de penſer, les accuſent d'être portés pour le gouvernement anglois ; mais leurs principes, leur fortune & leur autorité les mettent

dans le cas de méprifer toutes ces clameurs.

Nous avons été dernierement témoins d'un phénomene auquel nous préfumons que le pays eft fujet, & qui alarma tous les habitans; c'étoit un orage furieux de tonnerre & d'éclairs : on n'avoit pas encore éprouvé pendant l'hiver un froid auffi vif que ce jour-là, & l'orage commença à l'entrée de la nuit. Les coups de tonnerre & les éclairs fe fuccédoient avec tant de rapidité que l'air paroiffoit tout en feu. Cet orage dura près de deux heures, l'air s'adoucit au commencement de l'orage, & en peu d'inftans il fit une chaleur étouffante ; mais après qu'il fut fini, le froid fe fit reffentir de nouveau, & le lendemain matin il geloit affez fort.

En me promenant avec quelques officiers, l'on me fit voir un chirurgien de cette ville, nommé Fauché, qui a eu le malheur d'avoir un œil prefqu'arraché de fon orbite : comme il a été foigné à temps, on efpere qu'il pourra en recouvrer l'ufage. Voici la maniere dont on m'a raconté ce fait ; il vous mettra à portée de juger de la férocité de la baffe claffe dans ce pays-ci. Il étoit

à jouer au billard : plusieurs officiers & beaucoup d'autres personnes d'un état honnête regardoient la partie, lorsqu'un homme du bas peuple, & qui vouloit trancher de l'homme comme il faut, vint à entrer. Dans le cours de cette partie, il s'éleva une légere contestation dont cet homme jugea à propos de se mêler : il commença par dire des injures atroces à M. Fauché, & finit par lui proposer de se battre à la mode du pays, en lui demandant de quelle façon il vouloit que le combat eût lieu, les gens du peuple ayant ici plusieurs manieres de se battre.

M. Fauché répondit qu'il n'étoit pas accoutumé à faire le coup de poing, mais que puisqu'il prenoit le masque *d'homme honnête*, il se battroit volontiers avec lui en *homme honnête*. Il eut à peine prononcé ces mots, que le malheureux se jetta sur lui, & lui portant les ongles à la figure, lui fit sortir l'œil de la tête. Non content de cette premiere attaque, il vouloit répéter, mais on s'y opposa, & on fit esquiver M. Fauché. Je vous laisse à juger quelle pouvoit être la situation des officiers présens à cette scene, & ne pouvant punir ce malheureux sans

manquer à la parole qu'ils avoient donnée de ne se mêler d'aucune affaire.

Cette coutume atroce, dont un sauvage rougiroit de se voir accusé, est fort commune dans ce pays parmi le peuple; elle a même été si générale pendant un temps, que le gouverneur & l'assemblée des états ont été obligés de faire une loi pour déclarer criminels ceux qui se battroient de cette maniere; mais le petit peuple est si difficile à dompter dans ce pays, que, quoique cette loi soit maintenant en force, elle n'en impose que peu, & cet usage n'en est pas moins en vigueur dans les contrées les plus reculées, que si la loi n'existoit pas. J'ai vu un homme dont on cite l'habileté dans ce genre de combat. Il porte les ongles du pouce & de l'index très-longs & fort pointus: de peur qu'ils ne se rompent ou ne se fendent dans l'opération, il a grand soin de les exposer tous les soirs à la chandelle pour les durcir.

Tout le monde convient que la mort est préférable à la perte de la vue; & comme ces malheureux, lorsqu'ils trouvent l'occasion de combattre un officier, la saisissent

avec avidité, nous sortons rarement sans nos épées. Il est triste que dans un pays où les gens bien nés sont si honnêtes, & exercent si noblement l'hospitalité, on soit sans cesse exposé à la fureur d'une populace qui ne connoît pas de frein. Puissé-je en être bientôt dehors, & me voir dans le sein de ma patrie! c'est le vœu le plus ardent de votre, &c.

LETTRE LXIV.

Richmond en Virginie,
le 18 Février 1779.

MON CHER AMI,

J'AI été retenu ici bien plus long-temps que je n'avois eu dessein d'y rester. On ne veut pas me permettre de partir, que je n'aie rendu mes visites à tous les officiers du canton, parmi lesquels se trouve le colonel Carcy. Il demeure à Warwick, où il a une maison magnifique, & dans les environs des moulins & des fonderies dont la constrution a coûté plusieurs milliers de livres sterlings.

Ces bâtimens ont été auſſi avantageux au public qu'au colonel lui-même. Sa maiſon eſt ſituée ſur les bords de la riviere James, & ſur la rive oppoſée de celle du colonel Randolph. Les Randolph ſont deſcendans d'un des fondateurs de la colonie, & leur famille s'eſt tellement multipliée, que, comme les gentilshommes écoſſois, pour les diſtinguer les uns des autres on eſt obligé d'ajouter à leur nom celui de leur réſidence.

La ville de Peterburg n'eſt diſtante que de quelques milles de la maiſon du colonel Carcy. Pluſieurs d'entre nous exprimoient un ſoir le deſir de voir cette ville, & nous nous lamentions de ce qu'elle étoit hors des limites qui nous ſont preſcrites. Le lendemain, après le déjeûner, le colonel nous dit : « Meſſieurs, nous monterons à cheval » avant le dîner, & nous irons faire un tour » à Peterburg ». Nous lui témoignâmes combien nous aurions été ſatisfaits de pouvoir l'accompagner ſi nous n'étions pas liés par notre parole. « Vous ne l'êtes plus, meſ- » ſieurs » ; & il nous montra la lettre du commandant américain, par laquelle la permiſſion

permiſſion nous en étoit accordée. Je ne rapporte ce trait que pour vous faire voir que non-ſeulement on ſe pique ici d'exercer l'hoſpitalité, mais encore d'être poli & attentif au dernier point.

La ville de Peterburg eſt ſituée ſur les bords de la riviere Apamatock, & quelques maiſons ſur la rive oppoſée raſſemblées forment une eſpece de fauxbourg dépendant de la ville : ce fauxbourg eſt nommé *Pocahunta.* Le principal commerce de Peterburg conſiſte en tabac, que l'on dépoſe dans des magaſins conſtruits à cet effet, & d'où on l'exporte enſuite. Avant d'entrer dans ces magaſins, il eſt examiné par des inſpecteurs chargés de juger s'il eſt propre pour l'exportation. S'ils le trouvent tel qu'il doit être, ils donnent au maître de la plantation un reçu de telle ou telle qualité, & ces reçus circulent comme de l'argent comptant. Ainſi, après avoir dépoſé du tabac dans ces magaſins & en avoir obtenu un reçu, un planteur peut aller à Williamsbourg ou dans toute autre ville de la province acheter ce dont il a beſoin, & payer avec ce papier, qui paſſe

dans une multitude de mains avant de venir dans celle du marchand qui achete le tabac pour l'envoyer hors du pays. Ces reçus sont en même-temps des billets de banque, & une monnoie courante. Les habitans, en spécifiant le prix de leurs différens achats, ne disent pas : « Je donne tant de livres » sterlings pour tel article », mais « je donne » tant de mesures de tabac ».

La riviere Apamatock est à-peu-près aussi large que la Tamise ; elle se jette dans la riviere James à environ douze milles des cataractes, qui se trouvent un peu au-dessus de Peterburg. Un peu au-delà de ces cataractes, il y a un grand pont de bois jusqu'où remontent sans cesse des corvettes & de petits navires.

La ville de Pocahunta tire son nom de celui de la fille d'un fameux chef indien, ou empereur Powhatan (c'est ainsi que s'appelle en langue indienne la riviere James), qui donna pour dot à sa fille, lors de son mariage, toutes les terres dont cette place est environnée.

Madame Bourling, qui a des magasins immenses, de grandes plantations & d'autres

biens considérables, réside à Peterburg. Son fils a épousé une jeune femme très-aimable, & qui descend en ligne directe de *Pocahunta.* Le colonel Carcy, après nous avoir raconté en peu de mots l'histoire de Pocahunta, & nous avoir appris que ce fut à sa prédilection pour la nation angloise que nous étions redevables de nos premiers établissemens dans cette province, nous dit qu'elle avoit épousé un Anglois, avec lequel elle s'étoit rendue en Europe, & nous raconta à ce sujet le trait suivant.

« Un Indien d'une naissance distinguée dans son pays suivit en Angleterre *Pocahunta* quand elle quitta la Virginie : cet Indien avoit été chargé par Powhatan de faire le dénombrement de tout le peuple anglois, & de lui communiquer à son retour le résultat de ses recherches. Comme les Indiens n'ont ni lettres ni hiérogliphes pour exprimer leurs pensées, il prit, en mettant pied à terre dans la Grande-Bretagne, un bâton, à dessein d'y faire autant d'entailles qu'il rencontreroit de différentes personnes. Cette maniere de compter le lassa bientôt, & fatigué de tailler, il jetta son bâton. A son

retour en Amérique, le roi lui demanda à combien se montoit le nombre des Anglois qu'il avoit vus. Il le pria de compter les étoiles du firmament, les feuilles des arbres, & les grains de sable de la mer qu'il trouveroit sur le bord, & il lui dit qu'il pourroit avoir alors un nombre égal aux individus qui formoient la nation angloise ». Messieurs, ajouta le colonel Carcy en achevant ce récit, ne pourriez-vous pas faire la même réponse à votre souverain, s'il vous demandoit combien de personnes vous avez vues en Amérique ?

Les magasins de Peterburg, ainsi que ceux de Richmond, sont remplis de tabac, parce qu'on ne trouve point d'acheteurs; & les propriétaires des plantations ne se soucient pas de l'exporter eux-mêmes, à cause du grand nombre de corsaires anglois qui croisent sur les côtes. Quelques négocians ont risqué, il est vrai, d'envoyer de petites corvettes aux îles Bermudes, & ont réussi dans cette entreprise; mais la plupart des magasins sont fermés, les villes de Peterburg & de Richmond sont à-peu-près dans la même situation que Lancastre; la

commerce eſt totalement intercepté dans ces deux villes, où il étoit ſi conſidérable avant la guerre, quelles fourniſſoient ſeules aux colons fixés dans l'intérieur du pays, tout ce qui leur étoit néceſſaire pour leurs plantations, à l'exception des principales villes, telles que Boſton, New-York & Philadelphie. Les autres ne renferment point de corporations diſtinctes de négocians, tels que marchands de draps, merciers, épiciers, papetiers. On les comprend tous ſous le nom de marchands & magaſiniers; on appelle ici magaſins ce que l'on nomme en Angleterre boutiques. Ces magaſins ſont remplis de toutes les denrées néceſſaires à la ſubſiſtance; d'autres articles eſſentiels, d'objets de luxe & d'agrémens, & même de bijoux. Outre ces grands magaſins que l'on trouve dans les principales villes, on en voit de moins conſidérables dans l'intérieur du pays.

J'ai paſſé quelques jours à Tuckahoe chez le colonel Rodolph, qui s'acquitte avec une grace infinie des devoirs de l'hoſpitalité. Sa maiſon eſt bâtie ſur le penchant d'une colline, & commande entierement la riviere

Jamés, qui offre de ce point de vue une perſpective magnifique ; d'un côté eſt *Tuckahoe :* c'eſt ainſi que les Indiens nomment les plaines qui viennent aboutir à cette retraite charmante, & c'eſt ce qui a engagé le colonel à donner à ſes plantations le même nom. Sa maiſon paroît avoir été conſtruite pour y exercer l'hoſpitalité. Je ne puis réſiſter à l'envie de vous en faire la deſcription. Son plan préſente la forme d'une H, & elle eſt compoſée de deux corps de bâtimens réunis par un grand ſallon. Chaque aile a deux étages, & chaque étage quatre grandes chambres ; l'une eſt occupée par la famille du colonel, & l'autre eſt réſervée pour les étrangers : le ſallon qui les ſépare eſt très-vaſte, & l'on y entre par différentes portes. C'eſt-là qu'on ſe retire dans les chaleurs de l'été, ſa ſituation le mettant à l'abri des rayons du ſoleil ; & ſes portes oppoſées, qui favoriſent la circulation de l'air, entretiennent conſtamment une délicieuſe fraîcheur. Il eſt meublé de quatre ſuperbes ſophas & autres ſieges, & un luſtre magnifique eſt ſuſpendu au plafond. C'eſt encore dans ce même appartement que ſe donnent

les bals & les concerts dans les jours de fêtes.

Le colonel Rodolph a pour les chevaux une paſſion qui eſt commune avec tous les habitans de la Virginie, de quelqu'état qu'ils ſoient ; ils n'épargnent ni peines, ni ſoins, ni dépenſes pour ſe procurer les meilleurs chevaux, & en progager la race. Il prit plaiſir à nous en montrer un ſuperbe, qu'il appelloit Shakeſpear, & qu'il avoit amené en Amérique au commencement de la guerre. Il avoit fait bâtir une écurie exprès pour lui, & il y avoit un lit dans lequel couchoit le negre chargé d'en avoir ſoin. Ce cheval eſt d'un ſuperbe gris pommelé, ſa hauteur eſt d'environ ſeize paumes & demi, & il a la tête & l'encolure de la plus grande beauté. Je ne dirai rien du reſte, car il étoit exceſſivement gras ; & il avoit les jambes ſi petites & ſi minces (étant de la race des chevaux de courſe), qu'elles paroiſſoient incapables de ſupporter le poids de ſon corps. Pour vous donner une idée de ſon embonpoint, je vous dirai qu'il avoit une ſi grande quantité de graiſſe, qu'elle formoit une rigole tout le long de ſes reins,

& que ſi l'on lui avoit verſé de l'eau ſur le garot, elle auroit coulé en droite ligne juſqu'à ſa queue. On n'épargne rien pour fortifier ſa conſtitution, & le préparer aux fatigues qu'il doit eſſuyer au printemps.

Je retournerai dans quelques jours à Charlottes-Ville, ce dont je ne ſuis nullement fâché : malgré les égards que le colonel me témoigne, je ne ſuis pas à mon aiſe, & j'éprouve cette anxiété à laquelle les Anglois ſont ordinairement ſujets : elle peut être ridicule, mais elle eſt involontaire, & la mienne à ſa ſource dans l'impoſſibilité où je me trouve de reconnoître, comme je le voudrois, les attentions que l'on a pour moi. Dans toutes les viſites que nous avons faites ou que nous avons reçues, jamais la converſation n'a roulé ſur la politique. Quelquefois les dames ſe permettent de nous plaiſanter ſur ce qu'elles appellent notre captivité, elles s'en acquittent avec autant de gaieté que d'eſprit. Un jour cependant un officier prit mal la plaiſanterie, & ſe permit une réplique qu'il auroit dû ſe diſpenſer de faire à une jeune perſonne dont le pere nous accordoit l'hoſpitalité d'une maniere ſi généreuſe.

Le colonel Rodolph faisoit tous les ans un présent à sa fille de deux muids de tabac, pour en acheter les choses relatives à sa parure; par un malheureux hasard, les navires qui en étoient chargés avoient toujours été pris. Plusieurs officiers étant un jour rassemblés auprès des dames, les affaires du temps devinrent le sujet de l'entretien, & mademoiselle Rodolph ne croyant rien dire de déplacé, nous demanda » comment il étoit arrivé que nous eussions » été faits prisonniers » ? De la même maniere que votre tabac a été pris, répondit vivement l'officier, par une force supérieure. — Il vous est, sans doute, aisé d'imaginer quelle fut la confusion de mademoiselle Rodolph & celle de l'officier lui-même, qui s'apperçut aussi-tôt du tort qu'il avoit eu de s'abandonner à un mouvement que la politesse & la reconnoissance lui faisoient un devoir de réprimer.

LETTRE LXV.

De Jones-Plantations près de Charlottes-Ville, dans la Virginie, le 10 Avril 1779.

MON CHER AMI,

PENDANT mon voyage à Richmond, les généraux Philips & Reidesel arriverent à Charlottes-Ville, & allerent le lendemain visiter les casernes. Ils furent indignés de la situation déplorable dans laquelle se trouvoient les troupes qui sont maintenant beaucoup mieux logées qu'elles ne l'étoient alors. Mais si le général Philips les avoit vues au moment de leur arrivée, je suis sûr que l'impétuosité de son caractere, & son affection pour le soldat lui auroient attiré la même disgrace qu'à Boston. On fournit à peine aux troupes les provisions nécessaires ; les soldats n'ont de la viande que deux ou trois fois la semaine, & ils ont passé plusieurs fois huit ou dix jours sans en appercevoir un morceau: encore celle qu'on leur donne n'est sou-

vent pas mangeable. Dans le moment ils ſont ce qu'ils appellent à la diete, & n'ont point eu de viande depuis le 25 du mois dernier. Le général Philips a fait depuis ſon arrivée beaucoup de démarches à cette occaſion, & on a lieu d'eſpérer qu'à l'avenir les proviſions ſeront plus régulierement diſtribuées.

Ce n'eſt aſſurément pas au congrès qu'on doit reprocher cette négligence ; il a été trompé par un de ſes membres, le colonel Hawey, qui eſt député pour cette province.

Quand le congrès ſe détermina à nous retenir priſonniers, ſans avoir égard aux clauſes de la convention, la province de Maſſachuſets repréſenta que ce ſeroit un acte d'oppreſſion & de tyrannie ſi on l'obligeoit à approviſionner notre armée, ayant déja fourni plus que toutes les autres provinces pour le ſoutien des troupes, & que d'ailleurs, comme elle avoit pourvu aux beſoins des nôtres pendant près d'une année, il étoit juſte que les provinces méridionales partageaſſent le fardeau. Elle donna ſes inſtructions en conſéquence à ſes repréſentans, qui ſoumirent les réclamations à

l'examen du congrès. Cette motion ayant été faite, la pétition de la province de Massachusets parut fondée sur la justice, & l'on délibéra pour savoir dans quelle province on nous donneroit ordre de nous rendre. Celles des Jerseys & de New-York étant le théâtre de la guerre, ne furent pas proposées. Quant à la Pensylvanie, les deux armées y avoient causé tant de ravages, qu'on la jugeoit incapable de fournir son contingent même pour l'approvisionnement des troupes du congrès. La province de Maryland étoit si petite, qu'on n'eut pas un moment l'idée de nous y envoyer. Enfin on se détermina pour la Virginie, tant à cause de l'étendue de cette contrée, & de la fertilité de son sol, que parce qu'en nous confinant dans la partie la plus reculée de cette province, on prévenoit toutes les tentatives que nos compatriotes auroient pu faire du côté de New-York pour nous remettre en liberté.

Lorsque cette résolution fut prise, le colonel Hawey proposa de nous envoyer dans une partie de cette province dont il étoit propriétaire, & qui est située à six milles

de Charlottes-Villes, à quatre des montagnes bleues, & à près de deux cents des côtes; ajoutant que si le congrès trouvoit la situation du lieu convenable, il s'engageoit à y bâtir des casernes, & à y rassembler les provisions nécessaires pour le commencement du printemps suivant. Cette proposition obtint une approbation générale, & la résolution fut prise en conséquence vers la fin du mois de juin dernier.

Le Colonel s'étant aussi-tôt rendu dans la Virginie fit travailler tous ses negres, & paya un grand nombre d'habitans pour bâtir les casernes & rassembler des provisions. Après avoir arrêté le plan de tout ce qu'il y avoit à faire, & fait commencer les travaux sous ses yeux, il en laissa la direction à son frere & retourna au congrès. Celui-ci, moins actif où peut-être moins interessé dans cette affaire, n'y donna pas toute l'attention convenable; de sorte qu'à notre arrivée les casernes n'étoient pas achevées, & tout étoit dans un état de désordre & de confusion dont il est impossible de se faire une idée. Lorsque le colonel Hervey quitta la Virginie, il crut que tout seroit

prêt pour notre réception, à l'approche de Noël, ne doutant pas que les casernes ne fussent construites long-temps avant cette époque, & qu'on y eût transporté les provisions, si l'on avoit exécuté ponctuellement les ordres qu'il avoit donnés à ce sujet. Je dois au congrès la justice d'observer qu'il consulta scrupuleusement le colonel Hervey avant de nous ordonner définitivement de quitter la province de Massachets.

La maison ou le général Philips réside, & la plantation qui l'entoure, sont appellées Blenheim. Cette maison, qui a été bâtie peu de temps après la bataille mémorable de Blenheim en Allemagne, appartient à M. Carter, secrétaire de la colonie, qui en a fait dans la suite son séjour de prédilection. Elle est construite sur une éminence d'où l'on découvre une perspective aussi étendue que magnifique, & le plan en est à peu-près le même que celui de la maison du colonel Rodolph. Le propriétaire actuel, le colonel Carter, possède une fortune très-considérable, & a plusieurs maisons de campagne infiniment supérieures à

celle de Blenheim, qu'il laiſſe tomber en ruine. Quand le général Philips en prit poſſeſſion, elle étoit remplie de negres qui y avoient été envoyés de divers autres plantations pour défricher un terrein qui en eſt éloigné de quelques milles. Le colonel Carter poſſede dans cette province des terres d'une étendue immenſe, & il a à ſon ſervice quinze cents negres diſtribués dans ſes différentes plantations.

La nuit après notre départ de Richmond, je couchai dans une jolie maiſon de campagne, nommée Belvidera, qui a autrefois appartenu au colonel Bird. Cet officier s'eſt diſtingué dans la derniere guerre, lorſque le général Braddock a été maltraité. Il poſſédoit une fortune conſidérable, étant propriétaire des terres qui avoiſinent les caſcades, à pluſieurs milles à la ronde, & de la plupart de celles qui entourent la ville de Richmond.

Le colonel Bird étoit auſſi univerſellement eſtimé pour ſes qualités perſonnelles, qu'admiré par ſes talens; mais étant malheureuſement adonné au jeu, ſes affaires à ſa mort ſe trouverent fort dérangées.

ſa veuve, mère de huit enfans, a trouvé le moyen, par ſa prudence & par ſon économie, de ſauver de cette immenſe fortune une maiſon charmante, qui eſt ſituée près de la riviere James, dans un endroit nommé Weſtover, pluſieurs plantations, une partie de ce qu'elle avoit apporté en mariage au colonel, & un grand nombre d'eſclaves. Les terres qui environnent la maiſon de Weſtover ſont cultivées avec beaucoup de ſoin & diſtribuées avec intelligence. Vue de la riviere James, cette maiſon & ſes environs forment la perſpective la plus riante qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

D'après les obſervations que j'ai faites dans le cours de mon dernier voyage, il me paroît qu'avant la guerre cet eſprit d'égalité qui rapproche tous les états, étoit moins connu dans la Virginie que dans les autres provinces, & les différentes claſſes ſe diſtinguoient beaucoup plus les unes des autres. Depuis la guerre au contraire, cha-individu s'eſt rapproché de celui qu'il regardoit avant comme trop au-deſſus de lui, & n'a pas dédaigné de ſocier avec

ſon

ſon inférieur; je puis en offrir une preuve convaincante. Pendant le ſejour que je fis chez le colonel Rodolph, à Tuckahoe, j'y vis arriver trois payſans qui avoient à lui parler d'affaires : ils entrerent dans la piece où le colonel étoit avec ſa compagnie, & ſans aucune cérémonie, prirent des ſieges, s'aſſirent près du feu, & ſe débaraſſerent de leurs bottes, qui étoient pleines de boue : ils parlerent enſuite du ſujet qui les amenoit; c'étoit pour du bled qui devoit être moulu dans le moulin du colonel. Lorſqu'ils furent partis, quelqu'un de la compagnie trouva que ces payſans s'étoient permis de grandes licences, & en témoigna ſon étonnement au colonel. Il répondit que depuis que l'eſprit d'indépendance avoit établi l'égalité entre les hommes, cette maniere de ſe comporter étoit devenue ordinaire, & que l'on voudroit en vain tenter de s'y oppoſer; il ajouta que tout homme qui portoit les armes ſe trouvoit alors l'égal de ſon voiſin, & qu'il étoit perſuadé que ces payſans ne ſoupçonnoient aucune différence entr'eux & lui.

Il y avoit autrefois, & il ſe trouve en-

core à préſent dans ce pays trois claſſes diſtinctes parmi les habitans, ſans y comprendre les negres; mais je crains bien qu'avant qu'ils ſoit peu elles ne ſoient entierement confondues, & qu'il ne devienne difficile ou même impoſſible de remettre jamais les choſes dans leur premier état.

La premiere claſſe eſt compoſée de gentilshommes iſſus des familles les plus anciennes & les plus opulentes : il s'en trouve en plus grand nombre dans cette province que dans toutes les autres. Preſque tous ont reçu une brillante éducation & ont beaucoup d'uſage du monde, leurs manieres ſont aiſées & leur converſation agréable; la plupart ont des équipages & quelques-uns de la vaiſſelle plate magnifique : tous, ſans aucune exception, ont des haras & de ſuperbes chevaux de carroſſe.

La ſeconde claſſe comprend preſque la moitié des habitans. Il eſt impoſſible de déterminer, parmi une ſi grande quantité de caracteres différens & d'occupations diverſes, quels ſont les vices ou les vertus auxquels ils ſont les plus enclins. Cependant ils ſont en général hoſpitaliers, généreux &

ſinceres. Soit qu'il faille l'attribuer à une mauvaiſe éducation, au défaut de lumières ou à l'habitude de cette autorité tyrannique qu'ils exercent ſur leurs eſclaves, ils ſont, malgré leurs bonnes qualités, groſſiers, durs & orgueilleux; ils aiment la diſſipation, les jeux, & ſur-tout les courſes de chevaux & les combats de coqs : en un mot de bonnes & de mauvaiſes qualités, entierement oppoſées & contradictoires, forment chez eux un contraſte ſingulier. Celui qui brillera par mille talens ſéduiſans, fera en même temps gémir ſur ſa lâche brutalité. Il ſe trouve cependant un grand nombre de Virginiens de cette ſeconde claſſe qui ſont de dignes membres de la ſociété & poſſedent un grand ſens.

La troiſieme claſſe, qui eſt en général la plus nombreuſe dans tous les pays du monde, ne l'eſt pas autant en proportion dans la Virginie que dans les autres contrées de l'univers. Ceux qui la compoſent, quoique groſſiers, ignorans & turbulens, ont cependant de la généroſité & de la ſenſibilité. Il faut qu'il y ait une puiſſance ſécrete qui diſpoſe les Virginiens à l'hoſpita-

lité ; car il n'en eſt pas un même de la derniere claſſe, qui ne l'exerce, autant que ſes facultés peuvent le lui permettre.

Tous les individus de la derniere claſſe ont le défaut d'être curieux juſqu'à l'impertinence, quoiqu'à cet égard ils le cedent aux habitans de la nouvelle Angleterre. Ennemis du travail, adonnés à la boiſſon, au milieu de leur oiſiveté & de leur ivreſſe ils ne reſpirent que la vengeance. C'eſt lorſqu'ils ſont pris de vin, qu'ils ſe rappellent leurs anciennes querelles, celles même qui s'étoit terminées à l'amiable, & qu'ils ſongent à les venger. Ils oublient les ſermens qu'ils ſe ſont faits, & recherchent avec fureur l'objet de leur haine, pour aſſouvir leur cruauté & leur barbarie.

Les amuſemens du bas peuple ſont de la même eſpece que ceux des individus de la ſeconde claſſe ; mais ils ajoutent à leurs jeux celui des combats particuliers, & ſe diſtinguent dans la carriere du pugilat par des atrocités inouies.

Quoiqu'en Angleterre le pugilat, qui y eſt encore en vigueur, ſoit une honte pour

la nation policée qui le souffre, ce n'est en comparaison des combats des Virginiens qu'un simple jeu d'enfant. Avant d'en venir aux mains, ils font entr'eux leurs conventions, & décident s'ils se serviront de tous les avantages qui se présenteront pendant l'action ; tels que de se mordre, de s'arracher les yeux, & même de diriger leurs coups vers les parties les plus sensibles. Quand ils sont d'accord sur ces trois points principaux, ils se livrent le combat, & après quelques coups portés & reçus, ils saisissent leur adversaire avec les dents. Ce qui est très remarquable & qui fait voir le sang-froid avec lequel ils se conduisent dans ces rencontres, c'est qu'ils ne s'écartent jamais des regles qu'ils se sont prescrites ; si au lieu des trois conditions, il n'y en a eu que deux ou même qu'une d'acceptée, on est sûr que quelque soit leur animosité dans la chaleur de l'action, ils ne perdront pas de vue ce que leur honneur leur défend d'employer, & qu'ils se soumettront à la mort plutôt que de tirer avantage de la situation où ils se trouveroient, pour

ſe ſervir d'un moyen qu'ils ſe ſeroient proſcrit.

Les végétaux ne ſont jamais en grande abondance dans cette partie de la Virginie, mais ils ſont encore beaucoup plus rares dans le printemps que dans les autres ſaiſons de l'année; de maniere que nous ſuivons l'uſage des habitans qui cueillent les feuilles de la plante appellée *Poke* auſſitôt qu'elles ſortent de terre: ces feuilles ſont alors très-tendres, & leur goût eſt aſſez ſemblable à celui des épinards, mais on doit prendre le plus grand ſoin, lorſqu'on les coupe, de ne pas les prendre trop vieilles, & que la queue de ces feuilles né ſoit pas parvenue à un certain degré de ſolidité; car ſi on y laiſſoit attachée la moindre partie du bois, une mort inévitable en ſeroit la conſéquence, ce bois étant un purgatif des plus violens. Quoique cette plante ait une qualité pernicieuſe, les enfans mangent les petites baies qu'elle produit dans l'automne, & ſans en éprouver aucune incommodité. Le jus que l'on exprime de ſes fruits donne un cramoiſi ſuperbe, que l'on n'a malheureuſement pas encore trouvé moyen de fixer ſo-

lidement : le drap & toutes les étoffes de laines teintes de cette couleur ne tardent pas à ſe faner. Beaucoup de chymiſtes & de ſavans ſe ſont occupés de ce grand projet ; mais c'eſt une nouvelle pierre philoſophale qu'il n'eſt guere probable que l'on découvre, & qui n'offriroit peut-être pas une utilité moindre que celle de pouvoir faire de l'or. Je ſuis, &c. &c.

LETTRE LXVI.

Jones-Plantations, près de Charlottes-Ville, dans la Virginie, ce 12 Mai 1779.

MON CHER AMI,

IL y a quelques jours que le bâtiment de Trêve eſt arrivé à Richmond, avec des hábillemens pour toute l'armée. Parmi le grand nombre de lettres venues à bord de ce navire, j'ai eu la douleur de voir qu'il ne s'en trouvoit pas une ſeule pour moi, peut-être mes parens & mes amis penſent-ils, qu'il n'eſt pas poſſible que dans ces forêts immenſes une lettre puiſſe parvenir

jusqu'à moi ; j'éprouverois cependant une grande satisfaction en les sachant tous en bonne santé, & c'est presque la seule chose qui puisse m'intéresser. Je continue à écrire de temps en temps, quoique toujours incertain si mes lettres seront rendues à leurs adresses respectives : il est possible que l'on m'accuse d'une négligence semblable à celle que je blâme dans les autres.

Votre ancien ami de Boston, M. Clarke, qui est notre commissaire des vivres, est arrivé depuis peu de New-Yorck, & j'ai passé plusieurs jours avec lui ; je me suis amusé à parcourir une grande quantité de gazettes & de journaux anglois qu'il a apportés avec lui : je m'y suis mis au fait de tous les événemens qui ont eu lieu sur ce continent, & j'y ai lu entr'autres la relation de la retraite de notre armée de Philadelphie à New-York.

Vous devez vous rappeller que dans une de mes lettres, je vous ai dit qu'une bonne retraite devoit être regardée comme le chef-d'œuvre d'un général : je crois que dans celle que nous fîmes, sir Henry Clinton nous en a convaincus ; il nous a démontré

que ſon habileté, comme officier, n'étoit pas inférieure à ſa bravoure, par les difficultés & les dangers ſans nombre qu'il a ſurmontés. Le pays au travers duquel il devoit nous frayer un paſſage étoit un pays ennemi ; il ne pouvoit s'attendre qu'à des hoſtilités, loin d'eſpérer des ſecours. Avant de commencer à effectuer cette retraite dangereuſe, il prit toutes les précautions poſſibles, pour ſe prémunir contre le beſoin : une forte proviſion de vivres étoit auſſi eſſentielle qu'elle étoit difficile à tranſporter, & le bagage qui devoit l'accompagner formoit dans ſa marche une ligne de douze milles d'étendue. Lorſque l'on conſidere que cette armée devoit paſſer à travers un pays parſemé de collines, de forêts, de rivieres, de gorges, & de paſſages dangereux, doit-on s'étonner que la marche étant ſi lente, les Américains aient eu le temps de s'aſſembler ? Ils l'ont fait aſſez promptement pour donner beaucoup d'embarras au général Clinton ; & dans un eſpace de temps fort court, Washington parvint à lever une armée aſſez conſidérable, pour en rendre les mouvemens très-dangereux.

Lorſque ſir Henry Clinton vit que les Américains ſe diſpoſoient à nous attaquer, il conclut que c'étoit afin de s'emparer du bagage & de l'arriere-garde ; ce qui, d'après ſon étendue, pouvoit être aiſément exécuté. Entr'autres avis relatifs à la bataille, il chargea Clarke d'informer le général Philips, que la veille il s'étoit aſſis ſur une pierre pendant que les équipages de l'armée défiloient, & qu'il y étoit reſté près d'une heure à réfléchir ſur ce qu'il avoit à faire. Tenté de donner l'ordre de les détruire dans l'inſtant, jugeant cependant que cette action ſeroit un grand triomphe pour les Américains, & pourroit en même-temps tourner à la honte de l'armée angloiſe, il réſolut de les conſerver, quoi qu'il en pût arriver. En conſéquence, le jour de la bataille de Monmulh, dès le matin, il les envoya en avant ſous les ordres du général Knyphauſen, afin de les maintenir en ſûreté autant qu'il lui ſeroit poſſible.

Les mouvemens divers, ainſi que la poſition des deux armées, ont été décrites dans les détails qu'en donne ſir Henry Clinton, de même que l'événement de cette bataille.

Ainſi, ne doutant pas que vous ne ſoyez inſtruit de toutes ces choſes, je les paſſerai ſous ſilence, & me contenterai de vous faire part de ce que le général fit dire par M. Clarke au général Philips, après avoir donné une deſcription exacte de l'enſemble. Sir Henry Clinton avoit deſſiné une eſquiſſe groſſiere du terrein, & des diverſes poſitions qui avoient été priſes pendant l'action, qu'il avoit remiſe à M. Clarke ; mais enſuite il changea d'avis, & lui dit. « Je ne veux » pas que vous vous chargiez de cela ; car » ſi les Américains trouvoient ſur vous ces » papiers, vous feriez à coup ſûr pendu : » dites donc ſimplement au général Philips, » *que ce jour-là j'ai combattu ſur du velours*, » & il me comprendra parfaitement. »

Une circonſtance ſinguliere qui arriva dans cette bataille, fait voir à quel point ſir Henry Clinton ſait conſerver ſon ſang-froid, même dans la chaleur de l'action : pendant qu'il étoit allé reconnoître le terrein à un endroit où le chemin fait un coude, & où il ſe trouve deux routes, avec deux de ſes aides-de-camp, il apperçut un officier Américain très-bien monté,

qui ayant fait halte, paroiſſoit vouloir lui parler : un des aides-de-camp tira un coup de piſtolet à cet officier, qui au même inſtant tourna la bride de ſon cheval & partit au grand galop. Sir Henry Clinton fut très-fâché de la conduite imprudente de l'officier qui l'accompagnoit, & lui fit même des reproches de ſa vivacité, ajoutant qu'il étoit ſûr que cet Américain deſiroit lui parler, & que probablement il auroit pu en tirer des informations importantes ; il dit qu'étant en Allemagne pendant la derniere guerre, & étant allé à la découverte avec le prince Ferdinand, il rencontrerent ainſi un homme dans leur chemin, qui leur donna des inſtructions ſi exactes, que ce fut à elles que l'on dut attribuer le deſtin de la journée.

Nous ne jouiſſons pas maintenant d'un tems très-agréable ; les chaleurs ſont exceſſives pendant la plus grande partie du jour. Les malheureux negres cependant, continuellement expoſés aux rayons du ſoleil, & n'ayant pas même la permiſſion de chercher un abri au moment de ſa plus grande hauteur, tranſpirent à peine. C'eſt peut-être

une des caufes à laquelle il faut rapporter cette force qui les empêche de fuccomber à un travail forcé, & qui les foutient contre une chaleur exceffive. Ce n'eft affurément pas leur couleur qui eft capable de produire cet effet, puifque nous favons que le noir attire plus puiffanment que tout autre les rayons du foleil; ce qui les rend capables de réfifter à la fatigue & à la chaleur, eft plutôt felon moi cette humeur huileufe qui filtre continuellement au travers de leurs pores. Dans les faifons les plus froides leur peau eft toujours luifante, & elle eft d'ailleurs beaucoup plus unie, & beaucoup plus ferrée que la nôtre. J'ai encore obfervé que dans la proportion des différentes teintes, le mulâtre tranfpire davantage à mefure qu'il approche plus de la couleur blanche.

On obferve beaucoup de nuances différentes parmi les mulâtres, & la caufe n'en eft pas difficile à deviner : les planteurs & autres blancs, par un commerce illicite avec les négreffes, produifent des mulâtres; ceux-ci, par un commerce avec les blancs, ont également des enfans d'une teinte en-

core plus claire ; mais une chose qui pourra vous surprendre, c'est que j'ai remarqué chez le colonel Cole, dont j'ai déja eu occasion de vous parler, qu'il s'y trouvoit rassemblé des mulâtres de beaucoup de teintes différentes, depuis le negre jusqu'au presque blanc : on y remarquoit de jeunes femmes très-jolies, bien faites, & qui avoient les traits fort délicats ; toutes, m'a-t-on dit, sont enfans du colonel. Je n'avois pu jusqu'alors m'empêcher de penser que si un homme avoit un commerce criminel avec ses esclaves, il se rendît au moins coupable de bassesse, mais laisser dans l'esclavage les enfans qui étoient nés de ces amours, étoit une chose que je n'eusse jamais soupçonnée. Les mulâtres sont occupés aux mêmes travaux que les negres que l'on tire d'Afrique, & c'est une maniere très-commode de se procurer des esclaves à bon marché ; je crois que chez le colonel Cole il s'en trouvent vingt ou trente de cette espece, quoiqu'il soit l'époux d'une femme belle & aimable, qui l'a rendu pere de huit enfans.

Je vous ai parlé des principales occupa-

tions des negres ; peut-être ſeriez-vous bien aiſe de connoître leur maniere de cultiver & de préparer le tabac, qui eſt la branche principale du commerce de cette province.

Cette plante eſt indigene en Amérique, ſon uſage eſt très-ancien : mais autrefois on étoit bien éloigné de poſſéder l'art de le cultiver, & de le préparer comme on fait aujourd'hui ; ce n'eſt que depuis que les Européens ont eu des colonies dans cette province, que la culture du tabac a été portée à ſon dernier degré de perfection ; les Indiens ſe contentoient de recueillir les feuilles, dès qu'elles commençoient à pouſſer. La plante, lorſqu'elle eſt dans ſa perfection, eſt à-peu-près de la hauteur d'un homme de moyenne taille ; ſa tige eſt droite, velue & gluante ; ſes feuilles, qui croiſſent les unes au-deſſus des autres, ſont d'un vert tirant ſur le jaune, & vers la partie inférieure de la plante elles ſont extrêmement grandes.

On commence par ſemer ſur couche la graine du tabac ; elle germe, & lorſqu'elle eſt parvenue à une certaine hauteur, on tranſplante la jeune tige par un temps de pluie. Le terrein deſtiné à la recevoir eſt

difpofé en petits monticules, à-peu-près de la même maniere dont nous préparons nos houblons : un mois après qu'elles ont été tranfplantées, elles parviennent à la hauteur d'un pied ; on s'occupe alors de les étêter, d'en élaguer les feuilles les plus baffes & les feuilles gourmandes ; on les nettoie deux fois par femaine avec la plus grande attention, pour en détacher les infectes, & l'on arrache foigneufement les mauvaifes herbes qui croiffent alentour : vous devez juger par-là des travaux immenfes qu'exige une grande plantation lorfqu'elle ne produit que du tabac : fix femaines après que la plante a été ainfi émondée & nettoyée, elle acquiert fa perfection ; elle commence alors à devenir brune, & c'eft à cette marque que l'on juge de fa maturité.

Dès que cette plante a acquis le degré de maturité convenable, on la coupe, & on met en tas tout ce que l'on a recueilli dans la journée. Le tabac refte fur la terre pendant une nuit, ce qui le fait renfler un peu ; le lendemain, on le porte dans des granges qui font conftruites de maniere à

recevoir

recevoir autant d'air qu'il en faut, & en même-temps à le garantir de la pluie. On y ſuſpend chaque plante ſéparément : on les laiſſe dans cet état pendant quatre ou cinq ſemaines pour les ſécher, & on attend qu'il pleuve pour les détacher. Si ces plantes n'étoient pas ramollies par l'humidité, elles tomberoient en pouſſiere. On les couche enſuite ſur des bâtons, & on les entaſſe les unes ſur les autres pour qu'elles puiſſent fermenter. Les negres font un choix parmi les feuilles, celles de l'extrémité étant d'une meilleure qualité, & les feuilles inférieures n'étant au contraire capables de donner qu'un tabac groſſier ; la derniere opération eſt de l'entaſſer dans des tonneaux ou de le former en rouleaux. C'eſt encore un temps humide que l'on doit choiſir pour le préparer de cette maniere, car autrement les feuilles ne feroient pas aſſez flexibles, & ſe romproient.

La culture de cette plante paroît bien ſimple ; & malgré tout ce que je vous ai dit, il eſt impoſſible que vous ayez une juſte idée des travaux immenſes qu'elle exige, à combien de ſoins il faut ſe livrer

depuis l'inſtant où on l'a ſemée juſqu'au moment où on la met dans les tonneaux. L'inſpecteur de ces ſortes de plantations doit être néceſſairement un homme vraiment entendu ; & parmi les diverſes opérations qu'il eſt obligé de préſider, il a ſouvent de quoi exercer ſon habileté.

Il eſt quelquefois dangereux de voyager dans ce pays, ſur-tout lorſqu'il fait du vent, par rapport au grand nombre de pins qui ſont dépéris, & dont les racines ne les tiennent que fort légerement attachés à la terre. C'eſt une choſe très-ordinaire, ſur-tout après un orage, lorſqu'on voyage dans une forêt, d'être obligé de ſe déranger de la route ſix ou ſept fois dans la longueur d'un mille, par rapport aux arbres qui ſont abattus & qui barrent le paſſage. Dans un temps de calme, on n'eſt pas entierement à l'abri du danger ; car on voit des pins totalement dépouillés de leurs branches, & dans un tel état de dépériſſement que le zéphyr le plus léger ſuffit pour les ébranler & les renverſer. Madame de Reideſel étant il y a quelques jours avec deux de ſes enfans, a échappé comme par miracle

à un accident qu'un de ſes arbres a occaſionné en tombant : elle ſe rendoit aux caſernes dans ſa chaiſe, après avoir traverſé un pont de bois (1); un vieux pin pourri tomba poſitivement entre les chevaux & la chaiſe, & elle en fut heureuſement quitte pour un cheval bleſſé, & les deux roues de devant de la voiture briſées.

Comme nous ne ſommes pas très-bien pourvus des proviſions fraîches, j'ai accompagné il y a quelques jours pluſieurs officiers, qui alloient dans les forêts pour y tirer des lapins. Lorſque les chiens ſont une fois ſur leur trace, il n'eſt pas difficile de les attraper; ils ne ſe cachent pas dans des trous comme les nôtres, mais grimpent à une hauteur prodigieuſe dans les creux des vieux troncs d'arbres; on les prend alors fort aiſément par le moyen d'un bâton fendu à l'un de ſes bouts, & dont on ſe ſert comme de pinces pour les ſaiſir par la peau. Pendant que nous étions occu-

(1) Ces ponts ſont eux-mêmes effrayans; ce ſont de grands arbres poſés en travers de la riviere qui les forment, & il n'y a de garde-fous d'aucun côté.

pés à cette chaſſe, tous nos chiens ſe mirent à aboyer en regardant une branche d'arbre; & nous étant avancés de ce côté, nous apperçûmes un *Oppoſum* ſuſpendu par la queue à cette branche : c'eſt ce que fait toujours cet animal lorſqu'il eſt pourſuivi. Nous fîmes monter un domeſtique ſur l'arbre; il ſecoua la branche, & l'animal étant tombé parmi les chiens, ne fit pas le moindre mouvement pour s'échapper. Paroiſſant être mort, nous le prîmes & le fîmes conduire à nos caſernes. Pendant toute la route, il ne donna point le moindre ſigne de vie, ſi ce n'eſt qu'il reprenoit de temps en temps ſon haleine le plus doucement poſſible. L'ayant fait mettre dans une cour d'où il n'étoit pas poſſible qu'il échappât, nous le veillâmes pendant près d'une demi-heure ſans lui voir faire le moindre mouvement : à la fin cependant il leva doucement la tête, & ne voyant aucun danger, il ſe mit à courir de tous les côtés; nous ouvrîmes alors la porte, & ayant mis les chiens à ſa pourſuite, il ne les eût pas plutôt apperçus, qu'il retomba dans ſon premier état de feinte léthargie.

Les chiens trompés ne vouloient pas le tou-

cher, & revenoient vers nous. Nous fûmes obligés de rentrer dans la cour, & de les exciter contre cet animal, qui, malgré que deux épagneuls très-vifs ſe fuſſent enfin mis à le déchirer & à lui caſſer les os, ne fit pas pour cela le plus léger mouvement. Après que les chiens l'eurent tourmenté de toutes les manieres, ce qui, direz-vous, ne fait pas grand honneur à notre ſenſibilité, nous lui écraſâmes la tête d'un coup de pierre, & même alors il pouſſa à peine un ſoupir. L'inſtinct que la nature a donné à cet animal de contrefaire ainſi le mort lui eſt d'une utilité infinie; c'eſt ce qui le garantit des attaques du chat des montagnes, & de tous les autres animaux carnaciers, qui dédaignent de dévorer une proie qu'ils n'ont pas eu le plaiſir ou la gloire de pourſuivre & d'atteindre.

J'ai aſſiſté il y a quelques jours à une eſpece de courſe qui n'eſt guères en uſage que dans ce pays-ci, & que les habitans nomment *quarter-racing*. Les chevaux n'ont qu'un quart de mille à parcourir en ligne droite. Ces courſes ſe font preſque toujours dans le voiſinage des *ordinaires* ou auberges.

On défriche à cet effet, dans les forêts, une partie de terre, & on forme deux chemins qui ne sont éloignés l'un de l'autre que de six à huit pas. C'est dans ces chemins que les chevaux courent, & celui qui arrive le premier au but gagne les paris. C'est le divertissement ordinaire des personnes des deux classes inférieures. Ils ont une race de chevaux d'une légereté prodigieuse, & auxquels on ne peut comparer aucune autre race, mais, ils ne soutiendroient pas une course plus longue. Je crois pouvoir affirmer, sans exagérer, que le fameux l'*Eclipse* ne les surpasseroit pas en vîtesse. Nos chevaux ont besoin d'un certain temps pour se mettre en haleine avant de prendre le grand galop; ceux-ci sont dressés au contraire à partir à toutes jambes dès l'instant où ils commencent la carriere. Si vos yeux se détournent un seul instant de l'objet principal, la course se trouve terminée avant que vous ayez pu vous en appercevoir: cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse des paris considérables. Nous fûmes témoins de plusieurs de ces courses, mais comme on nous informa que ces jeux doivent se terminer par ces hor-

ribles combats à coups de poings & à coups de dents dont je vous ai parlé, & que d'ailleurs deux ou trois champions, des plus résolus, s'étoient vantés qu'ils chercheroient querelle aux officiers anglois, pour avoir le plaisir de nous rendre acteurs dans cette ridicule tragédie, nous jugeâmes à propos de nous retirer avant d'avoir vu la fin de la fête, & nous laissâmes les *buck skins* s'entrebattre comme ils le jugeroient à propos; ce sobriquet de *buck skins*, peaux de chevreuils, fut donné par les habitans de la Nouvelle-Angleterre aux Virginiens, pour se venger de celui de *d'Yankées* que les Virginiens leur avoient donné, faisant allusion à leurs ancêtres, qui, étant chasseurs déterminés, vendoient des peaux de chevreuils, ou plutôt de daims, n'y ayant pas de chevreuils dans la Virginie.

Ces sortes de courses ne sont en usage que parmi les colons des parties intérieures de cette province; les autres les tournent en ridicule, & l'on n'en parle que très-ironiquement à Richmond, & dans les autres villes plus voisines de la mer. On fait des courses très-belles à Williamsburg, où il

y a un terrein diſpoſé pour des carrieres de deux, trois & quatre milles. C'eſt au printemps & en automne que ces courſes ont lieu, & il ſe fait un fonds par ſouſcription pour les prix accordés aux propriétaires des chevaux. Celui qui le premier jour gagne deux carrieres de quatre milles ſur trois, obtient le premier prix, qui eſt de cent livres ſterlings, & ceux des autres jours ſont de cinquante. Ces courſes durent ordinairement une ſemaine : on y voit des chevaux de la plus grande beauté, & qui brilleroient même à Newmarket.

Nous avons ici deux ſortes d'inſectes extrêmement incommodes, le tique de bois & le tique de ſemence. Le premier reſſemble beaucoup à une punaiſe pour la forme & pour la groſſeur. Ces inſectes ſe tiennent ordinairement ſur les arbres & ſur les joncs, d'où ils ſe détachent pour venir aſſaillir les paſſans : ils introduiſent leurs trompes dans les pores, & ſucent le ſang juſqu'à ce que raſſaſiés, ils enflent & tombent d'eux-mêmes. Ils ſont auſſi très-importuns pour le bétail. La ſeconde eſpece eſt ainſi nommée, parce qu'elle n'eſt pas beaucoup plus groſſe que

la plus petite graine : cette vermine ſe niche ordinairement dans l'herbe ; & lorſqu'elle s'attache à vous , elle produit une démangeaiſon très-violente. Il faut bien ſe garder de ſe gratter dans cette circonſtance , il en pourroit réſulter des conſéquences fâcheuſes : l'inflammation , & même la gangrene , ne tarderoient pas à ſe mettre à la partie affectée. Le ſeul moyen de prévenir ces accidens funeſtes , eſt de faire brûler du tabac , & d'expoſer la plaie de maniere à ce que la fumée puiſſe pénétrer dans les pores, ce qui ſuffit pour faire mourir l'inſecte.

Il ſe trouve ici un arbuſte qui ne croît que dans cette province : il porte une très-petite fleur , ſemblable à celle du treſſle , & que les Virginiens nomment *bubby-flower.* Cette fleur a des qualités qui lui ſont particulieres ; elle conſerve ſon odeur long-temps après qu'elle eſt cueillie , & le parfum qu'elle exhale , loin de s'anéantir avec ſa fraîcheur , n'en devient que plus ſuave. Son nom lui a été donné à cauſe de l'uſage où ſont les dames de la mettre dans leur ſein , & de l'y laiſſer juſqu'à ce qu'elle ait entierement perdu ſon parfum.

Ayant eu quelques affaires à communiquer au colonel Bland, dont je vous ai parlé dans une de mes lettres, j'ai été le voir : il montoit à cheval à l'inſtant où j'arrivai. La politeſſe qu'il témoigne à tous les officiers anglois ne lui permettant pas de paſſer outre, il mit pied à terre, & me pria d'entrer. Après lui avoir expoſé le ſujet de ma viſite, je pris congé de lui ; mais malgré toutes ſes civilités, je ne puis m'empêcher de ſourire de la pompe & de l'importance qu'il affecte pour ſe donner à nos yeux un air plus impoſant. Pour me convaincre qu'il ſavoit parfaitement la langue françoiſe, auſſi-tôt qu'il fut monté à cheval, il dit à un negre, qu'il avoit acheté dans une des îles françoiſes de l'Amérique, de lui apporter ſon épée, ce que celui-ci fit ſans lui donner le fourreau : le colonel, fort en colere, s'écria : *Donnez-moi — donnez-moi ;* enfin, après avoir beaucoup héſité, il ajouta, *donnez-moi mon ſcabbaed* (1).

Depuis quelque temps nous ſommes bien embarraſſés de notre papier-monnoie, non-

(1) Mot anglois, qui ſignifie *fourreau*.

ſeulement de celui du congrès; mais encore de celui des états-généraux ; l'un & l'autre ont été contrefaits. On ſe ſert preſque toujours de ce prétexte pour refuſer celui du congrès, & celui des états-généraux n'a plus aucun cours. On vient d'en réimprimer que le gouverneur & l'aſſemblée penſent qu'il ne ſera pas facile de contrefaire, s'étant ſervi à cet effet, d'un papier très-rare dans cette partie du monde, où il n'y a pas encore de manufactures de papier. Dans toute l'Amérique, cet art eſt preſqu'inconnu, leurs gazettes ſont imprimées ſur du papier bleu ou ſur un papier blanc très-commun, employé par les marchands de Londres pour envelopper leurs marchandiſes. Celui dont on s'eſt ſervi pour cette refonte, eſt le papier argêntin employé par les chapeliers, & dont on a trouvé une grande quantité ſur les vaiſſeaux qui furent pris dernierement. Le gouverneur s'eſt emparé de cette cargaiſon pour en faire la monnoie nouvelle.

Outre les pertes que nous éprouvons en général ſur le papier-monnoie, cette nouvelle émiſſion nous a fait beaucoup de tort, & le papier-monnoie du congrès eſt tombé

dans un tel état de discrédit, que l'on donne aujourd'hui cinq cents dollards de papier pour une guinée.

Le rabais de la monnoie du congrès provient de la grande quantité de billets faux qui circulent, & que toute personne qui veut encourir les risques, peut avoir gratis à New-York pour les faire circuler dans toute la province. Il s'ensuivra nécessairement une affreuse confusion à la fin de cette malheureuse guerre, quel que soit le parti qui l'emportera ; car il se trouve aujourd'hui un grand nombre de personnes qui ont acheté des plantations avec du papier faux qu'elles ont rapporté de New-York.

Je suis, &c. &c. &c.

LETTRE LXVIII.

A Richmond, dans la Virginie ;
ce 14 Juillet 1779.

MON CHER AMI,

VOUS conclurez, ſans doute, de la date de ma lettre, que la réception agréable que l'on m'avoit faite dans cette ville, m'a engagé d'aller encore y paſſer quelque temps. Je ſuis fâché d'être obligé de vous détromper, tout agréable qu'auroit pu être pour moi une ſemblable partie de plaiſir : les motifs qui m'ont ramené à Richmond ſont fâcheux, non-ſeulement pour moi, mais encore pour d'autres perſonnes. Je ſuis chargé de communiquer aux officiers les ordres que j'ai reçus du général Philips, qui portent que dorénavant aucun d'entr'eux ne réſidera à plus de vingt milles de diſtance des caſernes.

Dans ma route je me ſuis arrêté à Tuckahoe, où j'ai paſſé la nuit ; j'y ai trouvé les colonels Mead & Laurens, &

un autre officier de la ſuite du général Washington. Si Washington lui-même eût été de la partie, j'aurois eu le plaiſir de voir & de converſer avec cet homme, dont je n'ai jamais entendu dire que du bien dans la moindre des provinces que j'ai traverſées. Il eſt généralement reſpecté pour ſes vertus morales; & quant à ſes qualités guerrieres, elles ont fait l'étonnement & l'admiration de toute l'Europe.

La converſation étant tombée ſur les chevaux, le colonel Mead fit l'éloge du ſien, & s'étendit principalement ſur l'ardeur dont il s'anime dans l'action, ce qui l'empêcha un jour de tomber au pouvoir de quelques-uns de nos dragons. Il nous dit que le negre qui en prenoit ſoin étant allé, dans une autre occaſion, chercher du fourrage, il fut pourſuivi & preſqu'environné de dragons dans un champ renfermé par un enclos de près de neuf pieds de haut. Le pauvre negre, effrayé pour lui-même, & craignant encore plus la colere de ſon maître, ſi le cheval lui étoit enlevé, le pouſſa vers l'enclos, qu'il franchit au grand étonnement des dragons. Il nous dit encore

qu'il avoit dû son salut, dans la bataille de Monmouth, à la vîtesse de cet animal, ayant été couché en joue & poursuivi par des officiers anglois lorsqu'il étoit allé à la découverte. Le colonel, en parlant de cette circonstance, me fit penser qu'il étoit probablement le même sur lequel l'aide-de-camp du général Clinton avoit tiré son pistolet. Je le priai de me dire de quelle couleur étoit son cheval; & lorsqu'il m'eut dit qu'il étoit noir, je ne doutai plus que ce ne fût lui-même que Sir Henry Clinton avoit rencontré : je lui racontai alors la chose telle qu'elle s'étoit passée, & il me dit qu'il se rappelloit d'avoir rencontré plusieurs officiers à différentes époques de cette même journée, & qu'un de ceux qu'il avoit vus, étoit décoré de l'ordre de la jarretiere. Lui ayant rapporté ce que Sir Henry Clinton avoit dit à son aide-de-camp, le colonel se mit à rire, & m'assura que s'il avoit su « que ce fût le comman-» mandant en chef, il auroit exposé sa vie » pour le faire prisonnier. »

A Goochland Court-House j'appris avec quelle vigueur le colonel Rodolph avoit

donné des preuves de ſon reſſentiment aux propos qu'avoient tenus pluſieurs de ſes voiſins, qui avoient même été juſqu'à menacer de mettre le feu à ſes moulins pour le punir de l'hoſpitalité qu'il avoit accordée aux officiers anglois. Auſſi-tôt qu'il en fut inſtruit, il ſe préſenta devant le tribunal, & dans un diſcours plein de feu, il déclara que perſonne n'avoit droit de lui faire rendre compte de ſes actions particulieres, que ſon patriotiſme étoit aſſez connu, que nul n'avoit ſoutenu la cauſe des Américains avec plus de zele & de perſévérance que lui, & il conclut en offrant une récompenſe de 500 livres ſterling à quiconque lui découvriroit les auteurs de ces propos calomnieux & de ces menaces. Depuis ce temps, le colonel Rodolph ſe pique d'avoir encore plus d'attentions, s'il eſt poſſible, envers les officiers anglois ; il agit en cela d'après les véritables principes de l'indépendance, & couvre de honte ceux de ſes compatriotes qui ne ſuivent pas ſon exemple.

J'ai été détenu pendant deux jours à Tuckahoe, à cauſe du débordement de la riviere à l'endroit nommé la pointe *de Forks*,

où

où la riviere James ſe partage en deux branches; j'ai été d'autant plus étonné de ce débordement, qu'il n'étoit pas tombé de pluie depuis pluſieurs jours; mais j'appris que la riviere ne groſſiſſoit jamais à l'inſtant même de la pluie, à moins qu'elle ne fût très-violente, & qu'elle ne ſe débordoit que lorſqu'elle avoit reçu la plus grande partie des eaux qui s'écouloient des montagnes, & devenoient inſenſiblement des torrens impétueux. Elles deſcendent de ces montagnes avec tant de violence, qu'elles entraînent avec elles une grande quantité de terres qu'elles détachent, & qui étant rouges, donnent à l'eau l'apparence du ſang. Ces eaux étoient tellement accrues, qu'elles s'étoient répandues ſur une ſurface de pluſieurs milles. On dit que depuis leur écoulement on a trouvé, près des caſcades de cette ville, une grande quantité d'eſturgeons & de poiſſons de rochers. Le poiſſon eſt très-abondant dans cette ſaiſon, & principalement les anguilles, qui ſont très-groſſes; on les prend dans une ſorte de piege appellé *Weirs*, dont on trouve un grand nombre ſur la riviere James & au-

delà des cascades. Il y en a de même sur presque toutes les rivieres & les criques du voisinage; ces *Weirs* sont construits de pierres qui traversent la riviere & sont au niveau du courant ordinaire; ils se terminent en pointe vers le centre, & on y place un panier d'osier ou une boîte de bois, où il se prend une quantité immense de poisson.

Rien ne prouve mieux les vexations qu'éprouvent les habitans de toutes les colonies américaines, & avec quelle impatience ils supportent le joug qu'on veut leur imposer dans toutes les provinces, que les émigrations surprenantes qui se font de tous les côtés pour aller former une colonie nouvelle dans un endroit appellé Kentucky. Le sol y est très-fertile, & il s'y trouve un grand nombre de buffles; le pays qui l'environne est plat & d'une étendue immense, sans être cependant trop couvert d'arbres. Tous les jours on étend les découvertes dans ce pays si vaste, & peut être connoîtra-t-on un jour les bornes de ce continent vers l'ouest. Cette colonie nouvelle est éloignée de trois cents lieues de la partie de l'Amérique où nous sommes; & malgré cette distance,

les individus qui vont y établir leur demeure paroiſſent ſatisfaits.

La longueur du voyage, la fatigue & les dangers qui en ſont inſéparables, le chagrin de quitter des plantations riantes qu'ils avoient défrichées & cultivées à grands frais pendant les plus beaux jours de leur vie, rien ne les arrête. Ils oublient toutes conſidérations pour s'arracher à la tyrannie du congrès & de ſes partiſans. Leur maniere de voyager reſſemble beaucoup à celle des anciens patriarches. Ils emmenent avec eux leurs chevaux, leurs bœufs, leurs moutons, toutes les autres eſpeces de bétails qu'ils poſſedent & même leur volaille. Pendant ma route à Richmond, j'ai vu une famille qui ſe diſpoſoit à partir pour cette nouvelle colonie, & quittoit une habitation très-commode. Ils ont gémi ſans doute ces infortunés, en quittant leurs foyers pour ſe retirer dans une terre étrangere ; ils ont jetté un regard de douleur ſur ces lieux qui les avoient vu naître : mais que ne fait pas l'homme pour ſe ſouſtraire à l'eſclavage.

La chaleur eſt maintenant exceſſive & fort incommode pour les voyageurs, ſur-

tout pour ceux qui ſont à cheval. Au milieu du jour, les rayons du ſoleil ſont ſi ardens, que le cavalier, & le cheval même, ne peuvent les ſupporter, & l'on ne peut gueres marcher que le matin ou le ſoir. Les habitans voyagent dans une ſorte de voiture qu'ils nomment *Sulky ;* c'eſt une eſpece de chaiſe tirée par un ſeul cheval, & qui n'a que la largeur néceſſaire pour contenir une perſonne. On prétend que cette voiture fatigue moins un cheval que lorſqu'il porte un cavalier en ſelle. Lorſque l'on voyage à cheval, il faut aller le pas ou le galop, car le trot fatigue trop le cavalier & ſa monture.

A chaque plantation auprès de laquelle on a occaſion de paſſer, des pêchers vous préſentent leurs fruits, pour étancher la ſoif occaſionnée par la chaleur. Les Colons ne trouvent point mauvais que le voyageur en cueille pour ſe rafraîchir, & même en donne au cheval ; & ſi le maître d'une habitation vous apperçoit, il eſt le premier à vous indiquer quel eſt l'arbre qui porte les meilleures pêches. On en trouve une grande quantité d'eſpeces différentes dans ce pays ;

mais quoique ce fruit ſe trouve ici en ſi grande abondance, que les cochons mêmes en ſont nourris, il s'en trouve bien peu, excepté dans les jardins des gens riches, qui aient le goût exquis & le parfum délicieux des pêches qui croiſſent dans nos contrées.

Depuis que j'ai vu la maniere dont on fait l'eau-de-vie de pêche, je ne ſuis plus étonné que cette liqueur produiſe des effets auſſi funeſtes, quand on en boit avec excès; elle eſt même très-nuiſible priſe en petite quantité. Lorſque le fruit eſt cueilli, on le met dans des cuves, & on l'y laiſſe juſqu'à ce qu'il ſoit tellement pourri, qu'il exhale une odeur preſque infecte; on foule alors cette eſpece de marc, & on diſtille toute la partie liquide qui en ſort. Je ne puis concevoir pourquoi on laiſſe les pêches dans les cuves juſqu'à ce qu'elles ſoient parvenues à cette diſſolution; j'en ai fait la queſtion à pluſieurs Virginiens, en leur obſervant qu'il me ſembloit que la liqueur auroit infiniment plus de goût & de force, ſi elle étoit diſtillée lorſque les pêches ſont encore mangeables. Leur ſeule réponſe étoit que cela n'eſt pas impoſſible, &

que l'usage de la préparer ainsi est établi de temps immémorial.

La ville de Richmond, ainsi que les plantations dont elle est environnée à la distance de plusieurs milles, se sont trouvées dans le plus grand danger, par un incendie qui s'est manifesté dans les forêts, & qui s'est répandu avec tant de fureur, qu'il paroissoit menacer d'une destruction universelle. Avant qu'il ait pu causer de dommages réels, il est heureusement survenu une grosse pluie qui a arrêté la vivacité de ses progrès.

Pendant l'été ces incendies sont assez fréquens. Etant à Charlottes-Ville, j'ai vu les forêts qui couvrent les montagnes enflammées dans une espace de trois ou quatre milles. Ces accidens sont occasionnés par la négligence des rouliers, qui, lorsque la nuit approche, détellent leurs chevaux, & après leur avoir donné à manger & les avoir étrillés, leur attachent une clochette au cou & les laissent paître en liberté dans les bois : ils allument ensuite un grand feu, se couchent auprès, & souvent le lendemain oublient ou négligent de l'éteindre. Ce feu ne tarde pas à se communiquer aux

feuilles ſeches & aux branches qui ſont ſur la terre, & occaſionne ces incendies terribles.

Je dois quitter demain cette ville pour retourner à Charlottes-Ville; je ſaiſirai la premiere occaſion qui ſe préſentera pour vous écrire. Adieu, &c.

LETTRE LXIX.

Jones-Plantations près Charlottes-Ville, dans la Virginie, le 4 Août 1779.

MON CHER AMI,

A MON retour de Richmond, j'ai été témoin de la manière dont les *Rifle men* de Virginie s'exercent, & comme ils parviennent à ſe rendre ſi experts dans l'uſage des armes. J'en ai vu un grand nombre réunis qui tiroient au blanc, & l'on m'a aſſuré que cet exercice étoit en uſage parmi eux longtemps avant le commencement de la guerre. Ils ſont ſi certains de toucher le but, que leurs compagnons ne craignent pas de tenir

le blanc à la main. Plusieurs même redoutent si peu la mal-adresse des autres, qu'ils placent ce blanc entre leurs jambes pendant qu'on tire dessus.

Il se trouve ici un insecte que l'on nomme la mouche de feu, & qui est réellement très-curieuse ; c'est un véritable phosphore : presque toutes les parties intérieures de son corps sont lumineuses, & de ses parties jaillissent des rayons de lumiere pendant une grande partie de la nuit : ces rayons s'échappent par deux petites glandes placées entre la tête & les épaules de cet insecte, qui paroît avoir la faculté de les intercepter lorsqu'il est éveillé, & dès-lors ces glandes deviennent obscures. Quoique j'aie déja observé que presque toutes les parties internes de cet insecte soient lumineuses, l'épaisseur de sa peau empêche que la lumiere ne pénetre autrement que par ces mêmes glandes, mais en l'alongeant on voit jaillir de la lumiere entre tous ces anneaux. Celle que donne une seule de ces mouches suffit pour voir l'heure à une montre pendant la nuit ; & si l'on en met dix ou douze dans un bocal,

on verra aſſez diſtinctement pour lire & écrire.

Ces inſectes ſe montrent vers le ſoir, & pendant la plus grande partie de la nuit: ils ſont fort incommodes pour les voyageurs, quand la nuit eſt obſcure, étant quelquefois en ſi grand nombre, que l'œil en eſt ébloui. Comme ils ſont ſans ceſſe en mouvement, & préſentent alternativement leurs parties lumineuſes & leurs parties obſcures, on n'apperçoit pas auſſi bien les dangers que l'on peut courir; je vous citerai l'exemple d'un officier à qui il arriva un accident fâcheux, & qui manqua même de perdre la vie pour avoir été ainſi ébloui par ces inſectes. Il s'étoit égaré dans les chemins détournés d'une forêt, & ne voyant pas un arbre qui étoit déraciné, & qui, au lieu d'être tombé ſur la terre, étoit appuyé contre un autre, il donna de la tête avec tant de violence contre cet arbre, qu'il perdit pour un moment l'uſage de ſes ſens. Lorſqu'il les recouvra, il s'étoit caſſé une jambe, & il fut obligé de reſter dans cet état juſqu'au lendemain qu'un negre qui l'apperçut le ramena chez lui.

Vous devez vous ſouvenir que dans une de mes lettres je vous ai parlé de la férocité des Virginiens de la derniere claſſe : il vient d'arriver un trait qui vous la fera mieux connoître encore. Ils n'ont heureuſement pas pu mettre à exécution l'infâme complot qu'ils avoient formé contre un officier d'artillerie, celui-ci ayant trouvé moyen de s'échapper des mains de ces barbares pendant qu'ils le conduiſoient ſur le théâtre où ils devoient exécuter leur projet exécrable.

Cet officier étoit logé dans l'habitation d'un nommé Watſon, un de ces miſérables, expert dans le genre de combat dont je vous ai déja parlé, & qui laiſſoit croître ſes ongles à ce deſſein. Ce malheureux a une femme aimable, mais qui n'eſt point jolie; & comme elle procuroit à l'officier des volailles & du lait qu'il payoit, ce brutal s'aviſa de concevoir de la jalouſie. Il fit part de ſes ſoupçons à quelques-uns de ſes voiſins, ſcélérats comme lui, & ils concerterent enſemble le moyen qu'ils emploieroient pour ſe venger.

Au bout de quelques jours, ils enfon-

cerent la porte de sa chambre pendant la nuit ; le bruit l'ayant éveillé, il eut le temps de s'emparer de son épée, & de se mettre en défense ; mais la lame s'étant cassée, il fut bientôt accablé par les assaillans, qui étoient au nombre de trois, sans compter son hôte. Ils lui dirent de s'habiller, lui lierent ensuite les mains sur le dos, & le menerent dans la cour, où on le força de monter à cheval. Ils le conduisent d'abord bien armés à la plantation d'un autre habitant, de la même trempe, qui étoit à la distance de deux milles, & c'étoit-là que l'on devoit décider du sort de la victime. Vous pouvez concevoir dans quel état devoit être cet infortuné lorsque, pendant la route, ces misérables consultoient entr'eux, s'il valoit mieux lui couper la gorge & l'enterrer secretement, ou bien le précipiter du haut d'un rocher, après lui avoir fait une opération honteuse.

En arrivant à la plantation, on le descendit de cheval, & on le fit entrer dans la maison. Le propriétaire ne voulut pas se méler de cette affaire, & fit au contraire tous ses efforts pour les détourner de ce

projet barbare, mais ils tinrent bon. Ces scélérats demanderent alors de l'eau-de-vie de pêche, & en burent jusqu'à ce qu'ils fussent ivres, se consultant de temps en temps sur ce qu'ils feroient de l'officier. L'infâme Watson, qui se croyoit offensé, & qui étoit le chef & le premier moteur de ce vil complot, le couchoit quelquefois en joue, en le menaçant d'une mort immédiate. L'aurore les surprit dans cette situation. Ces malheureux, connoissant l'atrocité du crime qu'ils méditoient, observerent que le grand jour les empêcheroit d'exercer leur vengeance, s'ils tardoient trop à l'exécuter; ils quitterent donc la maison, & remettant le patient sur son cheval, ils le conduisirent vers l'endroit où son sort devoit être terminé. C'étoit au pied d'une grande montagne, & près d'un abîme affreux.

La situation de cet officier étoit terrible: si résigné qu'il pût être au sort qui l'attendoit, la maniere dont il devoit mourir étoit encore pire que la mort même; il se trouvoit entre les mains de monstres plus cruels que les sauvages. Ivres, ne respirant que vengeance, lui présentant à chaque instant

le bout de leurs mousquets, & ne lui arrachant pas la vie pour prolonger plus longtemps son supplice.

Lorsqu'ils eurent fait environ trois milles, il étoit grand jour ; alors ils jugerent à propos d'aller un peu vîte de peur de rencontrer quelqu'un, & mirent le cheval au trot. Le mouvement desserra les cordes qui tenoient attachées les mains du prisonnier ; & celui-ci s'appercevant qu'il lui seroit possible de se dégager à l'aide de quelques efforts, il attendit prudemment qu'il fût arrivé à un chemin détourné qui alloit aboutir aux casernes. Il dégagea aussitôt ses mains, se saisit de la bride, & excitant son cheval de la voix, il partit comme un éclair. Les scélérats firent feu sur lui, mais l'épaisseur du bois & leur ivresse le garantirent de ce danger ; il fut assez heureux pour s'échapper, & arriva sain & sauf aux casernes.

Le général porta ses plaintes au gouverneur de la province en donnant le signalement des coupables, & en indiquant le lieu de leur résidence, mais la réponse du dernier fut qu'il étoit extrêmement fâché

de ce qui étoit arrivé ; qu'aujourd'hui la justice civile étant très-négligée, les officiers n'osoient pas user de leur autorité sur les habitans des contrées éloignées, le danger étant trop grand ; tout ce qu'il pouvoit faire étoit de recommander à l'officier d'être sur ses gardes, & de ne point quitter les casernes. Il ajouta qu'il avoit écrit au commandant des troupes continentales, de placer toutes les nuits une patrouille autour de sa maison pour sa sûreté personnelle, & pour appréhender les coupables s'ils s'y présentoient. Quoique ces scélérats fussent informés de cette disposition, ils eurent l'audace de rôder autour des casernes pour tâcher de rattraper leur proie ; mais ayant été ensuite instruits qu'il y avoit ordre de les poursuivre, & de les envoyer au gouverneur de Williamsburg, ils abandonnerent enfin leur entreprise. Je crois cette preuve suffisante pour vous convaincre de l'anarchie & de la confusion qui regnent maintenant en Amérique ; elle fait voir également que leur justice civile n'existe plus qu'en idée ; que le congrès, aidé des forces militaires, sont les seules puissances

reconnues ; leurs ordres ſont abſolus, & l'Amérique eſt gouvernée avec le même deſpotiſme que les états du roi de Pruſſe.

On cultive beaucoup le coton dans cette province : les habitans d'un état inférieur, vu la difficulté qu'ils éprouvent pour ſe ſe procurer des vêtemens pour eux & leurs negres, donnent la plus grande attention à cette culture, & la préferent ſouvent à celle du tabac. Le cotonier croît très-promptement, & produit un grand nombre de branches ; ſa hauteur eſt de cinq à ſix pieds ; il lui faut un terrein ſec, & que l'on a ſoin de labourer de temps en temps. Cet arbuſte croît plus facilement ſur un ſol humide, mais la végétation y étant trop abondante, il ne donne alors que des branches paraſites & fort peu de coton. Les cotonniers ſont plantés d'une maniere réguliere dans des ſillons tracés exprès, on les tient à une certaine diſtance les uns des autres, pour qu'ils ne ſe gênent pas mutuellement. Lorſque cet arbuſte eſt parvenu à cinq ou ſix pouces de hauteur, on en retranche tous les jets, à la réſerve de deux ou trois des plus forts, que l'on étête,

avant la fin du mois d'août : cette précaution est absolument nécessaire, le bois ne rapportant pas de fruit qu'il n'ait subi deux fois cette opération. Si, par la négligence du cultivateur, la tige principale du cotonnier s'élevoit à plus de quatre pieds, la récolte en seroit inférieure en qualité & en quantité, & le fruit seroit plus difficile à recueillir.

Le fruit du cotonnier procede d'une fleur qui croît à l'extrémité des branches, & dont le pystil devient en coque, de la grosseur d'un œuf de pigeon. Quand le coton, contenu dans cette coque, est parvenu à sa maturité, il rompt son enveloppe, & les semences se trouvent exposées au soleil au milieu du coton. Lorsque la plus grande partie de ces coques sont ouvertes, les negres les recueillent, & en détachent les semences au moyen d'une machine nommée *gen*, qui est composée de deux cylindres bien unis, fixés parallelement dans un cadre, & qui, au moyen des différentes roues placées sur les côtés de la machine, & mises en mouvement avec le pied, tournent en sens contraire. Le coton étant mis entre ces cylindres,

cylindres pendant qu'ils tournent, gliſſe aiſément à travers, mais la ſemence, qui eſt trop groſſe, eſt arrêtée & tombe d'un autre côté; il n'eſt plus alors queſtion que de nettoyer le coton des ordures qui ont paſſé au travers de la machine, & il eſt en état d'être filé.

La principale occupation des négreſſes eſt de carder & de filer le coton. Depuis que les habitans ne peuvent plus ſe procurer d'étoffes de coton de nos manufactures, ils ont établi des fabriques pour tiſſer eux-mêmes, & elles ne ſont pas très-inférieures à celles de Mancheſter. Preſque toutes les familles de cette province, hommes & femmes, font uſage de cette étoffe, & autant pour favoriſer les manufactures que pour donner l'exemple au peuple, les riches en portent auſſi bien que les pauvres.

La chaleur exceſſive rend les vêtemens de laine très-incommodes, & autant par néceſſité que parce que c'eſt la mode du pays, tous nos officiers portent des habits de coton. J'ai acheté le mien de mon hôte; & avant de le porter, j'ai eu le plaiſir de le voir paſſer par toutes les

opérations de la nature & de l'art, depuis l'inſtant où la graine a été ſemée, juſqu'à ce que l'étoffe ait été miſe en œuvre & ſur moi. Adieu. Je ſuis, &c.

LETTRE LXX.

Jones-Plantations, près de Charlottes-Ville en Virginie, le 12 Décembre 1779.

MON CHER AMI,

LORSQUE l'on conſidere les difficultés innombrables & les embarras de toute eſpece, contre leſquels les Américains ont été obligés de s'armer pour maintenir leur indépendance, leurs ſuccès peuvent paroître ſurprenans. Tant de bonheur ne peut être attribué qu'à l'union intime qui regne parmi les chefs des états différens; il n'eſt pas moins étrange, qu'avec tant d'habilité & tant de vigueur pour conduire les affaires d'état, ils négligent entierement celles qui intéreſſent la conſtitution intérieure, & peuvent contribuer au bonheur des peuples. Dans cette partie du monde,

les marchandiſes de toutes eſpeces, même les plus communes & les plus en uſage ſont portées à un prix ſi exorbitant, que très-peu de perſonnes ſont aſſez riches pour ſe les procurer, & toutes les claſſes de la ſociété s'en reſſentent également. Le congrès s'eſt déja ſervi de pluſieurs moyens pour remédier à cet abus, mais ſes efforts ont été rendus vains par la funeſte adreſſe des monopoleurs de Philadelphie & des autres grandes villes. C'eſt à ces cauſes que l'on doit principalement attribuer la miſere publique, & le défaut de réuſſite de la plupart des projets du congrès.

De tous les maux auxquels les Etats-Unis ont cherché à remédier, il ne s'en eſt pas préſenté de plus embarraſſans que ceux cauſés par le diſcrédit de leur papier-monnoie. Il eſt ſûr que s'ils ne trouvent aucuns moyens de faire ceſſer les abus, ou de ſuppléer à cette monnoie par une autre, ils ſeront obligés de renoncer à l'eſpoir d'être indépendans. Depuis l'inſtant où ces billets ont été mis en circulation, c'eſt-à-dire depuis le commencement de la guerre juſqu'au moment actuel, le congrès a fait

ſortir pour près de quarante millions ſterlings en dollards continentales ; ce qui contribue encore davantage au rabais de ce papier, c'eſt l'immenſe quantité de faux billets que l'on diſtribue à New-Yorck, & dans les autres lieux où les Anglois ont des poſſeſſions.

Le congrès a prévu ſagement la néceſſité indiſpenſable de mettre un terme aux incertitudes & aux embarras qui doivent naître de l'impuiſſance où étoient les Etats-Unis de racheter leurs billets : il a bien jugé que de faire ſortir des nouveaux fonds de la même eſpece, & augmenter la ſomme du papier en circulation, ne ſerviroit qu'à diminuer ſa valeur.

Il a, en conſéquence, fait publier dans toutes les colonies ſes réſolutions, portant : « Que pour faire ceſſer les craintes » qui s'élevoient journellement au ſujet de » la baiſſe du papier-monnoie, qu'on ne » devoit attribuer qu'aux vils moyens mis en » uſage par quelques hommes intéreſſés, qui » fermoient les yeux ſur le grand objet du » bien public, pour ne s'occuper que d'a- » maſſer des richeſſes ; & auſſi à l'immenſe

» quantité de faux billets répandus par les
» ennemis de l'état, le congrès avoit arrêté
» & ordonné, qu'après un tel terme, aucun
» billet ou papier-monnoie n'auroit cours,
» excepté le nouveau que l'on feroit cir-
» culer à ce deſſein. Le congrès ſachant
» qu'un grand nombre de perſonnes ſeroit
» dans le cas d'eſſuyer des dommages con-
» ſidérables, vu la grande quantité de faux
» billets en circulation, promet que ſur toutes
» les ſommes, de quelque nature qu'elles
» ſoient, qui ſeront portées à la tréſorerie de
» Philadelphie, on recevra un dollard de
» la nouvelle fabrique pour quarante de
» l'ancienne. Le congrès s'engage en outre,
» ſous ſerment, de rembourſer la valeur
» réelle de ce nouveau papier en eſpeces
» d'or ou d'argent ».

Cet arrêté eut l'effet que le congrès s'en étoit promis, celui de ſoutenir le courage du peuple. Il n'eſt cependant que trop facile de voir que le congrès ne pourra jamais remplir ſes engagemens : je crois même que quelqu'un qui feroit aſſez ſimple pour faire le voyage de Philadelphie, pour ſe procurer de ces nouvelles eſpeces, ne feroit que

s'attirer le mépris & le ridicule. On en eſt ſi bien convaincu, que l'on nous donne quarante-cinq dollards de cette nouvelle eſpece pour un monnoyé.

Parmi les fruits différens que ce continent produit, il en eſt un qui ne croît que dans cette province, & que l'on nomme *perſimmon*. Il n'eſt mangeable & même ſupportable qu'après les fortes gelées. Pluſieurs d'entre nous furent trompés par l'apparence de ce fruit parvenu à ſon état de maturité, & qui, encore ſuſpendu à l'arbre, reſſembloit à une prune. En y goûtant, nous le trouvâmes ſi âpre, que nous fûmes pluſieurs heures à éprouver une ſéchereſſe inſupportable dans la bouche. Les habitans en font une eſpece de liqueur, qu'ils appellent *bierre de perſimmon*.

Les animaux ſauvages aiment beaucoup ce fruit; les ours ſur-tout viennent de très-loin pour en manger. C'eſt ordinairement à l'approche de l'hiver que cet appât les attire : les habitans ſaiſiſſent cet inſtant pour leur donner la chaſſe. Les chiens les attrapent avant qu'ils aient pu gravir au ſommet des montagnes, mais il ſeroit très-dange-

reux d'y pourſuivre ceux qui ſeroient parvenus à s'y refugier ; ces mêmes montagnes ſont le repaire d'une immenſe quantité de bêtes ſauvages ou féroces.

Un de nos officiers, qui pourſuivoit un jour un ours, avec pluſieurs de ſes camarades & quelques-uns des habitans, échappa à la mort par une eſpece de miracle : il étoit au pied de la montagne, lorſqu'un animal très-féroce, dont je vous ai parlé dans une de mes lettres, & que l'on nomme le chat de la montagne s'élança ſur lui ; il dut ſon ſalut à l'adreſſe de l'un des habitans, qui ne voyant pas d'autre reſſource, lâcha ſon coup de fuſil ſi juſte, qu'il tua cet animal ſur ſon corps ſans le bleſſer.

J'ai vu dans cette province un oiſeau carnivore, que je ne me rappelle pas d'avoir vu ailleurs, & qui ne ſe nourrit que de charognes. Il eſt preſque auſſi grand qu'un aigle, & on le nomme *dindon bâtard* ; ſa fraiſe étant rouge comme celle de ces oiſeaux, c'eſt de cette ſeule reſſemblance qu'il tire ſon nom. Cet oiſeau paroît être de l'eſpece du milan, ſon vol eſt à-peu-près

le même. Les habitans les tuent pour en avoir les pattes, qu'ils font diſſoudre dans l'huile, ils regardent cette liqueur comme un remede très-ſalutaire dans les ſciatiques & dans des douleurs aiguës.

Il vous paroîtra incroyable, d'après les travaux & les fatigues dont les negres ſont accablés dans ce pays, que les paſſions de l'amour & de la jalouſie puiſſent agir avec tant de force ſur leur ame; il ſemble que ces infortunés ne devroient ſonger qu'à adoucir leur ſort malheureux, ſans ſe laiſſer entraîner à des paſſions tumultueuſes qui ne peuvent qu'ajouter à leurs maux; cependant l'amour les tyranniſe à un tel point, qu'ils s'attachent à connoître & à préparer des poiſons pour arracher la vie à un rival ou à une maîtreſſe qui eſt ou qu'ils ſuppoſent être infidele. Une choſe qui n'eſt pas moins ſinguliere, c'eſt qu'ils ont l'art de modifier ces poiſons de maniere à rendre l'effet plus ou moins prompt, ſelon le terme qu'ils jugent à propos de mettre à la vie de celui qu'ils veulent immoler à leur vengeance. Le propriétaire de l'habitation où je ſuis, a eu pluſieurs de ſes négreſſes em-

poiſonnées, & quelques-unes ne ſont mortes qu'après avoir langui ſept à huit mois, tandis que d'autres ſont expirées au bout de huit à quinze jours : il y eut entr'autres une fille très-forte, qui mourut huit jours après avoir pris le poiſon ; le ſecond jour, on remarqua un changement conſidérable dans ſa perſonne, elle ſe plaignit d'un mal de tête violent, & de maux de cœur continuels ; les médecins furent appellés, ils reconnurent que c'étoit l'effet d'un poiſon, mais ils déciderent qu'il étoit impoſſible de donner un antidote efficace, ſans ſavoir quelle ſorte de drogue on lui avoit donnée, ce qu'il ne fut pas poſſible de découvrir.

Quoique nous ſoyons dans cette province depuis un an, les ſoldats n'y ſont guères mieux nourris qu'à l'inſtant de notre arrivée. Pendant la plus grande partie de l'été, ils n'ont ſouvent eu à manger, pour trente & quarante jours de ſuite, que de la farine de bled-d'Inde. Il vient d'arriver aux caſernes une grande quantité de ſalaiſons ; mais ſoit qu'il faille l'attribuer à la chaleur du climat, ou à quelque autre cauſe, ces ſalaiſons étoient entierement corrom-

pues. Quelqu'un conſeilla au commiſſaire des vivres américains, de faire enterrer ces viandes, & de les laiſſer dans cet état pendant deux ou trois jours, ajoutant qu'au bout de ce terme elles recouvreroient leur premiere qualité. Cette expérience fut faite, & lorſque l'on eut déterré ces viandes, quoique les vers en ſortiſſent par fourmillieres, le commiſſaire aſſura qu'elles étoient excellentes, & les fit diſtribuer aux ſoldats qui n'eurent rien autre choſe pendant pluſieurs jours. Toutes les plaintes du général Philips n'ont juſqu'à préſent opéré aucun bon effet ; la réponſe du gouverneur a toujours été, qu'il n'y avoit que le congrès qui pût remédier à des abus qui n'étoient nullement du reſſort de ſon gouvernement : nous eſpérons cependant que bientôt on fera droit aux plaintes des ſoldats. Les généraux Philips & de Reideſel viennent d'être échangés dans leurs chemins pour ſe rendre à New - Yorck ; ils ſe propoſent de faire demander une audience au général Washington, pour lui faire leurs repréſentations : s'ils ne réuſſiſſent pas dans leur projet, ils s'adreſſeront à ſir Henry

Clinton, & lui peindront la fâcheuſe ſituation des troupes, eſpérant que, par ſon entremiſe, le général Washington voudra bien adoucir les rigueurs de la captivité. Il eſt inutile de faire fonds ſur les Américains; quoique leur commandant en chef ſoit lui-même doué de beaucoup d'humanité, il n'a pu, malgré l'amour & la vénération qu'il inſpire aux Américains mêmes, les rendre imitateurs de ſes vertus, ni faire naître en eux cette douce bienveillance qui fait la baſe de ſon caractere. Nous eſpérons qu'au moins ſir Henry Clinton fera tous ſes efforts pour obtenir un échange général, & que l'hiver mettra enfin un terme à la détreſſe de nos troupes. Si cet événement avoit lieu, l'armée angloiſe ſeroit recrutée d'un nouveau choix d'hommes qui braveront tous les dangers: juſqu'à préſent ils ne s'étoient battus que parce que leur devoir l'exigeoit, & on les a vus ſe comporter en gens d'honneur; mais d'après les traitemens cruels qu'ils ont éprouvés journellement, ils ſe battront en déſeſpérés, puiſqu'ils ſeront animés par la haine, la vengeance, & la crainte de

retomber au pouvoir de ces mêmes ennemis.

Un grand nombre de nos ſoldats ont déſerté, eſpérant pouvoir atteindre New-Yorck : leur unique motif étoit de ſe ſouſtraire aux maux qu'ils éprouvent. La pluparť d'entr'eux ayant d'abord communiqué leurs intentions à leurs officiers, & leur ayant demandé des certificats pour conſtater que tel jour telle ſomme leur étoit due, tant pour leur paie que pour leur habillement de tant d'années, il nous étoit auſſi impoſſible de nous y refuſer que de nous oppoſer à leur déſertion, ſur-tout étant témoins de la maniere dont ils étoient traités ; & ne pouvant pas contribuer à adoucir leur ſort, nous fermions volontairement les yeux ſur leurs démarches, ſachant que s'ils étoient aſſez heureux pour pouvoir arriver à New-York, les certificats dont ils étoient pourvus leur procureroient une réception favorable du commandant en chef. Une centaine de ces ſoldats ont réuſſi dans leur entrepriſe, mais ſoixante ou ſoixante-dix ont eu le malheur d'être pris, & ont été ramenés dans une étroite

prison près des casernes, où ils seroient morts de faim, si nous ne leur eussions pas porté des vivres que nous achetions de notre bourse.

Dans le nombre de ces déserteurs, il y en eut une bande de vingt, qui se mirent sous les ordres d'un sergent. Avant de partir, ils avoient fait le serment solemnel de suivre exactement les réglemens dressés par ce bas-officier. Ils étoient écrits en forme d'ordonnance militaire, & la peine dont devoit être suivie l'infraction à cette loi n'étoit rien moins que la mort : l'exécution devoit se faire dans l'instant, & il étoit arrêté que le coupable seroit pendu au premier arbre qu'ils rencontreroient. Toutes les punitions infligées ne devoient pas supporter plus de délai ; pour les fautes très-légeres, on avoit eu la bonté de statuer que l'offenseur en seroit quitte pour perdre les oreilles. Toute la compagnie arriva saine & sauve à New-York, excepté un qui fut pris en allant faire des vivres.

Je dois observer que ces désertions n'ont eu lieu que parmi les troupes angloises; les Allemands ne ressentant pas cet *Amor*

patriæ, & leur ſort étant d'ailleurs plus agréable que celui des Anglois. Les Américains ont plus d'égards pour eux, ils leur accordent la permiſſion de ſe promener dans le pays, d'y chercher de l'ouvrage ; & comme la plupart ſavent des métiers, ils trouvent les moyens de gagner beaucoup d'argent indépendamment de leur paie. Nous ignorons pourquoi les Américains préferent les Allemands aux Anglois, mais nous ſavons que ceux-ci ſont contens de leur ſort. Leur paie eſt la même que celle de nos troupes, c'eſt-à-dire quatre fois plus forte que la ſolde du ſoldat allemand dans ſon pays ; & joint à ce qu'ils gagnent, il n'en eſt pas un qui n'entretienne l'eſpoir de retourner dans ſa patrie avec une très-jolie fortune. Excepté le régiment des gardes du prince de Heſſe-Hanau, & les dragons à pied du général Reideſel, qui ſont des troupes bien diſciplinées, il n'y a que peu de parti à tirer du ſoldat allemand. Lorſque l'on réfléchit à la maniere dont ces troupes ont été levées, on n'eſt pas ſurpris qu'elles ne ſe ſoient pas diſtinguées davantage pendant la campagne. Voici la maniere dont les enrôle-

mens de ces régimens ſe ſont faits. Lorſque notre cour fit demander des troupes en Allemagne, le prince fit environner toutes les égliſes pendant le ſervice, & ſe ſaiſit de la perſonne de tous ceux qui avoient déja ſervi. Pour former ces régimens, il ordonna aux anciens officiers retirés du ſervice depuis pluſieurs années, & qui végétoient ſur le produit de leur demi-paie, de ſe mettre à leur téte, ſous peine, en cas de refus, de perdre leur penſion. Des ſoldats de quarante à cinquante ans, commandés par de vieux vétérans, qui ne ſongeoient plus qu'à ſe repoſer ſur leurs lauriers, & à jouir paiſiblement dans leur vieilleſſe de ce qu'ils avoient amaſſé pendant le temps qui l'avoit précédée, n'étoient guères en état de ſoutenir une campagne rigoureuſe dans les forêts épaiſſes de l'Amérique.

L'opinion aſſez généralement adoptée eſt que nous ſerons détenus priſonniers pendant toute la guerre; pour rendre notre ſituation auſſi agréable qu'il eſt poſſible dans notre poſition actuelle, & pour jouir plus commodément des plaiſirs de la ſociété, nous

avons fait conſtruire un caffé, un théâtre & un bain froid. Le bain ſur-tout étoit extrêmement néceſſaire pour fortifier le corps, qui ſe trouve affoibli par les chaleurs exceſſives de ce climat.

Nous commençons auſſi à nous arranger dans nos caſernes, dont la deſcription ſeroit impoſſible à faire ; car rien de plus ſingulier que leur poſition. Tout le terrein qui les environne leur poſition. Tout le terrein qui les environne eſt couvert d'un bois épais ; il n'y avoit pas un ſeul arbre coupé lorſque nous y arrivâmes, ainſi vous pouvez juger de l'embarras & des fatigues auxquels nos troupes ſe ſont d'abord trouvées expoſées.

C'eſt avec douleur que je vous fais part de la mort de votre ancien ami W—, officier dans le régiment où je ſers, & parent de ſir Watkin Williams Wynn ; je ſuis perſuadé que l'on ne doit attribuer ſa mort qu'à cette boiſſon pernicieuſe que l'on nomme eau-de-vie de pêche. Il avoit été paſſer deux ou trois jours avec quelques officiers ; il s'étoit permis de boire avec excès de cette liqueur, ce qui lui fit perdre

la tête. Son premier trait de folie fut de ſe lever pendant la nuit & de marcher pieds nuds dans la neige pendant plusieurs heures, juſqu'à ce que ſes pieds fuſſent abſolument gelés. Ce ne fut qu'au bout de quatre heures qu'on s'apperçut qu'il étoit levé, & ſes camarades étant allé le chercher, le trouverent, à leur grand étonnement, faiſant ſentinelle devant la porte de la maiſon; ils l'obligerent de rentrer, & s'étant ſervi du remede ordinaire pour rétablir la circulation du ſang dans ſes pieds, on n'avoit plus la crainte que la gangrene s'y mît. Le lendemain matin il demandoit à tout inſtant un couteau pour couper un bâton; ce ne fut qu'avec peine que ſes camarades trouverent le moyen de détourner ſon attention de cet objet. En quittant Charlottes-Ville, où ils avoient paſſé la nuit, ils ſe mirent en chemin pour le conduire aux caſernes, afin de conſulter ſur ſa maladie; mais comme il les preſſa très-vivement de le mener chez lui, ils voulurent bien acquieſcer à ſa demande. On aſſure que les perſonnes dont le cerveau eſt attaqué, ſavent employer beaucoup de fineſſe pour parvenir

à leur but, & pour détourner les importuns qui épient leurs actions : votre ami a pleinement justifié cette assertion ; sa conversation, pendant toute la route, fut des plus sensées ; ils ne fit pas le moindre geste qui dénotât du dérangement dans ses idées, jusqu'à ce que, parvenus au pied d'une colline très-escarpée, où se trouvoit un petit ruisseau, il s'arrêterent pour faire boire leurs chevaux. Il les quitta dans ce moment, & piquant son cheval, il gravit la colline avec toute la vîtesse possible : ses camarades le poursuivirent, mais inutilement, il étoit mieux monté qu'eux, & ils le perdirent de vue dans un moment. Les traces des pieds de son cheval, marquées dans la neige, furent leur guide jusqu'à l'entrée du bois ; mais comme le jour étoit sur le point de finir, ils déciderent de se rendre aux casernes, dont ils n'étoient éloignés que d'un mille, & d'y demander quelques personnes pour les aider dans leur poursuite. Ils retournerent dans le bois avec dix ou douze lanternes, allerent de tous les côtés, mais une grande partie de la nuit se passa en vaines recherches : le lendemain matin

ils retournerent encore dans les bois, espérant être plus heureux que la veille. Après avoir parcouru cinq milles, ils trouverent son cheval attaché par la bride, dans un endroit écarté, près d'un ruisseau. Ils suivirent de-là les pas tracés sur la neige, en remontant le long du ruisseau, qui étoit gelé, jusqu'à un coude qu'il forme en passant sous un amas de rochers; la rapidité du courant avoit empêché la glace de s'y consolider, & l'on jugea que c'étoit là qu'il s'étoit précipité; on voyoit que la glace avoit déjà été cassée en deux endroits différens, mais comme il y avoit peu de fond, il n'avoit pu couler. Les soupçons furent bientôt confirmés; le domestique de cet officier rapporta un des souliers de son maître, qu'il avoit trouvé près de cet endroit, & peu après on trouva le cadavre. En lui rendant les derniers devoirs, je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes, & sa mémoire sera toujours chere à tous ceux qui l'ont connu. Adieu, &c.

LETTRE LXX.

Des casernes de Charlottes-Ville, dans la Virginie, le 18 Avril 1780.

MON CHER AMI,

IL ne nous est rien arrivé pendant le cours de cet hiver, qui mérite d'être rapporté, & nos affaires sont toujours à-peu-près dans le même état : nous avons essuyé des froids excessifs ; nos soldats ne sont pas moins à plaindre que l'année derniere, & la continuité du malheur n'est pas pour eux un moyen de s'y accoutumer. On a fait quelques démarches pour effectuer un échange ; des commissaires des deux armées ont été choisis pour régler les conventions, mais ils n'ont pas pu s'accorder sur le nombre de soldats qui seroient donnés en échange d'un officier.

Quant à mes sentimens sur cet échange & sur tout autre objet de politique, il ne m'est pas permis de les expliquer, cette lettre devant être examinée par l'officier

commandant des troupes américaines ; je me contenterai donc de vous faire part de mes obſervations ſur les coutumes du pays, & ſur des objets de peu d'importance relatifs à notre armée. Vous dites que j'ai la mémoire aſſez bonne, je puis vous aſſurer qu'elle ne vaut pas celle de Céſar, dont l'antiquité s'eſt accordée à dire *qu'il n'oublioit que les injures.*

Depuis que je ſuis dans la Virginie, je n'avois jamais pu concevoir la cauſe de l'extrême petiteſſe des bœufs & des moutons, les herbes ſe trouvant en ſi grande abondance dans les forêts ; mais cet hiver j'ai eu lieu de me convaincre qu'elle ne provenoit que du peu de ſoin que les planteurs prennent de leur bétail. Pendant les grands froids, ils laiſſent preſque mourir de faim les veaux & les agneaux, & ils ſont ſatisfaits ſi ces jeunes animaux n'y ſuccombent pas, ce qui arrête le progrès de leur croiſſance. Quoique les bœufs y ſoient ſi maigres & ſi petits en hiver, ils reprennent de l'embonpoint au printemps, leur chair devient alors délicate & d'un goût excellent.

Parmi les arbuſtes curieux qui croiſſent en Amérique, il n'en eſt peut-être pas un dont le printemps ait plus à s'enorgueillir que du Dogwood (bois de chien). Il y en a une grande quantité, & rien n'égale la beauté de cette plante, lorſqu'elle eſt couverte de ſes nombreuſes fleurs qui ſont blanches comme la neige. Son bois eſt très-dur, & lorſqu'on le rompt, il ſe diviſe en une infinité de petits linéamens. On s'en ſert au défaut de broſſes pour nétoyer les dents. Les habitans ſont dans l'uſage d'attacher une branche de cet arbuſte au col de leurs beſtiaux, quand anéantis par la chaleur, ils tombent de foibleſſe. Les Virginiens attribuent à ce bois la propriété particuliere de les ranimer.

Il ſe trouve un autre arbre qui n'eſt indigene qu'en Amérique, & que l'on appelle le tulipier. Il eſt très-élevé & très-gros; dans le temps de ſa floraiſon, qui dure environ quinze jours, il porte des fleurs de la groſſeur & de la forme des tulipes, & nuancées d'une égale variété de couleurs: ſes feuilles ont une forme très-ſingulière, ce qui leur fait donner, dans quelques en-

droits, le nom de oldwomans-ſmocks, (chemiſe de vieille femme) avec quoi on trouve qu'elles ont de la reſſemblance.

Quoique les cabanes de bois qu'habitent nos ſoldats n'aient été conſtruites que depuis bien peu de temps, elles ſont cependant déjà devenues vieilles ; & l'on n'y eſt pas à l'abri de tous les dangers, le bois étant preſque entierement rongé par un inſecte qui ſe niche dans l'écorce de l'arbre. Cet inſecte, lorſque l'arbre eſt ſur pied, ſe nourrit de la gomme qu'il produit, mais qui ſe deſſeche auſſi-tôt que l'arbre eſt abattu. Quand cette pourriture lui manque, il s'attache aux parties ſolides du bois ; on le nomme *Sawyer* (Scieur), par rapport au bruit que font ces vers en rongeant le bois, & au dégât qu'ils occaſionnent. Ils me paroiſſent très-bien mériter ce nom, car j'ai vu des arbres dont la circonférence étoit preſque égale à la groſſeur d'un homme, qui n'avoient été abattus que depuis ſix mois, & dont on ne trouvoit ſous l'écorce que de la pouſſiere, & un grand nombre de ces inſectes, qui reſſemble à un vermiſſeau ordinaire.

Quoique les ſoldats aient toujours eu ſi peu de proviſions, les caſernes fourmillent de rats extrêmement gros ; quoiqu'il y ait au moins un chat dans chaque cabane, ces animaux n'en font pas moins beaucoup de ravages. Toutes les précautions poſſibles ne les empêchent pas de ronger pendant la nuit les lits, les couvertures, & les habits des ſoldats ; & l'on voit fréquemment cinq ou ſix rats courir les uns après les autres entre les bois de charpente qui forment la caſerne des huttes.

Vous devez vous rappeller que lorſque nous ſommes arrivés dans cette province, je vous ai dit qu'il y avoit ſouvent des duels entre les officiers, & je vous ai également mandé ce qui les occaſionnoit. Depuis un certain temps cette épidémie s'eſt manifeſtée parmi les officiers allemands, quoique les motifs de leurs querelles ne ſoient pas les mêmes. La plupart des conteſtations s'élevent au jeu, & leur maniere de ſe battre eſt aſſez ſinguliere ; les deux champions vont au rendez-vous accompagnés de leurs ſeconds : après s'être dépouillés de leurs habits, ils s'avancent l'un vers l'autre, ſe donnent la

main, tirent leurs épées, & ſe chargent réciproquement juſqu'à ce que l'un des deux mette bas les armes. Le combat ſe termine ordinairement au premier ſang, à moins que la conteſtation ne ſoit des plus graves: une égratignure ſuffit pour prouver le courage des deux adverſaires, & le point d'honneur n'en exige pas davantage. C'eſt de cette maniere que ce ſont terminés tous leurs combats, excepté un dans lequel les deux ennemis ſe ſont portés des coups ſi affreux, que la vie de tous deux a été dans le plus grand danger.

J'apprends avec plaiſir que je pourrai vous faire parvenir cette lettre par un officier qui vient d'être échangé: il me ſera par conſéquent permis de vous communiquer librement toutes mes idées, puiſque je ne crains plus qu'elle ſoit inſpectée. J'ai écrit pluſieurs autres lettres qui ont été envoyées contre-ſignées par le colonel Bland & le colonel Sherwood, qui ſont les deux officiers américains ayant le commandement des troupes chargées de nous garder. Le premier de ces meſſieurs s'eſt comporté avec beaucoup d'honnêteté & de nobleſſe, ſe

contentant toujours d'exiger, parole d'honneur, d'un officier, que dans les lettres qu'il lui remettoit, il ne parloit point d'affaires d'état. Sur cette parole, il le prioit de cacheter sa lettre, écrivoit sur le dos, vue & examinée & contre-signoit de son nom. Le colonel Sherwood, non-seulement lisoit les lettres, mais encore se permettoit de faire des commentaires sur toutes les phrases. La curiosité étant poussée jusqu'à l'impertinence, il reçut un jour d'un officier du vingtieme régiment, nommé Charlton, un compliment qui n'étoit pas des plus flatteurs, mais je crains qu'il n'ait pas eu l'esprit d'en saisir le sens; après avoir lu sa lettre d'un bout à l'autre, voyant qu'elle étoit signée Charlton, il s'écria : « Charlton! Charlton! » je me rappelle d'avoir connu un capitaine » de vaisseau nommé ainsi, qui avoit un » parent qui portoit mon nom. Le lieutenant piqué de la curiosité du colonel lui » répliqua » : Ce que vous dites, monsieur, est possible; il ne l'est pas moins que j'aie quelqu'un dans ma famille qui porte votre nom, mais je suis persuadé que les sentimens des Sherwood anglois sont d'une

nature toute différente de ceux des Sherwood américains.

Il n'y a pas long-temps que j'ai fait connoissance avec le colonel Walker, qui vient d'être élu depuis peu pour représenter cet état dans le congrès. La grandeur en usage dans ce pays préside à la table, mais ce qui rend sa maison peu agréable ; c'est que la conversation n'y roule presque jamais que sur la politique, en observant cependant de ne jamais manquer aux regles de la politesse. J'ai été singulierement satisfait des sentimens nobles & distingués que fit un jour paroître le pere de cet officier, qui, quoiqu'octogénaire, possede encore toute son énergie, & est doué d'un jugement très-sain. Tout le monde donnoit son opinion sur ce que seroit l'Amérique dans un siecle ; le vieillard prit la parole & dit : « Ce sera alors » que les Américains connoîtront toute l'é» tendue des obligations qu'ils auront eues à » leurs ancêtres : pénétrés de respect pour » leur mémoire, ils graveront ces sentimens » dans le cœur de leurs enfans ; ils leur » feront sentir le prix inestimable de la » liberté, & ce courage mâle, qui la leur

» aura procurée, se perpétuera d'âge en » âge dans les siecles futurs : s'ils se trou» voient encore obligés de venger les injures » publiques, ils se rappelleroient l'exemple » de leurs aïeux, & comme eux ils pren» droient de sages mesures pour maintenir » leur indépendance ».

Ce n'est pas à vous, qui conn le monde, que je puis espérer d'apprendre qu'il y a une classe de gens qui sont sans cesse en guerre avec eux-mêmes & tout le genre humain, & qui, loin de trouver des plaisirs dans la société de leurs semblables, n'y éprouvent que des peines. Lorsqu'un homme de cette trempe entre au service, vous ne sauriez concevoir combien son commerce est désagréable, sur-tout si c'est un de ces braves qui se fait un jeu de répandre le sang. Comme il sait qu'un officier ne peut jamais refuser un cartel, il a soin de chercher querelle à tous ceux qui lui tombent sous la main pour se faire la réputation d'un homme redoutable : mais comme tout le monde n'est pas également charmé de risquer sa vie sans sujet avec un forcené qui semble prendre plaisir à exposer la

ſienne auſſi légerement, les gens ſenſés évitent de lui fournir des occaſions. L'amour propre de cet homme lui fait interpréter à ſa maniere les condeſcendances que l'on veut bien avoir pour ſes foibleſſes ; il les attribue à la crainte, & il ſe comporte comme s'il croyoit que perſonne n'ait le droit de le contredire, mais qu'au contraire tout le monde dût ramper ſous lui.

Un homme de ce caractere s'eſt aviſé de quitter l'eſpece de retraite dans laquelle il vivoit avec un de ſes ſemblables, pour chercher à s'inſinuer parmi nous. Il ne nous fut pas poſſible de nous en débarraſſer par des politeſſes froides, cet homme s'acharnant abſolument à vouloir être de toutes nos parties ; comme il étoit connu d'un officier qui demeure avec nous, il vint un jour lui demander à dîner ; & enſuite, ne voulant point être en reſte, il invita tous les officiers qui ſe trouvoient à la même table, de venir tel jour dîner chez lui, ce qui fut accepté. Le jour convenu il tomba une ſi grande quantité de neige, que dès le matin nous lui envoyâmes un domeſtique pour nous excuſer ſur le mauvais temps, qui

nous empêchoit de profiter de ſon invitation : il nous fit répondre, que « *by-god* il avoit fait apprêter un dîner, & qu'il nous attendoit. Il ne nous reſtoit pas d'autre alternative que de faire quatre milles à cheval par le plus mauvais temps, ou de voir arriver le lendemain un forcené : nous choisîmes le premier parti, & nous paſsâmes une journée très-déſagréable. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés chez lui, cet homme ayant eu occaſion de ſortir un inſtant de la chambre, ſon camarade nous fit voir des piſtolets qui étoient ſous ſon chevet, & qui n'en ſortoient pas même pendant ſon ſommeil : il les avoit chargés de nouveau & amorcés dans la matinée, afin que s'il s'élevoit la moindre diſpute, elle pût être terminée ſans ſortir de la chambre.

Une ſemblable conduite ne peut être que l'effet de la démence, car cette prétendue indifférence de la vie ne peut jamais procéder d'un vrai courage. Si un de ces braves ſe trouve avec un homme du même caractere, & qu'il reçoive une leçon convenable, il ne peut en ſoutenir l'idée : cet homme malheureux en a donné une

preuve évidente ; la honte qu'il éprouva d'avoir reçu une réprimande pour ses impertinences, l'engagea à se donner la mort.

Il étoit un soir au caffé assis auprès du feu ; obligé de quitter la chambre pour un instant, il mit sa canne sur une chaise & ses gants sur une autre, & dit en s'en allant : Que personne n'y touche avant mon retour. Un instant après qu'il fut sorti, un officier qui entra, ayant très-froid, prit une de ces chaises & s'approcha de la cheminée : tous les officiers lui disoient que ces chaises appartenoient à M..... & lui répéterent le propos qu'il avoit tenu : le nouveau-venu répliqua en jurant, qu'une chaise étoit assez pour un homme, & ne jugea pas à propos de se déranger. Aussi-tôt que M..... fut rentré, il demanda quel étoit le téméraire qui avoit osé toucher à sa canne ? L'officier lui répondit que c'étoit lui, qu'une seule chaise suffisoit à un seul homme, & une seule place au feu étoit tout ce qu'il pouvoit desirer pour se chauffer. M..... se mit dans une grande colere, il s'écria, « qu'il étoit insulté, & » que la dignité d'homme d'honneur se

» trouvoit compromiſe au dernier point ».
L'officier l'arrêta, en diſant : « J'ai ſouvent
» entendu parler de vous, Monſieur, comme
» d'un homme qui aimiez à chercher que-
» relle ſans rime ni raiſon ; voilà la pre-
» miere fois que je me trouve dans votre
» ſociété, tout ce que j'ai à vous dire, c'eſt
» que je ne crains pas plus que vous d'avoir
» une affaire, mais je n'ai pas envie de
» me battre préſentement, & ſi vous ajou-
» tez un mot, je vous jette derriere le feu ».
Cette colere extrême ſe changea en un calme parfait ; il s'aſſit, ne deſſerra pas les levres, & quitta la place au bout de dix minutes. Une leçon auſſi dure, jointe à la menace qui l'étoit encore plus, fit tant d'effet ſur ce fier-à-bras, que le lendemain il ſe brûla la cervelle. On le trouva dans un ruiſſeau dont l'eau ne couvroit ſon corps qu'à moitié, il tenoit un piſtolet d'une main, & en avoit poſé un autre chargé ſur le rivage.

On a échangé depuis peu un grand nombre d'officiers. Je ne devine pas pourquoi ces échanges ſe font avec tant de partialité, mais je crois que les officiers qui obtiennent

ainſi leur liberté, ne la doivent qu'à des amis, qu'ils ont dans le quartier-général de New-York. Quoique je n'aie perſonne auprès de qui je puiſſe ſolliciter pour obtenir la mienne, j'eſpere cependant que je ne tarderai pas à quitter le ſéjour de l'eſclavage. Vous vous rappellez ſans doute que je vous ai parlé d'un officier américain, le capitaine Van-Swearingham, qui avoit été fait priſonnier pendant la campagne : comme il eſt venu depuis peu pour viſiter les caſernes, je lui ai rendu une viſite, eſpérant que ſa reconnoiſſance l'engageroit à me rendre ſervice ; il a paru charmé de me voir, & il m'a dit fort obligeamment que ſon plaiſir étoit diminué de me ſavoir encore priſonnier, croyant que j'étois échangé depuis long-temps, ainſi que le lieutenant Dunbar. C'eſt faute d'avoir ſu nos noms que cette échange n'a pas eu lieu ; il m'a appris qu'il avoit donné nos ſignalemens à un officier de notre armée qui alloit à New-York, mais qui, enchanté de rendre ſervice à deux de ſes amis, avoit donné leurs noms à la place des nôtres au capitaine, & qu'ils avoient ainſi obtenu

leur liberté. Il m'aſſura cependant que, comme il ſe rendoit au quartier-général, ſa premiere affaire ſeroit de parler au général Washington pour nous faire rendre juſtice. En prenant congé du capitaine, je me ſuis ſouvenu de votre proverbe ordinaire, *Nihil deſperandum*, & je finis cette lettre par vous témoigner le plaiſir que j'éprouverai ſi dans peu de temps je revois mes foyers & vous. Adieu : je ſuis, &c.

LETTRE LXXI.

Winchester dans la Virginie,
le 20 Novembre 1780.

MON CHER AMI,

EN recevant cette lettre, & en examinant la date, vous vous imaginez peut-être que je vais vous annoncer que j'aurai bientôt le plaiſir de vous voir, je n'en ſuis pas encore là, mon ami, je crains même que les embarras de la campagne n'aient fait oublier au capitaine Van-

Swearingham qu'il exiſte au monde deux perſonnes telles que Dunbar & moi, quand je vous dirai que Wincheſter eſt hors des limites qui nous ſont preſcrites ; & quand vous ſaurez pourquoi je m'y trouve, vous ne le ſerez pas moins en apprenant que toute l'armée eſt en marche. Le congrès n'eſt pas ſans inquiétude ſur les manœuvres de lord Cornwallis, qui traverſe maintenant la Caroline : il craint que l'intention de ce général ne ſoit de reprendre notre armée au moyen d'une marche forcée.

Nous ſommes partis des caſernes de Charlottes-Ville, il y a environ ſix ſemaines, en marchant dans le même ordre que lorſque nous avons quitté la Nouvelle-Angleterre ; nous ne ſavons pas encore quelle eſt notre deſtination, mais nous croyons que l'on nous conduit dans quelques-unes des provinces méridionales. Il s'eſt élevé une difficulté qui nous force à reſter dans cette ville juſqu'à ce qu'elle ſoit levée par le congrès. Les états de Maryland ſe refuſent à recevoir notre armée, dans la crainte que notre ſéjour n'y amène la diſette, notre nombre étant infiniment trop conſidérable

pour trouver des vivres en quantité suffisante dans une province si peu étendue. Les habitans ont été jusqu'à prendre les armes pour nous empêcher de traverser le Potowack.

Vous devez bien imaginer que les officiers ont été très-fâchés de cette marche précipitée ; on les avoit assurés qu'ils resteroient aux casernes jusqu'à ce qu'ils fussent échangés, & ils avoient en conséquence fait des dépenses assez considérables, afin de rendre leurs maisonnettes plus commodes pour l'hiver prochain. Nous avions beaucoup souffert du froid, & nous osions à peine faire du feu, vu que les cheminées étant faites de bois selon la coutume du pays, nous redoutions les incendies. Nous les avons fait abattre pour en faire construire d'autres en pierre : vous croirez peut-être que j'exagere en vous assurant que ma misérable hutte de bois, qui n'a que seize pieds quarrés, m'a coûté, pour la rendre habitable, de trente à quarante guinées. Beaucoup d'officiers qui avoient perdu l'espoir d'être échangés jusqu'à ce que la guerre fût terminée, ont cherché à se familiariser

avec cette idée, en rendant leurs habitations plus commodes. L'endroit où les ſoldats étoient relégués étoit devenu une petite ville ; & pour jouir des douceurs de la ſociété, preſque tous les officiers qui avoient pris des habitations éloignées s'étoient inſenſiblement rapprochés : ce qui nous avoit empêchés d'y loger tous, à l'inſtant de notre arrivée, étoit que l'emplacement, non-ſeulement trop couvert d'arbres, paroiſſoit être entierement au milieu d'une forêt. J'imagine que le colonel Harwey, propriétaire de ce bois, retira un grand bénéfice de nos travaux, & que la province n'aura pas à ſe plaindre du ſéjour que nous y avons fait, puiſque notre armée a défriché une étendue de ſix milles de terrein.

Après notre départ des caſernes, les habitans ont été occupés pendant près de huit jours à faire la chaſſe aux chats que nous y avons laiſſés, & qui, preſſés par la faim, s'étoient réfugiés dans les bois : comme ils étoient en très-grand nombre, les habitans jugerent prudent de les détruire, dans la crainte que s'ils ſe multiplioient à un certain point, il ne fût enſuite impoſſible de s'en

débarraſſer. Ces chats, qui auroient fini par devenir ſauvages, auroient été un fléau très à craindre pour leurs volailles.

Nous traversâmes le *Pignet-Ridge*, ou plutôt les montagnes bleues, à *Woodsgap*. Quoiqu'elles ſoient infiniment plus hautes que les montagnes vertes que nous paſsâmes dans le Connecticut, nous n'éprouvâmes pas à beaucoup près les mêmes difficultés; on s'apperçoit à peine que l'on monte, & on eſt tout étonné de ſe trouver ſur leur ſommet ſans avoir éprouvé de fatigues.

On traverſe un bois très-épais & d'environ un mille de largeur, avant d'atteindre au ſommet de ces montagnes, & l'on eſt frappé d'étonnement lorſqu'on y eſt parvenu, en découvrant tout-à-coup une perſpective ſans bornes. L'on voit à ſes pieds ſerpenter une riviere magnifique qui roule lentement ſes ondes. Plus loin, une vaſte plaine agréablement coupée & qui va finir au pied des montagnes Allégany, que l'on apperçoit à la diſtance de cinquante milles, & dont le ſommet majeſtueux ſe perd dans les nues.

Winchester eſt bâtie ſur une place irré-

guliere : cette ville contient trois à quatre cents maisons. Pendant la derniere guerre, ainsi qu'aujourd'hui, cette ville étoit le rendez-vous des troupes virginiennes destinées à faire des sorties sur les Indiens. J'ai été informé, par un habitant de cette ville, qui y résidoit pendant l'époque dont je viens de parler que le pays qui environne le fort du Quesne avoit été ravagé par les Indiens, qui s'y porterent aux extrémités les plus atroces : la ville elle-même courut le plus grand danger, & elle auroit été infailliblement détruite & ses habitans massacrés, si le colonel Washington (aujourd'hui le fameux général) n'eût fait élever un fort sur l'éminence qui se trouve au nord de la ville, & qui servit à la protéger. Les Indiens cependant furent assez téméraires pour s'avancer très-près de la ville, mais ils n'oserent se risquer jusques sous le canon du fort.

On apperçoit encore les ruines de cette forteresse, on en voit même assez pour juger de la nature des ouvrages, & pour juger que c'étoit un bastion quarré & régulier : la longueur des courtines étoit de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds, & il y

avoit de petites redoutes à chaque angle. Les casernes sont encore sur pied : elles peuvent contenir à l'aise cinq cents hommes, & en cas de nécessité un nombre triple, nos soldats y étant tous cantonnés. Ces casernes sont construites en bois, dans le même genre que celles de Charlottes-Ville, mais elles ne sont pas à beaucoup près aussi étroites. Depuis le commencement de la guerre, les Américains les ont environnées de piquets, pour en faire un lieu sûr & propre à renfermer les prisonniers de guerre. Il paroît qu'on a voulu faire un fossé sec autour du fort, mais la roche s'étant trouvée trop dure, le projet en fut abandonné.

L'eau que l'on boit à Winchester est fort désagréable au goût, défaut qui peut être attribué, je crois, à la nature du terrein plein de pierres à chaux, à travers desquelles elle filtre. Elle cause ordinairement aux étrangers des douleurs d'entrailles fort aiguës. Nous ne fûmes pas privilégiés, au contraire nos douleurs furent des plus vives ; mais comme cette maladie n'est pas dangereuse, il y avoit de quoi rire, en nous voyant nous aborder les uns les autres,

faiſant des grimaces & des contorſions affreuſes, & entremêlant les complimens d'uſage de malédictions contre l'eau, contre la colique & contre tout le pays. Les habitans aſſurent cependant que cette eau garantit ceux qui la boivent de pluſieurs maladies.

On nous a dit qu'il ſe trouvoit un grand nombre de curioſités naturelles, dans différens endroits des environs de Wincheſter à une trentaine de milles à la ronde; mais nous n'avons pas la permiſſion d'y aller, ce qui eſt pour nous une grande privation; je ſuis obligé de m'en rapporter, pour le peu que je vous en dirai, au récit que m'en ont fait quelques-uns des habitans.

A environ trente milles d'*Auguſta Court-houſe* eſt un rocher que les habitans diſent être celui que Moyſe frappa de ſa verge, parce que l'eau jaillit de ſon flanc, & forme un torrent qui, après avoir coulé au travers d'une plaine d'une étendue aſſez conſidérable, ſe précipite à la fin dans un abîme de deux cents pieds de profondeur.

A vingt milles de-là, on voit une caverne de la longueur d'un mille, creuſée natu-

rellement dans le roc, d'où jailliſſent deux ſources d'eau, dont l'une eſt preſque bouillante, & l'autre d'un froid peu éloigné de la glace : elles ne ſont pas éloignées l'une de l'autre de plus d'un pied, & ne ſont ſéparées que par une partie de rocher. Je laiſſe aux naturaliſtes le ſoin de découvrir les cauſes phyſiques de ce phénomene ; comme ces deux ſources poſſedent des vertus médicales, on a formé autour de chacune des bains fort commodes.

Près de ces ſources eſt une riviere qui reſſemble en quelque maniere à la riviere Mole ; la ſeule différence eſt que la Mole, après s'être perdue ſous terre, s'éleve encore à la diſtance de quelques milles, au lieu que celle-ci s'enfonce deſſous une montagne pour ne plus reparoître : on l'a appellée par cette raiſon, *loſt river*, *riviere perdue*.

Nous avons obtenu la liberté de viſiter deux autres endroits très-curieux qui ſont beaucoup plus près de Wincheſter, le premier eſt une caverne ou puits formé par la nature : on peut quelquefois y deſcendre juſqu'à la profondeur de cent toiſes, & dans

d'autres temps l'eau s'éleve même au-deſſus de la bouche de la caverne ; les habitans la nomment *Fidewell*, Puits de marée, un flux & un reflux s'y faiſant réellement remarquer. Ce qui ajoute encore à la ſingularité de ce phénomene, c'eſt qu'à pluſieurs milles autour de cette caverne, il ne ſe trouve ni montagnes ni eaux de ſource, & qu'elle eſt ſituée ſur un terrein abſolument uni. Le ſecond endroit, que les voyageurs vont également viſiter, peut être très-curieux pour toutes les perſonnes qui n'ont point vu la pointe d'un rocher dans le comté de Derby. Cet endroit eſt une répétition du même phénomene, & on y apperçoit même ſix ou ſept cavernes dans un même roc, qui ſe communiquent les unes aux autres.

Les Américains ſe flattoient depuis long-temps que la France leur enverroit des ſecours, & nous n'avions regardé ce rapport que comme un moyen dont ſe ſervoit le congrés pour ſoutenir le courage du peuple ou plutôt pour l'animer au commencement de la campagne ; leurs affaires étoient en ſi mauvais état, que le plus grand nombre paroiſſoit attendre avec la plus parfaite indif-

férence l'iſſue de la guerre actuelle, bien convaincus que leur ſituation ne pouvoit devenir plus malheureuſe qu'elle ne l'étoit. Vous pouvez d'après cela concevoir quelle a été la joie de ceux qui ſont ſincerement attachés à la cauſe de l'Amérique, lorſqu'ils ont appris que la France leur envoyoit en effet des ſecours, & leur promettoit de ne pas les abandonner. Depuis ce moment les Américains ſe vantent qu'il eſt impoſſible à la Grande-Bretagne de les dompter, & que dans bien peu de temps ils feront témoins de l'expulſion des troupes angloiſes du continent de l'Amérique. Cette nouvelle, en même-temps qu'elle a relevé le courage de nos ennemis, a totalement abattu le nôtre. Il étoit naturel de ſuppoſer que la France, quoique pouvant profiter de nos guerres inteſtines pour s'emparer de quelque partie de nos territoires dans les Indes orientales ou dans nos colonies de l'Amérique, ne voudroit pas ſe joindre à des révoltés, poſſédant elle-même des colonies qui ſont dans un cas aſſez ſemblable au nôtre. Une telle réſolution n'eſt peut-être pas ſans danger pour elle.

Dans l'une de mes précédentes lettres je vous ai parlé des redoutes américaines comme excellentes pour la défenſe. Il vient de ſe paſſer un événement qui non-ſeulement fera le plus grand honneur au courage des aſſiégés, mais ſervira encore à prouver la vérité de mon aſſertion.

Un parti de ſoixante-dix royaliſtes porté ſur le bord de la riviere Hudſon, vis-à-vis New-York, avoit conſtruit une de ces redoutes pour s'y mettre à l'abri des ſurpriſes & des incurſions de l'armée de Washington: cette précaution ne fut pas inutile, car ils furent attaqués par près de deux mille hommes, ſous les ordres du général Wayne. Les Américains ayant avec eux ſept pieces de campagne, canonnerent cette redoute pendant trois heures, & à chaque coup le boulet ne manquoit pas de faire ſon trou; mais malgré tous les efforts pour l'enlever d'aſſaut, ils furent repouſſés avec une perte conſidérable, & laiſſant ſur le champ de bataille une grande quantité de morts & de bleſſés. Les ſoixante-dix braves pourſuivirent l'ennemi, firent pluſieurs priſonniers, &

reprirent du bétail qui avoit été pillé dans des plantations voisines.

Nous avons appris par un officier qui arrive du camp de Washington, la mort malheureuse du major André, adjudant général de l'armée angloise. Il fut pris comme espion, en négociant un affaire importante avec le général Arnold, qui, si elle eût réussi, auroit causé la perte presque entiere des Américains. L'officier qui nous a apporté cette nouvelle a été témoin de son exécution; il nous a dit que le major avoit fait voir beaucoup de courage, & une fermeté vraiment héroïque : il n'y avoit pas un seul spectateur qui ne fût attendri, & qui ne pleurât sa mort; il étoit si universellement estimé, que le général Washington répandit des larmes, lorsque la sentence rigoureuse fut prononcée. Lorsque le major André sut que son sort étoit irrévocablement fixé, & que toutes les prieres & les démarches de sir Henri Clinton pour sauver ses jours ne pouvoient avoir d'effet, il se résigna tranquillement à la mort; son ame étoit si parfaitement calme, que la veille de son exécu-

tion il fit un deſſin de la corvette *le Vautour*, mouillée dans la riviere du Nord, ainſi qu'une vue de Weſtpoint, & il envoya ces deux morceaux par ſon domeſtique à un officier-général, à New-York. La ſeule choſe qui paroiſſoit lui faire de la peine, ce fut le refus que le général Washington lui fit de lui accorder une mort militaire. Ce général auroit acquieſcé volontiers à cette demande, mais en conſultant les autres officiers du conſeil de guerre qui avoient ſigné ſa condamnation, on jugea néceſſaire d'exécuter la ſentence comme elle avoit été prononcée d'après les ordonnances, proteſtant en même-temps qu'ils étoient ſincerement fâchés de ne pouvoir s'écarter des regles établies dans une circonſtance pareille.

Le même officier nous dit encore qu'il paroiſſoit que le major André n'avoit été fait priſonnier que parce qu'il ſe croyoit abſolument à l'abri de tout danger. Dans le moment où il s'y attendoit le moins, il fut accoſté par trois hommes, qui lui demanderent s'il étoit de la partie haute ou baſſe. (Il eſt néceſſaire de vous dire ici que la partie haute eſt peuplée de partiſans améri-

cains ; & qu'au contraire la partie baſſe eſt habitée par les Américains royaliſtes, réfugiés à New-York.) Rencontrant ces trois hommes à ſi peu de diſtance de New-York ; il les jugea royaliſtes, & répondit en conſéquence qu'il étoit de la partie baſſe. Il fut bien étonné lorſqu'ils lui dirent qu'il étoit leur priſonnier, & qu'ils lui enjoignirent de les ſuivre où ils jugeroient à propos de le conduire. Il s'apperçut trop tard de ſa mépriſe, & s'efforça envain de les convaincre du contraire, en produiſant un paſſeport qu'il avoit obtenu du général, ſous le nom ſuppoſé de John Anderſon.

Ce paſſeport produiſit l'effet qu'il en attendoit ; ils le relâcherent, & lui permirent de continuer ſa route ſans l'examiner davantage. L'un de ces gens ſe rappellant cependant que l'étranger avoit paru très-embarraſſé, il aſſura à ſes camarades qu'il avoit remarqué quelque choſe à ſon air qui n'étoit pas d'ordinaire, & il les preſſa en conſéquence de retourner vers lui pour l'examiner de nouveau.

Cette réflexion fut fatale au major André, qui étoit peu accoutumé à feindre & ne s'étoit

s'étoit point préparé à de ſemblables rencontres. Le major avoua lui-même, dans une lettre qu'il écrivit au général Washington, « qu'il étoit trop peu verſé dans l'art de la diſſimulation, pour pouvoir tromper avec ſuccès ». Il offrit aux trois hommes, lorſqu'ils revinrent pour l'examiner de nouveau, une bourſe contenant une ſomme très-conſidérable en or, une montre de prix & pluſieurs autres effets; il promit même que s'ils vouloient le laiſſer aller juſqu'à New-York, ou l'y conduire eux-mêmes, il leur feroit un ſort capable de les faire vivre dans l'aiſance pendant le reſte de leurs jours. Ses prieres furent vaines, ainſi que ſes promeſſes; il avoit à faire à des hommes incorruptibles, & dont rien ne put ébranler la réſolution qu'ils avoient priſe de le conduire priſonnier au quartier du général Washington.

Si à la premiere queſtion qui lui fut faite, le major André eût répondu qu'il étoit de la partie haute, on l'auroit laiſſé paſſer tranquillement: en ſuppoſant même que les hommes qu'il rencontra euſſent été comme il le croyoit de la partie baſſe, ſur ſa déclaration il auroit été conduit priſonnier à New-

York, où il n'eût plus couru aucun danger ; mais sa réponse précipitée fut la cause premiere de son malheur.

Comme il est plus aisé de démontrer les fautes d'un homme que de remédier aux maux qu'elles ont entraînés, je me contenterai d'observer que depuis le moment où il s'est chargé d'une entreprise difficile jusqu'à celui où il a rendu le dernier soupir, le major André a déployé tout le courage & toute l'énergie nécessaire pour exécuter les plus grandes choses. Sans cet événement malheureux il fût devenu le modele des gens de sa profession, & on l'eût vu un jour chéri de sa patrie, de son roi, & estimé de tout l'univers.

Il subsiste une vive animosité entre les Américains de la partie haute & ceux de la partie basse. Il n'est pas rare, lorsque deux corps de ces différentes provinces se rencontrent, qu'ils en viennent aux mains. Les liens de l'amitié, ceux même du sang, disparoissent devant l'esprit de faction qui les arme les uns contre les autres. Les deux parties parcourent l'espace entre les lignes angloises & américaines ; & il est cepen-

dant arrivé plus d'une fois qu'en ſe rencontrant ils ont fait une ceſſation d'hoſtilités, pour ſe mettre à ſouper enſemble & paſſer gaiement la ſoirée. En ſe quittant enſuite ; ils convenoient d'aller de différens côtés ; & quand ils ſe rencontroient après un temps fixé, ils ſe battoient avec le plus terrible acharnement.

Les Américains ont répandu le bruit qu'il y avoit eu une révolte à Londres. Les membres des deux chambres du parlement ont été, dit-on, vivement inſultés : il y a eu un grand nombre de maiſons brûlées : on a forcé les priſons ; & commis une infinité de meurtres. Nous ne devons pas blâmer les Américains de faire circuler ces rapports ; puiſque le but qu'ils ſe ſont propoſé en cela eſt parfaitement rempli ; ils ſervent à encourager le peuple & à lui perſuader que la Grande-Bretagne eſt incapable de ſoutenir la guerre. Un Anglois ne doit pas ajouter foi trop légerement à de ſemblables propos. Je vous prie de me marquer poſitivement dans votre premiere lettre ſi ce bruit a quelques fondemens, & de me donner les détails les plus exacts ſur ce qui s'eſt paſſé : juſque-là

je regarderai tous les rapports comme exagérés ou plutôt comme abſolument faux. L'Angleterre a aſſez d'ennemis à combattre au-dehors, ſans ajouter à ce malheur celui d'en trouver dans ſon ſein. Adieu, &c.

LETTRE LXXIII.

A Frederick's Town, dans le Maryland,
le 12 Avril 1781.

MON CHER AMI,

PEU de jours après avoir fait partir ma derniere lettre, nous quittâmes Wincheſter, pour nous rendre à Fréderick's Town, que le congrès a fixé pour le lieu de notre réſidence, juſqu'à ce qu'il nous en ait trouvé une plus convenable. Les habitans de la province imaginent, avec raiſon peut-être, qu'en donnant à entendre que notre ſéjour n'y ſeroit que momentané, on a eu pour but d'engager les habitans à nous en ouvrir l'entrée, mais que nous y reſterons juſqu'à la fin de la guerre.

Après avoir quitté Wincheſter, nous re-

paſſâmes les montagnes bleues à *Williams Gap*, & nous n'avons rien vu dans notre marche qui vaille la peine d'être remarqué, ſi ce n'eſt la riviere Shennando, qui eſt très-belle, & offre un coup-d'œil vraiment pittoreſque. Cette riviere forme une infinité de caſcades, & les eaux en ſont ſi limpides, que l'on peut appercevoir des cailloux à une profondeur de ſept à huit pieds. Le Shennando eſt très-poiſſonneux, l'on y pêche entr'autres d'excellentes truites; mais il n'eſt pas navigable, même pour les plus petites barques, vu qu'il s'y trouve une quantité de rochers cachés ſous l'eau : on eſt obligé de ſe ſervir de radeaux pour le tranſport des proviſions & des marchandiſes. Lorſque nous traverſâmes cette riviere, elle étoit preſque gelée.

Je n'ai pas eu le bonheur, en arrivant dans cette ville, de trouver un logement auſſi agréable que celui que j'y occupois lors de mon dernier voyage; je me ſuis contenté d'une chambre qui nous a été donnée dans une miſérable auberge, pour moi & deux autres officiers, & nous y ſommes reſtés juſqu'à ce que nous ayons reçu des ordres du congrès,

croyant que nous continuerions notre marche vers le nord.

Nous avons été logés neuf jours dans cette taverne. Quand nous l'avons quittée, notre hôte nous a apporté un vrai mémoire d'apothicaire : il ſe montoit à ſept cens trente livres ſterlings & quinze ſchellings. A cette ſomme exorbitante, vous pouvez juger quel arabe c'étoit que notre Américain, & combien nous ſommes vexés dans cette malheureuſe contrée.

Euſſé-je fait la chere de Lucullus, je n'aurois pas dépenſé davantage. Cependant, ſans perdre rien du ſang-froid que vous me connoiſſez, j'ai pris le mémoire des mains du corſaire, & après en avoir parcouru les différens articles & les avoir trouvés évalués en toute conſcience, je remarquai qu'il étoit quittancé en ces termes :

Le 3 Janvier 1781, j'ai reçu de M. Thomas Anberry ſept cents trente livres ſterlings & quinze ſchellings pour le montant du mémoire ci-deſſus en papier-monnoie.

Rob Wood.

Je demandai au maître de l'auberge quelle déduction il feroit si je le payois en especes. Cet homme, Américain dans l'ame, se mit dans une colere violente, & me dit : « qu'il étoit étonné que je lui fisse » une semblable proposition ; qu'il y avoit » déjà assez de malheureux qui ruinoient » leur pays en trafiquant & vendant le » papier ; que, quant à lui, il ne con» noissoit point de différence entre l'argent » du congrès & celui du roi George III ». Je le priai de s'appaiser, & lui promis de le payer dans moins d'une demi-heure. Il me répliqua, toujours sur le même ton : « Je jure » que si ce mémoire n'est pas acquitté à » midi, je mettrai le chérif à votre pour» suite, & vous irez examiner le devant de cette maison », montrant du doigt une prison qui étoit en face de nous.

Vous serez sans doute étonné que je n'aie pas châtié cet impertinent pour les propos qu'il a eu l'audace de me tenir ; il est certain qu'en Angleterre un aubergiste auroit couru les risques de recevoir des coups de fouet ; mais ici, mon ami, nous sommes devenus d'une patience admirable ; il faudroit des

çaufes bien extraordinaires pour émouvoir notre colere. Nous fommes accoutumés depuis fi long-temps à fupporter les mauvais propos & l'infolence de la canaille, que, comme le général Philips nous l'a confeillé, nous n'y faifons pas plus d'attention qu'aux cris des oies.

En quittant cet homme pour aller chercher du papier-monnoie, il me vint à l'efprit que peut-être il chargeroit quelqu'un de m'efpionner; j'allai droit aux cafernes, & je dépêchai un fergent, qui fut bientôt de retour avec ce papier. Je revins donc fur le champ payer à mon hôte fon mémoire de fept cents trente-deux livres quinze schellings, & obfervant le dernier article, *payable en efpeces*, je lui préfentai du papier pour l'acquitter, lui rappellant fes propres paroles fur la nature du paiement. Le drôle parut confondu; mais cet article étant pour les épingles de fa femme, je donnai, en fus du mémoire, une piece de monnoie du pays. Il eft certain qu'il auroit fans fcrupule reçu le tout en efpeces.

Vous êtes fans doute curieux de favoir ce que j'ai payé le papier-monnoie, pour

acquitter le mémoire ; eh bien, pour cette ſomme exorbitante de ſept cents trente livres quinze schellings, j'ai débourſé réellement quatre guinées & demie (cent deux livres, argent de France). D'après ce calcul vous pouvez juger du crédit dont jouit ce papier.

Le congrès vient de décider que notre armée ſéjourneroit quelque temps dans cette ville ; les ſoldats y ont des caſernes très-commodes, qui ont été bâties par les Américains, au commencement de la guerre ; les proviſions y ſont très-abondantes, & on accorde aux ſoldats pluſieurs douceurs, comme de travailler pour les habitans, qui, pendant ce temps, vont dans les campagnes leur chercher des légumes & autres articles. Depuis que nous ſommes priſonniers, nos ſoldats ne ſe ſont jamais trouvés ſi heureux ; un tel traitement remplira plus ſûrement le but du congrès, qui eſt de les attirer dans ſon parti. La déſertion eſt ſi forte dans notre régiment, que le nombre des ſoldats & officiers non commiſſionnés, ſe trouve réduit à ſoixante hommes, & tous les autres régimens à proportion ; tandis que dans le Ca-

nada chacun étoit composé de quatre cents cinquante hommes.

Les officiers sont logés dans la ville & dans les plantations adjacentes ; je me suis mis en pension chez M. Bealtie, colonel de milice, qui, quoique fortement attaché à la cause des Américains, conserve malgré cela du penchant pour les Anglois, ayant un fils dans le régiment de Maryland, de l'armée du général Grun. L'excuse qu'il donne à ses compatriotes pour nous loger chez lui, est qu'il a une famille nombreuse, & qu'il doit tâcher de la faire vivre de son mieux.

Depuis notre arrivée dans cette province, il s'est présenté à nous un homme, se disant ecclésiastique, & partisan zélé du gouvernement britannique. Les habitans soutiennent qu'il n'a jamais été ordonné, & qu'il a jetté le trouble dans beaucoup de familles, en célébrant des mariages qui se trouvoient nuls de fait, faute de pouvoirs ; les contestations qui en sont résultées ont fait gagner beaucoup d'argent à MM. de la justice : il continue cependant à faire les fonctions de ministre dans différentes églises, selon les rites prescrits. Peut-être ses principes politiques ne

tiennent-ils qu'au desir d'être admis dans notre société, qui est assez gaie, sur-tout à table; mais quant à sa croyance, il suit à la lettre le précepte de saint Paul, d'être *tout à tous*: car il jure avec ceux qui jurent, & boit avec ceux qui boivent. Adieu. Votre &c.

LETTRE LXXIV.

De l'habitation du colonel Bealtie, près de Frederick's Town, dans le Maryland, ce 11 Juillet 1781.

MON CHER AMI,

JE ne peux mieux vous faire connoître la tyrannie & l'oppreſſion du congrès, ainſi que des gens qu'il emploie, qu'en vous rapportant deux actions d'une injuſtice criante, qui ſe ſont paſſées dans la maiſon d'un Quaker, nommé Taylor, chez lequel eſt logé le capitaine Jameton de notre régiment.

Un collecteur, chargé de percevoir les impôts, s'empara d'un beau cheval qui étoit dans l'écurie, & qui valoit près de trente guinées, pour l'équivalent d'une taxe de quarante-huit ſchellings ; il ſe ſaiſit également d'une grande quantité de foin, eſtimé à quarante livres ſterlings, pour le montant d'une autre dette de cinq à ſix

livres. Cet homme patient (qui n'étoit persécuté de cette maniere que parce qu'il étoit partisan zélé du gouvernement) ne fit d'autre plainte que cette exclamation : « Qu'ils » me dépouillent s'ils le veulent, qu'ils » m'enlevent ma femme & tout ce qu'elle » me produit, qu'il me chassent même de » mes propres foyers ; ils ne pourront au » moins m'enlever cette paix intérieure, » qui seule suffit pour adoucir les peines » de ma vieillesse „.

Cet homme étoit sans cesse menacé de la prison & essuyoit mille persécutions, parce qu'il avouoit hautement l'amour qu'il avoit pour son souverain ; mais il supportoit avec patience toutes ces injustices, persuadé que la religion exigeoit de sa part de tels sacrifices. Quelquefois cependant ce vénérable vieillard poussoit des soupirs qui auroient ému les cœurs les moins sensibles ; le sien paroissoit prêt à se briser : accablé par sa douleur, il s'écrioit : « Aurois-je jamais pu » m'imaginer qu'après avoir passé ma jeu» nesse à travailler, avoir élevé une famille » nombreuse dans la crainte du Seigneur, de » telles persécutions auroient été la récom-

» pense de ma vieillesse. Vois-tu ; mon ami ; » disoit-il à l'un de nous ; en montrant du » doigt des plaines étendues qui faisoient » face à sa maison , mes mains ont défri- » ché ces terres : combien de longues nuits » n'ai-je pas passées à la lueur des faisceaux » de sapins , pour laisser à mes enfans un » héritage qu'on me menace de m'arra- » cher ». Cette derniere réflexion paroissoit l'anéantir , sa force l'abandonnoit : cependant , après ces plaintes douloureuses & un moment de silence , il reprenoit : « Que la » volonté du Seigneur soit faite ».

Nous nous attendons journellement à quitter cette province , à raison des mouvemens de l'armée du lord Cornwallis, qui , à ce qu'on assure, va se joindre aux troupes débarquées dans la Virginie , sous les ordres du général Philips & du général Arnold. Le Maryland craint , avec quelques fondemens ; que les troupes du roi n'y fassent une descente. Pour s'opposer à ce dessein , le général Washington a détaché deux corps considérables , l'un de troupes continentales ; commandées par M. le marquis de la Fayette ; l'autre composé du corps de Pensylvanie ;

ſous les ordres du général Wayne. Cette armée traverſa Frederick's-Town le mois dernier : elle paroiſſoit en grande partie formée d'Ecoſſois, d'Irlandois, & d'un grand nombre de negres. Ces ſoldats étoient fort mal vêtus ; & l'eſprit de mutinerie & de mécontentement régnoit à un tel point parmi eux, que les officiers craignoient de leur laiſſer des munitions. J'ai remarqué qu'ils portoient des cocardes fond noir & bordées de blanc. En ayant demandé la raiſon, un Américain me répondit, que c'étoit pour faire honneur aux François, & pour témoigner par ce ſymbole l'affection qu'ils portoient à leurs alliés.

Le fils du colonel Bealtie ayant été tué à la bataille de Camden, dans la Caroline, cet événement malheureux répandit le deuil dans la maiſon où nous ſommes : la famille de ce jeune officier eſt inconſolable. Ce qui rend notre ſituation encore plus déſagréable, c'eſt que le colonel, toutes les fois qu'il nous voit, ne parle que du deſir qu'il a de ſe venger. Nous cherchons un autre logement, mais il eſt bien difficile d'en trouver.

Les jeunes gens de cette province ont

coutume, à Pâque, de prendre des œufs qu'ils teignent en rouge, en les faifant durcir dans une infufion de bois de campêche; où on les laiffe jufqu'à ce que la couleur ne puiffe s'en effacer. On grave fur la coquille toutes les devifes ou figures que l'on veut; & les garçons & les filles s'envoient réciproquement de ces œufs comme des gages de leur amour. Comme il faut les faire bouillir long-temps avant qu'ils prennent la teinture, leur coquille acquiert beaucoup de confiftance: les enfans jouent à les frapper l'un contre l'autre, & celui dont l'œuf fe caffe perd la partie & l'œuf.

Pour imprimer à ces enfans plus de zele pour la *caufe glorieufe* de l'indépendance; ainfi qu'on l'appelle, le colonel conferve un de ces œufs, fur lequel il eft gravé la bataille de Buncker's hill, il ne leur permet jamais de le toucher, mais leur explique fort en détail le fujet qui y eft repréfenté, & exécuté par fon fils lorfqu'il étoit au camp; depuis fa mort il regarde cette piece comme une relique précieufe. Le colonel a bien voulu nous le montrer; & le plan

plan nous a paru parfaitement bien deſſiné ; eu égard au petit eſpace.

L'armée vient de recevoir, comme on s'y étoit attendu, l'ordre de ſe mettre en en marche pour *York town* & Lancaſtre ; là les officiers ſeront ſéparés des ſoldats & cantonnés à *Eaſt Windſor* dans le Connecticut. Le brigadier-général Hamilton a témoigné beaucoup de mécontentement de cette ſéparation, qui eſt directement oppoſée aux conventions qui avoient été faites ; mais puiſque le congrès en a enfreint les points les plus eſſentiels, ce ſeroit en vain que l'on s'en plaindroit. Nous ſommes ſes priſonniers, & il peut diſpoſer de nous au gré de ſa politique. Le général nous a dit que ſi c'étoit le deſir des troupes, il proteſteroit contre cette ſéparation, ajoutant en même-temps qu'il ſavoit d'avance que cette démarche ſeroit inutile. Il recommanda aux ſoldats de ſe comporter à tous égards comme ſi leurs officiers étoient préſens, & de ſe ſouvenir qu'ils devoient obéiſſance aux officiers non commiſſionnés. Le général déploroit de ne pouvoir faire habiller les ſoldats, & leur fournir les autres choſes

néceſſaires ; il chargea en conſéquence les tréſoriers des compagnies, de régler ce qui revenoit à chaque homme, & de lui donner ſon décompte pour qu'il pût s'acheter lui-même ce dont il avoit beſoin. Beaucoup de ſoldats ont à recevoir de la maſſe juſqu'à vingt & trente livres ſterlings. Cela paroîtra ſans doute incroyable à des militaires, mais il y avoit dans la compagnie que j'ai payée, un ſoldat à qui il étoit dû quarante-cinq livres ſterlings.

Les troupes ſont encore diminuées depuis que nous ſommes à Frederick's Town, non-ſeulement par les déſertions, mais encore par la mort. Un grand nombre de nos ſoldats ont été les victimes de la boiſſon; les liqueurs fortes étant très-communes, & à très-bon marché dans cet endroit & dans toute la province, où l'on trouve quantité de diſtilleries, nos ſoldats ſont continuellement dans un état d'ivreſſe. Il eſt inutile que je vous parle de l'amour qu'ils ont en général pour la boiſſon, & combien il eſt difficile de les empêcher de s'y livrer; mais lorſqu'ils ſe trouvent ſans ceſſe expoſés à la tentation, il eſt impoſſible de

les retenir. En moins de quinze jours nous en avons perdu deux d'une maniere bien funeſte ; ils étoient occupés à travailler à la plantation du colonel, & ſaiſiſſant l'inſtant où le diſtillateur étoit abſent, ils burent de la liqueur encore toute chaude, la tirant du tuyau ainſi que de l'alambic, ils furent trouvés morts le lendemain dans leurs lits.

Nous devons nous mettre en marche dans quelques jours ; ſoyez ſûr que, ſi je peux trouver une occaſion, je vous écrirai de Lancaſtre ; mais je vous promets au moins de vous donner de mes nouvelles en arrivant à Connecticut. En attendant je ſuis tout à vous. Votre, &c.

Je décachete ma lettre pour y ajouter un événement que l'on vient de nous apprendre, & auquel nous prenons toute la part poſſible. Le général Philips eſt mort d'une fievre à Richmond dans le courant du mois paſſé. Ses connoiſſances & ſon habileté dans la partie militaire, lui avoient acquis l'approbation du prince Ferdinand de Brunſwick, dans les fréquentes occaſions qu'il eut de ſe ſignaler pendant la derniere guerre

d'Allemagne, & la conduite qu'il tint dans la suite augmenta encore l'estime flatteuse que ce prince avoit conçue pour lui. C'est sur-tout dans la campagne actuelle qu'on peut dire qu'il a réuni les qualités du général à celle du soldat parmi les dangers & les fatigues de toutes especes. Il est fâcheux que sa mort ait encore été marquée par un trait d'inhumanité semblable, en quelque sorte, à celui que les Américains se permirent à l'enterrement du général Frazer. Nous croyons cependant que ces derniers, animés par la haine, étoient en quelque façon moins blâmables en s'oubliant à ce point. Mais quelle excuse pourra donner le général françois (dont les compatriotes sont si renommés pour leur politique) de sa conduite dans cette circonstance. Quoiqu'un pavillon de trêve ait été envoyé exprès pour lui faire savoir que dans telle maison le général Philips étoit au lit & dangereusement malade, & qu'on le supplioit de faire cesser le feu, cette requête ne fut pas exécutée; la canonnade continua, & même plusieurs boulets traverserent les murailles de la maison. Il y en eut un qui parvint jusque

dans la chambre voiſine du malade à l'inſtant où il alloit rendre le dernier ſoupir. Le bruit ayant rappellé ſes eſprits, il s'écria douloureuſement : « Mon Dieu, ne peut-on me » laiſſer mourir en paix » !

LETTRE LXXV.

East Windſor, dans le Connecticut,
le 7 Septembre 1781.

MON CHER AMI,

QUOIQUE nous nous rappellions encore cette ſcène humiliante où nous commandâmes à nos ſoldats de mettre bas les armes, & de les abandonner dans la plaine de Saratoga, ce ſouvenir cede à une émotion plus douloureuſe occaſionnée par la ſéparation des officiers & des ſoldats dans la ville de Lancaſtre. Dans la matinée les régimens paſſerent en revue devant les caſernes, qui ſont environnées de piquets & converties en priſons. A une petite diſtance, un régiment des troupes continentales étoit ſous les armes. Le colonel ſe comporta de la

maniere la plus honnête, & nous assûra qu'il ne donneroit pas d'ordre aux troupes angloises, jusqu'à ce qu'il plût aux officiers de lui dire que les soldats étoient prêts. Lorsque nous eûmes informé le colonel que nos soldats attendoient ses ordres, ils furent environnés par les troupes américaines, qui les conduisirent à la prison.

Cette vue nous affecta trop vivement pour soutenir plus long-temps ce spectacle; nous nous éloignâmes de cette scene attendrissante, émus jusqu'au fond de l'ame des passions diverses qui se manifestoient dans nos soldats : le souvenir m'en sera toujours présent. Le respect, l'attachement, le désespoir se peignoient fortement dans tous les traits ; les adieux d'un pere à son fils, qu'il ne se flatte plus de revoir, ne peuvent être plus touchans que le fûrent les nôtres..... de vieux vétérans qui avoient souffert avec fermeté l'inclémence des saisons, la faim, la soif, la barbarie & les insultes des Américains, ne purent dans ce moment retenir des larmes qui coulerent peut-être pour la premiere fois. Aussi loin que la voix pouvoit porter, nous entendions ces infortunés

qui nous béniſſoient. Cette ſcene étoit trop touchante pour s'effacer jamais de notre mémoire ; pourrions-nous oublier que ces braves gens qui ont tant de fois combattu ſous nos ordres, & qui dans leurs ſouffrances n'ont eu que nous pour protecteurs, étoient dans ce moment conduits dans une priſon, où peut-être ils alloient être en proie à la miſere, à la faim, au froid & à tous les maux réunis ; qu'ils n'avoient perſonne à qui porter leurs plaintes, & bien peu à compter ſur l'humanité des Américains !

Nous fûmes très-fâchés dans notre marche de ne point paſſer par Philadelphie, ſur-tout en étant auſſi près : nous en fûmes un peu dédommagés, il eſt vrai, en paſſant par Bethelm, où ſe trouve une colonie de Freres Moraves.

L'auberge de Betheim eſt ſur un fort bon pied, & très-commode pour les voyageurs. Le bâtiment, qui eſt très-étendu, eſt ſéparé par un corridor, qui a près de trente pieds de large ; on trouve de chaque côté des appartemens, composés d'un veſtibule qui conduit à deux chambres à coucher ſéparées

l'une de l'autre ; toutes ces pieces sont très-bien éclairées & ont des cheminées. Aussi-tôt que l'on arrive, on est conduit dans un de ces appartemens dont on vous donne la clef, & l'on s'y trouve aussi libre que dans sa propre maison ; on est en outre aussi bien traité que dans les meilleures auberges de Londres. Vous devez bien penser que nous fûmes aussi étonnés que satisfaits (étant depuis long-temps accoutumés à faire la plus mauvaise chere possible dans les auberges) de voir le garde-manger amplement fourni de poisson, de volaille & de gibier. Je ne dois pas oublier que non-seulement nous trouvâmes du vin dans cette maison, mais encore des plus exquis & de différentes qualités, ce qui nous surprit extrêmement, & qui nous fit grand plaisir, n'en ayant pas goûté depuis que nous avions quitté Boston ; car, malgré la splendeur & l'élégance des différentes maisons où nous étions reçus dans la Virginie, on n'y buvoit jamais de vin. Il y a un domestique nommé pour servir dans chaque appartement de cet hôtel ; cet homme est entierement à vos ordres pendant le séjour que vous y faites. Les

chevaux ſont également très-bien ſoignés, & chaque cheval a ſon palfrenier. Il paroît que les maîtres de cette auberge ont cherché tous les moyens poſſibles de rendre leur maiſon commode & agréable aux étrangers. Elle eſt bâtie ſur des dimenſions ſi vaſtes, qu'elle peut facilement contenir cent ſoixante maîtres. Le général Philips s'y plaiſoit tellement, qu'à ſon retour de Virginie, n'ayant pas pu obtenir la permiſſion d'aller à New-York à cauſe des opérations militaires qui avoient lieu dans les Jerſeys, il revint ſur ſes pas, & fit près de quarante milles pour avoir la ſatisfaction d'y loger.

Le maître de l'hôtel nous conduiſit chez le chef ou l'intendant de la ſociété des Freres Moraves, qui nous montra de la maniere la plus honnête tout ce qui méritoit la peine d'être vu dans cet établiſſement.

Le premier endroit où il nous conduiſit fut la maiſon des filles non mariées. Cet édifice eſt bâti en pierres ; les chambres, qui ſont ſpacieuſes, ſont échauffées par des poëles à la maniere allemande. Là ces jeunes filles s'occupent à des travaux domeſtiques

& diverſifiés ; pluſieurs font des ouvrages à l'aiguille & de très-bon goût, & dans chaque appartement on voit différens inſtrumens de muſique. La ſupérieure chargée de ſurveiller ces jeunes perſonnes nous conduiſit à leur dortoir, qui eſt une grande chambre voûtée, auſſi vaſte que toute la maiſon ; elle eſt remplie de lits, & chaque fille y couche ſéparément.

Le réfectoire eſt une grande ſalle, dans laquelle on a placé un fort bel orgue ; les murailles en ſont ornées de tableaux qui repréſentent quelques ſujets tirés de l'écriture-ſainte, & peints par des filles qui ont demeuré autrefois dans cette maiſon. Ce réfectoire leur ſert auſſi de chapelle, cependant elles vont tous les dimanches à leur grande égliſe, qui eſt un édifice ſimple, mais d'une grande propreté.

La maiſon des garçons eſt conſtruite ſur le même plan que celle des filles ; la ſeule différence eſt que ſur le faîte on a pratiqué un belveder, d'où non-ſeulement vous découvrez une charmante perſpective, mais encore vous pouvez parfaitement diſtinguer la colonie entiere. Nous remarquâmes

que ce bâtiment étoit fort dégradé ; le ſurintendant nous apprit que ces dommages avoient été cauſés par les Américains, qui s'étoient emparés de cette maiſon pour en faire un hôpital, afin d'y tranſporter leurs malades & leurs bleſſés après la bataille de Germantown. Il ajouta que le nombre qui mourut dans cet endroit, faute de ſoins & des remedes convenables, étoit incroyable ; & il nous montra une plaine adjacente, où il nous aſſura que ſept ou huit cents ſoldats américains avoient été enterrés pendant l'hiver.

Toutes les branches de manufactures, métiers & induſtries ſont recueillies dans cette maiſon, & enſeignées aux jeunes gens qui y ſont élevés : chacun d'eux contribue au bien-être public par ſon travail, & les profits qui en réſultent vont à la maſſe commune. Ces jeunes gens ne reçoivent point d'argent, mais faiſant partie de la communauté générale, ils ſont également pourvus de tout ce qui leur eſt néceſſaire. Ils ne connoiſſent point les inquiétudes & les ſollicitudes de la vie ; tous leurs inſtans ſont employés à la prière & au travail ; leur

ſeul délaſſement eſt la muſique, & tous les ſoirs ils exécutent un concert entr'eux.

Ces colons, qui ſont extrêmement prévoyans & intelligens, ayant prévu les inconvéniens inſéparables d'une guerre civile, avoient eu la précaution, avant qu'elle eût lieu, de ſe fournir d'une grande quantité de marchandiſes européennes qu'ils envoyerent dans leurs différentes plantations aux environs de la colonie.

Les Moraves ſont très-aſſidus au travail & très-ingénieux. Ils ſe marient, mais d'après la maniere dont ces unions ſont formées, il n'eſt pas probable que les époux puiſſent avoir l'un pour l'autre cette tendreſſe réciproque qui fait la félicité de la plupart de nos mariages. Lorſqu'un jeune homme ſe deſtine à cet état, il ne doit point être conduit par une inclination particuliere, ni par aucun autre deſir que celui de coopérer au bien de la ſociété & l'empêcher de s'éteindre. Tout autre motif ſeroit criminel & contraire aux principes de la religion qu'ils profeſſent : il eſt impoſſible au moins que ſon deſir de changer d'état puiſſe provenir d'un amour réciproque, puiſqu'il ne

doit voir l'épouſe qu'on lui choiſit que la veille de la cérémonie.

Voici la maniere dont ſe font ces mariages. Le jeune homme fait part de la réſolution qu'il a priſe à un des miniſtres, & lui demande une épouſe ; celui-ci en informe la ſupérieure des jeunes filles qui préſente celle dont le tour eſt venu d'être mariée. Le miniſtre la conduit au jeune homme, & on les laiſſe enſemble pendant une heure ; au bout de ce temps, il revient les retrouver, & ſi les deux parties conſentent à être unies, on les marie le lendemain : ſi, malheureuſement, ils ne ſe conviennent pas, ils ſont fort à plaindre, principalement la fille, qui eſt remiſe au bas de la liſte des filles à marier, & qui ſe monte au nombre de ſoixante à ſoixante-dix. Il faut alors qu'elle attende patiemment que toute la colonne ſoit défilée, à moins que le même jeune homme ne ſe préſente une ſeconde fois pour la demander ; ce qui peut arriver, attendu qu'il ne lui eſt pas permis d'épouſer d'autre femme que celle avec laquelle il a eu une entrevue. Je penſe que cet uſage eſt la raiſon pour laquelle on

trouvé parmi eux tant de vieilles célibataires ; vous voyez d'après cela que le mariage ici n'eſt qu'une ſorte de méchaniſme, mis en mouvement par le haſard, & ſeulement arrêté par la néceſſité.

Lorſque deux perſonnes ſont unies, la ſociété leur fait préparer une maiſon très-agréable, avec un jardin & dépendance, il y a un grand nombre de ces bâtimens tout autour de la ville. Leurs enfans des deux ſexes étant, dès l'âge de ſix ans, enlevés à leurs parens pour être mis aux deux ſéminaires dont j'ai parlé, l'amour paternel n'a pas le temps d'être bien fortement ſenti, & les enfans de leur côté ne peuvent conſerver une tendreſſe bien particuliere pour des parens qu'ils ont ſi peu connus. Lorſque l'un des deux époux meurt ; ſi c'eſt le mari qui ſurvit, il retourne à la maiſon des garçons ; ſi c'eſt la femme, elle ſe retire dans une maiſon uniquement deſtinée pour les veuves.

La religion des Moraves reſſemble plutôt au Luthérianiſme qu'au Calviniſme ; ils different cependant de ces deux ſectes dans deux points très-eſſentiels, en admettant

les images dans leurs égliſes, & en y faiſant uſage d'inſtrumens de muſique pour accompagner leurs chants. La priere occupe preſque un tiers de leur temps ; outre le ſervice public qui ſe fait journellement dans leur grande égliſe, ils ont des prieres particulieres dans leurs propres chapelles, le matin, à midi, & le ſoir.

En mettant à part leur maniere ridicule de contracter les mariages, ce qui pour eux n'eſt qu'un très-petit inconvénient, on eſt forcé d'avouer que ſi le bonheur habite ce monde, c'eſt eux qui s'en ſont approchés de plus près. Loin des embarras & des inquiétudes qui aſſiegent les autres hommes, ils vivent dans une parfaite liberté: chacun d'eux adopte le genre de vie qu'il préfere ; leurs habitations ſont ſituées dans la poſition la plus délicieuſe & la plus convenable à la ſanté, & c'eſt à cette cauſe que l'on doit attribuer de les voir ſi peu ſujets à éprouver aucune eſpece de maladie.

Ces hommes n'ont jamais connu le beſoin, & le vice ne s'eſt pas encore introduit parmi eux ; leur ignorance totale des raffinemens de la molleſſe fait qu'ils ne ſoupirent point

après des richeſſes ſuperflues ; ils poſſedent cependant tout ce qui manque à ces prétendus heureux, la paix de l'ame & la ſanté du corps. Puiſſe, mon ami, ſans être Morave, jouir au plus haut degré de ces biens ineſtimables ! c'eſt le vœu le plus ardent de votre, &c.

LETTRE LXXVI.

Hartford, dans le Connecticut ;
le 14 Septembre 1781.

MON CHER AMI,

CETTE ville d'où je date ma lettre eſt ſenſée la capitale de cette province ; elle eſt ſituée à l'oueſt de la riviere de Connecticut, & n'eſt éloignée des côtes de la mer que d'environ quarante milles.

On nous fit voir, entr'autres choſes remarquables dans cette ville, une maiſon bâtie en bois de chêne du pays ; elle a été conſtruite en 1640. Cette charpente eſt encore très-ſolide, & preſque pétrifiée. Ce fut dans cette maiſon que naquit un nommé Jonathan

than Belcher, qui fut gouverneur de cette province & de la Nouvelle-Jerſeys, & qui ſe fit adorer par la juſtice & la douceur de ſon adminiſtration. La ſeconde curioſité que l'on nous fit voir étoit un orme qui paroît en auſſi grande vénération que l'ont été jadis les chênes dans le temps des anciens Druides; il faut obſerver que cet arbre précieux a été pendant les révolutions le dépoſitaire des chartes de cette province. On nous fit voir enſuite un puits qui a été creuſé à la profondeur de ſoixante-dix pieds ſans pouvoir trouver l'eau. Les ouvriers étant parvenus à un grand rocher, voulurent le percer pour le faire enſuite ſauter avec de la poudre; mais à peine cette pierre fut-elle entamée, que l'eau en jaillit avec une force ſi prodigieuſe, que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté & à l'aide de pluſieurs pompes, qu'on put tenir le puits aſſez à ſec pour le maçonner. Cet ouvrage ne fut pas plutôt achevé, que le puits fut à l'inſtant rempli & déborda. Il forme aujourd'hui la ſource d'un ruiſſeau, qui depuis plus de cent ans coule ſans augmentation ni diminution apparente.

Les habitans d'Hartford racontent une histoire plaisante d'un nommé Wethfield, qui fit un voyage en Amérique dans l'espoir de se faire des prosélytes au méthodisme (1). Il y fit devant un nombreux auditoire un sermon, qui ne fut pas goûté des femmes qui s'y trouverent : cet apôtre trop zélé fut insulté, chassé, & auroit même été battu, s'il ne se fût sauvé au plus vîte dans une maison où l'on voulut bien lui permettre de se retirer. Il avoit choisi pour texte de son sermon ces paroles : « Oignez mes yeux avec l'onguent propre » pour les yeux ». Après avoir parlé à son auditoire pendant un temps considérable, pour indiquer l'onguent des yeux qui n'étoit point le véritable, il s'écria avec enthousiasme : « Vous dirai-je donc ce que c'est que » le véritable onguent des yeux . . . . c'est la » foi . . . . c'est la grace . . . . c'est la simpli- » cité . . . . la vertu . . . . l'eau de virginité — » mais, bon Dieu ! où pourroit-on la trou-

(1) Le méthodisme n'est point une religion particuliere. Les Méthodistes sont pour la plupart des Calvinistes qui poussent le zele pour la religion à un excès intolérable, & fanatisme le plus outré.

» ver ? peut-être n'exiſte-t-elle pas même » dans cette grande aſſemblée ».

Dans un endroit nommé Symsbury, il y a des mines de cuivre, qui ayant été exploitées, ſont converties maintenant en un cachot deſtiné aux priſonniers d'état. Autrefois l'aſſemblée générale y faiſoit mettre les criminels qu'elle ne vouloit pas punir de mort, pour faire voir juſqu'où étoit portées l'humanité & la douceur des loix ; mais, à mon avis, je crois qu'il eût été plus doux de faire mourir ſur-le-champ ces malheureux, que de les condamner à ſubir une mort lente & cruelle dans ces ſouterrains. Il eſt vrai que leurs ſouffrances étoient toujours terminées au bout de quelques mois, mais ce terme eſt encore trop long dans une poſition auſſi affreuſe. Ces mines ont été exploitées depuis très-long-temps ; les mineurs, qui ont creuſé au moins un demi-mille au travers d'une montagne, ont pratiqué de grandes cellules qui ſe trouvent à vingt toiſes au-deſſous de la ſurface ; on deſcend les priſonniers dans ces cachots par des eſpeces de ſoupiraux qui ſervent également à leur donner de l'air, & à leur faire paſſer

leur nourriture journaliere, mais la lumiere ne pénetre presque pas dans cette sombre demeure : depuis le commencement de la guerre, cette prison sert pour les royalistes, dans la vue sans doute de les faire renoncer à leur attachement pour le souverain, & de les forcer à reconnoître l'autorité du congrès. On m'a assuré qu'un grand nombre d'entr'eux avoient été enlevés de leurs maisons par ordre de l'assemblée, & qu'après un très-léger examen sur la déposition de gens gagnés à cet effet, & qui par intérêt ou par vengeance dénonçoient ces infortunés, ils avoient été traînés vers cet abîme, où ils attendoient la mort au milieu des souffrances dans ce tombeau, que l'on pourroit avec vérité nommer les catacombes des royalistes, d'après le grand nombre de ceux qui y sont emprisonnés & de ceux qui y ont terminé leur malheureux sort.

On trouve dans la Nouvelle-Angleterre un animal que l'on nomme le *Couba;* cet animal agit comme s'il savoit que ses petits ont sans cesse besoin de sa protection ; il les soigne & ne les abandonne jamais que quand

la mort vient l'enlever à ſa famille. Cet animal ne témoigne jamais la moindre colere à ſa femelle, telle provocation qu'il puiſſe en recevoir. Exemple aimable & trop peu ſuivi ! combien la partie de la création, prétendue raiſonnable ne pourroit-elle pas puiſer d'excellentes leçons parmi les êtres auxquels elle ſe croit ſi ſupérieure ! . . . Adieu, &c.

LETTRE LXXVII.

A New-York, le 25 Septembre 1781.

MON CHER AMI,

NEW-HAVEN eſt remarquable par le ſobriquet de têtes de citrouilles que ſes habitans donnent à ceux de la Nouvelle-Angleterre. Cette ſingularité eſt due à un code de loix religieuſes & très-ſéveres fait dès le commencement de la colonie du Connecticut, & qui portoit que tous les hommes devoient avoir leurs cheveux coupés courts & arrondis. Tous les ſamedis il a

les faisoient couper de nouveau, & souvent, au défaut d'un bonnet, ils se coëffoient d'une écorce de citrouille, pour se faire faire cette opération dans la forme prescrite.

Je ne vois pas de quelle utilité cette loi pouvoit être à la religion, mais il est au moins certain qu'elle étoit économique, en ce que les cheveux ne se mêloient point, & que les rubans & les bourses à cheveux devenoient inutiles. Je suis cependant tenté de croire que cette coutume étoit réellement venue d'un origine religieuse, parce que, quoiqu'abandonnés & sans frein, ces colons étoient cependant enthousiastes en matiere de religion, & cette méthode de porter les cheveux courts empêchoit ceux qui avoient eu les oreilles coupées pour hérésie, de cacher leur infortune & leur disgrace.

Nous avons passé près d'une église, située sur le bord de la mer, qui fut environnée il y a eu dimanche trois semaines, par des troupes de Long Island, pendant le temps qu'on célébroit l'office : le ministre & beaucoup de rebelles furent arrêtés. Cette expédition causa une

vive alarme dans la congrégation, chacun penſoit à ſa ſûreté, & prenant le premier cheval qu'il trouvoit ſous ſa main, ſe ſauvoit à toutes jambes, pendant que pluſieurs des nôtres les pourſuivoient ſur d'autres chevaux. Un des habitans qui demeure près de l'égliſe, nous a dit qu'il étoit fort plaiſant de voir les uns fuir ſur les chevaux de leurs voiſins, qui couroient après eux pour ravoir leurs montures; d'autres chercher un abri dans les forêts adjacentes. Les femmes, qui n'avoient d'autre reſſource que les larmes, les cris & les évanouiſſemens, en tirer tout parti qu'elles pouvoient; & comme de toute cette rumeur il n'eſt pas réſulté le moindre accident, la ſcene a dû être en effet des plus riſibles.

Il m'eſt impoſſible de vous exprimer la joie que nous reſſentîmes à notre arrivée à King'sbridge. Nous allions nous trouver entierement libres, car, après avoir paſſé la barriere, nous n'étions plus au pouvoir des Américains, & juſques-là nous ſemblions encore douter que nous euſſions recouvré notre liberté. Nous avions cependant reçu la nouvelle que nous étions échangés, &

que nous avions obtenu nos passe-ports en conséquence ; mais nous avions éprouvé tant de vicissitudes depuis que nous étions prisonniers, que nous n'osions encore nous livrer à notre satisfaction : elle n'éclata sans réserve que lorsque nons nous vîmes près de l'armée angloise.

L'île de New-York à King'sbridge est jointe au continent par un petit pont de bois ; le pays qui l'environne est montagneux & plein de rochers. La riviere, qui sépare l'île du continent, est une sauvegarde contre les invasions subites de l'ennemi. Les ouvrages qui en défendent le passage sont extrêmement forts, & placés si avantageusement, qu'une armée seroit taillée en pieces, si elle entreprenoit de la traverser. Ce poste important est à la distance de quatorze milles de la ville de New-York.

On est fort occupé à réparer notre flotte, à cause des dommages qu'elle a éprouvés dans le dernier combat contre les François près de la baie de *Chesapeak*. Aussi-tôt que les vaisseaux seront prêts, ils remettront à la voile avec un corps considérable de

troupes qui ſeront commandées par ſir Henry Cliton, afin de ſauver, s'ils le peuvent, l'armée du lord Cornwallis. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer l'empreſſement que témoignent les troupes de mer & de terre pour cette expédition, principalement les premiers, qui accélerent les travaux avec toute la diligence imaginable.

Deux ou trois jours avant notre arrivée, le prince William-Henry y étoit abordé. Il a fait le paſſage d'Angleterre ſur le Lion, de ſoixante-quatorze canons, commandé par l'amiral Digby. S. A. R. deſcendit à terre, & viſita toutes les places de la ville & les poſtes qui l'environnoient. Dans toutes les remarques que ce prince a faites, il a montré beaucoup de jugement & de ſagacité, & ſes obſervations ont été très-judicieuſes. Il y a quelques jours qu'il accoſta le lieutenant Bibby de notre régiment, & lui dit : « Hé bien ! capitaine Bibby, vous êtes » donc du bureau de l'adjudant général ? je » penſe que ce poſte doit être lucratif». Bibby répliqua : « j'ai l'honneur d'aſſurer votre » Alteſſe Royale qu'elle eſt mal informée ; » toutes les perſonnes qui ſont dans ce

» bureau n'ont qu'un ſalaire bien mince ». — Vraiment ! s'écrie le prince avec ſurpriſe, « dans ce cas vous devriez partager les » profits, des commiſſaires & des maîtres » généraux des caſernes, car je vous réponds » que ceux-ci ont des émolumens ſuffiſans » pour vous & pour eux ».

La ville de New-York eſt ſituée à l'extrémité du ſud de cette île ; ſa ſituation eſt très-riante, & offre de tous côtés une perſpective délicieuſe. La ville eſt preſqu'entierement bâtie ſur la rive orientale de la riviere, à cauſe de la proximité de ce port. Beaucoup de rues ſont plantées d'arbres qui s'élevant le long des maiſons, les tiennent à l'abri de l'ardeur du ſoleil, & répandent en même-temps leur ombre ſur les paſſans. La plupart de ces maiſons, bâties en briques, ſont très-propres, très-ſolides, & ont pluſieurs étages : il y en beauacoup qui ont des balcons ſur les toits, tant pour y reſpirer le frais dans les belles ſoirées d'été, que pour jouir du point de vue du port, & des côtes oppoſées. Les toits ſont couverts en lattes ; les rues ſont pavées & bien entretenues ; mais elles ſont pour la plupart

fort étroites ; il n'y en que deux ou trois qui ſont aſſez larges ; la longueur de la ville eſt d'un peu plus d'un mille, & ſa largeur de la moitié ; ſa ſituation eſt regardée comme très-avantageuſe à la ſanté, mais elle eſt ſujette à un grand inconvénient, c'eſt de manquer ſouvent d'eau douce.

On y voit pluſieurs édifices publics, dont très-peu méritent la peine d'être remarqués. Il y avoit autrefois deux égliſes, la vieille ou l'égliſe de la Trinité, & la neuve ou la chapelle de Saint-George ; toutes deux étoient très-grandes, mais la premiere a été détruite par le feu. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger par ſes ruines, il paroît qu'elle avoit été bâtie ſelon l'ordre gothique. La chapelle eſt conſtruite d'après nos nouvelles égliſes à Londres, & eſt ſituée vis-à-vis une grande place où ſe trouve le parc d'artillerie. Outre ces deux édifices, il y a pluſieurs chapelles particulieres, dont deux ſont pour les calviniſtes hollandois, deux autres pour les Allemands, & une chapelle pour les François. Il y en a également pour les Luthériens, les Presbytériens, les Quakers, les Anabaptiſtes, les Moraves, & une

ſynagogue pour les Juifs. On y voit encore une école de charité pour ſoixante garçons & autant de filles, un hôpital, des caſernes pour un régiment, & une priſon très-forte. Le bâtiment de la maiſon-de-ville n'eſt pas auſſi conſidérable qu'il devroit l'être pour une ville ſemblable, & ſert aujourd'hui de corps-de-garde.

Le fort étoit autrefois quadrangulaire & capable de porter ſoixante pieces de canons, mais on vient d'y faire ajouter des ouvrages très-conſidérables ; c'eſt dans l'enceinte de cette place qu'eſt ſituée la maiſon du gouverneur. Au-deſſous de la fortereſſe, il y a une batterie de quatre-vingt-dix pieces de canons, & des caſernes pour deux compagnies de ſoldats ; dans une petite île oppoſée à la ville, on a conſtruit un hôpital pour les matelots malades.

La riviere du Nord a un peu plus de deux milles de largeur juſqu'à *Paulus-Hook*, où il y a une fortification conſidérable vis-à-vis New-York ; mais dans l'hiver les vaiſſeaux ne peuvent y mouiller en ſûreté, parce que cette rade eſt expoſée à un vent du nord, qui y amoncelle les glaçons, c'eſt

pourquoi les bâtimens préferent de jetter l'ancre dans la riviere d'Eſt, ce port étant plus à couvert, quoique plus petit que l'autre.

La mer, près de New-York, produit une grande quantité d'huitres, & beaucoup d'autres eſpeces de poiſſons : les homars ou écreviſſes de mer y ſont extrêmement groſſes & s'y trouvent en grande abondance ; mais depuis le bombardement à Long Iſland, ils ont abandonné cette côte, & pas un ſeul ne s'eſt montré depuis : ils ſont d'abord venus ſur ces côtes d'une maniere fort ſinguliere. Tous les homars qu'on mangeoit autrefois dans cette île, y étoient apportés par les habitans de la Nouvelle-Angleterre dans de grands bateaux plats, car on n'en voyoit point ici ; un de ces bateaux, en traverſant l'entrée du port à un endroit appellé *Hell-Gates* (Portes-d'Enfer) qui eſt très-dangereux, toucha les rochers qui s'y trouvent, & fut mis en pieces. Accident fort heureux pour les homars, qui ſe trouvoient rendus à leur élément, & qui depuis ce temps avoient beaucoup multiplié dans ces parages, où l'on en prenoit en quantité juſqu'à

l'époque du bombardement, qui sans doute les effraya au point d'aller chercher un autre asyle.

Ayant parlé d'un endroit qui porte le nom redoutable de *Portes-d'Enfer*, il est très-juste de vous en donner la description; ce qui me sera d'autant plus aisé, que j'ai moi-même passé cet endroit dangereux dans une promenade que j'ai faite sur l'eau avec quelques officiers. Nous avions décidé de traverser l'entrée du port pour voir de près ce terrible passage; nous sortîmes de New-York à l'aide d'une brise assez douce & presqu'à la marée haute; car, dans tout autre temps, ce passage deviendroit impossible. En moins de deux heures, nous doublâmes entierement les Portes-d'Enfer. On ne peut s'empêcher, à la vue de ces écueils, de se rappeller la description de Charybde & Scylla; la largeur de cette entrée est en cet endroit d'un demi-mille; mais le canal est très-étroit, n'ayant gueres que quarante toises d'un bord à l'autre; l'eau s'y précipite avec rapidité, & forme différens courans, dont il n'y a qu'un seul qui puisse porter un vaisseau avec sûreté. D'un côté on voit des

monceaux de roches à fleur d'eau, de l'autre un gouffre effrayant, formé par un rocher qui y eſt enſeveli à neuf pieds au-deſſous de la ſurface de la mer : on nomme cet endroit *le Pot.* Il attire & engloutit tous les bâtimens qui s'en approchent, & qui vont ſe fracaſſer ſur le réſſif qui eſt au fond A un certain temps fixe de la marée, on voit l'eau s'élancer avecfurie, & repouſſer alors tout ce qu'elle a englouti l'inſtant auparavant.

On voit encore un autre réſſif de rochers qui eſt preſque vis-à-vis des Portes-d'Enfer, & que l'on nomme, pour inſpirer la terreur, *the devil's frying pan* (la poële à frire du diable.) Le bruit que font les vagues en ſe briſant contre ces rochers, peut être juſtement comparé à celui que fait l'eau lorſqu'on la verſe ſur un fer rougi. Quand les vaiſſeaux ſe trouvent attirés vers cet abîme, leur deſtruction devient inévitable.

Il y a cependant d'excellens pilotes qui naviguent dans ces endroits dangereux; mais, malgré toute leur habilité, beaucoup de bâtimens y périſſent. On avoit même cru avant la guerre, qu'il étoit impoſſible

qu'un grand navire pût y paſſer ; mais depuis cette époque pluſieurs vaiſſeaux de tranſports, convoyés par deux frégates, ont entrepris ce paſſage périlleux, & s'en ſont tirés avec ſuccès.

Ce qui eſt beaucoup plus extraordinaire, c'eſt l'intrépidité avec laquelle ce brave marin, ſir James Wallace, conduiſit le vaiſſeau de Sa Majeſté, *l'Expériment*, de cinquante canons, à travers ce canal terrible.

Pendant que le comte d'Eſtaing, avec des forces ſupérieures, étoit mouillé dans la rade de Sandy Hook & bloquoit le port de New-York, il fit partir quelques vaiſſeaux de ligne à l'extrémité de la partie orientale de Long Iſland, afin de croiſer dans l'entrée, & de s'emparer des vaiſſeaux anglois qu'ils pourroient rencontrer. Sir James Wallace croiſoit alors dans l'embouchure ; lorſqu'il découvrit les vaiſſeaux ennemis, il deſcendit dans l'entrée ; les François l'y pourſuivoient, ſe croyant ſûrs de la victoire : ſir James voyant le danger auquel il ſeroit expoſé en livrant le combat à des forces auſſi ſupérieures, plutôt que

que de voir ſon vaiſſeau devenir la proie de l'ennemi, ſe détermina tout-d'un-coup à traverſer les Portes-d'Enfer ; cette action hardie lui attira l'admiration des François, qui ne jugerent pas à propos de perſiſter dans leur pourſuite, & la témérité de ſir James, qui ſurprit également tous les capitaines de notre flotte, fut juſtifiée par la réuſſite & par la preſſante néceſſité qui y avoit donné lieu.

J'ai été ce matin ſur la greve pour voir partir le bâtiment porteur des dépêches pour l'armée de Cornwallis. Tout l'équipage paroiſſoit très-content d'être chargé d'une miſſion qui ne pouvoit manquer d'être reçue avec joie.

Comme ces ſortes de bâtimens ſont des bateaux découverts, ceux qui les montent ſont expoſés à bien des dangers lorſqu'ils ont à faire une grande traverſée ; celui qui vient de partir à une route aſſez longue avant d'arriver à Cheſapeack. L'intention de ces marins eſt de ranger la côte ; mais il eſt très-poſſible qu'ils ſoient ſouvent jettés en pleine mer ; le dernier bateau ſemblable qui nous a été envoyé par le lord Corn-

wallis, avoit perdu la terre de vue pendant trois jours. Ces petits bâtimens se garantissent aisément du danger de tomber au pouvoir de l'ennemi par la facilité qu'ils ont de côtoyer la terre, attendu qu'ils tirent très-peu d'eau : les bateaux qui passent entre les deux armées n'ont pas de grandes risques à courir, excepté lorsqu'ils passent au milieu de la flotte françoise à l'embouchure de la *Chesapeak*. Adieu, &c.

LETTRE LXXVIII.

New-York, le 30 Octobre 1781.

MON CHER AMI,

QUOIQUE Long-Island soit en notre possession, nous sommes encore exposés vers l'est aux incursions continuelles des Américains qui en traversent l'entrée par les côtes du Connecticut, & viennent seulement dans le dessein de piller les habitans & de faire des prisonniers.

Quand on a traverſé la riviere d'eſt de New-York, on débarque à Brooklane, petit village, qui conſiſte en quelque maiſons éparſes çà & là. On trouve dans ce petit endroit une taverne excellente, où l'on va ſouvent en partie de plaiſir pour manger du poiſſon. Le maître de cette auberge a gagné conſidérablement d'argent depuis cette guerre.

On voit, à quelque diſtance de New-York, des hauteurs conſidérables qui commandent la ville, & ſur leſquelles on a conſtruit un fort régulier, avec quatre baſtions. Mais il ſeroit inutile de faire une énumération de tous les ouvrages qui ont été faits dans cette île ; il ſuffit d'obſerver qu'ils ſont innombrables, & que leurs poſitions ſont très-avantageuſes. Il eſt étonnant que les Américains les aient abandonnées ſi facilement, puiſqu'ils devoient être certains que par une ſemblable conduite ils ſeroient obligés de céder New-York.

Je penſe que le général Washington remarquant la terreur des Américains après le combat, & craignant, en voyant nos troupes les pourſuivre juſques dans leurs

retranchemens, qu'ils ne puſſent ſoutenir une ſeconde attaque, aima mieux les abandonner que de s'expoſer à voir forcer ſes lignes, puiſque, dans ce cas, la retraite devenoit impoſſible à ſes troupes, & la deſtruction de ſon armée inévitable.

Long-Iſland eſt la plus grande île qui ſe trouve depuis le cap Floride au cap Sable. Sa longueur eſt de cent trente milles, & ſa largeur de quinze : c'eſt d'après ſa forme qu'elle a été ainſi nommée. La partie ſud de l'île qui borde l'océan Atlantique eſt baſſe, unie, ſablonneuſe, & eſt coupée d'un grand nombre de larges baies. Une chaîne de collines traverſe l'île dans ſa longueur, & l'on peut de ces éminences jouir de la vue d'un océan immenſe, & du continent qui s'y joint.

La plaine eſt parfaitement unie ; & par un phénomene rare en Amérique, on n'y voit pas un ſeul arbre. On aſſure que le ſol n'eſt pas propre à les produire, ni aucune autre eſpece de végétation, excepté une herbe de mauvaiſe qualité & une eſpece de brouſſailles.

Le ſol de cette plaine eſt une terre noire,

couverte de mouſſe ! deſſous cette terre, qui eſt ſpongieuſe, l'on trouve une couche de gravier qui abſorbant toutes les fortes pluies, empêche que les eaux ne ſéjournent aſſez long-temps ſur la terre pour la rendre fertile ; il s'en ſuit que l'herbe y croît volontiers dans les temps humides, & qu'elle ſe trouve bientôt brûlée lorſque la ſéchereſſe arrive.

Cette plaine fournit cependant une nourriture ſuffiſante à un grand nombre de bêtes à cornes, moutons, chevaux, &c. Les habitans ont eu ſoin de creuſer en différens endroits des abreuvoirs, dont les fonds, étant revêtus d'argile, retiennent plus aiſément l'eau de pluie dont ils ſont uniquement remplis. Il eſt à remarquer que dans toute cette étendue de terre, on ne trouve pas la moindre ſource ni le moindre ruiſſeau. Cette plaine eſt dans le même genre que nos communes en Angleterre, n'étant renfermée par aucun enclos, & preſque inhabitée, ſi l'on excepte quelques cabarets, qui y ſont établis pour la commodité des voyageurs.

J'exprimerai difficilement l'inquiétude

dont chacun paroiſſoit agité lors du départ de notre flotte. On avoit l'eſpoir que malgré le combat qu'elle auroit à ſoutenir contre une force plus conſidérable, à deſſein de ſe frayer un paſſage pour ſecourir l'armée du lord Cornwallis, elle arriveroit aſſez tôt pour lui porter des ſecours ; mais je ne puis vous rendre à quel point nous fûmes conſternés lorſque nous vîmes revenir cette même flotte, qui nous annonça que leur voyage auroit été ſans effet, attendu que trois jours avant ſon arrivée à Cheſapeak, l'armée du lord Cornwallis s'étoit rendue aux forces réunies de la France & de l'Amérique.

Quand la flotte angloiſe appareilla de Sandyhook, le général Washington, par le moyen des ſignaux d'alarmes, en fut informé en moins de quarante-huit heures, quoiqu'il fût alors à une diſtance de ſix cents milles. Un rebelle, dans New-York, arbora un pavillon blanc ſur le toit de ſa maiſon ; ce ſignal fut répondu par un coup de fuſil qui fut tiré dans un petit village, à un mille de notre poſte de Paulus Hook. Ce premier feu fut répété par un autre juſqu'à ce qu'on

entendît des ſignaux redoublés qui parvinrent finalement au camp de Washington ; & ce fut alors qu'il mit en œuvre tous les moyens qu'il avoit de forcér l'armée à ſe rendre priſonniere. Le ſecret, ſi eſſentiel dans quantité d'occaſions, eſt ſur-tout indiſpenſable lorſque l'on fait la guerre, pour pouvoir exécuter plus ſûrement les plans qui ont été formés : l'indiſcrétion nous fut fatale dans la conjoncture préſente ; ce fut un partiſan des Américains qui, ſous le maſque d'un royaliſte, avertit nos ennemis du départ de notre flotte. Je crois que la plupart des malheurs qu'ont éprouvés les troupes angloiſes ſur le continent, peuvent être attribués à des cauſes ſemblables.

L'armée du lord Cornwallis, faite priſonniere, eſt une perte trop conſidérable pour être aiſément réparée ; un ſemblable échec doit néceſſairement changer toute la face des affaires. Nous ne pouvons plus ſoutenir cette guerre en attaquant les Américains. Nous défendre eſt tout ce qui nous reſte à faire. Si la Grande-Bretagne veut abſolument ſubjuguer l'Amérique, elle ne doit pas tarder à renvoyer un renfort conſi-

dérable, où le malheur arrivé à l'armée du lord Cornwallis doit être regardé comme la derniere époque de la guerre dans ce continent.

Je viens d'arrêter mon paſſage dans le paquebot le Swallon, qui doit faire voile pour l'Angleterre à la fin de la ſemaine prochaine. Je préfere de retourner dans mon pays ſur un ſemblable bâtiment, à me mettre à bord d'un vaiſſeau de tranſport, non-ſeulement parce qu'ils ſont meilleurs voiliers, & que l'équipage étant plus nombreux, ils ſont moins expoſés à être pris, mais encore parce que les vaiſſeaux de tranſports ſont en général en mauvais état, & que leurs fonds ſont très-dégradés par la longueur du temps qu'ils reſtent dans les rivieres, ce qui les rend moins capables de réſiſter à la groſſe mer & aux vents violens & impétueux de l'hiver.

Comme voilà la derniere lettre que je vous écrirai de l'Amérique, permettez-moi, avant de quitter pour jamais ce pays, de vous faire part de quelques réflexions ſur cette malheureuſe guerre.

Quoique je ne doute pas que l'Amérique,

au moyen des ſecours qu'elle a reçus de la France, ne puiſſe un jour parvenir à cette indépendance ſi deſirée, elle verra quel tort elle s'eſt faite à elle-même, & dans quel état de trouble & de confuſion cette révolution l'aura entraînée. Comme état nouveau, elle doit maintenir ou établir ſon caractere public, & d'après toutes les regles de la politique, elle doit ne point abandonner ſes alliés.

Hélas ! aveugles Américains, le jour viendra où vous gémirez de votre imprudence, mais trop tard ! lorſque cette indépendance ſi vantée ſera une fois établie, qu'ils me diſent ſi réellement ils ſe trouvent auſſi libres qu'ils l'étoient ſous le gouvernement anglois ! j'en appelle à eux-mêmes ; ſi leur réponſe n'eſt dictée que par la ſincérité, ils me diront qu'ils ne le ſont pas, mais que peut-être ils le ſeront un jour. Quand ce jour viendra-t-il ?

Ils ſe trouvent en outre entremêlés dans les cabales & dans les intrigues de cours étrangeres, qui chercheront ſans doute à les aſſujettir réellement un jour, & s'empareront de leurs provinces méridionales.

J'ose prédire qu'avant qu'un demi-siecle se soit écoulé, l'Amérique aura recours à la mere-patrie pour implorer une protection qu'elle avoit autrefois dédaigné contre la tyrannie & les persécutions de ses alliés actuels ; les Américains connoîtront alors qu'ils étoient heureux avant que cette révolution ait eu lieu, & ils sentiront qu'ils ne le sont plus. Sans doute alors ils gémiront de leur conduite passée, ils renfermeront leurs regrets dans un sombre silence ; & s'ils conservent encore une étincelle de leur valeur premiere, ils secoueront le joug & reprendront les armes. Adieu, &c.

LETTRE LXXIX.

A bord du paquebot le Swallon du Port de Sainte-Mary, aux îles Sorlingues, le 8 Décembre 1781.

MON CHER AMI,

LE lendemain que nous fûmes arrivés, le lord Dulrymple, qui étoit chargé des dépêches de sir Henry Clinton, craignant que le paquebot ne soit détenu par des vents

contraires pendant un temps confidérable, & defirant avec empreffement de faire remettre des papiers qui étoient d'une fi grande conféquence pour la nation, loua un bateau de pêcheurs. Malgré un vent très-fort, une mer orageufe, & qu'il vît les ennemis tout autour de lui, animé de l'amour du bien public il oublia toute autre confidération & jufqu'à fa propre fûreté, & accompagné du comte de Lincoln, paffager à bord du même paquebot, ils firent voile de cette place. Nous les vîmes partir d'une éminence qui eft dans cette île: la mer étoit fi furieufe que tout le monde craignoit qu'ils ne puffent jamais atteindre les rives de l'Angleterre.

On fait voir aux étrangers qui abordent dans cette île la place où fut trouvé le corps du fameux amiral fir Cloudefley Shovel, après fon naufrage dans l'année 1707. C'eft dans une petite anfe, nommée Porthelisk, près d'un endroit connu fous le nom des Tolmens. La tradition affure qu'il fut trouvé nud, & que ce qui le fit reconnoître pour l'amiral fut un portrait de la reine fa fouveraine qui étoit attaché fon col, & fon nom gravé fur le revers de cette mignature.

Il fut enterré dans un banc de ſable, qui étoit tout près de l'endroit où ſon cadavre avoit été trouvé. Son tombeau me fit ſouvenir de l'argument dont ſe ſert Architas pour implorer la ſépulture après ſa mort.

At tu nauta, vagæ ne parce malignus arenæ,
Oſſibus & capiti inhumato,
Particulam dare.
Hor. Od. XXVIII. Lib. Lib. I.

L'hiſtoire nous apprend que le corps de ce grand homme fut exhumé dans la ſuite, & porté à l'abbaye de Weſtminſter : cependant on voit encore une petite foſſe ſur ce banc.

Pulveris exigui parva munera. *Ibid.*

Ces îles ſont d'une grande utilité en temps de guerre, puiſqu'elles offrent un aſyle aux vaiſſeaux marchands qui, ſans cette reſſource, feroient obligés d'être ballotés dans le canal par les vents contraires, & expoſés à être pris par les ennemis.

C'eſt un grand inconvénient qu'il n'y ait pas de paquebot établi entre ces îles & l'Angleterre. Je ſuis ſûr que cette commodité publique feroit très-lucrative; car, pendant le court ſejour que nous y fîmes, on donna

à notre capitaine un paquet de lettres aussi considérable que celui qui lui avoit été confié à New-York.

Vous aurez peine à croire que voilà dix-sept semaines qu'ils n'ont eu aucune nouvelle d'Angleterre : un retard si considérable dans les correspondances doit être extrêmement préjudiciable au commerce. Si ces insulaires avoient seulement un petit vaisseau d'environ quarante tonneaux, destiné à aller & venir alternativement quand le vent le permettroit, je crois que non-seulement il se défrayeroit par le fret & les marchandises qu'il pourroit transporter, mais encore que les propriétaires feroient un bénéfice considérable.

Les habitans nous ont parlé de la nécessité qu'il y auroit pour eux d'avoir une frégate stationnée dans leur rade, attendu que depuis cette guerre un *Cutter* françois est venu dans ce port, afin de couper les câbles des bâtimens en rade, mais appercevant une frégate qui étoit mouillée, le *Cutter* fit force de voiles & gagna le large. Depuis ce temps aucun autre vaisseau n'a paru dans ces parages, croyant sans doute

qu'une frégate étoit continuellement en ſtation.

Les vents étant devenus favorables, le capitaine a prié ſes paſſagers de venir à bord. Je n'ai plus que le temps de vous dire adieu, &c.

LETTRE LXXX.

Falmouth, le 15 Décembre 1781.

MON CHER AMI,

NOUS quittâmes hier l'après-midi les îles Sorlingues, & nous ſommes arrivés ici à une heure du matin. Il eſt inutile de vous parler de l'excès de ma joie en revoyant ma patrie après une abſence ſi longue.

Nous avons appris qu'après une traverſée très-dangereuſe, le comte de Lincoln & le lord Dulrymple étoient arrivés ſains & ſaufs à Penzance, non ſans avoir été bien près d'être pris par un cutter françois. Il y a trois jours qu'ils ont paſſé par cette ville pour ſe rendre à Londres.

Le comte de Lincoln reçut une nouvelle bien triſte, qui lui fut communiquée d'une maniere auſſi inconſidérée que frappante. Tandis qu'il étoit à changer de chevaux, un corbillard ſortoit de la même auberge, & alloit prendre également la route de Londres: le comte demanda quelle étoit la perſonne que l'on envoyoit de cette maniere; & ayant ſu que le mort avoit été amené de Lisbonne dans un paquebot, ſa curioſité & ſes craintes augmenterent à un point difficile à décrire. Il ne fut que trop tôt informé de la vérité, & il apprit que ce cadavre étoit celui du lord John Pelham Clinton, ſon frere, qui avoit paſſé dans le Portugal dans l'eſpoir de rétablir ſa ſanté. Vous pouvez concevoir d'après ce que vous éprouveriez en pareil cas, quel a dû être le chagrin du comte, lorſqu'il apprit cette affligeante nouvelle; c'étoit le corps inanimé d'un frere chéri, qu'il brûloit de ſerrer dans ſes bras, & qu'il ne devoit plus revoir.

Une choſe ſinguliere, c'eſt que le jour qui précéda notre arrivée aux îles Sorlingues, & pendant que nous ſuivions un vaiſſeau qui faiſoit route devant nous, le comte

de Lincoln témoignoit beaucoup d'inquiétude au ſujet de ſon frere : parce qu'il y avoit pluſieurs mois qu'il n'avoit reçu de ſes nouvelles, il dit avec un air très-morne : « Peut-» être en recevrai-je par le premier paquebot » ; & il ſe trouve que ce bâtiment que nous avons apperçu étoit préciſément celui de Liſbonne, qui rapportoit le corps de ſon frere.

J'ai rempli la promeſſe que je vous ai faite à mon départ d'Angleterre, de ſaiſir toutes les occaſions de vous donner de mes nouvelles ; cette lettre ſera la derniere de notre correſpondance. Permettez-moi, avant de la terminer, de réclamer encore votre indulgence pour les fautes qui ont pu s'y gliſſer, & de vous demander la continuation de cette amitié dont vous n'avez juſqu'ici ceſſé de me donner des marques.

VOTRE AMI.

Fin du ſecond & dernier Volume.

